Dépôt légal Vaucluse N° 16 1927

20me Année Décembre 1933

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

JULES SUPERVIELLE .... *L'Aube dans la chambre*
ALEJO CARPENTIER .... *Histoires de Lunes*
MIGUEL ANGEL ASTURIAS .... *Trois de quatre rêves*
RAJA RAO .... *Akkayya*
CLAIRE CHOMEZ .... *D'un certain héroïsme*

LÉON GABRIEL GROS .... *Hommage à André Caillard (Anniversaire)*
RAYMOND SCHWAB et JOE BOUSQUET ..... *A propos de Pierre Jean Jouve*

CHRONIQUE

CLAIRE CHARLES-GÉNIAUX .... *Alexandra David Neel*

NOTES — COMPTES RENDUS

LA POÉSIE : par Gilbert Trolliet.
LES LIVRES : par Jean Audard, Joë Bousquet, Gaston Derycke, Gaston Mouren, Georges Petit, Pierre Missac, René Nelli, Pierre Sire.
LETTRES ETRANGÈRES : par Marcel Brion.
LA PEINTURE : *Fautrier*, par Roger Brielle.
A PARIS : *Les Expositions*, par Germaine Selz.
LA MUSIQUE : *La Musique à Paris*, par Claude Laforêt.
L'Orchestre Freddy Johnson à la Salle Pleyel, par Georges Petit.
La Musique à Marseille: Le Moment Musical, par L. C. Maître.
Le Hot Club, par P. M.
LES DISQUES : *Musique Symphonique*, par Gaston Mouren.
Musique Hot, par Georges Petit.
LE CINÉMA : *Cavalcade*, par Gabriel Bertin.
URBANISME : *Visage futur du Vieux-Port*, par Gaston Castel et Jean Ballard.
LETTRE DE MOSCOU : par A. Févralsky.
LETTRE DE ZAGREB : par Raymond Warnier.
CONFÉRENCES — ECHOS.

REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° : 5 fr. **Étranger : 6 fr. 50**

Nº 157. 20me Année. Décembre 1933.

Cahiers du Sud

Tome X. — 2e Semestre 1933.

L'Aube dans la Chambre

Le petit jour vient toucher une tête en son sommeil
Il glisse sur l'os frontal
Et s'assure que c'est bien le même homme que la veille.
A pas de loup les couleurs pénètrent par la croisée
Avec leur longue habitude de ne pas faire de bruit.
La blanche vient de Timor et toucha la Palestine
Et voilà que sur le lit elle s'incline s'étale,
Et cette autre avec regret se sépara de la Chine,
La voici sur le miroir
Lui donnant sa profondeur
Rien qu'en s'approchant de lui,
Une autre va vers l'armoire et la frotte un peu de jaune,
Celle-ci repeint de noir
La condition de l'homme
Qui repose dans son lit.
Alors l'âme qui le sait
Mère inquiète toujours près de ce corps qui s'allonge:
« Le malheur n'est pas sur nous
Puisque le corps de mes jours
Dans la pénombre respire.
Il n'est plus grande douleur
Que ne plus pouvoir souffrir
Et que l'âme soit sans gîte
Devant des portes fermées.
Un jour je serai privée de ce grand corps près de moi

J'aime bien à deviner ses formes le long des draps,
Mon ami le sang qui coule dans son delta malaisé,
Et cette main qui parfois
Bouge un peu sous quelque songe
Qui ne laissera de trace
Ni dans le corps ni dans moi.
Mais il dort ne pensons pas pour ne pas le réveiller,
Ce n'est pas bien difficile
Il suffit de s'appliquer,
Qu'on ne m'entende pas plus que feuillage qui pousse
Ni la rose de verdure. »

Jules SUPERVIELLE

Histoire de Lunes

C'était à 12 h. 28, assez exactement, que le train aux longs wagons jaunes s'arrêtait à la gare du village. Les deux vieilles Ford commençaient alors à claxonner aigrement. On faisait démarrer le ventilateur au Café des Trois Mages. Et les mendiants, les marchands de fritures ou de prières envahissaient le quai... Souvent l'express apportait des hôtes de passage. Un politicien vêtu de dril blanc, un capitaine de la garde rurale, un montreur d'animaux savants, ou quelques élèves d'un conservatoire de la ville voisine, en excursion, portant sur la poitrine un ruban de velours rouge avec les mots: *Vive la musique!* inscrits en italiques dorées... Ces cinq minutes d'arrêt étaient l'aliment d'un bavardage sans fin, reprenant chaque jour au début d'un lourd après-midi hanté par l'ombre des charognards, le vol des mites, des taons, des mouches bleues, et l'odeur d'une pluie tiède qui devait tomber quelque part, derrière les rochers qui attirent la foudre. Visages de femmes, différents de ceux que l'on connaissait trop; cravates, gramophones, bras nus, pièces de monnaie. Le nègre du pullman, déposant des omelettes sur les tables. Et, tous les mardis, le bossu du fourgon des postes, qui achetait une salade pour sa tortue. Les blancs du village se faisaient pères de famille sans travail, aveugles ou vendeurs ambulants, à l'arrivée du train. Les noirs venaient simplement pour regarder. Mais dès que la locomotive s'était engouffrée dans le tunnel, on arrêtait le ventilateur, les Ford revenaient à leur garage de chaume, et les hommes allaient s'étendre à l'ombre des cases, en attendant le retour des femmes qui lavaient leur linge à la rivière.

Seul Atilano maudissait l'express. Le matin ça allait encore. Courbaturé, trop éreinté même pour avoir peur, bêchant du saindoux chaque fois qu'il se grat-

tait la poitrine ou le ventre, il cirait les bottes du colon américain et les brodequins du maire; après les souliers du chef de gare, c'était le tour des bottines vernies de Monsieur Rhadamès, le maquereau français qui attendait à l'écart ses papiers de naturalisation cubaine, pour repartir à la Havane. Avec les chinois et les espagnols il n'y avait rien à faire. Les uns se promènent en pantoufles, les autres en espadrilles... Le train amenait souvent des clients. Mais c'était à l'heure exacte où les wagons entraient en gare, que l'arbre commençait à pousser. Du moins ce que l'envoûtement faisait pousser comme un arbre. Le corps d'Atilano était plein de terre. D'une terre grasse, suante et rouge, comme celle des champs de canne à sucre. Tout à coup, il sentait la graine éclater dans son cerveau, et des racines tièdes, se durcissant progressivement, venaient se faufiler entre ses côtes. Un serpentin vert se déroulait au long de sa colonne vertébrale, pour claquer sèchement, comme en fouet, entre ses cuisses. Et l'arbre poussait, plus lourd que l'homme, entrainant l'homme à sa suite, tirant sur des racines bien accrochées à une terre gluante et chaude. « L'arbre te conduira! » — avait crié le sorcier, sur le seuil de sa case. Encore fallait-il attendre la tombée de la nuit pour partir... Depuis que ça l'avait repris, Atilano s'efforçait de cacher ses crises. Jamais il ne s'était donné tant de mal pour faire reluire les bottes de ses clients. Il était le seul cireur du village; il devait défendre ce privilège qui le gratifiait d'un article au singulier. Car on disait: *le* cireur, comme on disait *le* maire, *le* curé, ou *le* Monsieur Rhadamès. Mais, après le passage du train, la volonté d'Atilano se brisait soudain, comme une glace. Il se couchait sur le dos, à l'ombre d'un pilier de la vérandah des Trois Mages, pour laisser croître l'arbre jusqu'à ce que l'ombre, plus longue que le pilier, allât se réfugier dans la maison. Alors Atilano se levait péniblement. D'un pas d'abord traînant, mais qui devenait de plus en plus léger, il traversait la rue aux portes clouées, la rue de l'église, la rue des chinois, la rue de l'épicerie verte, et la rue qui se terminait au bord de l'eau. Il se glissait sous les arbustes épineux, et cherchait la jarre. Il enlevait sa chemise, son pantalon, ses espadrilles. Il s'enduisait le corp de graisse. Puis il attendait, haletant, se frottant les cuisses, que le chant des lavan-

dières cédât le silence aux grillons. Les premières chauves-souris passaient sur les plantations comme une volée de cailloux. Alors il bondissait hors de sa cachette, nu, reluisant, et prenait sa course dans les herbes à pintades, en tenant son sexe à deux mains.

*
* *

Maintenant, à 12 h. 28, seuls les enfants allaient à la gare. Le méchant petit borgne, dont l'œil avait été crevé par un coq de combat, alors qu'il lui rasait le ventre: Barbarita, celle qui sentait si fort; le gros Titi, et Guarina-la-crâne-pelé, qui relevait ses jupes pour montrer aux voyageurs qu'elle n'était pas un garçon. Mais le ventilateur des Trois Mages tournait d'autant mieux que les réunions s'y succédaient, sans attendre l'heure du train. On discutait ferme sur l'extraordinaire évènement. Le *glissant* avait fait une nouvelle apparition au village. On ne l'avait su que le septième jour à cause de ces putains de femmes, qui s'étaient chuchoté la nouvelle en se gardant bien de tirer le verrou de leur fenêtre, la nuit. Ah! ça porte chance d'être violée par un glissant, une bête de l'ombre, âme solitaire d'Elegba, bouc à face humaine, qui croit violer, alors que l'on jappe de plaisir, en faisait patiner les phalanges sur son dos graisseux! Prétendre que sa semence de malheur guérit la stérilité, les enflures aux jambes et les rhumatismes, mieux que les emplâtres au sang de poule noire. Saloperies! Sans les cris de Paulita l'idiote, qui se mit à hurler au beau milieu de la route parce que le *glissant* lui avait arraché les vieux croûtons de pain qu'elle portait dans son corsage, on serait aussi insouciant que d'habitude; on irait baver devant les bras nus, les gramophones et les omelettes du pullman. Maintenant c'était les gosses que l'on envoyait mendier à la gare et porter la salade à la tortue du fourgon, tandis qu'aux Trois Mages, on astiquait fusils et révolvers, assis en rond autour du ventilateur. Il y en avait de toutes sortes: à deux canons, à répétition, à balle ou à grenaille. Des Colt 45, et même un mousqueton à tige, de ceux qui vous envoient une ruade à l'épaule lorsqu'on presse la gâchette. La nuit tombée, il n'y aurait plus qu'à grimper aux arbres, s'accroupir derrière la margelle des puits, ou se ca-

cher dans le dépôt des cuivres de la fanfare municipale, dont le chef avait une fille plus chinoise que mulâtresse — ce qui ne pouvait manquer d'attirer le *glissant,* car les noires qui ont du chinois dans le sang sont chaudes comme personne. Et s'il se présentait... « Moi, à quarante mètres je troue une carte à jouer, placée entre les oreilles de mon cheval »... « Moi je vous fais disparaître un oiseau-mouche avec une balle de petit calibre »... « Moi, je vous tranche si proprement le cou d'un vautour, qu'il continue à planer alors que les termites emportent déjà la tête chez elles »...

Atilano était couché sous la vérandah, à l'ombre grandissante du pilier. Il écoutait les propos des hommes d'une oreille tapissée de velours. Les paroles arrivaient bien à l'escargot, la harpe et le petit marteau qui résonnent quelque part sous le crâne, mais de là au cerveau, le chemin était long. Les racines de l'arbre commençaient à l'envahir. L'arbre poussait. Les gens pouvaient ne pas le voir, mais Atilano sentait qu'il remplissait tout le village, ébranlant les murailles, et qu'à son ombre une odeur d'amour montait, en plein midi, de la robe des négresses. Des hennissements se faisaient entendre. Dans un pré les bêtes se labouraient à cœur joie. Mais ici l'arbre montait par saccades douloureuses, et comme ses racines serraient chaque fois plus fort, Atilano ne vivait que dans l'attente de la nuit. Et si les fusils visaient juste ? Tant pis ! Quand le sorcier envoûte pour son compte, la victime ne peut songer au contre-envoûtement. Le glissant reste glissant jusqu'à sa fin. Quand un saint vivant traverse le village, on se garde bien d'aller le réveiller. Quand Jésus le coiffeur devint Sainte-Barbe pour quelques jours, on ne l'a pas troublé par des questions inutiles. On leur a mis de la nourriture au pied d'un arbre, et c'est tout. Tandis que les hommes-chevaux, les hommes-boucs, les arbres qui marchent, ceux-là on les crève, et surtout s'il violent les femmes et que les femmes y prennent plaisir. Les glissants sont comme les serpents: si on les rencontre sur son chemin et qu'on ne les tue pas, ils deviennent très vieux, et alors ils rentrent dans la mer, tout ridés, tout couverts de bosses et de poils blancs, et comme ils ont horreur du sel, ils maudissent l'homme qui leur a

laissé cette chienne de vie... D'ailleurs tout ce qui touche aux influences de lunes, ne peut finir que très mal.

* * *

Cette nuit-là, en dépit de toute surveillance, le glissant revint au village. A 11 heures, il viola la mulâtresse chinoise, marraine de la fanfare; à 2 heures, la maîtresse du coiffeur Jésus; à 5 heures, alors que les coqs chantaient déjà, il bondit sur le lit de Paulita qui, cette fois, se laissa arracher les croûtons de pain sans donner l'alarme. Les trois femmes le racontèrent après car l'envoûté s'était enduit le corps au cambouis, et les taches noires étaient difficiles à laver. Et puis maintenant que tous les hommes savaient, il ne fallait pas encourir le risque de se voir traitées de putains, comme celles qui, jusqu'à présent, n'avaient rien dit. Des coups de feu avaient bien claqué dans les ténèbres, mais sans autre résultat que de tuer un cochon noir, appartenant au curé. Partout ou l'on croyait apercevoir le glissant, on ne trouvait que crabes de terre fuyant dans les herbes, ou grosses couleuvres réveillant des poules pour les faire tomber d'un arbre.

A 8 heures, le café des Trois Mages était plein de monde. On ne fit pas tourner le ventilateur, car il faisait encore frais. Atilano déjà installé devant son fauteuil de cireur, regardait la place d'un air absent. Déposant leurs armes sur le bar, les hommes se mirent d'accord sur la seule mesure raisonnable à adopter. Il y avait une façon de connaître l'identité du glissant. On prêta un cheval au petit borgne. Hissé sur une large selle aux étriers trop longs, il partit au galop vers le sentier de la montagne. Puis, comme c'était dimanche et que les cloches se mirent à carrillonner, on alla à l'église ou les femmes priaient déjà. L'harmonium attaqua l'hymne national, et le curé fit son entrée, suivi d'un sacristain noir. Monsieur Rhadamès était assis au premier rang, entre le maire et le chef de gare... Dans des sortes d'armoires vitrées, des Saint-Christophe, des Vierges et des enfants Jésus, souriaient sous leurs perruques de cheveux véritables, tandis que sur l'autel, un Christ terreux, couvert de sang, entr'ouvrait de ses doigts crispés une blessure laissant apercevoir un cœur rouge vif. L'heure du sermon arriva :

— Mes frères, commença le curé, sous la conque baroque de la chaire, tandis que la colombe de porcelaine, représentant le Saint Esprit, se balançait au bout de sa ficelle — mes frères. Dieu nous a fait différents des animaux. Les bêtes ont le museau toujours baissé vers le sol, pour mieux nous montrer que l'homme, dont le front s'élève vers le ciel, peut comprendre et mesurer la grandeur de Dieu. Si tant d'entre vous ne se laissaient aveugler par les ténèbres honteuses de la sorcellerie, des évènements comme ceux qui viennent de se produire ici seraient impossibles... Le Seigneur est plein de bonté, mais il sait aussi se montrer terrible dans la colère. Souvenez-vous de Sodome et Gomorrhe; souvenez-vous du dernier cyclone; souvenez-vous...

Le curé se tourna brusquement vers l'entrée, en serrant les dents. Un roulement sourd, tonnerre sous forêt, roucoulement d'un pigeon monstrueux, avait éclaté au loin. Puis, coupant un bref silence, une batterie sèche, impérative, envahit l'église. Une percussion grave entra dans la ronde, pour mieux faire trembler les statues de cire dans leurs vitrines. Un, deux, trois, quatre. Les quatre tambours rituels, cognés dans l'ordre, commencèrent à parler. D'abord le Tambour-d'Appel; ensuite, le Tambour-de-Nation et le Tambour-du-Coq; puis enfin le Tambour-de-Deuil, qui sert à invoquer les morts.

Quand on entendit la voix du quatrième tambour, l'église était déjà vide. Les fidèles marchaient vers la montagne.

*
* *

Faces noires et têtes crépues avançaient en groupes serrés par les sentiers rocailleux. La batterie des tambours tournait sous le soleil comme une tempête d'été. Parfois on avait la sensation de s'éloigner de l'endroit où l'on cognait les peaux de bouc tendues à la flamme. Ça venait du nord, du sud; ça montait de la rivière, ou dévalait du grand pylone en coquillages pétrifiés, habité par les vautours et les daims. Ceux qui ne connaissaient par l'entrée de la faille où se dissimulait la case du sorcier, avec sa corne en paratonnerre, auraient pu errer jusqu'à la nuit parmi les plantes grasses, au risque de s'arrêter sous un *gouao* dont l'ombre fait

grossir une tête humaine à vue d'œil. Mais on arrivait déjà au chemin blanc, qui conduisait tout droit à l'enclos du Ta.

Trépignant, ricanant, grimaçant, le sorcier tendait son tablier aux fidèles, à mesure qu'ils arrivaient, pour recevoir leurs offrandes. Chair de porc, gâteaux, monnaies, ex-votos catholiques. Il leur crachait sur le crâne une gorgée d'un mélange de rhum, de sang de coq et d'huile, qui remplissait une bouteille suspendue à son cou. Puis tous allèrent s'accroupir sous le grand arbre, au pied duquel Ma Indalesia, la femme du savant, avait déjà disposé des Saints, des Vierges, des poupées ornées de rubans et de plumes, sur une table basse. Les tambours grondaient toujours sous les poings de quatre initiés... Quand tout le monde fut en place, Tata Cunengue s'approcha de sa femme, dont le corps de géante se terminait par une tête minuscule, semblable à un gros raisin sec. Il la coiffa d'un casque de cuir auquel deux longues tresses de cheveux blonds étaient fixées. Empoignant un sabre, il fit une incision horizontale dans le tronc de l'arbre, pour en faire couler une épaisse sève blanche. Il nettoya l'incision avec le bout des tresses et les colla aux paumes de ses mains. Alors, le tambour à la voix aigue énonça la « batterie de ronde ». Le sorcier fixait le visage de Ma Indalesia, tandis que le tremblement de ses mains montait le long des tresses vers le casque de cuir. Les femmes commencèrent à tourner autour d'eux en se tenant par la taille. Les hommes, levant les bras, formèrent un cercle qui tourna en sens contraire. Puis un chant grave et monotone s'éleva sur les deux rondes :

Oleli, Olela,
Oleli, Olela,
Jésus-Christ transmetteur,
Oleli,
Obatala transmetteur,
Oleli,
Allan Kardek transmetteur,
Oleli,
Sainte-Barbe transmetteur,
Oleli, Olela...
Oleli, Olela...

On tournait, on tournait, haletants, hurlants, sans

pouvoir s'arrêter. Oleli, Olela. Oleli, Olela. Les femmes frôlant les hommes de leurs hanches, de leurs seins. Une odeur de sueur, de sexes, de rhum, tournait avec les cercles magiques. Et on tournait encore, encore plus vite, poussant en avant, traînant les jambes..

— *Oya! Oya! Oya!*

Les fidèles se laissèrent tomber à terre. Ma Indalesia avait roulé aux pieds du sorcier, déshorbitée, l'écume à la bouche, battant l'air de ses jambes osseuses. Alors Tata Cunengue questionna le Saint qui était descendu dans son corps, selon les formules qui servent aux sorciers pour s'entendre avec les Saints.

***

Maintenant on savait. Laissant les femmes autour de Ma Indalesia, qui revenait lentement aux paroles intelligibles, les hommes descendaient vers le village au pas de charge. Un groupe entrerait par le côté rivière, l'autre par le côté montagne, tandis que Jésus le coiffeur et « Main-au-sol » se posteraient à l'entrée de la gare, pour empêcher Atilano de s'enfuir par la voie. On le coucherait devant son fauteuil de cireur, bien proprement, avec une large blessure derrière l'oreille. Puisque en fin de compte le glissant était un arbre, un arbre qu'un mauvais sort avait fait germer d'une graine placée dans la tête du double d'Atilano; puisque ce double d'Atilano était une grosse aiguille de la rivière, et que vouloir trouver cette anguille parmi les milliers d'anguilles qui descendaient le courant était une tâche que le sorcier se croyait incapable d'accomplir, il n'y avait qu'à couper les racines de l'arbre, à la vérandah des Trois Mages. Du même coup on en finirait avec le glissant, l'anguille, la graine et l'arbre. Et on aurait enfin la paix.

On apercevait déjà les maisons du village, quand le petit borgne s'exclama:

— Au fait... Le glissant n'a violé jusqu'à présent que des femmes-boucs...

Les hommes s'arrêtèrent :

— Tu dis ?

— Mais oui! Paulita, bouc. La chinoise à Don Cosmito, bouc. La maîtresse de Jésus, bouc. Et boucs toutes les autres...

Brusquement les hommes se divisèrent en deux camps. La vieille querelle qui subsistait depuis l'époque des indiens parmi les habitants du village, remonta soudain à la surface des réalités. Boucs ceux du côté montagne; crapauds, ceux du côté rivière. Les boucs possédaient leur confrérie *naniga* de protection mutuelle: l'*Ensenillen*. Les crapauds lui avaient opposé l'association secrète de l'*Efo-Abacara*. Atilano était crapaud. Il dansait la danse du *diablito* aux cérémonies et jeux de son quartier. Et voici que même glissant, même anguille, arbre ou envoûté, il n'avait violé que des femmes boucs, respectant les femmes crapauds.

— Crapauds puants!

— Boucs, fils de la très grande putain!

Les boucs foncèrent sur les crapauds. Les crapauds lancèrent leur cri. Des têtes se couchèrent sur l'épaule, la jugulaire tranchée d'un coup de machete. Des intestins bouillonnèrent dans les chemises. On entendit des injures et des cassures de lames, tandis qu'au loin les tambours du sorcier roulaient toujours.

*
* *

Ce jour-là, pendant les cinq minutes d'arrêt, les voyageurs de l'express abandonnèrent leurs wagons et sortirent sur le perron de la gare, cherchant à comprendre ce qui se passait au village. Les rues étaient désertes. Le ventilateur des Trois Mages ne tournait plus. Même les deux vieilles Ford restaient cachées dans leur case. Mais une musique d'émeute incendiait l'atmosphère. Du côté de la montagne, les trompettes chinoises de l'*Enseñillen* projetaient dans le calme ensoleillé leurs vocalises stridentes. A cet appel, répondaient les grelots et les tambours de l'*Efo-Abacara*, du fond des rues qui se terminent au bord de l'eau. Le train repartit, plein d'hypothèses et de questions sans réponses.

C'était simple pourtant. La guerre était déclarée. Les crapauds avaient pris Atilano sous leur protection. A la tombée de la nuit, ils se faufilaient au long des murailles et des haies du quartier des boucs, couteau en main, pour défendre le glissant de toute agression. Maintenant il pouvait violer les femelles ennemies, avec l'approbation de tous les membres de sa confré-

rie. On l'aidait même à s'enduire le corps de saindoux, de cambouis ou de graisse d'essieux. Pendant qu'il empoignait quelque femme nue, dont le nourrisson prenait la fuite entre les barreaux du lit, d'âpres combats se livraient dans l'ombre; le sang giclait, et souvent les crapauds accourus au bruit de la bagarre, ne trouvaient plus qu'un agonisant, que l'on entraînait par le cou. Des batailles en règle s'étaient déroulées au parc central. On avait dû supprimer les concerts de la fanfare, car, un soir, l'idée malencontreuse de jouer la vieille rumba des « Alliés et les Allemands », avait provoqué une nouvelle échaffourée entre les boucs et les crapauds. Depuis lors on ramassait souvent des cadavres dans les rues. Le capitaine de la garde rurale s'était fait envoyer des patrouilles de renfort par le gouverneur militaire de la province.

Mais le carnaval arriva, et avec lui, la fête de la patronne du village, Notre-Dame-des-petites-oreilles. Le maire attendait impatiemment cette date, dans l'espoir que la procession traditionnelle calmerait les esprits. Et, en effet, le calme sembla revenir au village, quand il fut question de préparer la sortie du char de la Vierge. Les menuisiers, les peintres, les maçons, le fabricant de cercueils, s'offrirent volontiers, crapauds ou boucs, pour travailler à l'ornement des rues. Ils clouèrent des feuilles de palmier sur les façades et tendirent des guirlandes de rafia, couvertes de drapeaux, au bord des toitures. Dans sa case, le pyrotechnicien attitré montait, en grand secret, les pièces destinées au feu d'artifice. Partout on colorait des gâteaux, on préparait les étalages de saucisses, de beignets, tandis que les banquiers de charade chinoise, de « massue et d'épée », de bonneteau, s'exerçaient la main en criant aux joueurs: « Plus tu la regarderas, moins tu la verras ». Quant à la Grande Patronne, couronnée d'or, vêtue de neuf, et ornée de toutes les boucles d'oreilles prêtées par les fidèles, elle attendait l'instant d'être hissée sur son trône en demi-lune soutenu par les trois séraphins roses dont on avait dépouillé le corbillard des enfants, avec la permission de l'Agence des Pompes Funèbres.

A la fin de l'après-midi, quand tout le monde eut bien hurlé aux combats de coqs; après la course aux sacs, l'escalade du mât de cocagne, et la visite aux deux polonaises qui avaient monté un bordel volant,

à la sortie du village, il y eut grande cohue au parc central. Les portes de l'église s'ouvrirent, et le char, escorté par la fanfare municipale et les pompiers du commerce, fut traîné dans la rue. Le cortège se mit en marche. La lueur des feux de Bengale monta dans la nuit. On alluma les roulettes à pétards. Des fusées partirent, tandis que Notre-Dame-des-petites-oreilles poursuivait son chemin, en fixant la foule de ses yeux sombres. On l'arrêtait devant les maisons où il y avait un malade, pour la « faire danser ». Puis la procession repartait, dans un vacarme de cuivres et de cymbales.

La Vierge avait déjà parcouru ainsi les rues principales du quartier crapaud. On arrivait au quartier bouc, à gauche de l'étalage des « Chemises de Paris », lorsque l'on vit apparaître un cortège inattendu tout en haut de la rue des Libérateurs. Des tambourinaires, des hommes déguisés en animaux, portant de grosses lanternes sur leur ventre, avançaient en groupe compact, suivis d'une sorte de plateforme en bois, sur laquelle se dressait un grand Saint-Lazare noir, entouré d'une meute de chiens en plâtre. Pavillon à l'air, quelques trompettes chinoises élevaient leurs plaintes lugubres, en tête d'une colonne de femmes qui hurlaient, en agitant des mouchoirs de couleurs:

— Saint Lazare vivant! Saint Lazare vivant!...

Il était bien vivant, Saint Lazare. Appuyé sur des béquilles, il faisait tourner une grosse crécelle de sa main gauche. Ses jambes étaient ornées de plaies fraîchement peintes à l'encre rouge. Ah, ce coiffeur Jésus! L'année passée, Sainte-Barbe était descendue dans son corps pour faire entendre sa voix divine aux fidèles. Cette fois, il s'était réveillé en sentant que le souffle de Saint-Lazare parcourait ses membres. Une voix lui chuchotait à l'oreille: « Lazare, lève-toi, et marche ». Il était tombé en transe au beau milieu de sa boutique renversant une table couverte de rasoirs et de tondeuses. Alors les compagnons de sa confrérie avaient organisé la procession en toute hâte. De cette façon on aurait quelque chose à opposer à la parade religieuse des crapauds, dont la Vierge, bien que patronne du village entier, n'avait pas réussi à préserver les femmes boucs des viols du glissant, malgré les boucles d'oreilles qu'on lui avait prêtées... D'ailleurs cette concurrence dans l'exhibition des Puissances ne comportait aucune hostilité. Les boucs amenaient leur Saint-

Lazare vivant, afin qu'il prit sa place dans la grande procession, avec tous les honneurs qui lui étaient dus.

Le curé, voyant arriver l'inspiré sur son tréteau, se mordit les lèvres, car la moindre protestation de sa part pouvait avoir de telles conséquences qu'il valait mieux se tenir coi. Les porteurs du Saint-Lazare se placèrent derrière la Vierge, et le cortège continua son parcours. On fit ainsi le tour du quartier des boucs; puis l'on revint vers le parc central. Mais au moment où l'on tournait le coin de la rue des chinois, les gros nuages sombres qui se gonflaient derrière les montagnes, depuis midi, crevèrent brusquement. Une véritable muraille d'eau s'abattit sur le village. Les fidèles prirent leur course vers l'église, dont les portes étaient toujours ouvertes en attendant le retour de la Vierge. Cahotant, roulant avec un fracas de tonnerre sur le sol de terre battue, le char s'engouffra dans le temple, sous une averse serrée. Le curé s'empressa de fermer les battants pour pouvoir dévêtir l'image, dont le manteau trempé commençait à déteindre. Le sacristain noir s'approcha de lui:

— Et vous allez laisser dehors le Saint-Lazare vivant?

Il put esquiver un pied que la soutane ne laissait pas monter assez haut. Mais Saint-Lazare cognait déjà à la porte avec ses deux béquilles. Les boucs réclamaient le droit de l'héberger dans l'église. Les chiens de plâtre fondaient sous la pluie comme des morceaux de sucre. Des centaines de mains percutaient sur les larges planches de cèdre. Une clameur d'indignation s'élevait autour de la vieille bâtisse espagnole... C'est alors que l'on vit Atilano sauter sur la plate-forme et renverser le Saint-Lazare vivant d'un grand coup d'épaule. L'inspiré tomba sur les porteurs en faisant tournoyer ses béquilles dans le vide. La place entière s'emplit d'un fracas de bataille. Des hommes, des femmes, roulaient sur les cendres du feu de bengale, blessés, mordus, piétinés. Les deux clans étaient mêlés, on tapait à droite, à gauche, sur la première tête que l'on trouvait à portée de la main... Une fusillade se fit entendre. Deux patrouilles de la garde rurale étaient apparues sur un des côtés de la place. Les uniformes kakis avançaient lentement, en laissant partir une décharge tous les trois pas. A la cinquième décharge le parc central était désert. Boucs ou crapauds, les com-

battants s'enfuyaient par les rues les plus proches... A la porte de l'église, seuls, le glissant et Saint-Lazare se roulaient toujours dans la boue, en brandissant des tronçons de béquilles.

*
* *

Saint-Lazare fut mis en liberté quelques heures plus tard, car il ne fallait pas prendre de mesures trop sévères envers un inspiré. Quant à Atilano, on le tira de sa cellule à l'aube pour le fusiller dans la cour de la caserne. Lorsque les Mauser se dressèrent vers lui, il cria:

— Vous allez tuer un arbre!

Un arbre communiste, car le maire, par délicatesse envers les membres des confréries qui l'avaient élu, et pour s'éviter des explications trop longues au gouverneur militaire de la province, avait spécifié qu'il s'agissait « d'un agitateur rouge des plus dangereux, qui aspirait à renverser le gouvernement républicain, en le voulant supplanter par une dictature bolchevique. »

*
* *

Le lendemain, le calme régnait au village. Les hommes allèrent à la gare pour vendre aux voyageurs les gâteaux qui étaient restés aux étalages après la fête. Les deux Ford sortirent de leur case. Le ventilateur tourna. Et les femmes lavèrent leur linge à la rivière.

La mulâtresse chinoise découvrit parmi les joncs la peau d'une grosse anguille. Elle avait sur la tête une petite excroissance semblable à un arbre minuscule. Les femmes l'apportèrent au sorcier. Il la fit bouillir dans une jarre d'argile. Et comme il s'agissait du double d'Atilano, il en fabriqua une potion qui devait guérir la stérilité, les rhumatismes et les enflures des jambes, mieux que la semence même du glissant. D'ailleurs, maintenant on aurait la paix pour quelques mois. Les mauvaises influences de lune étaient écartées, car l'astre entrait dans un des triangles du ciel qui neutralisent son action néfaste sur le crâne des hommes.

Alejo CARPENTIER.

Trois de Quatre Rêves

(FRAGMENT)

Au-delà des poissons, la mer resta seule. Les racines avaient assisté à l'enterrement des comètes dans la plaine immense de cela qui n'a plus de sang, et elles étaient lasses et sans sommeil. Personne n'aurait pu prévoir, ni éviter l'attaque. Elle fit tomber les feuilles et bondir les poissons. Le rythme de la respiration végétale en fut coupé et la sève se glaça en entrant en contact avec le sang gelé des assaillants élastiques.

*
* *

Un fleuve d'oiseaux débouchait sur chaque fruit. Les feuilles, avec leur regard d'aube verte, apparurent aux branches lumineuses. Les racines seules continuaient à rêver. Elles allaient à tâtons sur la terre. Les racines... Les plus vieilles conduisaient les plus petites. Elles rencontraient parfois, dans cette mer d'humus, un fragment d'étoile, une cité de scarabées. Et la doyenne expliquait: « C'est par ce train que les fourmis sont venues du ciel. Je ne sais pas exactement quel était leur nombre, à ces fourmis, mais les vers pourraient vous le dire, car ils font toujours le compte de l'obscurité... »

*
* *

Il se passa quelque chose. Pour un peu, les arbres leur seraient tombés des mains. Si ça faisait partie de leur rêve... Une secousse brusque accompagnée de bruits souterrains. Et tout était profond autour de la mer. Si cela faisait partie de leur rêve... Et tout était creux autour de la mer. Si les racines aquatiques leur avaient, par le moyen des racines aériennes, commu-

niqué ce qui se passait, elles, qui n'avaient rien vu, auraient sans doute répondu que la terre avait remué. Mais peut-être cela aussi faisait-il partie de leur rêve.

*
* *

Le petit Juan Poyé cherchait sous les tuyas le bras qui lui manquait. Il le sentait comme si on venait de le lui amputer, et quelle fatigue c'était de transmettre les mouvements à l'autre bras! Il s'était réveillé avec le tremblement de terre, enseveli dans l'ombre de son ranche, et il ne savait plus que faire. étourdi par l'odeur de la nuit. Il eut l'idée de se frotter le nez avec le moignon du bras qui lui manquait. « Hum! » dit-il, et il délégua le mouvement à l'autre bras. Ça sentait l'eau bouillie pour remèdes, la corne brûlée, le cheveu brûlé, l'arbre brûlé. On entendait les coyotes. Il eut l'idée de saisir son machette avec le moignon qui lui manquait. « Hum! » dit-il, et il transmit le mouvement à l'autre bras. Derrière les coyotes coulaient le catarrhe de la terre, vérole boueuse et chaude, quelque chose qu'on ne voyait pas très bien. Sa femme dormait, les seins répandus sur le bambou du grabat comme des calebasses, le museau aplati contre la paille qui leur servait d'oreiller. Il voulut la remuer avec le moignon qui lui manquait. « Hum! » dit-il, et il fit passer le mouvement à l'autre bras. Aux renfoncements de son mari, la Poyé s'éveilla en sursaut, ouvrit les yeux dans sa tignasse ébourriffée et s'écria: « On mâche du copal, et c'est pour ça que la terre tremble. » Mais un reflet de plus en plus grand enveloppait le ranche. Comme au temps de la comète, Poyé recula devant la lumière, suivi de sa femme. Les autres ranches brûlaient sans bruit. Seuls les Poyé criaient dans le leur.

*
* *

Il se passa quelque chose, elles ne savaient quoi, mais il s'en fallut de peu que les arbres tombassent, quand elles se contractèrent toutes à la fois, et de cette contraction des racines à l'heure du tremblement naquirent les métiers à tisser.

L'incendie n'atteignait point les racines des ceibas, gorgées de sang, étendues dans la noire fraîcheur des

hamacs d'humus. Et c'est ainsi que naquirent les métiers à tisser. La mer se léchait et se pourléchait du plaisir de se sentir sans poisson dans l'épais duvet du soir...

*
* *

Chaleur d'incendie. Les racines étaient si contentes!... Les arbres étaient devenus de la fumée. L'eau leur apprendrait à tisser par transparence. Et comme les copals précieux — or, argent, platine, — circulaient librement, elles les mâcheraient afin d'avoir une salive de couleurs diverses pour broder, sur les sombres tissus de la terre, des mots de copal précieux...

*
* *

« Hum ! » dit Juan Poyé. Il allait remuer le bras qui lui manquait et, se ravisant, passa le mouvement à l'autre bras. L'incendie gagnait les montagnes les plus lointaines. Il passa le mouvement au bras par où l'eau coulait à toute vitesse. On entendait les dents molles du fleuve claquer de peur, et le manteau de sable mouvant qui traînait sous ses pieds et le bruit (entendu de lui seul) de son ombre qui se frottait sur les herbes comme une brosse à ongles... Sa femme, la Juana Poyé l'accompagnait: elle ne se distinguait en rien de lui, parce qu'elle était en eau de pluie. Si, au moins, on lui eût laissé déterrer le bras qu'on lui avait coupé pour que son courant tout entier coulât par un seul bras!... Mais, à l'heure de l'incendie, qui donc était là pour rendre les bras du fleuve ? Lui qui avait rêvé d'entrer en nageant, de ses mains, dans la mer, avec les pieds sur le haut des montagnes, comme les autres fleuves, ses parents, il lui faudrait maintenant se faire une embouchure souterraine...

Miguel Angel ASTURIAS.

(Traduction Francis de MIOMANDRE).

Akkayya

Son vrai nom, ni moi, ni, je pense, aucun de mes cousins, ne l'avons jamais su. Nos parents l'appelaient Akkayya — sœur aînée —, et nous, les petits, nous disions comme eux. Je me rappelle seulement que mon grand oncle, réglant avec le Brahmane la « Cérémonie » mortuaire, l'appela, je crois bien, Ventakalakchamma, Soubbamma, ou Nanjamma — un de ces noms d'autrefois tout empreints de vertu.

Mon plus vieux souvenir d'elle remonte à ma petite enfance; ma mère était morte, — je devais avoir quatre ans, — et c'est elle qui prit soin de moi jusqu'au second mariage de mon père. J'aimais bien Akkayya; d'instinct, j'avais pour elle une étrange pitié. Elle avait alors quelque soixante-cinq ans; ses yeux mobiles me faisaient penser aux billes avec lesquelles je jouais, et son visage tout ridé comme une vieille mangue se plissait encore davantage quand elle souriait, de ce sourire d'enfant que je lui ai toujours connu. Les soirs d'été, quand le jour brusquement s'éteignait et que les étoiles s'étendaient au-dessus de nous, elle s'asseyait sur la terrasse de notre Maison-au-Figuier, et je m'installais sur ses genoux. Un soir, je me souviens, elle regarda longuement vers la ville, où s'allumaient les lumières des maisons et des boutiques, et brusquement se retourna vers moi et m'embrassa.

— « Ta ta ta... ma mama... » murmura-t-elle, de sa voix qui zézayait, comme celle d'un enfant. « Tata ta... ma ma ma... tu es un petit ange. »

Je l'imitai: Ka Ka Ka... ga ga ga... », et joyeux, je glissai ma main sous son sari (1) ocre, et jouai à pétrir sa poitrine pendante. Elle sembla aimer ce jeu, — bien que, je le remarquai plus tard, elle me grondât quelquefois et me fît cesser, quand nous n'étions pas seuls...

(1) Sari : Costume de la femme hindoue, fait d'une longue pièce d'étoffe drapée

— Tu es un petit chéri, reprit-elle; et elle m'embrassa en me serrant sur sa poitrine.

— Toi aussi, Akkayya, tu es un petit chéri... », et je me roulai sur ses genoux.

— Tiens-toi un peu tranquille, Kithou, assieds-toi là.... » J'obéis. Mais Akkayya ne dit plus rien; et, assis, bien sage, je me mis à penser au petit veau qui était mort la veille, et au serpent que j'avais vu le matin même. Soudain, et presque violemment, Akkayya, de nouveau, m'embrassa :

— Akkayya, Akkayya!... criai-je, heureux.

— Mon petit, mon chéri, murmura-t-elle, et elle m'embrassa encore. Plein de tendresse, j'étendis gauchement la main et caressai sa tête rasée, qui me piqua. Akkayya sembla gênée, ramena sur sa tête le pan de son sari, et me prit la main, qu'elle garda dans la sienne, tendrement. Je fus fâché et tout triste.

— Akkayya, demandai-je, brusquement, Akkayya, pourquoi as-tu les cheveux coupés, quand les autres, tante Nagamma, tante Kenchamma, ont leurs cheveux?

Il faisait très noir, et je ne voyais pas son visage ; mais le long silence qui suivit était lourd et triste.

Je répétai :

— Pourquoi, dis, Akkayya ?

— Parce que je suis veuve, mon petit, répondit-elle; et sa voix me parut sèche comme celle du marchand à qui j'achetais parfois une poignée de lentilles sucrées.

— Veuve ? qu'est-ce que ça veut dire, Akkayya ? demandai-je encore; et je pressai sa poitrine.

— Une veuve... c'est une veuve, mon petit... »

Oui, sûrement elle était triste.

— Tu es comme tante Nagamma et tante Kenchamma, et tu dis que tu es une veuve! Mais non! Tu es comme nous, Akkayya!

— Non, mon chéri, Nagamma et Kenchamma ont leurs maris. Moi, non.

— Mais si, Akkayya, tu en as un sûrement!

— Non, mon petit, je n'en ai pas, je n'en ai pas!...

Elle semblait embarrassée, et si triste! Ses mains tremblaient.

— Nagamma a Oncle Chama, Kenchamma a Oncle Soubou, Cousine Sita a Grand-père; et toi... et toi, tu as moi! » criai-je, soudain joyeux, avec un rire aigu.

Elle sourit, et m'embrassa.

— Petit, nigaud! dit-elle, soulagée.

Elle dut aller à la cuisine, et me laissa, assis par terre, songeant à ce que j'allais faire le lendemain : Mada devait mener la vache au champ et j'irais avec lui. Je verrais comment les vaches paissent. Et puis, en revenant, je donnerais du riz aux moineaux, pendant que grand-père, comme d'habitude, parlerait aux voisins en lisant dans ses gros, gros livres. Et puis, le petit Soundara viendrait s'amuser avec moi, comme aujourd'hui. On jouerait aux billes. Comme on s'amuserait!... Akkayya revint, silencieuse comme toujours. Elle avait l'air plus triste encore qu'avant. Oncle Chama rentra, suivi des paysans; dans la maison, Grand-père criait, s'emportant contre quelqu'un. Au milieu de cette confusion, nous nous sentions seuls proches, nous nous sentions unis. Je savais bien, quand elle m'embrassait, qu'elle m'aimait; et elle savait bien aussi, quand je lui pétrissais la poitrine, que je l'aimais...

— Tu es triste, Akkayya, demandai-je, tout bas. Pourquoi ?

— Oh, rien... dit-elle, morne.

— Et puis, aussi, tu ne mets pas de vermillon (1) repris-je, recommençant de chercher ce que pouvait bien être une veuve. Une veuve! J'avais entendu parler quelquefois, de géants qu'on appelait des *voleurs*. C'était peut-être quelque chose comme cela... Et pourtant... Non, je connaissais trop bien Akkayya... Après un silence, elle me répondit du même ton morne :

— Mon petit, c'est que je suis veuve....

J'insistai :

— Mais enfin, Akkayya, ce n'est pas possible. Tu es comme nous, tu es comme elles...

Elle cria, fâchée:

— Je te dis que je suis veuve! et elle regarda les étoiles.

Je tremblai, et ne dis plus rien. Nos mains se touchaient, mais elles n'osaient pas se prendre. Et je me rappelai alors qu'elles étaient nues, nues comme arbres. Tante Nagamma et tante Kenchamma avaient des bracelets qui tintaient, qui chantaient. Akkayya

---

(1) Tache de vermillon que la femme mariée met sur son front. Signe sacré de l'état d'épouse, et symbole du respect que cet état commande.

n'en avait pas. Et elle portait toujours le même vilain Sari ocre; jamais, comme mes tantes, de beaux saris bleus brodés d'or. Elles avaient des enfants aussi ! Ganga, et Parvati et Sami, et Lila, et Souchila, mes compagnons de jeux. Quand il leur arrivait, en jouant, de tomber, de se faire un peu mal, ils s'en allaient hurlant comme des chiens vers leurs mères, racontant toutes sortes d'histoires... Je les détestais. Je n'aimais qu'Akkayya. Et elle ? Pas d'enfants ?

— Où sont tes enfants, Akkayya ? demandai-je, blotti contre sa poitrine.

— Je n'en ai pas, répondit-elle, fâchée.

— Et... moi? ... dis-je, très bas.

— Toi... Toi... tu es l'enfant d'Anna, pas le mien.

J'entendais son souffle court. Elle avait de la peine à respirer.

— Pourquoi n'as-tu pas d'enfants, Akkayya ? demandai-je encore.

— Parce que je n'ai pas de mari... répondit-elle.

— Qu'est-ce que c'est, un mari, Akkayya ?

— Oh! Tais-toi! Tais-toi! Ne m'ennuie pas davantage avec ton Ramayana! (1)

Un mari, c'est un mari, c'est un homme....

— Est-ce que je suis un homme, Akkayya ?...

— Est-ce que je sais ? cria-t-elle, en colère.

Je me tus. Mais j'en avais appris assez pour ne pas m'arrêter là. Je voulais comprendre... Il me fallait comprendre... Je me répétais: Un homme, un homme... Oncle Chama est un homme. Oncle Soubou est un homme. Oui, ils s'habillent en *dhotti*. (2) Tandis que Kenchamma et Nagamma...

— Et pourquoi tu n'en as pas, Akkayya? Kenchamma en a un, Nagamma aussi en a un....

— Tais-toi, paria, ou je te couds la bouche!

Je ne dis plus rien. On vint nous chercher pour dîner. Pendant tout le repas, silencieux comme un petit chat, je continuais de réfléchir: Les veuves n'ont pas d'enfant... Je les voyais tous autour de moi, mes oncles, mes tantes, mes cousins; Tante Nagamma avait oncle Chama; et tante Kenchamma avait oncle Soubou; Tante Nagamma et Oncle Chama avaient Souchila et Sami, qui étaient placés à côté d'eux; Tante

(1) Ancienne épopée hindoue, très longue.
(2) Vêtement masculin.

Kenchamma et Oncle Soubou avaient Ganga, Parvati et Lila, qui étaient placés à côté d'eux.... Et Akkayya? J'aurais dû être placé à côté d'elle! Si j'allais lui demander pourquoi jamais elle ne dînait? « Veuve », encore, et « vas-tu te taire ! » et une voix en colère!...

Le dîner était fini. J'allai dans la grande chambre, où Akkayya avait déjà déplié sa couchette. Elle m'appela, affectueuse, me demanda si j'avais bien mangé, ce que j'avais mangé, m'embrassa, me coucha près d'elle. Je fus si heureux de la retrouver si tendre que j'oubliai toutes mes recherches dans les mystères du veuvage, et, à peine couché, je m'endormis comme un prince....

* * *

Quand mon père se fût remarié et eût installé sa nouvelle maison, il me reprit avec lui. Je pleurai et criai quand on me sépara d'Akkayya; mais on me donna un gros morceau de sucre candi doré qui me fit tout oublier, et c'est seulement en arrivant à la maison de mon père que je vis qu'Akkayya n'était plus avec moi. Je ne pleurai pas longtemps, car mon père me donna des bonbons de semoule glacée et un joli bonnet bleu brodé d'or, et sa femme se montra aussi douce qu'on peut l'être ; elle s'amusa avec moi, me passa au cou une chaîne d'or avec une étoile en diamants qui brillait, et même... et même, — je vais vous le dire tout bas, vous ne le direz à personne ? — elle me fit têter son sein, comme un tout petit bébé.

Pendant les vacances, je retrournai souvent à Talassana, mais je ne trouvai plus jamais la même tendresse pour Akkayya. Tante Ranganayaki était morte, Akkayya élevait ses deux enfants, et elle semblait tout aussi contente avec eux, qu'elle l'avait été avec moi. Une fois seulement, je me rappelle, elle se montra particulièrement tendre, et me donna une paire de beaux bracelets d'or. J'étais si content du cadeau que je l'embrassai, comme quand j'étais tout petit. Mais je me souviens que l'odeur de sa bouche me dégoûta, et je ne l'embrassai plus jamais.

C'est pendant l'un de mes séjours à Talassana, — j'avais alors dix ou onze ans, — que je résolus d'en savoir plus long sur Akkayya. Souvent, je fus sur le

point de questionner quelqu'un, mais, chaque fois, une peur étrange me retenait, et je me sauvais bêtement. Un jour pourtant, j'eus une bonne occasion. Oncle Chama m'aimait beaucoup et, souvent, il me prenait dans son lit. Ce jour-là, tante Nagamma était occupée à la cuisine, et j'en profitai pour demander, tout bas, tremblant, qui était Akkayya, et pourquoi elle vivait avec nous. Ce que me dit oncle Chama, je ne me le rappelle pas exactement, mais c'était quelque chose comme ce que je vais vous dire.

C'était la sœur de ma grand' mère, l'aînée de huit enfants, trois filles et cinq garçons. Ses parents étaient très riches alors, et mon arrière-grand-père avait même été ministre, il y a de cela plus de cent ans. Akkayya était une jolie petite fille, toute vive et charmante. A cinq ans, elle commençait déjà de discuter avec son père sur les livres sacrés, et son horoscope prédisait le plus brillant des mariages. Son père, du temps qu'il était ministre, était entré en relations avec les ministres des états voisins. Je ne sais si vous avez jamais entendu parler de l'état de Gagana, qui s'étend sur les rives du Cauvery, juste à l'endroit de la grande chute. C'est un tout petit état, mais il avait un bon roi, et son ministre Ramakrichnaya était certes un homme intelligent et un administrateur habile. Ramakrichnaya avait été souvent l'hôte du père d'Akkayya, mon arrière-grand-père, et, comme il venait de perdre sa seconde femme, il songeait à se remarier. Apprenant quoi, le père d'Akkayya dépêcha un Brahmane pour offrir sa fille. Ramakrichnaya n'aurait jamais osé espérer épouser la fille d'un ex-ministre de Mysore ; il fut si honoré de la proposition qu'il vint tout courant, et accepta la main d'Akkayya avec l'humilité et la reconnaissance qui convenaient.

Akkayya avait alors huit ou neuf ans ; Ramakrichnaya, je ne me rappelle pas bien, mais son fils avait déjà trois enfants. Le Mysore entier fut invité pour toute la semaine du mariage, et même, s'il faut en croire l'oncle Chama — qui avait, il est vrai, une puissante imagination — le Maharaja lui-même assista à la sainte cérémonie. Après quoi, le nouveau mari s'en retourna en Gagana, parmi les chants sacrés et les hymnes védiques, attendant que sa petite femme grandît. Mais voici que peu après, le père d'Akkayya reçut

une lettre où on l'informait que Ramakrichnaya était mort d'une mauvaise fièvre. A la maison on gémit et on pleura pendant quelques jours, puis les choses reprirent leur train. Akkaya n'y comprit rien et s'amusa de tout son cœur à la Fête-des-Poupées, — car on était en Dasara (1). On lui dit seulement de ne pas mettre sur son front la tache de vermillon, et cela lui fut bien égal.

Les années passèrent. Akkayya devint grande fille, et, comme il convenait à une veuve, elle fut rasée et envoyée dans la famille de son mari en Gagana. On la reçut avec l'affection et le respect qui lui étaient dûs ; son beau-fils qui avait alors quarante-cinq ans, la traita comme une de ses propres filles, dont quelques unes avaient déjà des enfants. Akkayya prit la charge de la cuisine, — car elle était la seule veuve de la maison, — et elle accomplit le lavage des assiettes (2) et le balayage des carreaux comme si elle fût née avec une assiette à la ceinture et un balai à la main. Elle vécut ainsi quatre ou cinq ans, très heureuse dans cette maison bien remplie ; elle avait toujours des enfants pour jouer, des jeunes filles pour bavarder, des vaches à traire, et des temples pour prier. Quelle bonne vie tranquille ! Sa belle-fille, — c'est-à-dire la femme de son beau-fils — était une aimable femme ; elle dorlotait sa grossesse pendant trois mois de l'année, ses suites de couche pendant trois autres mois, quelque rhume ou quelque fièvre pendant le reste du temps, si bien qu'elle n'ennuyait jamais Akkayya, et que tout allait à merveille.

Quand Akkayya allait au temple, on chuchotait sur son passage : « la femme du ministre... la femme du ministre », et elle était si contente d'entendre cela qu'elle allait au temple plus souvent que jamais. Elle m'avait raconté elle-même, — mais j'avais oublié cette histoire, que me rappela le récit de l'oncle Chama, — qu'elle désira un jour aller voir les chutes, dont elle entendait constamment le gssh... gssh... On décida l'expédition, et un officier de police conduisit toute

(1) Fête religieuse hindoue, qui dure neuf jours, en octobre. Dans chaque maison, on expose des poupées, et les enfants offrent des graines de Sésame.

(2) Dans les familles de brahmanes, ce qui touche la nourriture, considéré comme religieux, n'est jamais confié aux domestiques, de basse caste.

la famille du ministre à l'endroit où le Cauvery, grondant et bouillonnant, se précipite dans la gorge étroite et s'élance dans l'air, majestueux comme un cobra. Et savez-vous ce que vit Akkayya ? Le croiriez-vous ? elle vit, elle vit de ses yeux — et elle y voyait clair, je vous en réponds — elle vit des kilomètres et des kilomètres de corde de jute, que le gouffre avide semblait avaler, et qu'on déroulait toujours. Dieu sait de combien de kilomètres le gouffre était encore plus profond ! Il communique avec le centre de la terre, avait-on dit ! Quelle chose merveilleuse !..

Akkayya allait avoir dix-huit ans. Elle adorait les enfants, et commença à demander pourquoi elle n'en avait pas. Ici oncle, Chama ajouta son opinion personnelle en disant — et je ne le compris guère à ce moment-là — que les femmes veulent absolument avoir des enfants, et qu'elles sont jalouses de celles qui en ont. Quoi qu'il en soit, Akkayya se mit à se quereller avec sa petite-belle-fille, et au bout d'un an, la vie étant devenue impossible, son beau-fils écrivit à mes oncles — mon arrière-grand-père étant mort — de la reprendre. Ils le firent aussitôt. Mais c'est triste de penser que son beau-fils fut assez ignoble pour raconter qu'elle voulait, ou bien coucher avec lui, ou bien empoisonner ses filles. Croyez-moi, Akkayya était trop pure pour avoir de pareilles pensées. La haine fait dire tant de vilaines choses... Donc, Akkayya revint dans la famille, et tout le monde fut content.

Mais cela ne dura pas : mes oncles se disputèrent entre eux, si bien que la famille dut se séparer, chacun des cinq frères prenant sa part du patrimoine. Personne ne voulait d'Akkayya, car, là aussi, elle était jalouse de ses belles-sœurs, qui avaient toutes beaucoup d'enfants. C'est ma grand-mère qui la prit avec elle à Talassana, et pendant cinquante ans, elle vécut à la maison sans la moindre dispute. Ma grand-mère était une femme de tête — (Dieu lui donne la paix dans sa prochaine vie !) — et elle savait prendre les gens. Elle laissa Akkayya s'occuper de tous les enfants et Akkayya fut heureuse comme une biche. Elle faisait la cuisine pour toute la famille, discutait de philosophie avec mon grand-père, et le reste du temps, s'amusait avec nous. Et comme par une étrange fatalité, trois de mes tantes moururent, laissant

cinq, trois et huit enfants, Akkayya eut assez d'enfants à élever, et elle les traita tous également, douce quand ils étaient sages, sévères quand ils étaient polissons. Quand ils grandirent et la quittèrent, elle les oublia, comme une vache oublie ses petits. Mais Dieu lui envoya toujours de nouveaux orphelins, et elle vécut environnée d'enfants, jusqu'à son dernier souffle. C'était son Karma !

Quand oncle Chama me conta cette histoire, je ne pus m'empêcher de pleurer. Et, songeant à Akkayya, je me pris à penser à ce gros rocher noir couvert de mousse qui surplombe le précipice de Nandi : il tient, mais on dirait toujours qu'il va tomber, que l'orage va le faire basculer dans la grande gueule du gouffre, que bientôt il ne sera plus, lui et tout ce qu'il a enduré, inutilement... Les nuages s'amoncellaient.

*

* *

Je ne sais plus pourquoi, nous fûmes quatre ou cinq ans sans retourner à Talassana. Nous recevions de ma grand-mère, tous les trois ou quatre mois, une carte disant que tout le monde allait bien, et qu'on espérait qu'à nous aussi « les dieux donnaient la santé, la prospérité et les cent-huit bonheurs ». Une fois pourtant, elle écrivit qu'Akkayya était malade, au lit, depuis plus d'un an. Un an ! Nous ne le prîmes pas à la lettre ; les femmes exagèrent tellement ! Mon père dit que c'était bien triste pour Akkayya, qui n'avait jamais été malade de sa vie, d'être maintenant au lit ; nous nous dîmes qu'elle irait bientôt mieux sans doute, et il n'en fut plus question. Ma grand-mère n'en parla plus dans les deux cartes qui suivirent — et ce n'est qu'après la visite de mon cousin Rama à Talassana, que nous sûmes toute l'histoire.

Un jour, comme Akkayya, après son bain matinal, s'était assise près du *tulsi* (1) pour dire ses prières, elle prit froid sans doute, et eut ce soir-là une forte fièvre. Ma grand-mère lui fit prendre une infusion de certaines herbes, un secret de famille ; le lendemain, la fièvre était aussi forte; elle but la même infusion, et la fièvre ne céda pas. Enfin, le troisième jour, vo-

(1) Arbuste sacré qu'on trouve auprès de toutes les maisons hindoues.

yant Akkayya presque sans connaissance, on songea à faire venir un médecin. Elle en avait horreur, horreur comme des parias. Prendre un remède ordonné par un de ces misérables sans religion, de basse caste, débauchés... Jamais! Elle mourrait plutôt ! On essaya de la persuader, puis de l'effrayer ; rien n'y fit. Ce soir-là, la femme de notre voisin Ventakappa vint la voir, et lui apporta une potion, souveraine justement contre ces fièvres-là, un secret de sa famille à elle. Akkayya ne s'en trouva pas mieux, si bien que le cinquième jour, on décida, sans le lui dire, d'appeler un médecin. Dès qu'elle l'aperçut, elle se dressa sur son lit, furieuse, l'injuria et même cracha sur lui. Le médecin, habitué à pareilles scènes, pria mon grand-père et ma grand-mère de lui tenir les mains, l'examina malgré qu'elle se débattît et continuât à crier, et diagnostiqua une fièvre thyphoïde grave. Il enjoignit ma grand-mère de prendre grand soin de la malade — la tenir bien au chaud, lui donner une nourriture légère — et il rédigea une ordonnance, à présenter au dispensaire. Ma grand-mère et mon grand-père ne savaient que faire. Akkayya refuserait certainement de prendre un remède venu de l'hopital ! Ils discutèrent longtemps, perplexes ; enfin, ma grand-mère ingénieuse décida qu'on le mélangerait à la soupe ou au café d'Akkayya, et on alla le chercher. Quand Akkayya disait : « Sœur, comme cette soupe a mauvais goût ! », ma grand-mère l'engageait à n'y pas prendre garde — « Quand on a la fièvre, tout semble mauvais », ajoutait-elle. Akkayya ne se douta jamais de rien ; mais sans doute le remède n'agit pas comme il aurait dû, car Akkayya voulait toujours manger des pickles très forts « pour lui nettoyer la langue », comme elle disait. .

La fièvre dura quarante-huit jours, et, quand enfin elle tomba, Akkayay n'avait plus que la peau sur les os. Pendant plus de deux mois, elle ne put se lever, et, même lorsqu'elle s'asseyait sur son lit, elle se plaignait d'avoir mal dans les os Enfin elle décida qu'elle se lèverait pour la fête de Çiva, et passa son temps à se persuader qu'elle irait mieux, à imaginer comme ce serait merveilleux de se lever et de marcher. Endormie, elle rêvait qu'elle prenait près du puits un bon vrai bain, qu'elle faisait les prières rituelles, qu'elle ornait les idoles, et qu'elle écoutait toute la nuit le

récit des miracles de Çiva, le Dieu-aux-trois-yeux. Dans sa joie elle se mit même à chanter, de sa voix rauque et essoufflée :

Çiva est Çri Rama,
Çiva est le seigneur de Gauri comblée de dons,
Çiva est Çri Vichnou,
Çiva est le roi du crematorium,
Çiva est couronné par le Gange,
Çiva porte une guirlande de serpents,
Çiva porte le poison dans sa gorge,
Çiva est le Tout, le Tout,
Çiva est Çri Rama,
Çiva est le seigneur de Gauri comblée de dons.

Ma grand-mère, qui l'entendait de la cuisine ,se réjouit, et pria Dieu que sa sœur pût bientôt vivre comme avant. Mais quand, la fête de Çiva venue, on essaya de la lever, ses jambes plièrent comme une écorce de bananier. On eut beau la soutenir, l'adosser au mur, l'étayer de deux caisses, rien n'y fit... Elle souriait ; on eût dit un enfant qui fait ses premiers pas ; elle était sûre que, malgré tout, elle pourrait aller au temple... A dix heures, le barbier vint la raser. Cela lui sembla si bon d'avoir la tête libre ; on la porta à la salle de bain, et elle s'assit dans la baignoire, souriant toujours. Mais oui, elle irait mieux ! Bien sûr, elle irait mieux ! On dut la porter au temple et là, accroupie, adossée au mur, elle fit ses prières, son petit vase d'argent près d'elle, et son rosaire à la main. Au retour, on voulut la reporter au lit, mais elle s'y refusa et voulut déjeuner avec les autres. Au milieu du repas, comme elle allait manger le riz au lait caillé, elle s'affaissa et roula sur sa feuille (1). Elle fut relevée, lavée, couchée, et ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'elle reprit ses sens. Elle n'était pas triste ; ses yeux brillaient d'une joie enfantine, et elle souriait.

Naturellement elle n'alla pas au temple ce soir là. Mais elle disait qu'elle irait bientôt, qu'elle irait pour Chakaranti, la fête qui allait venir !... Depuis un an, elle restait couchée, plus gaie que jamais, et si faible

---

(1) Dans les familles brahmanes, on ne doit manger que dans des assiettes d'argent ou des feuilles vertes.

qu'elle ne pouvait même plus s'asseoir... Et mon cousin Rama soudain baissa la voix, comme s'il allait dire un secret. Nous écoutions, anxieux, de toutes nos oreilles. — « La vérité, je crois bien, murmura-t-il, la vérité, c'est qu'elle a quelque chose de grave... ». Quelque chose de grave ! Je ne savais ce que cela pouvait bien être. Je ne l'ai jamais su. Je vis seulement mon père pâlir,, devenir gris comme une noix de coco, et ma belle-mère frissonner. — « Elle sent, elle sent terriblement... » souffla Rama, avec dégoût. Un fumier !... Je n'ai pas pu rester près d'elle cinq minutes... Et pourtant, ajouta-t-il, comme ragaillardi, et pourtant, elle sourit... Je n'ai jamais vu personne sourire ainsi... Elle a le sourire d'un enfant divin... »

Cette nuit, j'eus le plus affreux cauchemar.

*
* *

Il faisait froid, ce matin-là. Ma couchette roulée sous le bras, je sortis de la gare, et je pris le chemin de la Maison-du-Vieux-Puits. C'était là maintenant qu'habitait ma grand'mère; mon grand-père était mort depuis quelques mois, et mon oncle Chama, qui aimait son indépendance, avait gardé pour lui la Maison-au-Figuier, et envoyé à l'autre maison ma grand'mère et Akkayya. Comme j'ouvrais la porte de la cour, ma grand'mère me fit signe, de la verandah qu'elle était en train de balayer. C'était une toute petite maison : trois pièces et une cuisine, une large vérandah, et une grande, grande cour avec, au milieu, un puits d'eau douce. J'approchais comme à regret; quelque chose me retenait, me repoussait, et je respirais mal. Je regardais ces portes qui s'ouvraient sur la vérandah; elles semblaient désolées et tragiques. Dans quelle chambre était-Elle ? Dans laquelle ?

Ma grand'mère parlait bas.

— Les enfants dorment, dit-elle.

— Les enfants ? Quels enfants ? demandai-je.

— Mais... les enfants de Sata... de Sata.. répondit-elle, un peu choquée.

— Ils sont tous ici ?

— Non, non, dit-elle en baissant encore la voix, et elle me fit asseoir sur le mur de la vérandah, — seulement les deux petits. Les deux aînés sont restés avec le père...

— Depuis quand les as-tu ? demandai-je encore.

— Ils sont venus il y a un peu plus de six mois. Tout de suite après la mort de Sata...

Tristement je songeai à tante Sata, si douce, si charmante, — morte en couches.

— Où est-Elle ? demandai-je enfin, tremblant.

— Qui ?

— Elle... — et je montrai l'une des portes qui, je ne sais pourquoi, me semblaient être celle de la chambre d'Akkayya.

— Tu veux dire Akkayya ? dit ma grand'mère, assombrie.

— Oui.

— Ah ! Akkayya, — et une larme monta à ses yeux — Akkayya, mon petit, elle est entre la vie et la mort. Il faudrait mieux qu'elle meure...

Je frissonnai. Pendant un moment nous ne dîmes plus rien.

— Eh bien! commença-t-elle, essayant de changer de conversation, dis-moi un peu comment ça va, à la maison. Ton père ? Tes sœurs ?

— Tout le monde va bien, dis-je machinalement. J'étais attiré par cette porte.

A ce moment, la laitière passa, et ma grand'mère alla chercher à la cuisine le pot au lait. Je me retournai. Le jour se levait; le soleil déployait ses plumes comme un paon amoureux. Mais il faisait froid encore, et même le manguier, le manguier que j'aimais tant, semblait triste et malade. Des chariots à bœufs passaient en grinçant, et soulevaient la poussière du matin. Non, je ne resterais pas ici. J'avais décidé d'aller chez mon oncle, et j'étais entré seulement pour saluer ma grand'mère et demander des nouvelles d'Akkayya. J'allais partir... Je me sentais, étrangement obsédé, étouffé. Même le visage de ma grand' mère, si jeune et si vivant, me semblait comme étranglé. Je voulus partir. Mais ma grand'mère insista pour me faire boire une tasse de café. Je ne pus refuser. Mais j'allais partir ! je dis à ma grand'mère que j'allais me laver la figure au puits, et je sortis dans la cour. L'air frais, les grenadiers, le grand ciel au-dessus de moi me réveillèrent de ce qui me semblait un mauvais rêve. Je m'assis sur la margelle du puits, songeant à mon grand-père, à tante Sata, à Akkayya, à ces êtres que j'avais aimés, avec qui j'avais vécu, et qui disparaissaient un à un...

Les enfants sortirent. Naga était une petite fille de neuf ans, pâle, frêle et tranquille. Rama avait cinq ans, des joues rondes et l'air malicieux. Je les appelai et leur dit que j'étais leur cousin. Ils le savaient, et cela ne les intéressa nullement. « Un de plus », semblèrent-ils se dire, — et ils allèrent se laver. Même sur ces visages d'enfants, quelque chose pesait, accablant, malade. La mort était entrée dans la maison comme un cobra à sept têtes. Sortirait-elle?...

Le café était prêt. Naga vint m'appeler. Je ne m'étais pas encore lavé; je ne fis que « m'asperger la figure » comme nous disons, et je rentrai. Tout le monde parlait bas. Tout était assourdi, comme étouffé.

— Est-ce que tu veux la voir? demanda ma grand' mère.

J'eus un haut-le-cœur.

— Non, répondis-je, secouant la tête d'effroi.

— Elle t'appelle cent fois par jour, et dit qu'elle ne veut pas mourir sans t'avoir revu...

Elle était en larmes. Je toussai.

— Elle voudrait tant te voir, mon petit ! Elle dit que tout le monde à Talassana la déteste, que seuls, toi, ton père et ta mère vous souciez d'elle... Oh ! si tu la voyais pleurer ! Elle pleure comme une folle ! Et quand elle crie, c'est à faire sauter les tuiles ! Si tu venais la voir?

Je hasardai un mensonge.

— Non, grand'mère, je ne veux pas la fatiguer.

— Tu ne la fatigueras pas. Elle serait si heureuse ! Vrai, mon petit, il faut venir.

— Oui, c'est vrai, ajouta Naga, toujours elle t'appelle, et elle nous dit que tu as l'air d'un prince et que tu en seras un. Elle nous raconte des tas d'histoires sur toi....

L'enfant se mit à rire et se cacha la figure dans ses genoux.

— Non, dis-je, je ne la verrai pas maintenant. Mais je reste trois ou quatre jours chez mon oncle, on verra.

Ma grand'mère comprit et n'insista plus.

— Ah ! mon petit, dit-elle alors, la voix entrecoupée, ma vie, c'est un enfer... Oh ! Dieu... vivre ainsi !

Elle pleurait.

— La charge des enfants, et surtout... Akkayya... Pas un moment de répit... pas un moment... Et puis...

Alors dans la pièce voisine, hurla la voix d'Akkayya:

— Naga ! Naga ! sale veuve (1), fille de putain, dévergondée... Arrive, que je te crache dessus...

Naga trembla. Sa journée commençait. Je me sentis pénétré d'un air glacé, comme auprès d'un puits qui pourrit...

— Naga ! Naga ! Hé, hé, sale traînée...

Ma grand'mère dit à Naga de ne pas répondre.

— Tu vois, mon petit, c'est ainsi toute la journée. Je ne sais où elle a pu apprendre ces mots, que pas même un paria dirait devant sa femme. Des mots pareils!... Et Naga, Naga, toujours Naga!... Cette pauvre petite que son père battait à lui arracher la peau, vient ici pour vivre, rien que pour vivre, — et sa vie, tu vois, est pire que l'enfer. Il faut qu'elle lui porte à manger, qu'elle lui mette la cuillère dans la bouche, qu'elle lave son lit chaque fois qu'il est sali, qu'elle balaie les dalles, et qu'elle reste là assise, à écouter ses histoires de folle. Et pourtant, — continua-t-elle, prise de pitié pour sa sœur, pourtant, quelquefois, elle prend dans ses bras les deux petits, et les plaint, et pleure. Et elle leur dit toutes sortes de noms tendres, les appelle ma petite perruche, mon petit veau, mon diamant...

— C'est vrai, appuya Naga, c'est vrai qu'elle est bien gentille parfois...

— Naga! rosse, fille de rien... reprit Akkayya.

Un silence douloureux tomba. Nous ne respirions plus. Naga avala son café.

— Est-ce qu'elle ne se lève jamais ? demandai-je.

— Jamais. On la porte au bain, et on la rapporte. Tout le matin je ne fais que laver; il y a deux lits pour elle, qu'on change de jour en jour. Et les saris à laver! et la porter au bain et la laver elle-même, et la rapporter, et la remettre dans le lit propre!

Et, inconsciemment, ma grand'mère se frottait les mains à son sari, comme pour s'assurer que l'odeur ignoble n'y était point attachée.

— Et elle n'arrête pas un moment! On ne peut plus recevoir personne ici, ni aller chez personne.

— Pourquoi ? dis-je.

— Mais, mon petit, du moment qu'elle nous entend marcher, elle commence à appeler, et à crier, et à pleurer, et à se rouler dans son lit. jusqu'à ce que j'y aille.

(1) La pire injure qu'on puisse dire à une femme.

Et quand je suis près d'elle, elle me fait asseoir, et quand je suis assise, elle me rit au nez, ou elle me raconte une histoire que j'ai entendue déjà cent fois...

Je soupirai. C'est vrai que c'était horrible.

— Tu vois, mon petit, ce que c'est que ma vie! Et à mon âge — j'ai soixante-deux ans maintenant — où je voudrais pouvoir dire comme les autres « j'irai en pélerinage et ferai pieuse retraite », rien que des injures dans mes oreilles au lieu de Ram, Ram (1), et des ordures à nettoyer au lieu des bains sacrés dans le Gange et la Joumna...

Elle se mit à sangloter. Je ne savais que faire ? De nouveau :

— Naga! Naga!... Je te ferai brûler si tu ne viens pas.... hurla Akkayya.

— Vas-y, Naga, vas-y, dit ma grand' mère, tragique, et la petite fille entra dans la chambre voisine.

— Ecoute, murmura ma grand'mère, écoute ce qu'elle va lui dire.

Je m'approchai du mur.

— Fille de chien, femme de rosse! c'est comme ça que tu viens quand je t'appelle! Je t'ai appelée pendant des heures! Ah ! si je pouvais me lever et t'arracher la peau!... Pourquoi ne me laissez-vous pas mourir? jetez-moi dans le puits, et après, vous boirez de soulagement un bon Ser (2) de lait tout chaud!... Hein ?... Va-t-en donc coucher avec le bouvier, garce...

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Naga, indifférente.

— Ce que je veux ? ce que je veux ? Je veux du café, et de l'eau pour me laver... Et tu es un petit amour, et tu vas venir m'embrasser...

Naga sortit de la chambre, s'assit comme si de rien n'était, et se remit à boire son café. De nouveau, Akkayya appela, gémissante:

— Naga, Naga...

Naga s'en fut, sa tasse à la main.

— Dis-moi, garce, qui donc est venu ce matin ? Sœur cause avec quelqu'un...

— Personne n'est venu. Tu as rêvé... affirma Naga.

— Coquine ! Tu mens...

---

(1) Début de la prière à Rama, l'un des héros-dieux de la mythologie hindoue.

(2) A peu près un litre.

Naga revint vers nous; mais comme Akkayya continuait d'appeler, ma grand'mère se leva furieuse, et entra dans la chambre en maugréant. Debout contre le mur, j'écoutais.

— Enfin, te voilà, ma sœur, ma chère sœur, dit Akkayya, d'un ton si tendre que ma grand'mère désarmée ne trouva plus rien à dire.

— Pourquoi es-tu venue, ma chère sœur ? demanda-t-elle.

— Parce que tu appelais.

— J'appelais ? Vrai ?... Dis, chère sœur, quand donc allez-vous me brûler ?

— Ne parle donc pas ainsi, dit ma grand'mère.

— Dis-moi seulement une chose, chère sœur. Quand je serai morte, et que vous m'aurez brûlée, vous souviendrez-vous de moi?

Elle se mit à rire.

— Ne parle pas ainsi, répéta ma grand'mère.

— Pourquoi, sœur ? Je te donne tant de peine Te souviendras-tu de moi, de moi, ta sœur aînée ?

— Mais oui, bien sûr, et je te respecterai comme toujours...

A la voix de ma grand'mère, je compris qu'elle pleurait.

— Quand je serai morte, sœur, continua Akkayya, promets-moi d'écrire à Nanjunda, à Ramanna, à Mari, et de leur dire que leur sœur est morte, leurs noms sur ses lèvres...

Elle aussi semblait pleurer.

— Dis-leur que je suis leur sœur aînée, et que, malgré qu'ils ne m'aient jamais donné même un sari, je les aime tous...

— Hm... dit ma grand'mère à travers ses larmes, et — Dieu sait pourquoi elle dit cela — elle murmura:

— Akkayya, c'est le petit Kithou qui est là...

— Kithou... Kithou... le petit Kithou, mon petit chéri... Kithou...

Elle criait, folle... Je tremblais. Devrai-je y aller ?... Ses mots battaient mes oreilles, comme les cloches du temple.

— Kithou, Kithou, viens, mon petit Kithou...

Sans m'en rendre compte, j'allai vers la chambre d'Akkayya. Les deux petits me suivirent. Dès le seuil, je sentis l'*odeur.* Akkayya gisait là; ses yeux étaient blancs, sa figure ridée et parcheminée. Elle me regarda,

vraie image de mort. Puis soudain, elle se retourna vers le mur, et cria: « Kithou! Kithou! », comme une bête apeurée.

Naga, se baissant, ramena la couverture sur les cuisses décharnées... Et je pleurai.

*
* *

Un soir que je rentrais à la maison — quatre ans plus tard — je trouvai à tout le monde un air ennuyé et contraint. On me dit de changer de vêtements et de venir dans le grand vestibule. Quelqu'un était donc mort? Qui? Ma sœur? Oncle Chama? Qui?... Tremblant, je rejoignis mon père et mes sœurs. Ma belle-mère s'était déjà baignée, et, dans la salle de bain, l'eau chauffait.

— Akkayya est morte, dit mon père, avec dégoût.

— Quand? demandai-je, bouleversé.

— Avant-hier, cria ma belle-mère.

Je m'assis, attendant mon tour de prendre mon bain, — et, je puis le dire, mon âme pleurait. Akkayya! Akkayya!, me répétais-je comme on appelle un être cher. J'entendis ma belle-mère qui disait:

— Comme s'ils n'auraient pas pu avoir l'esprit de ne pas nous ennuyer avec cette affaire! Ils auraient bien pu garder ça pour eux pendant *les six mois!*

— Les imbéciles! grommela mon père.

— Qui c'est, Akkayya ? demanda ma petite sœur.

— Une grande-tante que tu n'as jamais vue, et que, Dieu merci! tu ne verras jamais! répondit ma belle-mère, — et elle retourna à la cuisine.

Nous prîmes tous le bain rituel, nous revêtimes de nouveaux habits; puis, tout le monde fut au cinéma.

Parmi les hommes de la famille, les trois frères de ma grand'mère, mon père et nos cousins, aucun ne voulait se charger de la « cérémonie » (1) d'Akkayya. C'est un de ses frères qui, pour en finir, fit appeler un Brahmane, et, lui donnant quelques roupies, lui dit de « faire le nécessaire ». Je ne sais s'il le fit jamais. J'ai écrit pour Akkayya cette histoire de sa vie, — peut-être sa seule cérémonie.

Raja RAO.

---

(1) Cérémonie religieuse qui doit être faite dans les six mois qui suivent l'incinération.

D'un certain Héroïsme

Le combat spirituel
aussi brutal que la bataille d'hommes...

A. RIMBAUD.

Il y a toujours eu quelque chose de pourri dans le royaume des idées. Cette intolérable odeur de chambrée, sans doute l'y a-t-on toujours respirée puisqu'il y a toujours eu un service militaire des intelligences. Pourtant une seule condition assure la valeur du combat de la pensée, en exige aussi l'héroïsme : c'est que l'esprit résiste à la tentation de s'enrôler précocement dans une armée, et qu'il accepte de porter la lutte au plus profond de sa pensée individuelle, là seulement où elle est pure et forte, mais aussi risque tout l'être.

L'esprit ne se bat qu'en duel, contre un adversaire angélique, sans autre témoin que soi-même. Dans l'entière solitude, c'est à dire, inévitablement, dans l'angoisse. Et donc tout d'abord ils n'ont que faire ici, ceux en qui Maurras dénonce « la plus pernicieuse de nos erreurs », la « coquetterie » d'être seul de son avis; ce sont les mêmes dont Nietzsche disait « qu'ils perdent le peu qu'ils valaient à vouloir cesser d'être esclaves. Ce qu'il appelait « la mentalité tragique » des vrais penseurs n'a rien de commun avec ce goût de plaisir solitaire-. Quand il proclame sa loi magnifique : « Il n'y a pour toi qu'un commandement : sois pur », certains comprennent ou feignent de comprendre que lui et ses pareils veulent substituer l'anarchie à l'effort moral. Tout au contraire, cet ordre unique est plus exigeant qu'un Décalogue. Les anciennes lois s'équilibrent, s'émoussent l'une contre l'autre, mais ici une force sans contre-poids entraîne l'âme dans une course épuisante, sans fin.

La seconde condition de l'héroïsme c'est de ne refuser *aucun* combat, de se donner tout entier. Il répugne à cette sorte de castration que M. Benda nous propose pour l'amour de la connaissance abstraite. Pour être

clerc on n'en est pas moins homme, et l'homme perd sa beauté s'il n'est point engagé dans tout l'humain. Il fausse sa nature s'il singe les anges, d'ailleurs depuis qu'ils n'ont plus rien à risquer les anges ont cessé de nous intéresser. Rester pur en se réservant est aisé, donc stérile : les penseurs qui créent, les penseurs héroïques prennent tout pour tout donner, et c'est en se livrant avec toutes leurs richesses qu'ils se purifient.

S'il n'y a guère place parmi eux pour les eunuques il y en a moins encore pour les dilettantes. Un esprit merveilleusement lucide et subtil, Rémy de Gourmont, est leur roi. Mais où est sa postérité ? Où sa marque sur notre génération ? Au plaisir aigu de le dire se mêle comme le malaise du vide. Il vous fait son complice, jusqu'à ce qu'on rougisse devant telle formule où il est question de caresser les idées comme une épaule ou une étoffe. Traiter la pensée comme une fille capricieuse, humilier rageusement celle dont on connait trop la souveraineté implacable, c'est une tentation que tous les profonds esprits ont connue, à laquelle leur essence même les empêcha de succomber. Non certes qu'il n'y ait *des* pensées qu'il est doux et juste de considérer avec une sorte de tendresse sensuelle; mais le crime de Rémy de Gourmont, c'est de ne pas faire exception pour celle qui engage un Dieu.

Puisse donc le génie goûter quelque douceur dans l'art, ou quelque abandon près d'une Lou Salomé, d'une Giulietta, d'une fille qu'il transfigure en enchanteresse ! Ce n'est pas dans la pensée, âpre en ses joies mêmes, qu'il lui est permis de s'alanguir. Le plus dur effort exigé, c'est de maitriser cette pensée même, aussi longtemps que sa délivrance pouvait forcer le jeu délicat du jugement, c'est tout en niant, de tendre aux affirmations passionnées, d'être critique et jamais sceptique, de discuter toutes les croyances en pressentant tous les miracles. Longtemps il lui faut laisser croître en soi les contradictions, alors qu'il est épris d'unité ; car comment reconnaitre l'ivraie, jusqu'au jour de la moisson ? On reste étonné devant la candeur théologique de Malebranche : « Pour atteindre la vérité il suffit de se rendre attentif aux idées claires que chacun trouve en lui-même ». Une solide méthode voilà ce que l'on acquiert ainsi ; mais la vérité est chose plus cèlée. Les extrêmes audaces du génie, ses brusques et hautaines proclamations, presque toujours percent au terme d'une longue germination. C'est souvent longtemps après, par une correspondance intime, un journal, quelque confidence posthume, qu'appa-

raît en pleine lumière la grande patience du plus fougueux génie ; comment celle-ci n'est qu'une extrême impatience retenue, un battement de cœur plus violent d'être si fort contracté ; comment l'esprit essaie inlassablement toute route qui l'appelle, mais toujours prêt à rebrousser chemin, à repartir du carrefour avec la même ardeur. Car le véritable amour est infiniment patient, dit l'auteur de *l'Imitation*, et sa force se mesure à ce qu'il peut souffrir. Le Dieu des idées est une dieu caché lui aussi, qu'il faut craindre de trouver trop tôt. Il y a une sorte de devoir de résistance à la Grâce, que tout héros de l'esprit a observé selon sa voie. Les uns comprennent très vite, pourquoi ils sont nés ; les autres ne parviennent jamais à une parfaite évidence, pourtant leur effort n'est pas vain non plus.

« Ce sont les actes qui font la splendeur de l'homme » a dit André Gide, exemple précisément de ces penseurs qui ont résisté au désir d'agir parce qu'ils savaient qu'une idée probe est un geste — de ces penseurs dont les bons apôtres se scandalisent qu'ils acceptent un jour enfin, après s'être éprouvés toute une vie, la récompense de servir.

Encore que nul n'y échappe, le fardeau de lutte et de douleur n'est point également supporté par les penseurs des deux groupes opposés, architectes et dévastateurs. Les premiers ne laissent pas de prendre large part au combat ; ce n'est que d'après une expérience intime que Goethe, leur modèle insurpassé, a pu écrire *Faust*. Mais une heureuse synthèse, un équilibre pressenti au sein des plus périlleuses tentatives leur épargne du moins la torture. Leur pensée se construit comme les spirales d'une tour : non point fermée sur elle-même (car l'esprit ne retourne jamais à ce qu'il a une fois nié), mais à chaque point de sa progression s'appuyant sur le plan inférieur, gardant toujours un contact avec la base — avec les exigences vitales. La pensée des autres, des dévastateurs, est une flèche à travers les hommes, leurs propres affections vers un incessant *au-delà*.

Quelquefois se posant la question de Nietzsche : « quelle dose de vérité un homme peut-il supporter ?», ils s'arrêtent effrayés de leur mission, ils regardent en arrière, ils cèdent. Alors on voit Kant relever en toute hâte les dogmes abattus, ou Tolstoï, s'il faut en croire M. Jean Cassou, singer la pauvreté pressentie et refusée. C'est qu'aussi il ne s'agit pas de soi seulement et que le devoir est terrible de troubler le petit bon-

heur des hommes, l'humble hypocrisie où ils se sont toujours réfugiés pour souffrir moins en vivant moins. Si l'on se trompait, quelle responsabilité et quel châtiment... Une communauté où tout le monde se partage la défaite, se réconforte mutuellement, peut supporter d'immenses échecs ; mais vaincu seul, accablé par la foule et trahi par soi-même, où se réfugier ? S'exposer à ce risque, en refusant le moindre compromis avec cette foule ; renier son parti, ses amitiés, tout le passé, tous les hommes et tous les dieux s'il le faut ; aller jusqu'aux limites monstreuses de l'idée, d'où l'on ne revient pas ; voilà pourtant, si le martyrologe en est court, la vocation acceptée par quelques *dévoués* : un Nietzsche que couronne la folie, un Rimbaud consumé à vingt ans, dont il ne reste que le cadavre. Se peut-il que ces sacrifices soient vains ? « Nous préférons tous la ruine de l'humanité à la ruine de la connaissance » dit Zarathustra. Mais la connaissance porte une vie en elle ; si désespérée qu'elle soit elle a toujours un contenu positif, dont l'humanité saura se faire un aliment. Nietzsche tout le premier n'est-il pas la dupe de ce renversement nécessaire, quand de l'affreux cauchemar du « retour éternel » il tire un plus fort amour de la vie ? Et quel poète ne s'est enrichi à contempler les vertiges fixés par Rimbaud ? Comme Nietzche dans la morale, lui dans l'art transmit le legs entier qu'il nous devait ; il acheva pleinement sa mission — que nous importe ensuite le renoncement et le « c'était mal » ?

Le devoir de blesser l'humanité n'est point si dur encore, puisqu'elle guérit toujours, que celui de se faire souffrir soi-même sans relâche. Le dévastateur est seul, dans un monde nu et sans points de repère : la démesure de l'orgueil et l'engourdissement du vide le menacent. Pour équilibrer l'exaltation de se savoir marqué entre tous, il n'est rien que l'agonie volontaire ; pour remplacer l'aiguillon d'ennemis qui n'ont même pas pu suivre jusque là, il n'est que de devenir son propre ennemi, son plus cruel ennemi. Croit-on que le cilice de Pascal soit autre chose qu'un symbole de celui dont il se suppliciait l'âme, et qu'il n'y ait que délectation morose dans l'ingéniosité de Baudelaire à se tourmenter ? Le plus tragiquement raffiné ici, c'est encore Nietzsche. Il faut qu'il paye sur lui-même l'audace d'oser penser aussi loin, que chaque élan plus périlleux trouve ses nerfs mieux bandés par la torture. C'est pourquoi il gâche ses bonheurs naissants, insulte ses amis, méprise les faibles qu'il aime, et renie le Christ qu'il adore en secret.

Il n'y a pas deux sortes de pensée, et dispense d'héroïsme pour ceux qui ne sont appelés qu'à un très humble destin. Il leur suffit d'être précisément plus humbles, de considérer que leur esprit plus faible a moins de chances d'avoir raison, seul. Après cela où qu'ils soient entraînés ils n'ont qu'à marcher, fût-ce contre tous pourvu qu'ils soient aussi contre eux-mêmes, pourvu que le dogmatique s'efforce à la critique et le sceptique au dognatisme, que le pacifique s'exerce à la dureté et que le violent s'éprenne de la faiblesse.

Il faut que tout esprit, d'abord, aille au désert pour y être tenté, chacun selon ses forces: Belzébuth ne se dérange pas pour tous, et que l'épreuve dure quarante jours, un moment, une vie, il n'importe pourvu qu'elle soit entièrement consentie ; chaque homme est ici son juge. Par malheur la plupart ne partent même pas et des autres, combien s'arrêtent à mi-chemin ; combien après une brusque lassitude dans la première auberge, n'ayant pas la patience de se reconstruire pierre à pierre une demeure. Car il ne s'agit nullement de ne pas choisir, mais de ne pas fausser toute une vie par un choix hâtif ou impossible. Celui dont le choix suit l'âme continue de se développer, et nous ne savons rien de plus beau qu'un catholique en qui le Christ vit vraiment, qu'un militant prêt à mourir pour la Révolution. En face d'un homme la première question est : « Pourquoi croit-il ainsi ? ». Ils se reconnaissent vite ceux dont l'absolu est ce qu'il doit être, une récompense. Ce sont les mêmes qui savent que la liberté demeure possible dans la discipline, et continuent à combattre (plus durement parfois) en résistant à leur propre parti. Mais notre âge a trouvé une contrefaçon de religion dans sa passion pour une orthodoxie farouche justifiable dans le domaine théologique, absurde dans l'humain. Plus que jamais, on crie : Sus à l'hérétique ! au moindre soupçon, et tous les matins l'homme de parti s'inquiète avec terreur s'il sent le fagot.

La brutale injonction des partis a un sens. Elle veut dire : « Il y a urgence, urgence à décider quelque chose pour rescaper l'homme qui sombre». Il n'est plus permis de vivre pour soi seul, de vivre tout court sinon en combattant. L'art pour l'art n'est plus — pour combien de temps — qu'une lâcheté. Mais sauver l'humanité est une formule vide de sens si elle ne signifie pas sauver le plus d'hommes possible, à commencer par soi — et cela peut exiger une vie entière. La catastrophe nous laisse sans doute encore le sursis de cette

génération. Il faudrait seulement comprendre que, pour tant qu'il soit, l'unique moyen de salut est de penser courageusement; et que la seule pensée courageuse est celle qui creuse durement au plus intime de soi. Il faudrait méditer un peu sur un beau vers de Milton : « They also serve who only stand and wait (1) ». Mais si rien ne doit répondre à l'attente ? *Quelque chose* répond toujours à une interrogation passionnée.

Claudine CHONEZ.

---

(1). — Ils se servent aussi, ceux qui simplement sont présents en attente.

Voici quatre ans déjà qu'André Gaillard renonça à son visage terrestre. Quatre ans d'existence quotidienne, de mesquines obligations et dans la partie la plus pure, la plus authentiquement personnelle de notre être, brûle encore ce visage désolé et radieux. Je me reproche presque ce témoignage volontaire qui a l'air d'un retour sur moi-même alors qu'il ne s'agit ni de volonté de re-création, ni de recherche d'un temps révolu mais de l'appréhension d'une présence concrète.

Les quelques vérités que nous répétait André Gaillard étaient claires comme le jour, élémentaires et par cela même oubliées à une époque de sophistication intellectuelle. Croyance instinctive et qui nécessitait cependant pour refouler tant d'erreurs socialement acquises, la plus volontaire des conquêtes. Ainsi s'achevait en éthique ce retour à l'inconscient.

Et ce fut totalement accepté, sans faire la part du feu, le grand vertige de l'amour. Un amour à perdre corps. Un amour qui transcendait les objets mêmes de l'amour. Et cependant la plus tragique fidélité. La fidélité à soi-même. La fidélité à l'amour, reflet le plus parfait de l'être par delà les vicissitudes et les irisations de l'existence.

C'est avec une violence plus probante en son intensité même que toute justification rationnelle, que s'imposait à André Gaillard la notion, ou plus justement l'expérience, de l'unité de l'homme « Sentez-vous, me disait-il souvent que vous possédez un corps ou une âme? Moi, je me sens un ».

Sur le plan tout anecdotique des biographes-voyeurs on pourrait retracer, de l'extérieur, la vie sentimentale d'André Gaillard, mais ce « cherchez la femme »,

précepte de basse police et de facile critique, ne donnerait jamais la clef de sa poésie. Marseille pouvait girer autour de ces visages d'une nuit, les fardant d'affiches lumineuses ou des vents du Vieux-Port ce n'était là que l'expression momentanée d'un désir qui ne trouvait en aucun objet son assouvissement.

« Formes de ma mémoire, absences d'un cœur clos » notait-il dans un de ses poèmes. Tragédie sentimentale qui est inquiétude métaphysique. Lorsque Proust recrée en analyste ce temps perdu que Joyce retrouve dans une synthèse panique, tous deux expriment bien le vœu d'une génération qui n'attendant plus la connaissance, la contemplation de la vie éternelle veut dans l'écoulement même de la vie retrouver sa propre réalité. Ainsi André Gaillard. Ainsi tous ces poètes à qui le suicide, ou une mort plus ou moins consentie, épargnèrent le soin d'une impossible solution.

Quand tous les littérateurs, dispensent les charmes de l'oubli, les lotus somnifères de l'élégie, la voix d'André Gaillard fait entendre le message terrible de la poésie qui ne se lasse point de répéter que l'homme se consume sur les bûchers de la connaissance et de l'amour et qu'« il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ».

J'ai parlé, peu de temps après sa mort, de « vie impossible ». Je suis persuadé que là est la seule vie possible, la seule attitude propre. Si elle mène aujourd'hui à la faillite de l'individu, c'est que la prohibition sociale nous enchaîne et qu'à lutter matériellement et moralement contre elle nous épuisons les plus précieuses de nos ressources. La vie totale n'est possible que dans une société régénérée. Ce qui est pour nous autres une dure conquête et souvent mortelle sera, une fois achevée la révolution, une possession absolument normale.

« On ne met pas les cèdres dans les pots à fleurs », notait Holderlin. « Petite vie, grande prison », s'écrie André Gaillard « Porcheries pleines, la vie est là! »

Cette violence même supposait le postulat de la Révolution perpétuelle. Elle était le fait de ce que Charles Plisnier entend par « sensibilité révolutionnaire » et qui dépasse infiniment le marxisme.

Je crois que la position d'André Gaillard trouve son expression la plus approchante dans ce texte que Panait Istrati, répondant à une attaque de « Monde », intitulait « L'homme qui n'adhère à rien. »

Des exigences de sa propre poésie André Gaillard connaissait les dangers. Il se refusait à ce silence total et définitif qui serait l'aboutissement logique d'un souci trop absolu d'expression. Il faisait une place à la mise en œuvre des éléments que lui proposait l'imagination. Il se délivrait sans doute comme n'importe quel patient de psychanalyste mais ne publiait des textes qui l'aidaient à sa libération individuelle que ceux qui lui semblaient avoir une valeur objective ou un intérêt documentaire. Peu d'hommes de sa génération sauf peut-être André Breton, ont eu semblable pudeur.

J'estime, et c'est là une conviction qui ne manquera pas de m'attirer quelques inimitiés, que le mouvement poétique a atteint entre 1925 et 1930 un caractère de pureté, un souci d'exigence qu'il a perdu depuis. Tout doucement s'est éteinte cette passion de l'absolue nécessité. Tout doucement aussi s'est substituée à l'idée toute humaine et instinctive de révolte celle beaucoup plus temporelle de révolution marxiste. Même chez des poètes authentiques, explorateurs de la réalité humaine, on n'a pas l'impression que le sort de l'homme soit en jeu. Pour tout dire nous discutons ou observons mais, après une ère de synthèse et de passion, entrons dans une époque d'analyse et de discussions byzantines. André Gaillard demeure le vivant symbole de cette ère de feu et de sang. Je ne veux voir son visage qu'auréolé de ces longues flammes qui, dans les illustrations de « La Terre n'est à personne », hantent les dessins de Masson.

Par delà toutes les mesquines divergences qui divisent les jeunes revues, ces querelles de mots entre gens qui sont au fond unis par les mêmes haines et les mêmes aspirations, la poésie d'André Gaillard proclame l'unité de l'être humain, la nécessité de la Révolte, la confiance à l'Amour. Message élémentaire, message vital qui s'adresse également à nos rêves les plus insensés et à notre animalité la plus obscure. Message qui n'est point seulement pour nous la raison d'être de cette revue mais nous confère encore notre seule valable dignité.

Léon-Gabriel Gros.

A propos de Pierre Jean Jouve

Nous avons reçu une lettre de Raymond Schwab, mis en cause dans la Protestation *de Joë Bousquet à propos de Pierre Jean Jouve. Nous la publions ci-dessous. Il n'a jamais été dans nos intentions d'engager une polémique de personnes. La question qui nous intéresse est uniquement de poésie. Question sur laquelle Raymond Schwab et les collaborateurs des* Cahiers *peuvent avoir des opinions très différentes.*

Précisément, nous remercions Raymond Schwab, dans sa lettre explicative, donnée ici in extenso, *d'avoir développé son point de vue critique sur la poésie. Cela seul importe, sur quoi l'accord s'est fait: Peut-on dans le domaine des Poètes, permis aux seuls purs, aux seuls esprits délivrés de toute emprise basse, laisser flotter, certaines suspicions intolérables ? La poésie de Jouve, où toute humanité se transfigure à travers son essence, ne peut prêter à équivoque et cela, malgré les réitérations de Raymond Schwab nous parait indiscutable.*

Il n'est pas moins très curieux de mettre en parallèle deux attitudes. La poésie ne peut que grandir à être placée sous le projecteur d'interprétations aussi sincères qu'intrépides. En tous cas, à ces hauteurs où le débat s'est d'emblée situé, les partis en présence peuvent se considérer sans défaveur.

22 Novembre 1933

Cher Ami,

L'éloquente, la bouillante « protestation » de Bousquet est si généreuse que même ses vivacités emportent mon estime, dans leur zèle à sauver la cause de la poésie, qu'à vrai dire je ne crois pas autant que lui liée au sort de *Sueur de Sang*. Me voici pressé d'innombrables questions et vous-même attendez ma réponse. On veut que je revienne sur un livre dont je m'étais efforcé de ne parler qu'avec bien des ménagements: ne va-t-on pas, par la discussion même, entêter son auteur d'une attitude où, très

sincèrement (et peut-être avec plus d'un de ses amis qui n'ose le lui dire), je vois pour son art un péril de stérilité ?

Mais Bousquet exige que je sois mû par des « dogmes poétiques ». Aussi déclare-t-il ne pas comprendre ma note de la N. R. F., parce qu'au lieu de lire ce que j'ai écrit il travaille à imaginer ce que j'ai bien pu avoir dans l'esprit, que je n'aie pas dit.

J'admire, au reste, que des écrivains puissent se laisser aller à lancer des manifestes définitifs sans craindre, lorsqu'ils retournent à leur création, ou que les uns n'apparaissent fallacieux ou que l'autre en s'y conformant ne devienne théorique. C'est l'œuvre qui dira peu à peu ce qu'elle dut être, non pas moi d'avance à elle; serai-je même celui qui le discernera le mieux d'après elle, quand elle sera terminée ? La beauté poétique me paraît soustraite aux formules, comme tout plaisir et toute émotion. Le plus que j'ose — avec la superstition de silence et de retenue qui convient en ces parages — hasarder publiquement à propos du rite poétique, sera que sa révolte s'exerce du côté de l'ombre du monde et ne revient pas sur ce qui est, mais espère et rapproche ce qu'on ne voyait pas être. Poète est un homme enfermé avec des magies de mots et de rythmes, plus fortes que la vie, la science et l'action, et seules révélatrices d'une outre-réalité; et cette lutte avec un au-delà du verbe me semble le dernier espoir de l'homme.

Mais ce n'est pas avec Jouve qu'une telle foi peut me mettre en opposition : à son propos j'ai évoqué, en propres termes, l'usage d'« arcanes pour obtenir de traverser les apparences », d'une « foi absolue, et non trompée, dans les pouvoirs du langage, ses sacres et ses exécrations », sollicité des répondants pour lui parmi « certains mystiques de l'Islam », et cité enfin de ses réussites plus de « valeurs poétiques » et de beaux vers en mes trois pages que je n'en vois produire dans les huit pages (Bousquet et Audard) des *Cahiers*.

Où portent mes restrictions, c'est sur l'interposition d'un plan de campagne entre le poète et sa propre inspiration, sur la méconnaissance que Jouve lui-même manifeste à l'égard de rénovations et de sorcelleries *non limitées* que révélait autrement *Paradis Perdu;* mon regret pour lui était juste à l'opposé du grief de Bousquet contre moi : que n'a-t-il, hélas « escamoté » son « dogme » ! Mais non: il faut qu'il vienne (j'en ai cité un cas typique) passer au gabarit les rêves qui allaient s'épandre dans telle échappée ouverte par lui. Je ne me résigne pas à voir renvoyer le rêve à la pharmacopée. La poésie instrument et véhicule supérieurs pour atteindre à une connaissance, oui, Bousquet: mais non pas servante d'une connaissance préétablie.

Je passe sur une erreur matérielle, où je mets hors de cause la bonne foi de Bousquet: sa protestation part d'une pensée qu'il m'accuse de « prêter » abusivement à Jouve; or, il se trouve que c'est lui qui me la « prête ». Je ne vois pas que j'aie écrit: « Régénérer le monde par le péché », mais « Croisade pour l'expansion du péché originel »; je visais, non une débauche messianique à la Raspoutine, mais le fanatisme du freudien mettant l'obsession sexuelle dans le sac de ses frères pour crier ensuite qu'il l'y découvre; j'écrivais: « Exorcisme à rebours », car la méthode consiste à se déshabiller soi-même d'« appétits hideux » qui doivent faire de vous le type de l'humanité totale.

J'ai bien écrit: «souillure érotique». Mais, cette fois, la mémoire de Bousquet, tout à l'heure munificente pour moi, ne peut me le reprocher qu'en devenant lacunaire pour Jouve. Allons aux textes. Le recueil s'ouvre par un distique, prémonitoire sans doute, où une vision de relique est associée à celle de crachats sur le pavé; il se termine par une prose, symbolique sans doute, qui laisse le lecteur sur la vue d'un paquet au papier maculé de sang. Je m'efforce de suivre la pensée d'autrui, et j'aperçois là, d'une part, l'avertissement initial que la pensée la plus apparamment sacrée subit dans la conscience des contacts malpropres, et, d'autre part, cette leçon finale, que le message du poète sous son enveloppe sombre ou imagée reste marqué par des origines hémorragiques ou viscérales (« sublimation » ?) Le thème de la souillure (car enfin un crachat, cela souille) donné comme primordial aboutit à d'autres taches, tournant de poème en poème dans le cycle fermé de la sexualité: dès la seconde pièce, c'est une tache d'huile grasse et verte qui fait penser au « sang de ma mère ». Pour le reste, cette déclaration de l'*Avant-propos* m'assure contre un abus d'interprétation: « Certain érotisme, on ne cessera de le remarquer, imprègne les actes sublimes des saints ». Ce n'est pas moi qui dis: « On ne cessera de le remarquer ».

Mais contre la constatation de la hantise (où d'ailleurs je n'ai, pour ma part, jamais fait intervenir de jugement éthique) c'est Bousquet qui s'élève, avec une colère dont — je l'en remercie — il se défendra bientôt après par faveur pour mon œuvre: « Je déclare publiquement ceci: il n'est pas vrai que la plupart de ces très courtes pièces soient faites de réitérations lubriques ou excrémentielles. » Retournons aux textes « filles de l'excrément » (p. 89), « fécales amours » (74), « matières fécales » (58), « latrines » (62), « urine » (49), ont-ils rapport ou non à l'excrément? «Autour d'une jarretière œuvre de chair», légende au bas d'une planche absente, je veux bien que cela ne contredise pas le « dégoût de la chatouille », et me contenterai de la qualification d'«obscène» qu'à plusieurs reprises l'auteur adop-

te. Un sourire rapporté à un « orifice souvent sali », ou « remue-toi sur leur fondement », ou la série « vos fesses.... vos replis fermés... poils élégamment tordus » et « les frisons de la forêt de la naissance », et encore « le repli même plus rouge que la faute » et toujours des insistances sur le « trou » et la « fente » finissent par composer une imagerie homogène (et, nécessairement, je me gare des passages où l'obscurité permettrait la chicane).

J'entends bien: il faudrait, comme on m'en donne l'exemple, juger non le fait, mais la tendance ou l'intention; le fait a ses aspects que je ne puis désigner que d'après les malicieuses conventions du langage. Dans ces latrines où je vois naïvement de l'« ordure physique », l'auteur venait s'immoler au progrès: c'était pour vous apprendre à vous connaître. J'accorde qu'il n'a tant pensé à ces choses que pour s'être persuadé qu'un homme moderne se devait d'y penser; à ces champs d'expérience il n'a pas couru par vice, il s'y est ramené par la main. Aussi disais-je « réitérations », et d'autant plus sensibles en des poèmes qui souvent n'ont que deux ou trois lignes: après avoir reconnu que le poète qui survit chez Jouve au clinicien rencontre, même là, de frappantes beautés, l'honnêteté critique obligeait à déplorer que cependant elles tendent au schéma dans la redite. Et, Bousquet, on n'oppose pas à une poétique une autre poétique, mais seulement ses propres limites, — à une idée de l'homme partielle une idée totale qui comprenne aussi cette idée partielle, mais qui, selon votre propre expression, la « digère ».

Que nos pensées les plus avides de sublime cohabitent avec des hoquets et des fermentations, qu'elles participent d'évènements survenus dans nos glandes, qui, depuis Hugo ou Adam, ne l'a écrit ? Pour répondre au soupçon d'intransigeance, je m'excuse si je dois citer tels vers que j'ai signés : sur l'inspiration, « *Ce noble évènement d'un rein contemplatif — Et l'angoisse organique où rêve un sexe à vif* » — sur la transmutation du désir ishtarien en art humain, « *Le spasme de son ventre à vos fronts propagé* », — sur une métaphysique issue du couple, « *De ton ventre à ton col je soulève des dieux* ». Non, Bousquet: ce n'est pas au principe que j'en ai, mais à l'aveuglement par le système. Je sais que l'accent de Jouve, dans la clôture de sa pensée, côtoie un pathétique nouveau, mais je suis fâché pour lui d'un piétinant constat, hors duquel est abolie toute recherche, d'une cosmologie estampillée, et réduite à un rudimentaire anthropomorphisme, et d'une anthropologie si sommairement localisée. L'érotisme est peut-être « intégré » dans l'idée de l'homme et de l'univers, il n'y est sûrement pas classé. Aussi ai-je dénoncé une conception fort « fragmentaire » du monde. Tragique, il se

peut : un profond instinct de poète lie ici le souvenir de traumatismes sexuels à la découverte d'aspects blessés dans la créature et la création; mais le poète ne cesse pas assez de le remarquer.

C'est pourquoi j'ai souligné ce qu'il y a là de « délibéré »: il se soumet à un devoir, non à une exigence de tempérament : « Nous devons, écrit-il, produire cette « sueur de sang » ; et il la produit; mais peu. A cause de quoi vous le déclarerez pur; à cause de quoi il m'apparaît fausser le jeu de la nature, s'exposer à ne plus connaître l'emplacement de sa sincérité. D'artifice je n'ai point parlé, voyant que, sa décision prise, il a voulu, avec un sérieux qui inquiète, vivre la vie dont il s'était convaincu qu'elle devait être exemplairement la sienne; mais on ne peut s'empêcher de penser: procédé, je ne dis pas littéraire, mais comparable à des exercices, à des adjonctions d'attributs, par quoi certains teneurs de vœux font advenir certains états de l'être, ou aux pratiques par lesquelles certains primitifs en versant quelques gouttes d'eau espèrent décider la pluie. Spectacle respectable en sa foi, pénible en ses exaspérations. Je montrais des derviches tourneurs, j'aurais voulu ne pas montrer le poète à sa table sous les espèces d'un cobaye héroïque et volontaire *Libido in vitro*.

La préface de Jouve fait un lourd contrepoids à l'autre plateau qui porte les haï-kaï psychanalatiques. Elle annonce la dictature du freudisme. Je serai moins affirmatif en mon scepticisme, étant beaucoup moins renseigné, et trop mal, sans doute. L'erreur, d'autodidacte ou de spécialiste, me semble seulement de prétendre qu'un groupe de pensées, pour grande que puisse être sa place dans la conscience, prenne toute la place et soit la clef unique de tous les problèmes: voilà ce que j'appelais un « postulat », ce qu'à mon tour j'appelle « une philosophie primaire ». Le « sang de ma mère » fait suite à « la croix de ma mère ». On décrète que certains faits de conscience, pourvu qu'ils soient de ceux auxquels répugne l'aveu, sont des données authentiques; sous prétexte de les démasquer, on les fixe, on les convoque; on attribue à de simples accidents mécaniques (je crois bien me rappeler que Freud expliquait le *lapsus linguae* avec quelque abus) une portée révélatrice; on frôle la confusion de la coïncidence avec la causalité. Le freudisme, cet amphibie de la médecine et de la littérature, a pu contribuer utilement à rendre leur importance à des rouages de l'être sur lesquels se taisait ou s'abusait le consentement universel: son tort (et parfois son comique) est de dater le monde de soi, de se montrer exclusif, et de finir par imposer plus de préjugés qu'il n'en extirpa. Je me suis laissé affirmer, au reste, que sa thérapeutique a maintenant dépassé l'exclusivisme sexuel. Je dirai donc

mieux: son tort fut d'être souvent, par arbitraire initial ou généralisation incorrecte, moins une science qui s'applique à des faits qu'une propagande qui s'emploie, inconsciemment ou non, à multiplier, ancrer et parfois créer des phénomènes pour triompher ensuite de les trouver où elle les a mis. En littérature le débordement d'un médecin interdit à Baudelaire de nommer la mer sauf par l'effet du complexe-Œdipe ou une pipe sans avoir un Lingam dans l'esprit.

Excusez-moi, mon cher Ballard, ceci prend beaucoup de place, mais peut rendre service, quand il s'agit d'un conformisme en pleine éruption n'aurais-je pas joué le rôle de l'enfant qui, dans le conte d'Andersen, crie que le roi est nu ? Et croyez toujours, je vous prie, à mon amitié.

Raymond SCHWAB.

Joë Bousquet ayant pris connaissance de ce qui précède, nous a résumé dans une communication qu'on va lire les pensées que ce débat lui suggère. On l'approuvera de réclamer pour le poète le droit de chercher la sensation à travers une forme nouvelle de la connaissance. De toutes manières, nous clorons une mise au point nécessaire sur cette légitime revendication.

Mon cher Ballard,

Sollicité de nous découvrir ses positions de poète, Raymond Schwab dit sur la poésie bien des choses qui l'éclairent. Cette atmosphère de vérité est favorable à Pierre Jean Jouve et dégage mieux sa physionomie.

Si l'auteur de *Nemrod* a bien voulu par sa réponse donner du poids à ma déclaration, j'entends bien que c'est au poète que je défendais qu'il comptait rendre hommage. Dans la pensée de Raymond Schwab qui est poète, peut mieux se concevoir en effet la hauteur véritable de Pierre-Jean Jouve. Cela seul importe ; et je n'ai pas eu d'autre ambition : découvrir un angle qui rapproche ou situe, l'une en fonction de l'autre, deux consciences poétiques.

On pourrait en rester là. Mais je ne laisserai pas à d'autres le soin de remarquer que ce débat pose une question urgente ; il s'agirait de ce que l'on peut appeler : la sensibilisation de la connaissance rationnelle.

Je ne suis pas un poète ; mais je soutiens comme les poètes que la *sensation est l'unité de l'être et de la pensée*. Et il me

semble que la poésie peut constituer pour certains hommes le seul axe de la connaissance ; leur intelligence se développant en marge de leur don de création (Shelley, Browning, Valéry et... les dramaturges, ceci de vous à moi, car vous entrevoyez, mon cher Ballard, l'importance que la moindre amplification donnerait à cette idée.)

Toutefois, aucune information préalable, aucune étude théorique ne me paraît sujette à disqualifier une entreprise poétique quand celle-ci est le fait de quelqu'un qui veut, par tous les moyens, inaugurer une *nouvelle manière de sentir*.

Au contraire, un tel souci de culture générale me semble désigner chez les poètes une espèce à part, celle des inassouvis, ou des inquiets, comme il vous plaira, auxquels je vous prie de croire que nul tourment n'aura été épargné.

Ce n'est pas drôle de se demander chaque jour si l'on doit douter de la poésie ou de soi-même. Mais, chemin faisant, on s'est défait d'un véritable préjugé de classe. Le poète a abandonné un privilège qu'il croyait lié au don de s'exprimer en vers. Cela avait commencé par le désespoir, la sagesse était au bout ; la sapience, comme disaient mes aïeux spirituels que ce grand voyou de Dominique a condamnés au bûcher.

La sagesse ? Oui, la sagesse. Nous vérifierons que la connaissance rationnelle et l'intuition poétique peuvent dans un même individu s'éclairer l'une l'autre ; et se soutenir mutuellement.

En effet : la recherche scientifique procède de la même tendance qui aboutit à l'acte poétique ; mais qui s'est rendue méconnaissable parce qu'elle s'est sublimée naturellement au cours du développement physique de l'individu. Il faut que, de temps en temps, un poète ait le courage d'en passer par elle pour qu'un nouvel aperçu sur l'universel soit intégré au domaine du sens. Et ce n'est nécessaire que parce que c'est possible : cet échange s'opère à la faveur de la parenté que je souligne, grâce à ce lien congénital qui unit les deux activités dans la mémoire organique de l'individu.

La connaissance guérit la sensation de ses vertiges qui viennent tous de ce que *l'intelligence n'est jamais à sec* et qu'il lui est interdit de se réserver jusqu'à l'heure de la vérité ; de ce qu'il y a de l'intelligible dont il faut que l'homme arrive à se défaire et à nettoyer ses habitudes et son instinct qui en ont été corrompus. Que ne peut-on se passer d'idée en attendant l'idée juste ! Hélas ! il y a l'idée — fonction intellectuelle qui fausse la sensation *laquelle ne serait infaillible que dans un univers étranger à la pensée.*

Voilà pourquoi il est bon d'en passer par l'étude pour que la

sensation poétique ait, en même temps qu'une porté universelle, une espèce de valeur absolue où le poète en tant que lié à sa vie superficielle est absorbé, « sublimé » tout entier.

Or, Raymond Schwab ne veut être fécondé par son intelligence que dans la mesure où celle-ci a été fécondée par son instinct. C'est une position très soutenable ; cela m'épargnerait de grands tourments de pouvoir moi-même en adopter une pareille. Je ne vois là qu'une affaire de tempéraments.

Je me plais à imaginer un conciliabule qui nous départagerait mieux que cette polémique à laquelle j'espère que ma modeste analyse aura mis fin. Il porterait sur la question suivante : « Qu'entendez-vous par le mot « symbolique » employé par Messire Raymond Schwab à propos d'une prose de Messire Pierre-Jean Jouve « qui laissait le lecteur sur la vue d'un paquet au papier maculé de sang ». Au premier rang des invités, Jean Baruzi, son Saint-Jean de la Croix sous le bras ; et — tenez! — Benjamin Crémieux qui avait si intelligemment parlé de ce livre dans une note de la N.R.F. Jean Paulhan présiderait, car personne ne connaît la question mieux que lui ; et nous aurions profit à vous entendre vous-même exposer votre point de vue, mon cher Ballard, comme vous l'avez exposé devant moi par un bel après-midi bleu qui faisait danser un bracelet d'argent venu de si loin...

J'ai fini : j'aurais encore quelque chose à répondre si ce qui me concerne moi-même ne me laissait pas aussi froid. Si vous saviez comme je me tairai volontiers, maintenant, je le sens, qu'un ami très cher tisse mon silence. (1)

Bien affectueusement à vous.

Joe BOUSQUET.

---

(1) Nous avons, par le même courrier, appris une affligeante nouvelle. Louis Estève, le plus vieil ami de Joë Bousquet et notre collaborateur, qui professait la philosophie à Paris, vient de mourir subitement d'une crise cardiaque.

Chroniques

ALEXANDRA DAVID-NEEL

La conversion des Occidentaux à l'Islam, au Brahmanisme ou au Bouddhisme nous semble toujours extraordinaire et lorsque nous ne prenons pas ces convertis pour des « toqués » nous cherchons quels mobiles ont bien pu les pousser à rompre avec des traditions religieuses si profondément enracinées dans la race qu'elles font partie de ce que Félix Le Dantec appelait notre « squelette religieux ». Ces conversions, surtout parmi les Français, sont extrêmement rares car le catholicisme, lors même qu'ils s'en sont détachés, fait partie de leur culture, et l'on peut compter les quelques officiers, fonctionnaires, intellectuels, ou artistes habitant l'Indo-Chine, la Syrie et l'Afrique du Nord ayant renié le Christ pour les Dieux orientaux. Et encore, la plupart du temps, il s'agit bien moins pour ces transfuges de prouver la supériorité des doctrines hindoues ou du Koran sur l'Evangile que d'une conception de la vie plus en accord avec elles qu'avec le christianisme.

Les convertis à l'Islam sont le plus souvent des artistes, comme Dinet et Jossot, séduits par la beauté des pays d'Orient et le charme voluptueux de l'existence musulmane qu'ils opposent à la dure civilisation. européenne de plus en plus dominée par le rationalisme et le machinisme; d'autres, comme ces deux Anglaises qui s'attachèrent à Vivékananda et Gandhi semblent avoir été mues par un sentiment de générosité et d'admiration pour ces deux grands libérateurs de l'Inde.

En devenant bouddhiste Madame David Neel n'a certainement pas obéi à aucun des motifs qui ont pu déterminer — du moins dans une certaine mesure — Dinet, Jossot ou Miss Slade. La beauté des paysages du Tibet n'a pu lui révéler Dieu comme celle des oasis sahariennes le fit pour les deux peintres français et elle n'est pas absolument convaincue, comme la disciple de Gandhi, que l'occupation de l'Inde par les Anglais soit une iniquité de l'Occident. Le véritable bouddhisme — et

tout spécialement le bouddhisme tibétain — ne croit pas à l'intervention d'un Dieu dans un univers sans commencement ni fin; l'idée de création est pour les disciples de Çakia-Mouni impensable. La croyance en un Dieu créateur et responsable de ce monde de douleur qui édicta l'inexorable loi : dévorez-vous les uns les autres! paraît à Mme David-Neel une absurdité et presqu'un blasphème pour l'idée que les adeptes des autres religions se font de Dieu.

En y réfléchissant bien — et quoique le bouddhisme soit beaucoup plus étranger à notre nature que l'Islam — il semble moins difficile d'être bouddhiste à Paris ou à Londres que musulman, car l'adhésion à l'Islam ne saurait se concevoir dans des façons de vivre et un décor impossible à recréer en Occident. Mahomed, l'envoyé d'Allah, doit perdre beaucoup de son prestige par delà la Méditerranée... Le bouddhisme, à l'état pur, est avant tout une philosophie et a presque la rigueur d'une théorie scientifique puisqu'il est basé sur le déterminisme et le principe de causalité, principe d'ailleurs quelque peu ébranlé par les dernières découvertes des physiciens et des astronomes. Jusqu'à un certain point, on peut vivre en occidental, accomplir les mêmes actions que les autres hommes tout en étant persuadé du caractère illusoire et transitoire du *moi* et « assister alors en spectateur calme et amusé aux jeux des acteurs sur la scène de théâtre du monde des apparences. » Cela nous explique que, depuis son retour du Tibet, Mme David-Neel ait pu vivre en France et écrire des livres qui ne sont pas seulement le résultat de ses introspections mais des récits singulièrement vivants et attachants.

Notons en passant que le monde de l'Islam orthodoxe que Mme David-Neel a coudoyé pendant ses années passées en Tunisie n'a guère retenu son attention: il ne correspondait en rien à ses aspirations profondes. Pour devenir bouddhiste, il ne suffit pas d'éprouver une vague religiosité, une aspiration confuse à se perdre en un Dieu plein de sollicitude pour sa créature; l'adhésion de l'intelligence est nécessaire; — cependant, on ne saurait voir uniquement en lui une théorie de l'organisation du monde plus acceptable que celles proposées par les autres religions. Il y faut certaines dispositions extrêmement rares chez les Occidentaux, dispositions favorisées par un milieu psychique et matériel qu'on ne saurait trouver en Europe et, il est probable, et même certain, que si Mme David Neel s'était contentée d'étudier en orientaliste et en philosophe la doctrine de Çakia-Mouni, elle ne l'aurait pas aussi parfaitement assimilée. Pour nous qui ne voyons le bouddhisme que par le dehors, nous ne parvenons pas à comprendre comment cette doctrine qui nous

apparaît comme la négation même de la vie ait pu séduire cette femme si extraordinairement vivante. Il nous faudrait connaitre toute la série d'expériences, tant matérielles que morales, par lesquelles Mme David-Neel est passée, expériences qui, elle-même l'avoue, différent pas mal de celles de la majorité des gens, mais nous la connaissons trop pour savoir qu'elle ne les livrera jamais au public, pas même à ses amis. Elle est tout le contraire d'une romancière qui débite tout son être, cœur et sexe, en feuillets... « Rien n'est plus absurde, nous dit-elle, que de publier ses expériences privées, mystiques, intellectuelles ou autres. Cependant, si j'écrivais ma biographie, ou si je la donnais sous forme de roman, j'ai parfois pensé qu'elle pourrait être instructive et utile comme exemple de force, de volonté et du résultat d'une continuelle concentration de pensée. »

Cette adhésion totale au bouddhisme a donc été — nous nous en doutions! — une dure conquête, une pénible ascension et n'a aucun rapport avec les conversions sensationnelles au catholicisme de certains de nos plus illustres hommes de lettres qui ne sont au fond qu'un retour au bercail, un repos dans la certitude, une façon commode de couper court à l'éternelle inquiétude qui dévore les anxieux. Les livres de voyage de Mme David-Nell, comme *Le voyage d'une Parisienne à Lhassa* et cet étonnant *Au pays des brigands gentilhommes* (1) sont symboliques de ses efforts, de sa volonté héroïquement tendue pour atteindre le but qu'elle s'était proposé, ce Lhassa inaccessible aux Occidentaux et qui n'est que l'image de cette cîme inhumaine et si haute, de cette aire balayée par un air glacé, pur et lumineux d'où le monde lui est apparu comme une « vision de rêve ».

Ce n'est point mue seulement par une passion de savante que, comme les sinologues, les indianistes et les tibétistes elle a réussi au prix de mille difficultés à pénétrer dans les monastères du Tibet et à compulser les textes, à s'entretenir avec les plus savants lamas — hâtons-nous d'ajouter que, seule sa qualité de bouddhiste ayant un rang religieux élevé, le lui a permis —, mais par le désir de pénétrer plus avant au cœur même de cette doctrine, d'en recevoir les enseignements les plus précieux et de se sentir poussée avec plus de force « dans le courant de la connaissance », où elle s'était si intrépidement jetée. La joie de vivre au Tibet dans des conditions d'existence qui nous paraîtraient effroyables s'explique par le sentiment éprouvé par Mme David-Neel d'avoir enfin trouvé la réponse aux questions sur le sens de la vie que, depuis si longtemps, elle se posait. Cette réponse, nous la traduirions peut-être par « tout

(1) Chez Plon. Editeur.

n'est qu'illusion, images projetées sur l'écran du vide », faute de trouver des mots plus justes, de même que nous confondons le Nirvana tantôt avec le néant, tantôt avec le paradis, parce que les mêmes termes n'ont point pour nous le même sens que pour les Orientaux.

Cette perte de notre individualité, de notre « Je » qui nous désespère parce que nous croyons à notre autonomie, satisfait au contraire Mme David-Neel; loin de voir dans chaque être humain une entité, elle le considère comme la réunion dans un corps périssable de phénomènes de conscience, qui n'y entrent pas au hasard mais répondent à de secrets appels, et qui sont les constituants de la personnalité, c'est-à-dire: l'esprit et la corporéité matérielle, ou le subjectif et l'objectif, les sensations, les perceptions, volitions ou formations mentales, et conscience, en prenant ce mot dans le sens d'être conscient. Lorsqu'elle aussi croyait à l'importance de son « je » la disproportion entre ce qu'elle était et l'idéal qu'elle se proposait d'atteindre était si grande qu'elle s'en désespérait, mais depuis qu'elle a compris que le « nom et forme » qui constitue sa personnalité transitoire pouvait s'évader des travaux forcés à perpétuité du « samsara » auquel oblige la loi de Karma, tout ce qui appartient au monde phénoménal a perdu beaucoup de son importance.

Cette loi de Karma n'a pas l'inflexibilité du « Retour éternel » tel qu'il fut révélé à Nietzsche: « Un jour reviendra le réseau des causes où je suis enserré; il me recréera ! Je fais moi-même partie des causes du retour éternel de toute chose.

« Je reviendrai avec ce soleil, avec cette même existence, identiquement pareille, dans les grandes comme dans les petites choses. Je reviendrai afin d'enseigner à nouveau le retour éternel. »

Les théories sur l'éternité de la matière et la constance de l'énergie admises par la plupart des savants rendaient aux yeux de Nietzsche le retour éternel la plus scientifique de toutes les hypothèses; mais la matière étant soumise à des lois implacables, nul moyen d'échapper à ce retour. Pour le bouddhiste qui sait s'affranchir du désir et, par conséquent, de la douleur, il rompt le cercle fatal, s'échappe de la roue qui tourne sans arrêt entraînant avec elle dans sa course sans commencement ni fin les myriades de rayons des êtres éternellement renaissants. Mais cette croyance au retour éternel ne suscite pas les mêmes réactions chez Nietzsche et chez la plupart des occultistes qui, à la suite de Pythagore et de Platon l'admettent, que chez les bouddhistes : chez les premiers il correspond à leur amour éperdu de la vie; chez les autres il n'est que la juste conséquence des fautes commises: « Cette vie, telle que tu l'as vécue, telle

que tu la vis actuellement, s'écrie le poète inspiré de « Zarathoustra », il faudra que tu la revives encore une fois, et une infinité de fois; il n'y aura rien en elle de nouveau au contraire, chaque douleur et chaque joie, chaque pensée et chaque soupir, tout l'infiniment grand et tout l'infiniment petit de ta vie doivent revenir pour toi dans la même suite, dans le même ordre; oui, aussi cette araignée, et ce clair de lune entre les arbres, et aussi cet instant, et moi-même! »

Pour le bouddhiste la vie nouvelle ne peut-être semblable à la précédente; suivant les mérites qu'il aura accumulés ou les fautes commises, elle sera meilleure ou pire. Mais, si bonne soit-elle, elle sera toujours soumise au désir et à la douleur et, par conséquent, le plus sage est encore de s'en affranchir. A la question : « Veux-tu cela encore une fois, et une infinité de fois, Nietzsche répond au démon qui la lui pose: « Tu es un Dieu, jamais je n'ai entendu parole plus divine! » tandis que le véritable bouddhiste répond, non!

Renaître pour désirer, souffrir et mourir, et encore renaître par une sorte d'automatisme moral monstrueux, n'implique évidemment pas l'idée d'un Dieu: aucune rédemption à attendre d'aucune intervention divine; le salut ne peut venir que de nous-même, mais, ce salut, on ne l'obtient qu'en renonçant à ce qui est le propre de la vie même: le désir, l'attachement aux créatures, ou plutôt à l'*unique* créature à laquelle nous portions un intérêt véritable : notre *moi*. Mais, lorsque l'on est bien persuadé de l'impermanence de ce moi, comment pourrait-on encore s'y intéresser? Ce détachement achemine vers la délivrance: on n'y parvient ni par le raisonnement, ni par la prière, ni par les rites, ni par le sacrifice, ni même par la charité, bien que la pitié pour toutes les créatures qui va jusqu'à interdire de tuer les animaux pour s'en nourrir, fasse partie de l'enseignement du Bouddha, mais par la connaissance acquise au moyen de l'investigation et de la méditation qui produisent « la vue profonde ».

Peu d'Européens sont capables de l'entrainement psychique nécessaire et des méthodes d'introspection que les Hindous appellent la Yoga. Parmi ceux qui s'y sont exercés, il en est peu qui persévèrent sans en être détraqués. Il fallait une organisation aussi robuste et aussi admirablement équilibrée que celle de Madame David-Neel pour résister à ces mois de solitude absolue pendant lesquels, murée dans un ermitage, bloquée par les neiges, elle se livrait à une méditation qui ne ressemble en rien à ce que nous appelons communément de ce nom. « Solitude, détachement, paix et toute la divine béatitude qui existe encore en plus par delà ce que représentent ces trois termes ! » Dans ces paysages inhumains qu'elle affectionne, au milieu du

vide qui l'entourait et qu'elle avait fait en elle au prix d'efforts que nous ne pourrons jamais apprécier n'ayant point la mesure capable de les évaluer, elle se retrouvait la tête solide, ouvrant plus curieusement que jamais ses yeux clairs d'Aryenne sur le spectacle du monde dont chaque scène a pour elle un sens exotérique et un sens occulte et il est bien difficile de savoir lequel des deux l'intéresse le plus? — spectacle où elle n'est plus que spectatrice. En sommes nous bien persuadés? En tout cas, le spectacle de la nature est pour elle un enchantement toujours renouvelé et les acteurs si curieux qu'elle a observés au Tibet, lamas ou brigands, magiciens fabricants de fantômes ou bénet qui cherche la brindille capable de le rendre invisible, l'intéressent ou l'amusent prodigieusement.

La personnalité de Mme David-Neel est si riche et si complexe, ou si l'on préfère, les « moi » qu'elle abrite dans sa corporéité et sa spiritualité sont si nombreux, que nous ne saurions ne voir en elle qu'une sage uniquement préoccupée de sa délivrance. De même qu'elle est à la fois rationaliste et mystique, versée dans les sciences occultes et admiratrice de la science expérimentale — et ne considère-t-elle pas comme une science les exercices nécessaires à la concentration de pensée? — il y a en elle une intrépide exploratrice à qui nous devons une connaissance approfondie du Tibet. Elle arrive à nous faire aimer ce pays, qui, par on ne sait quelle mystérieuse concordance, ou effet du Retour éternel, est sa véritable patrie spirituelle.

Malgré tout l'intérêt qu'elle prend à ce qu'elle observe avec tant d'intelligente curiosité et avec l'évident désir de nous en faire part, Mme David Neel se propose de se livrer de nouveau à la retraite. Elle ne peut apercevoir l'un de ces ermitages perdus dans la montagne, sur une aire ensoleillée ou dans l'ombre d'une forêt, sans en éprouver la nostalgie. « Sans doute n'étais-je pas encore digne de rester sur cette cîme et c'est pourquoi je suis descendue pour courir encore le monde. Le jour reviendra-t-il où je me replongerai dans pareille solitude et pareil silence : combien j'y aspire ! »

A un Lama qui lui demande pourquoi elle ne vit pas à la manière des gens de son pays et ce qu'elle espère obtenir en demeurant dans un ermitage, elle répond :

« Je ne cherche pas à obtenir quelque chose. La vie dans la solitude est par elle même béatitude ». Cependant lorsque les lamas de Dzogstchen lui proposent de lui aménager dans leur voisinage une retraite et bien qu'elle en éprouve l'impérieuse nécessité et que tous les gens et les choses, et sa propre personne, ne lui apparaissent, à cet instant, que comme « des images vues en rêve », elle se dérobe ; elle est encore avide d'explorer,

d'étudier cette Asie centrale qui la captive. Pourquoi voyage-t-elle ? Cette question elle se l'est aussi souvent posée à elle même :

« C'est, sans doute, un effet d'actes accomplis autrefois et de pensées anciennes. A cause de l'impulsion qui lui a été donnée, la roue continue encore à tourner pendant quelque temps après que le potier a cessé de l'actionner. »

Mais pour le subtil lama il est possible que la croyance à une impulsion qui a été donnée, soit elle-même une cause qui pousse la roue et entretient son mouvement, ou, qui sait, peut-être même sa seule cause ? Ainsi donc la cause elle-même, principe de la loi de Karma, ne serait qu'une illusion...

En essayant de prolonger cette discussion on se sent se dissoudre avec ce monde fantôme, ce monde enfanté par notre esprit et l'on finit par se demander si l'esprit lui-même a la moindre réalité. Heureusement que Mme David Neel n'a pas encore complètement abandonné un terrain plus solide où elle nous entraine à la suite de sa petite escorte sur les pistes tibétaines et à travers ses livres.

Si Mme David Neel s'est assimilé le bouddhisme et la langue du Tibet au point de passer aux yeux de ses habitants pour une tibétaine et d'avoir été admise parmi les lamas, son jeune compagnon de route et d'études, le Lama Yongden, devenu son fils adoptif, ne saurait être pris pour un Européen. Il n'avait que quatorze ans et étudiait dans une école anglaise de l'Inde lorsqu'il lui fut adjoint comme interprète. L'adolescent avait entendu parler de cette étrangère extraordinaire et, secrètement, il désirait l'accompagner dans ses voyages dont le but principal était d'atteindre Lhassa. L'attachement éprouvé par Mme David Neel pour ce fils d'élection est, si l'on peut dire, *l'humanisation* de son amour pour le Tibet. Par contre, il se pourrait que le Lama Yongden n'aimât dans sa mère spirituelle que ce qui fait d'elle une bouddhiste et presque une tibétaine. Bien qu'il habite la France depuis sept ou huit ans, il n'a pas essayé de comprendre notre pays, encore moins de s'en pénétrer ; c'est à peine s'il parle notre langue car il emploie communément l'anglais ou le tibétain. La France est pour lui un décor qui ne manque pas de beauté et d'agrément et dans lequel une singulière aventure l'amène à vivre momentanément, mais, rien de plus. Le monde de l'Occident dont il a su parfaitement s'isoler lui apparaît comme un film américain qui, tourne beaucoup trop vite et dont tous les acteurs trépidants, grimaçants, aux expressions forcenées, aux gestes d'automates courent, bondissent sans but défini et se livrent comme Charlie Chaplin à de grotesques et pitoyables acrobaties et pîtreries.

Il serait à désirer que le Lama Yongden nous donnât ses im-

pressions sur la France ; elles seraient, je le crains, très humoristiques car ce pieux et savant lettré est plein d'humour ; son visage respire l'ironie, ses yeux pétillent de malice et sous sa politesse on devine un certain mépris pour les pauvres fous que nous sommes ! Mais en attendant cet ouvrage qu'il écrira peut-être un jour du fond d'une retraite himalayenne, il prépare une sorte de roman autobiographique qui nous fera pénétrer dans l'intimité d'une famille tibétaine et complétera la documentation si riche et si sérieuse de Madame David Neel. Chose étrange, ils se ressemblent par plus d'un point. « Qui sait si la filiation adoptive ne crée pas une mystérieuse hérédité dont les causes nous échappent, remarque Mme David-Neel. Un Tibétain dirait plus simplement que ce sont au contraire, nos affinités, qui ont amené notre rencontre. Il ajouterait aussi que depuis plus d'une vie, nous avons été attachés par des liens familiaux ou affectueux et que nous récoltons ensemble les fruits d'actes accomplis dans un lointain passé ».

Quoi qu'il en soit, cette adoption est surtout une *élection* de la part de Mme David-Neel et un don filial du Lama Yongden. Ils vivent étroitement unis dans une communion parfaite d'affection, de pensées, d'études poursuivies ensemble et dans un but qui leur est cher, celui d'aller achever leur vie au Tibet.

Claire CHARLES-GÉNIAUX.

LA POESIE

LA MAIN CHAUDE, par *Jean Follain* (Corrêa)

Et d'abord, j'aime le titre de cet ouvrage. *La main chaude* — voilà qui, dans sa simplicité et sa rusticité, sa présence amicale et son absence de prétention, et sa justesse particulière, nous change des titres ampoulés, comme pris au hasard, auxquels nous ont habitués certains ouvrages prétendument surréalistes. « Surréel » traduit sans doute très souvent une équivoque, mais *La main chaude* est ici la plus heureuse des métaphores, une image qui résume et ramasse tout le sens et le suc de ce recueil.

Jean Follain est du reste le poète d'un certain tour elliptique, à la fois ingénu et savant, proprement inimitable, qui est l'expression authentique d'une façon d'être et de sentir qui n'appartient qu'à Follain. Ce fin Normand, ce poète finaud, ce sont bien un seul et même homme, et j'aime qu'une poésie traduise avec autant de spontanéité à la fois l'homme et le poète, jusqu'à ne plus nous laisser entrevoir comment s'effectue le passage de l'un à l'autre. Cette congénialité profonde de l'homme et du poète, elle est extrêmement rare aujourd'hui : trop de chapelles

et de mots d'ordre permettent à quiconque est un tant soit peu doué de se forger une personnalité d'emprunt. Seule l'unité indissoluble de l'expression poétique et de la personne nous permet d'envisager l'intervention en *acte* de la poésie dans un monde lâchement abandonné au courant des déterminismes.

L'indépendance de Jean Follain, et l'originalité de son message, témoignent d'une volonté créatrice qu'il faut saluer, parce que tout acte d'indépendance est plus que jamais un acte de courage, et parce que l'affirmation pleine et entière de soi-même — en dehors de tous mouvements d'école comme de toute anarchie irraisonnée — est ce point précis, irremplaçable, sur quoi repose le devenir de la poésie française.

Française, et comme née du cœur secret de la province, la poésie de Jean Follain l'est éminemment. Il n'est point jusqu'à cette amitié « franche » dont s'orne, en mon exemplaire, une dédicace aux grands mouvements de plume, aux frontons nobles et tendres de cathédrale, qui ne marque l'attachement du poète à sa terre, à son sol nourricier, à cette tradition toute particulière, et bien vivante, des vieilles superstitions et des almanachs, des manuels d'histoire et des sentiers toujours foulés à nouveau de l'école buissonnière. L'art de Jean Follain est nettement impressionniste. Ses poèmes, courts en général, sont faits de notations et de rythmes imprévus ou la subtilité sans cesse le dispute à l'image concrète, sensuelle, sensorielle:

L'homme est hanté par la douceur de l'homme,
par le cœur brûlant des payses,
peupliers balancez vos cimes encore
le long du ruisseau clair
qui reflète leurs bras laiteux.

. . . .

Dans un univers mystérieux
ayant laissé sur ses genoux
l'étoffe où s'attachaient ses yeux,
une fille en proie aux rages amoureuses
pique de son aiguille le bout de ses doigts frêles
près d'un bouquet qui s'évapore.

Parfois, je ne sais quel accès magnifique de gourmandise, qui mêle aux choses évoquées, par une sorte d'amalgame irrésistible, tout un jeu glouton de narines, de langues papilleuses, et comme un pourlèchement de lèvres:

O mets, macaronis, merluches pour longues dents,
or noueux des confitures d'abricot,

venaisons des mortels mariages,
coquillages: repas de jeunesse,
paons pour les vierges pures...

Voyez quel humour et quelle tendresse, quelle discrétion et quelle prestance contenue dans ces images de la vie quotidienne, dénuées d'apparat, mais revêtues du sentiment très vif de l'ambiguïté généreuse et mortelle des choses. Dire de Jean Follain qu'il est un poète réaliste, c'est n'aventurer rien que de très général sur sa poésie. Le réalisme de Follain est malaisément définissable. Un ton solennel parcourt comme insidieusement tous les entrelacs de ces poèmes; c'est à ce signe, c'est à cette solennité discrète que nous reconnaîtrons ici la vocation du poète. Et celle de l'artiste, car Follain, par un certain goût de l'enluminure et un faible inné pour l'image d'Epinal, se situe — s'il convient toutefois de situer ce poète — dans une catégorie qui, pour n'être évidemment point celle des héros de la connaissance et des explorateurs de l'âme humaine, n'en est peut-être que mieux apte à certaines démarches des sens et du « flair poétique » au cœur même des apparences.

Je ne sais si Follain songe à l'évolution possible de son talent; si pour lui le « devenir » de la poésie (donc celui du poète) présente un sens particulier... Peu de poètes français, il est vrai, sont capables d'épouser naturellement le *Stirb und werde* goethéen, cette injonction fondamentale, et qui s'adresse à l'homme tout entier plus encore qu'au seul poète. Le danger serait évidemment que l'auteur de *La main chaude* se confinât à la longue dans un certain hédonisme poétique qui pour beaucoup demeure la tentation suprême.

Mais ce ne sont là que conjectures, et qui ne doivent troubler en rien l'estime toute particulière en laquelle, à mon sens, il faut dès à présent tenir Jean Follain.

Gilbert TROLLIET.

PALIMPSESTES, par *Armand Guibert* (Editions de « Mirages » Tunis).

Cette notion du devenir, qui embrasse tout le progrès spirituel de la personnalité (il n'est de personnalité que spirituelle), la poésie d'Armand Guibert en apparaît tout imprégnée.

Chante
Et souviens-toi de vivre ton chant,

trouvons-nous dans le recueil que Guibert, s'étant rappelé le poème le plus « proximiste » de Valéry (*Les Pas*), publia en 1931 sous le titre *Enfants de mon silence.*

Avec Palimpsestes, c'est un *pas* décisif que fait Guibert vers une intimité poétique plus aiguë, et ces « notes marginales de la vie intérieure » attestent l'extrême sensibilité d'une âme sans cesse partagée entre l'émotion pure et l'émotion comme jetée en pâture aux tourments de l'intelligence. Tourments de l'âme et tourments de l'esprit — mais l'intelligence ici n'est jamais corrosive, ni détachée; elle est méditative, elle est la conscience même du poète, en qui éclate et se combine l'amoureux antagonisme de la nature et de l'esprit:

« Vienne la paix, que nul ne désire, vienne une forme qui se penche et joigne de sa main d'ombre calme les âmes en repos et les anciens vivants, et que toute chose de la terre reçoive sa part du flot dont l'irriguent les fleuves qui ont rompu les digues, les fleuves irrésistibles de l'amour. »

Si vers et proses alternent tout au long de ce recueil, c'est sans doute que l'auteur entend traduire ainsi quelque dialogue intérieur, une ambivalence, je ne sais quel va-et-vient secret du « gouffre de soi-même » à cette « tour de flamme » qu'est la conscience créatrice. Mais peut-être un tel partage n'est-il point complètement justifiable. Tenter de dire pourquoi m'entraînerait au-delà des limites d'une simple note. Il semble, cependant, que l'expression poétique et la prose aient par trop tendance, aujourd'hui, à se rejoindre. Si, comme le professe Gundolf, « la langue est l'essence de l'humanité, une force cosmique fondamentale », si elle est la substance même de l'âme humaine, il est clair qu'une telle qualification n'est possible qu'à l'endroit du langage poétique. Valéry a vu juste: la prose est essentiellement un véhicule, elle est l'organe du transmissible, elle est suggestion et reflet, alors que la poésie, de par l'étymologie même (1), est création, puissance d'idéation. Ajoutons qu'elle se présente à nous, de par l'unité profonde de la forme et du fond, sous les aspects d'une véritable incarnation du spirituel au sein des forces telluriques, de la liberté au cœur de la nécessité. Elle est une humanisation de la nature et de l'esprit. La poésie, c'est le style *humain* par excellence.

Ces brèves considérations laissent deviner en quoi le poème en prose peut nous apparaitre comme un genre hybride, voire

---

(1) L'étymologie détient les plus mystérieuses clés du langage, celles où expression et action, en raison d'une tension réciproque et d'une intense réciprocité, mutuellement s'induisent et se déduisent, ainsi que l'a noté Mallarmé en un vers qu'on ne peut qualifier d'« hermétique » que par rapport à l'invincible incompréhension des scoliastes: *Rien ne demeurera sans être proféré.*

faux. Le poème en prose demeure le plus souvent, avec le verbalisme poétique né de dada, l'instrument de prédilection des velléitaires de la poésie. Armand Guibert, en authentique poète, lui confère par miracle une souplesse qui épouse fidèlement les sinuosités de l'imagination, les anfractuosités de l'espace psychique. Mais j'irai de préférence aux « vers » de ce recueil, à ces *Mères du Souvenir* d'un accent si dépouillé, d'une forme qui est l'exact monument d'une pensée jaillie des profondeurs:

Nulle tige qui ne plonge
Jusqu'au fond de la douleur,
Nulle fleur de l'arbre de vie qui n'affleure
Au fil tremblant des eaux du songe.

Armand Guibert est du petit nombre de ceux que l'accès à la vie la plus inconsciente de leur être ne dispense point d'un regard lumineux sur soi-même, et qui ne sont point tentés par le mauvais romantisme et l'esprit de démission de ces quelque dix dernières années. Je crois — j'ai mon arrière-pensée — qu'il faut leur en avoir quelque reconnaissance.

Gilbert TROLLIET.

LES LIVRES

EDGAR POE, par *Marie Bonaparte* (Denoël et Steele, éditeurs).

Nous avions ici-même, il y a deux ans, signalé l'extrême intérêt que présentait cette première application de la psychanalyse aux problèmes de la création littéraire que le Dr René Laforgue publia sous le titre l'*Echec de Baudelaire*. C'est un travail du même ordre que le gros ouvrage de Mme Marie Bonaparte. Malgré toute notre sympathie pour l'essai du Dr Laforgue, il nous faut même reconnaitre que l'*Edgar Poe* de 1933 est au *Baudelaire* de 1931 dans le rapport qu'il y a entre une synthèse définitive et harmonieusement constituée, et un plan hâtif et quelque peu hasardeux. De l'un à l'autre de ces ouvrages, on sent quels progrès immenses le mouvement psychanalytique français a fait dans le domaine de la psychologie de la création artistique. Les pages 789 à 826 du livre de Mme Marie Bonaparte sur « l'élaboration et la fonction de l'œuvre littéraire » — où se trouvent résumées les principales conclusions générales auxquelles conduit l'analyse détaillée de la production d'Edgar Poe — méritent d'être classiques, et ne devraient être ignorées d'aucun critique littéraire. Le parallèle entre les mécanismes du rêve et les mécanismes mis en œuvre dans la production littéraire, est d'une précision qui rajeunit ce vieux problème. La question

de la *beauté,* bien qu'elle ne soit pas traitée pour elle-même, se trouve définitivement réglée par des affirmations telles que celle-ci: « C'est justement parce que notre propre inconscient reconnait fort bien, sous le tableau fantastique manifeste, de quel profond sens réel latent il s'agit, que chacun de ces récits (il s'agit des contes de Poe) aux détails apparents souvent puérils (parfois même absurdes) nous prend aux entrailles ». Par delà les raisons empruntées au domaine du conscient, par lesquelles on a jusqu'à présent généralement essayé de justifier et d'expliquer le « goût », la psychanalyse nous montre avec une terrible évidence que la beauté se trouve dans l'adaptation du contenu manifeste au contenu latent, et non dans les qualités intrinsèques du contenu manifeste.

Mais nous ne voulons pas suivre dans ses détails une œuvre d'une richesse incomparable. Il nous suffira de signaler que cet *Edgar Poe* est bien autre chose encore qu'un livre de critique littéraire, même psychologique. Sans doute, il n'est question que d'Edgar Poe, mais il est aussi question de tout homme, et de tout l'homme. Sans s'éloigner à aucun moment de ce qui fait l'objet singulier de son étude, Mme Marie Bonaparte a bâti toute une *somme* de nos connaissances sur les principales situations vitales, les principaux complexes, fantasmes, symptômes, qui sont à la base des intérêts et des activités des hommes.

L'ouvrage débute par une biographie précise et détaillée de Poe. Chemin faisant, l'auteur analyse — avec un peu de rapidité, semble-t-il, — quelques-uns de ses poèmes. Mais c'est surtout aux *Contes* que Mme Marie Bonaparte attache une importance révélatrice au point de vue du psychisme de leur auteur. Chacun des principaux contes de Poe fait l'objet d'une analyse par laquelle se trouve ramené au jour le fait vital dont le conte représente l'expression symbolique. Avec une précision de juge d'instruction, Mme Marie Bonaparte « identifie les personnages », reconstitue le fantasme qui a donné naissance au conte, et ramène ainsi la production de l'écrivain à une utilisation, suivant les expériences actuelles, du « capital » (pour reprendre une célèbre comparaison de Freud), fourni par les expériences infantiles. Parmi ces analyses, il en est de fort belles; nous voudrions signaler notamment celles du *Chat noir* et de *Le Puits et le Pendule;* le contenu latent de ces contes, tel que Mme Marie Bonaparte nous le révèle, est certes bien imprévu!

L'auteur paraît craindre que ces analyses paraissent à la longue monotones. En fait, telle est la richesse du génie de Poe, et aussi le talent de son interprète, qu'à aucun moment cette monotonie ne pèse.

A travers ces analyses des Contes, nous nous initions peu à

peu à ce monde abyssal que la psychanalyse nous a ouvert. Tout un grouillement de fantasmes infantiles dont le conscient n'a aucune idée, constitue le contenu latent des plus poignantes œuvres d'art. C'est d'eux qu'elles tirent leur chaleur. A propos du *Crime de la rue Morgue*, nous découvrons des perspectives nouvelles sur cette « conception sadique du coït » que les enfants se forgent souvent à la vue des relations conjugales de leurs parents. A propos du *Chat noir* l'importance du fantasme infantile de la « castration de la femme » nous est signifiée. A propos de *Bérénice*, et du rôle si étrange que jouent les *dents* dans les contes de Poe, la conception infantile du « vagin denté » nous est signalée comme ayant de graves répercussions humaines. Ainsi c'est toute la vie psychologique des hommes, dans ses profondeurs abyssales, qui est esquissée à travers le symbolisme de l'œuvre d'un homme. Nous avons affaire ici à bien plus qu'une simple initiation à la psychanalyse. Tous les principaux points de la doctrine issue des travaux de Freud se trouvent ici touchés, et développées avec originalité et profondeur. Ce livre n'est pas seulement une œuvre sur Edgar Poe, ni même seulement une application de la psychanalyse à la littérature, c'est un des plus beaux monuments de la *psychologie concrète* qui s'élabore à l'heure actuelle.

Freud, dans l'Avant-Propos de cet ouvrage, affirme que « de telles recherches ne prétendent pas expliquer le génie des créateurs ». On se demande pourtant quelles seraient leurs raisons d'être — et aussi ce que signifient les résultats déjà obtenus — sinon précisément une telle *explication*. Il est entendu que toute question de *valeur* est étrangère à la psychanalyse, et que, par suite, elle s'interdit de déterminer *si* quelqu'un a du « génie » ou non. Mais il n'en reste pas moins que la psychanalyse a précisément pour tâche de nous renseigner sur la nature de ce génie, de nous dire ce qu'il est. Sans doute, encore, l'explication psychanalytique n'est peut-être pas la dernière, ni peut-être la seule (des facteurs autres qu'individuels sont à considérer, les relations de l'homme avec son milieu, les conceptions en cours, etc...) Il n'en résulte pas moins de la lecture d'un tel ouvrage que, si de nos jours, l'œuvre d'art — et d'une façon générale l'activité artistique — paraissent un peu moins mystérieusement divines, un peu mieux situés dans le cadre des rapports humains où elles ont pris naissance, et qui seuls leur donnent un sens, c'est en grande partie à des travaux explicatifs et réducteurs de cet ordre.

Jean AUDARD.

ESSAIS DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE, par *Sigmund Freud*. Traduits par Mme Edouard Marty et Marie Bonaparte. (N. R. F.)

Le nouveau volume de Sigmund Freud publié par la N.R.F. est le trésor des observations que ce grand esprit a faites dans les domaines de la littérature, de l'art, de la linguistique, dans les domaines qui ne sont pas le sien, mais qui font ressortir que celui-ci n'est étranger à rien. Aucun livre de lui n'est aussi agréable que ces essais de psychanalyse appliquée. On partage en le lisant la liberté d'esprit d'un savant qui se prend de curiosité pour les matières ressortissant à nos préoccupations habituelles et qui entre dans un monde où il peut se comporter non pas en philosophe, mais en homme de demain.

Il me semble que ces essais mettent magnifiquement à nu la méthode intellectuelle qui devait conduire Freud à ses découvertes; et qui, appliquée à une autre ordre de faits que la médecine, donne des résultats bouleversants. On dirait vraiment que cet homme ne peut jamais se tromper. Je me trouve d'autant plus confus d'être soudain désenchanté et rempli d'inquiétude par une assertion que je ne me sens pas qualifié pour discuter, Siegfmund Freud étant revenu pour la soutenir sur un terrain où un profane ne saurait le suivre.

Il range, donc, sous le titre général d'obsessions, cette vision particulière du monde où le développement de l'imagination semble épouser le cercle des faits, poser comme sa propre préméditation la suite des évènements qu'elle aura à interpréter. Il faut bien savoir qu'un livre grand et vrai comme « Nadja », tombe sous le coup du jugement impliqué par la phrase suivante: « Tous les obsédés avaient des histoires analogues à raconter... » Savoir en outre que son auteur ne peut qu'être aux yeux de Freud, justiciable du diagnostic suivant « animisme, surestimation narcissique du moi » — corrigé il est vrai par la loyauté intellectuelle de l'auteur: (nous aurions tous traversé, ou devrions traverser cette phase correspondant à l'animisme des primitifs). On se sent tout de même un peu gêné de le voir fourrer dans le même sac que la croyance au mauvais œil *le besoin de réaliser au sein de tout ce qui survient à un homme l'unité de l'être et de la pensée.*

Un pont très frêle jeté vers l'œuvre de Jung, dans « La création littéraire et le rêve éveillé ». Une dissertation plus longue sur Le Double d'Otto Rank, et à propos de laquelle je me fais un devoir de signaler un rapprochement possible, jamais encore tenté, je crois, entre deux contes d'Edgar Poe: « *Willam Wilson* » et « *La Chute de la Maison Usher* » où il me semble

qu'apparaissent deux doubles de nature opposée: exemple d'un double masculin identifié à la conscience morale dans le premier de ces deux contes, d'un double féminin, dans l'autre, d'espèce affective, la sœur d'Usher, qui est la disposition à l'amour et la nostalgie maternelle d'Usher.

A propos des mots égyptiens qui peuvent subir un retournement de leur élocution, je signalerai en finissant une croyance courante en Languedoc au XIV^{e} siècle; les noms propres qu'on pouvait retourner sans en changer pour ainsi dire, l'anatomie, étaient considérés comme diaboliques: Sabbas, Tot, Siris, Gog etc... »

Joe BOUSQUET.

RIMBAUD LE VOYOU, par *Benjamin Fondane* (Denoël et Steele)

Il fallait en arriver là.

Que l'expérience prodigieuse vécue par Rimbaud fut l'image de cette grande aventure métaphysique dont un Kierkegaard, un Nietzsche, un Dostoïevski marquent les jalons, et qui se trouve, avec Rimbaud, en une seule vie parcourue par un seul homme, — que cette aventure, celle que nous vivons, soit une révolte de chaque instant, non plus contre la vie, mais *contre la mort,* et vouée, dès lors, à un échec *nécessaire,* — que cet échec nécessaire ne soit pas nécessairement une défaite (mais que, reconnu, il devienne le principe de la plus passionnante des expériences), il fallait qu'un Fondane, utilisant, selon sa propre et magnifique expression, la raison *à chaud,* nous le redise avec des mots qui soient les nôtres, ceux que nous répétons tout bas sans jamais les prononcer.

Rimbaud. Splendide prétexte pour remettre tout en question puisque lui fut le lieu d'un déchainement de toutes les puissances, et les plus contradictoires. N'oublions pas que Rimbaud, révolté avant toute expérience (à dix-sept ans il maudissait Dieu et le monde), était en quelque manière « prédestiné au malheur» et qu'il vécut jusqu'au bout la contradiction tragique de son propre destin. Voyant, voyou, gosse révolté, poète, aventurier, marchand, « héros tragique », c'est la « vraie vie » qu'il cherche sans jamais la trouver (« la vraie vie est absente »). Ce qu'il trouve toujours, au bout de toutes choses et au bout de lui-même, c'est le désespoir. Un désespoir kierkegaardien, abolissant l'idée même d'un sauvetage quelconque, même dans la mort, qui n'apporte *aucune* solution à *rien:* « A présent, écrit-il, à présent je me révolte contre la mort... »

Mais, cette aventure du désespoir, il semble que Rimbaud l'ait vécue dans un seul sens, revenant à plusieurs reprises à son

point de départ initial (la révolte) pour reprendre, à son insu, les mêmes routes. Ce que la poésie lui avait refusé, il le demanda à l'alcool, au vice, à l'aventure, sans vouloir se résoudre à comprendre que « la vraie vie était absente », était ailleurs. Rimbaud veut *croire*, à tout prix et « travaille » à se rendre catholique comme il « travaille » à se rendre voyant. Inutile de dire que les deux tentatives sont, pareillement, deux échecs. Car, « toute la question est là (c'est Fondane qui parle) : il est impossible de vivre avec la raison, mais il est impossible de vivre sans la raison ; on ne peut vivre avec la foi, mais on ne peut vivre sans la foi ; il ne s'agit pas de ce qu'il est *préférable* de croire, mais de ce dont on a *besoin* de croire et de ce qu'il est *possible* de croire ». Ce qu'il trouve aussi, ce qui lui apparait avec une écrasante, une *terrible* évidence, c'est sa liberté : « Rimbaud est libre, terriblement libre. *Mais à quoi l'homme libre emploierait-il sa liberté ?* » A cette question ultime, Fondane répondra par une autre question : « Refuser notre assentiment à la mort, serait-ce donc notre seul acte de révolte ? Notre seul acte *libre ?* Cet acte libre, peut-il être *volontaire ?* L'homme tragique serait-il un volontaire ? »

Avec une lucidité bouleversante, *Rimbaud le Voyou* pose les bases de cette éthique du désespoir qui est, je le crois très sincèrement, l'objectif le plus valable qui soit proposé à notre démarche.

C'est à ce titre, d'abord, qu'il nous parait *capital ?* (1)

Gaston DERYCKE.

---

(1) Quelques remarques quant à la *lettre* du livre de B. Fondane:

L'auteur, à plusieurs reprises, s'en prend aux surréalistes, et en particulier à André Breton, auquel, il reproche notamment outre ses accusations contre Rimbaud (sur lesquelles je ne reviendrai pas), de prétendre acquérir « froidement, automatiquement... ce que Rimbaud a découvert au prix de sa propre folie » J'objecterai ici à Benjamin Fondane que le caractère *monstrueux* de l'expérience de Rimbaud ne saurait être nécessairement un critère de pureté totale. Les « horribles travailleurs », rien ne dit que, fils de comprachicos, ils porteront *sur* le visage les verrues qui les feront reconnaissables.

« Les animateurs du *Grand Jeu*, écrit ailleurs Benjamin Fondane, pensent que Rimbaud a *réussi* son expérience. Je pense le contraire et essaie de le prouver ». N'y a-t-il point ici certaine confusion ? Je pense (avec les animateurs du *Grand Jeu*)

que si Rimbaud aboutit à un échec sur le plan métaphysique, et ce, parce qu'il ne saurait être question de victoire, il a d'autre part réussi son expérience sur le plan de la connaissance, et dans les limites que celle-ci impliquait. Y a-t-il là une quelconque antinomie ?

Je ne vois pas plus, de même, en quoi l'ouvrage magnifique de Benjamin Fondane et celui, sans doute trop rigoureusement rationnel, et, en ce sens, excessif, de A. Rolland de Renéville (*Rimbaud le Voyant*), opposeraient l'une à l'autre deux thèses également défendables, mais dont un invisible décalage de plans rend le rapprochement arbitraire.

G. D.

L'APPRENTI RÉVOLUTIONNAIRE, par *Max Eastman* (N.R.F.)

Un poète sincère, un homme qui emploie chaque instant de sa vie à prendre conscience de lui-même et à mieux connaitre les lois du monde où il est né doit-il, dans les années que nous traversons, adhérer fatalement à la révolution prolétarienne ? C'est à l'avenir d'établir qu'un homme aura été donné à la révolution par ce qui le donnait à la poésie. Où bien à un romancier qui aura mis, comme Max Eastman, l'infaillibilité de son don créateur au service de notre inquiétude.

Le personnage principal de l'apprenti révolutionnaire ne représente pas un type mais un héros. Il n'a pas été pris entre mille quitte à tirer de lui-même la nécessité qui semblera, après coup, avoir imposé son choix. Il personnifie une idée qui a jailli dans ces vingt dernières années sous la pression des problèmes les plus actuels, les plus effroyables. C'est à travers son sort à lui que nous verrons se poser, se résoudre et se poser encore la fameuse proposition « *Poésie-révolution* ».

Joe Hancock appartient à la bourgeoisie. Il a des camarades bien vêtus, abondamment nourris. Leur idéal est de se ressembler entre eux, le sien est de différer d'eux « *d'être lui-même, quelqu'un qui, jamais encore n'avait été et qui jamais ne serait plus* ». Comment celui qui incarne le désir gidien de faire de soi-même le plus irremplaçable des êtres parviendra-t-il, par l'effet d'une loi naturelle, à se découvrir une vocation d'écrivain communiste ?

A un problème ainsi posé on peut trouver que l'aventure du jeune Hancock n'apporte pas une réponse pleinement satisfaisante. Et même après la lecture de cette belle œuvre, je crois qu'il y a un livre à écrire pour résoudre toutes les contradictions qui assaillent un jeune bourgeois en proie à l'esprit de vérité. Le changement qui se produit chez le jeune poète américain ne

vient pas du dedans, ce qui serait bien, ne se produit pas davantage sous la pression des faits, ce qui serait fort bien encore; il est lié à sa vie sentimentale dont les actes ne s'assimileraient à la fatalité intérieure que dans le cas particulier d'une vision magique du monde. Point de vue que le personnage en question répudie de toute sa claire intelligence, non sans que je me demande si le romantisme et le goût du pittoresque ne gagnent pas ce que perd la mystique. Car nous nous trouvons pour une fois devant des circonstances où une conception mystique de l'amour donnerait à la fois du poids et de l'horizon à la pensée matérialiste du poète, empêcherait que l'on pense à ce qu'il y a de suspect dans une vocation révolutionnaire soudée à l'amour d'une jolie révolutionnaire.

Or, il me semble que le révolutionnaire, un jeune bourgeois doit le créer en lui-même, contre tout ce qu'il se trouvait déjà incarner — opération fort onéreuse qui se résout souvent par sa négation en tant qu'homme, — qui lui fait au moins courir le risque de ne plus avoir en lui un jour que la disposition intellectuelle d'un théoricien. Pour serrer de plus près ma pensée, je dirai que les membres d'une classe privilégiée ne doivent pas survivre à une révolution prolétarienne. Seul, un poète peut et doit trouver dans son inspiration la force de se surpasser, de se continuer dans la tendance dont il incarnait la négation. Parce qu'en tant que poète il est l'avenir, comme en tant que bourgeois il appartient à une classe en voie de disparition. *Mais il faut qu'il crée chacune de ses idées dans la négation d'un sentiment.*

Je voudrais toutefois attirer l'attention sur deux points: le bon sens extraordinaire de Max Eastman qui me semble revenir à une parfaite maitrise de l'intelligence, et qui nous vaut quelques très belles leçons d'un art humain, large, dans la mesure bien entendu, où l'on admet que ce qui est pour l'artiste prise de conscience et douloureux enfantement devient pour les autres *art poétique.* Ensuite, le personnage de Forbes, l'élément le plus vivace de la classe condamnée, que l'on voit par un merveilleux instinct de conservation, prolonger comme il peut l'agonie de cette classe, qui est *dialectiquement conduit* à envisager une internationale du Capital.

Disons pour finir que je pense à tous les hommes de ma génération qui ont une excellente occasion de comparer le héros de ce livre à cet autre « Enfant de volupté » qui fut la création de d'Annunzio « *N'ai jamais peur de vivre* ». Cette parole de Max Eastman n'aurait étonné personne, lue dans l'œuvre du chauve italien. Mais quelle autre lueur passe dans cette formule

deux fois dubitative, cependant tout à fait heureuse qui ferme l'*Apprenti révolutionnaire:*

« La vraie vie peut peut-être être vécue! »

Joë Bousquet.

Grabinoulor, par *Pierre Albert Birot* (Denoël et Steele).

J'ai d'abord connu *Grabinoulor* par deux fragments, que je goûtai médiocrement. — Ils témoignaient, certes, d'indiscutables qualités d'invention, d'un parti pris de liberté totale qui n'était pas pour me déplaire ; mais, ainsi séparés du contexte, il était difficile d'y trouver autre chose qu'un plaisant divertissement, somme toute assez anodin. La lecture de *Grabinoulor* m'aurait prouvé, si je n'en avais été convaincu par avance, combien il est hasardeux de juger du tout par l'une de ses parties. A l'encontre de tant d'œuvres en vogue, où chaque chapitre, chaque scène, sont de petits chefs-d'œuvre qui, mis bout à bout, n'arrivent jamais à former un exemple de quelque intérêt, *Grabinoulor* ne se révèle tel qu'il est véritablement que dans sa truculente totalité.

L'œuvre d'art exige un rythme intérieur. Cela vaut pour un monument comme pour une symphonie. Pour un drame comme pour un poème. Les œuvres fortes s'ordonnent sur un rythme d'une puissante unité. *Grabinoulor* n'est pas une œuvre forte, mais c'est une œuvre vivante, qu'anime un rythme allègre et vif. Un scherzo fantastique, une sorte de dessin animé qui utiliserait avec un rare bonheur toutes les ressources du genre, en en créant de nouvelles au besoin. Une imagination débordante, qui se répand en mille saillies, en mille trouvailles dont aucune n'est indifférente, une verve gaillarde et drue, une langue à la fois souple et précise, dont l'abondance fait songer à Rabelais ; ajoutez à cela le goût du détail saugrenu, des rapprochements baroques, une démarche à bâtons rompus dont on s'irrite d'abord pour la trouver naturelle après quelques pages ; des personnages vus comme dans un miroir convexe, et toutefois singulièrement vivants ; tout ceci grouillant, étincelant, pétaradant; faisant des pieds de nez et des culbutes, mêlant l'anecdote graveleuse à la méditation métaphysique, ainsi se présente *Grabinoulor*, épopée, qui vaudrait à M. Pierre Albert Birot d'être nommé l'Alexandre Dumas de l'Absurde.

Car pour Birot, la vie ne commence qu'à l'absurde. Avant de lui donner tort ou raison, efforcez-vous de prendre conscience de la *totalité* de la vie. Ceux qui ont essayé d'examiner objectivement les démarches de leur propre pensée, qui ont pu surprendre en eux le mécanisme de leur « monologue intérieur » avec ses constantes incidences, cet indiscernable mélange de per-

ceptions et d'images, ceux-là savent quelle place tient l'absurde dans nos rapports les plus profonds. *Grabinoulor* n'a l'air de se mouvoir dans l'absurde que parce qu'il projette le monologue intérieur sur le plan du réel. Qu'il marche réellement dans la rue, s'échappant à chaque instant à la poursuite de sa pensée, qu'il traverse une ville où un rêve, qu'il cueille une jouissance ou que son désir la préfigure, qu'il parle à la bien matérielle marchande de journaux du coin ou à l'Ange Gabriel, tout se présente sous l'apparence d'*évènements réels*, vécus dans un monde qui serait libéré des lois naturelles, hors de la double ornière de l'espace et du temps. L'Univers a-t-il une autre existence que celle de nos perceptions ? N'est-il qu'un jeu de notre esprit ? Sommes-nous fondés à faire une discrimination entre les divers plans de notre fantasmagorie intérieure ? Monde réel, monde figuré, moi et non-moi, conscience et inconscient, autant de contraintes gratuites dont s'évade *Grabinoulor*. Comme un jeune animal heureux de vivre, il s'ébat dans la liberté totale, dans l'infini des possibilités, et, en fin de compte, « un peu fatigué de la vie qui s'en va bien à l'endroit de lundi à lundi pour vivre à son aise dans tous les sens il se retira dans son imagination où il est encore ». Entendez par là que Pierre Albert Birot, historiographe officiel de *Grabinoulor* s'est refusé pour l'instant à suivre plus loin son héros; mais soyez certains que *Grabinoulor* poursuit tout seul ses mirobolantes aventures; il faut souhaiter que Birot nous les rapporte au premier jour.

Gaston MOUREN.

DIEU NOURRIT L'EPERVIER, par *Sigfrid Siwertz*. (Stock)

L'humanité que, dans *Dieu nourrit l'épervier*, nous dépeint M. Sigfrid Siwertz, qui est un des meilleurs romanciers suédois de nos jours, n'est guère séduisante. Il s'agit ici d'une famille, les Sélamb, dont les cinq frères et sœurs, restant imperméables à des sentiments de tendresse, de bonté, voire de simple honnêteté et de simple solidarité, n'ont en vue que de ruiner autrui, quittes ensuite à se détrousser entre eux. A cette frénésie de destruction, aucune limite autre que celle de la durée de leur propre existence. On pense à certaines figures de Chtchédrine et de Sologoub, d'Ibsen et de Strindberg plus encore, tout entières dominées, elles aussi, par une passion dont la véhémence a quelque chose de plus grand que nature. Le plus complet de ces cinq monstres est évidemment Peter, dit Peter-le-Chef, mais les deux sœurs sont à peine moins hideuses: l'une Laure est une coquette froide et perfide qui ruine son premier mari qu'elle contraint à

fuir et qui préfère laisser mourir seul son second mari plutôt que de renoncer à une réception; l'autre, Hedwige, est, comme on dit, une refoulée, que hante la peur et la haine de l'Amour, qui jouera longtemps le rôle d'une infirmière et qui finira, en possession d'une immense fortune, dans l'avarice la plus sordide. (Un des frères Selamb, Tord, en lisant des livres d'entomologie, découvre que l'araignée femelle, la mante religieuse, dévorent les mâles après et même parfois pendant l'acte d'amour: c'est à un de ces insectes qu'Hedwige fait invinciblement songer).

Le roman de M. Sigfrid Siwertz possède cet accent, je serais tenté de dire ce tempo, forcené, cet éclairage violent, cette atmosphère pesante, ce caractère de lutte incessante, sans trêve ni merci, qui est bien celui qu'il devait avoir. Les chapitres se déroulent les uns après les autres et chacun d'eux ajoute un trait d'horreur au tableau général. Cette bande de vautours ignore le repos, la défaillance, ne se considère jamais rassasiée. Non seulement une action commencée est poursuivie jusqu'à sa conclusion, mais encore une victoire obtenue n'est que l'indication d'une nouvelle conquête. Mais le plus bel épisode du livre, je veux dire le plus atroce, est certainement celui intitulé *Peter amoureux* et qui nous conte la brève liaison de Peter avec une des anciennes domestiques de Selambshoff. Peter renvoie naturellement Frieda aussi brutalement qu'il l'avait prise et lorsque celle-ci a un enfant, il rejette toute paternité devant le juge et sous la foi du serment. Notez que, par la suite, c'est à ce bâtard qu'il lèguera sa fortune; mais dans ce geste il faut voir, non le tardif remords d'une conscience inquiète, mais une dernière duperie de Peter à l'égard des siens qu'il fruste ainsi d'un héritage sur lequel ils comptaient.

Dieu nourrit l'épervier est un livre très remarquable et c'est peut-être un grand livre, comme l'assure le préfacier, M. Edmond Jaloux. Il laisse en tout cas une impression persistante d'horreur et de désolation et fait évoluer devant nous des êtres qui possèdent un relief extraordinaire. L'auteur semble bien avoir atteint tous les objectifs qu'il s'était assignés, et on m'accordera que c'est là le signe même de la réussite.

Georges PETIT.

AU REPOS DE LA SANTÉ, par *Franz Hellens* (Commerce d'Esprit).

Il est admis sans doute qu'un des traits communs aux amateurs de quelque importance, soit de nous donner la curiosité de connaître non point tant seulement ce qui peut faire l'objet de leur sympathie, mais encore tout ce contre quoi leurs écrits sont

formés, et l'envie de rechercher dans leurs livres non point tant la trace de leur abandon que les sujets de leur résistance, disons: de leur inquiétude. Là n'est point livrer que de tels écrits forcément manquent de mesure, de discrétion: c'est, au contraire, une sagesse, une pudeur trop grandes, le plus souvent, qui les découvrent. Aussi bien, pour ma part, c'est de rencontrer cette faiblesse singulière dans un ouvrage qui m'attache à lui le plus sûrement, et d'autant plus longtemps que j'ai pu mettre de temps précisément à découvrir cette faiblesse, dû déployer d'efforts à déméler ses jeux, à les corrompre peut-être, à les réduire....

Dans son récent petit livre: « *Au Repos de la Santé* », M. Franz Hellens par exemple, qu'on ne peut suspecter vraiment de n'avoir point choisi sa part ici-bas, sa voie (et plutôt la voie de l'intelligence que celle du hasard), fait visiblement (ou du moins entend faire) la part belle à ce hasard; mais encore quand il le fait, nous donne à penser qu'il n'a d'attention que pour la maladie, le rêve souverains, accorde cependant à l'intelligence « infirme » (la santé), le devoir, le pouvoir de nourrir ce rêve. Ici encore dans un homme très tendre, cette pudeur dont nous parlions peut engager un peu de cruauté. Ou le sourire qu'elle a mis tant d'intelligence à composer, nous semble offert si bien par l'innocence que nous rougissons d'abord, d'avoir devant cet ouvrage une autre volonté que d'acceptation; le regret nous saisit, et presque du remords, d'apercevoir tout à coup que le naturel en lui n'est qu'un composé d'artifices, j'entends: que dans ces décors du réel et du rêve rapportés, les détails (comme dans le style, les images) y font par trop raison... On va perdre un magicien pour retrouver un homme, et moins assuré qu'il y paraissait; l'on découvre plutôt sous le magicien qu'un homme se cache encore, dont la main tremble... Au vrai, l'on est bien un moment déçu...

Mais bientôt c'est ce tremblement surtout qu'on poursuit. C'est qu'il a sa beauté, émouvante et féconde. Ainsi pour ma part, je me plais à penser que s'il y a bien, comme on l'a dit, de la poésie dans ce petit ouvrage, c'est moins dans son éclairage indistinct, son mouvement nombreux, sa souplesse évidente qu'il la faut chercher que dans ce souci rendu visible de tout prouver, de tout expliquer. C'est que cette part d'exagération dans le détail, ces recours fréquents à la caricature, cet arbitraire du rêve aussi (je n'ose, je ne puis dire ces défauts, et pourtant...), vont à faire entendre du moins cette aventure autrement qu'un délassement, donnent à croire qu'on ne fut pas libre d'y renoncer, du tout; ils disent que cette histoire n'est pas gratuite (c'est un autre charme!), et qu'en l'abordant la raison

de l'écrivain fut avant tout d'échapper à une sorte de mort... N'est-ce point là l'essentiel pour nous, déjà le signe de sa poésie: dans une œuvre, ce caractère d'impérieuse nécessité.

Aussi l'on comprendra que c'est à la louange de M. Franz Hellens que j'écris: « *Au Repos de la Santé* » trahit son auteur aussi fidèlement, aussi sûrement qu'il le sert.

« Ce petit récit sans fond aucun » a-t-on écrit... Voire!.... « Avec un bac comme celui-là et ce passeur on va plus loin qu'on ne croit... » Qu'on lise « *Au Repos de la Santé* »... On y retrouvera l'angoissante dualité de l'homme, l'affreuse mutilation de l'homme: de nous-même à tout moment un peu de nous-même s'échappe, échappe à notre prise et reste à nous-même étranger, ignoré, quand c'était le meilleur de nous peut-être!... — de plus, cela se voit, se dit à peine, et cette délicatesse ajoute singulièrement au prix de ce tourment...

« *Au Repos de la Santé* » est un tout petit livre: on le reçoit dans une enveloppe, comme une lettre... Peut-être est-ce cela qui m'a fait y voir plus qu'un conte, une confidence; et plus qu'une confidence peut-être, un appel...

« Je pensais toujours à la fille (pourquoi ne lui avais-je pas demandé son nom) et songeais que si le hasard ne la mettait plus sur ma route, il restait cette auberge où il me serait possible de la rencontrer.

Mais en retrouverai-je si facilement le chemin ? »

Hubert DUBOIS.

L'INVITATION A LA VALSE, par *Rosamund Lehmann*. Traduc. Jean Talva (Plon. Feux croisés).

C'est le quatrième ouvrage de Mme Rosamund Lehmann que nous lisons en Français. Sans doute chacun d'eux pourrait-il être plus différent du précédent. Mais si nous n'avons pas trouvé la réussite de *Poussière*, jamais non plus nous n'avons cessé de percevoir une égale qualité. Avec son premier livre l'auteur avait usé d'un pouvoir magique. L'initiation est aujourd'hui acquise, et l'on n'a plus le droit de se soustraire à l'envoûtement ni même celui de s'y abandonner à regret.

La maitrise de Mme Lehmann s'affirme. Ç'aura été le sort de la littérature anglaise contemporaine d'apporter une très large contribution à la technique romanesque proprement dite. Dans quels manuels les noms de Conan Doyle et de James Joyce seront-ils un jour accolés ? Le monologue intérieur n'est peut-être qu'un perfectionnement des déductions de Dupin, ancêtre de Sherlock Holmès. Sans doute n'est-ce pas par hasard que les

héroïnes de Mme Lehmann se livrent à nous avec les réticences humoristiques du style indirect. Et ce n'est pas là le seul rapport que l'on puisse découvrir entre le roman policier et les œuvres dites littéraires. Le roman d'aventures depuis *Gil Blas* ou *Don Quichotte* développait ses péripéties à travers le temps et l'espace; il dispersait l'intérêt du lecteur le moins paresseux. Le roman policier donne aux faits le cadre éternel des unités dramatiques. Les règles des divers genres littéraires se rejoignent ainsi et nous avons aujourd'hui des romans à tiroirs. Combien de pages dans l'œuvre de Proust sont consacrées aux réunions mondaines ? Mais le bal qui forme le fond du nouveau roman de Mme Lehmann a une signification particulière. Nous ne retrouvons pas ici cette composition en quelque sorte musicale suivant laquelle elle ordonnait parfois les destinées de ses personnages. Le lecteur est contraint d'imaginer pour chacun d'eux un passé et un avenir, de réintégrer la poésie de ce bal dans leur vie.

Le génie de Mme Lehmann parait celui-là même de la danse, valse et fox-trott, avec tout ce qu'il comporte de rêve et d'insuffisance. Ce n'est pas cette danse, âme même du mouvement, marche pure et sans objet. Les danses de Ryota Inyoka, de Djemil Anik, solitaires ou mystiques, ont une valeur malgré leurs concessions. Une Lisa Duncan veut un partenaire que Mme Lehmann lui accorde. Cette danse perd tout caractère absolu : elle ressemble au printemps qui n'est qu'une promesse de fruits. Elle est une évocation, une promesse incertaine, un phénomène qui doit être virginal pour n'être pas obscène. Une femme qui danse dans les bras d'un homme quoi de plus hybride et de plus révoltant. Il faut que le jazz qui rythme leurs pas se transforme en un halètement angoissé. Notre danse moderne est tiède.

Mais Mme Lehmann rend acceptable cette tiédeur. C'est à elle qu'il appartiendrait d'écrire une réhabilitation des couleurs tendres, rose et bleu pâle: invitations, promesses, attentes. L'attente de ces héroïnes n'est pas la disponibilité absolue qui permet de saisir toutes les occasions et d'en jouir en toute liberté. Cette attente il faut beaucoup de sagesse ou de courage pour se l'imposer. Elle divinise l'occasion et se refuse à appeler le hasard providence. Grâce à la permanence de cette attitude, l'on peut apprécier un beau livre au milieu d'un bal. Encore faut-il quitter le salon, non le fuir et manier le volume en bibiophile plus qu'en danseur dépité. Attentes de quoi ? Seuls les faits donnent à cette question une réponse valable. Mais il y a d'autres attentes auxquelles il est moins difficile encore de se soustraire que de donner satisfaction. Elles n'ont pas la précision ni l'arbitraire merveilleux du but que l'on se fixe, arbitraire peut-être apparent. On se leurre sur leur objet, on croit l'atteindre.

C'est un mirage, mais la cycliste est-elle sur la route de Chatou? Judith qui dansait en se sentant pénétrée de l'esprit même de la musique apprit à connaître les métamorphoses de Jupiter. Malgré les désillusions, de pareilles attentes durent toute la vie. C'est encore attendre que de reconstruire des souvenirs avec une mauvaise foi dont on a honte, dont on a tort d'avoir honte: comme si les faits avaient une importance dans ces attentes-là. Les faits forment une autre vie dont le cours fait vieillir. On attend madame de Sterwaria et, parlant de soi, l'on dit un jour à une jeune femme « si vous ne craignez pas de sortir avec un jeune homme ». Et tout le monde de rire à cause de vos cheveux blancs. Qui peut comprendre que cette phrase est surtout terrible parce qu'on ne l'aurait pas dite dans sa jeunesse? Ce qui prouve que seules les héroïnes de Rosamund Lehmann ont le privilège de ne pas vieillir dans leur vie. Ni, je l'espère, dans la nôtre.

Pierre MISSAC.

ETÉ, par *Marie-Anne Comnène* (N. R. F.)

Nous nous trouvons dans *Eté* en présence d'une femme très belle dont la mentalité érotique nous apparaît mystérieuse et équivoque jusqu'au dénouement. Tout ce que nous savons d'elle, c'est une jeune fille, son amie qui, peu à peu, nous l'apprendra. La jeune fille semble représenter ici la féminité toute pure, un peu conventionnelle; la jeune femme incarne une féminité plus profonde et telle surtout, que la beauté de son corps ne l'exprime qu'en la trahissant, ou plutôt qu'en obligeant l'amant à adopter, pour la comprendre, une mythologie érotique fausse. Les deux femmes sont amoureuses du même homme.

Tout l'intérêt de ce beau roman réside dans la contradiction où semble se mouvoir l'héroïne « inconnaissable ». Elle est belle d'une beauté qui ne s'accorde pas à son âme et qui lui est absolument étrangère. Nous voulons dire que la beauté dont elle est revêtue incline l'homme non pas à réinventer son âme — son corps le plus secret — mais à l'humilier; ou que son corps, si l'on préfère, éveille chez l'homme non pas l'amour, mais un désir qui pour se dépasser, ne peut que se changer en la plus violente des colères sensuelles.

Si nous ne craignions pas de paraître trop métaphysicien, nous avancerions que le roman de Marie-Anne Comnène ne nous présente pas autre chose, au fond, que le « cas » d'une femme qui ne fut pas aimée parce que l'harmonie de sa chair ne suscitait pas chez son amant une image érotique de la subjectivité féminine, en laquelle il eût désiré de se perdre. Beauté isole.

Et c'est tout le problème de la connaissance érotique qui se trouve ainsi posé dans *Eté*. On y voit que l'amour n'est pas différent de la volonté inconsciente qu'a l'amant de subordonner l'objet sexuel concret, à cette image brûlante de l'âme de la femme aimée. Image qui tend, à *propos du corps*, à devenir le véritable objet érotique de l'homme.

Les trois personnages du roman aspirent à sortir d'eux-mêmes, aspirent à l'amour. Mais l'« inconnue » est trop belle pour le trouver jamais. Son corps fait écran: il ne peut faire passer l'homme qui l'adore pourtant — à travers le miroir de sa beauté — du désir à l'amour, c'est-à-dire au désir total. Aussi cette femme si belle ne réussit-elle à atteindre l'amour que dans la mort qui nous la fera découvrir.

René NELLI.

L'AUBERGE DE L'ABIME, par *André Chamson* (Grasset).

Voilà un récit absolument conté de main de maître, d'un mouvement magnifique qui, à aucun moment, ne connaît de défaillance, et qui pourrait être proposé en exemple. Dès le début le lecteur est littéralement empoigné par l'aventure, du reste toute simple (un lieutenant de l'armée de Napoléon, pour échapper à la vengeance probable d'un fermier et de ses fils, se terre dans une grotte où un médecin et sa fille pris de compassion pour lui viennent le soigner et lui apporter des vivres en cachette). *L'Auberge de l'Abîme* est plus passionnant à lire que n'importe quel roman policier, fût-il de S. S. Van Dyne ou de M. Georges Simenon (auquel, soit dit en passant, certains découvrent maintenant un talent qui leur apparaissait jadis inexistant). Il n'est, du reste, pas entièrement défendu de supposer que M. André Chamson a voulu, à son tour, sacrifier à cette mode du roman d'aventures qui a déjà tenté tant d'écrivains de valeur qui, d'ailleurs, échouèrent tous, de M. Claude Aveline à M. Emmanuel Bove, en passant par M. André Berge. Mais M. André Chamson a été assez habile pour éviter de reproduire purement et simplement le type du roman policier où je finirai par croire que seuls peuvent réussir les spécialistes.

L'action se déroule dans un de ces villages de montagne que l'auteur connait bien et dont il nous donne ici une évocation à la fois sobre et saisissante. Comme je l'ai indiqué plus haut, elle a été située à l'époque de la fin des guerres napoléoniennes de la gloire desquelles M. Chamson nous montre le revers: paysans ruinés, se refusant à livrer les enfants au recrutement, haine de l'Empereur et de son armée, — des tue-monde, comme dit l'un des protagonistes de l'histoire. Tous ici n'aspirent qu'à la paix:

ne sentez-vous point là comme un reflet de nos préoccupations actuelles? La guerre sera toujours maudite, ce qui ne l'empêchera pas, malheureusement, d'avoir lieu, pour peu que certains, qui la désirent, soient assez forts pour l'imposer.

La seule réserve que l'on pourrait formuler consisterait dans le fait qu'à la fin du récit (cette fin qui avec la mort du docteur est si belle, si poignante dans sa rudesse) nous ne savons pas ce qu'il adviendra des deux reclus de l'abîme, du lieutenant et de la fille du docteur. Dans un récit du genre de celui-ci, il est bon en général qu'à la dernière page tout soit dit et que nous sachions exactement à quoi nous en tenir sur le sort réservé aux héros de l'aventure. Notre soif de connaître engendre une soif de voir toutes choses expliquées et mises en pleine lumière. Mais ceci ne constitue qu'une très petite objection qui n'altère en rien le charme et la beauté de ce récit qui n'est peut-être, dans l'œuvre de M. André Chamson, qu'un *divertissement* entre deux ouvrages aux desseins plus vastes et aux lignes plus austères ; mais ce divertissement est d'une qualité telle qu'il serait souverainement injuste de notre part de bouder contre le plaisir très réel qu'il nous procure.

Georges PETIT.

ANNA, par *André Therive* (Grasset).

L'ambition de l'auteur de ce livre, c'est, nous avertit la prière d'insérer, d'avoir cherché à dépeindre avec fidélité des évènements et des personnages ordinaires. Soit. Mais quand on a achevé le roman, on s'aperçoit non sans étonnement, qu'on a assisté à une aventure qui n'est tout de même pas courante : que l'auteur d'un meurtre meure lui-même dans des circonstances qui reproduisent à peu près exactement celles dans lesquelles a péri sa victime, on m'accordera sans peine qu'on ne rencontre tout de même pas tous les jours des rapprochements de ce genre! Personnellement nous ne nous plaignons pas de voir le destin dominer le cours de l'existence du héros de M. André Thérive. Les romanciers réalistes russes ou anglo-saxons ne lui ont-ils pas toujours attribué un rôle important? Au fond, si l'on y réfléchit bien, *Anna* n'est pas loin d'être un récit fantastique, mais qui se déroule dans l'univers le plus médiocre et même le plus vulgaire qui soit.

Vulgarité: j'emploie ici à dessein ce terme et il faut lui donner nettement, sans hésitation son sens péjoratif. Le reproche que l'on peut adresser à ce titre et qui constitue le vice rédhibitoire de toute l'œuvre d'un André Thérive, prétendu novateur, sinon d'une école littéraire à la remorque du naturalisme, mais

tout au moins du mot qui désigne cette école, laquelle n'a d'ailleurs produit jusqu'à ce jour que des œuvres sans éclat (existe-t-il un grand roman populiste ? Pour ma part, je n'en vois pas), c'est bien le reproche de vulgarité. Dans *Anna* comme dans *Sans Ame* ou *Le Charbon Ardent*, et non seulement dans le choix et la peinture des personnages, mais aussi dans l'atmosphère même du titre, dans cette conception de la vie et des êtres humains, il y a je ne sais quoi d'irrésistiblement mesquin qui rappelle les plus beaux jours de la littérature des alentours de 1900 et qui soulève le cœur. Un exemple ? En voici un entre tant : « *La bonne qui les servait était une maigre fille en coiffe aux yeux ronds comme ceux d'une volaille. M. Bournazel se leva et lui pinça les bras. Elle haussait les épaules et regardait Mme Chantrian comme pour dire: Sont-ils bêtes nos hommes, sont-ils bêtes! M. Bournazel, en veine ,demanda un troisième verre et offrit à la fille une absinthe, qu'elle mélangea du doigt, but d'un trait. Elle s'essuya les lèvres de la main et dit seulement: C'est bon, mais ça ferait du tort à un lapin!* » Quant aux personnages, ce sont des sous-officiers et des « troufions », des voyageurs de commerce, des petits instituteurs, tous ou satisfaits d'eux-mêmes ou bien au contraire dévorés d'envie. Ajoutons que M Thérive a situé l'action de son roman vers 1902, ce qui est assez significatif et, en tous les cas, aide encore à rapprocher cette œuvre de la période naturaliste.

Mais abstraction une fois faite du « climat » du livre, il faut reconnaître que toute la première partie en est très réussie. M. Thérive possède des qualités narratives indiscutables et certaines scènes sont particulièrement bien venues, tout le début notamment et quelque déplaisants que soient les milieux décrits. Les deux premiers chapitres de la seconde partie ne manquent pas non plus d'intérêt et il faut signaler avec une mention particulière la brève description des obsèques d'Anna, d'une ironie pas trop appuyée qui ne manque pas de saveur. Ensuite le récit se poursuit assez confusément et assez péniblement jusqu'à la scène finale, jusqu'à cette confrontation de Chantrian et de son destin qui donne au livre sa meilleure signification et la seule valable en définitive.

Georges PETIT.

VIEILLE FRANCE, par *Roger Martin du Gard* (N. R. F.)

Cette « Vieille France » de M. Roger Martin du Gard se concentre dans le cercle d'intense lumière d'un projecteur. Elle s'y meut d'après les lois classiques d'un théâtre créé pour la démonstration, tend vers l'unité de lieu, de temps... Pas de durée

bergsonienne. Tout se déroule dans le microcosme d'un village. Tout s'y précipite vers le centre du faisceau lumineux où la dure clarté devient impitoyable. Et les marionnettes sont taillées dans des cœurs de chêne comme l'auteur le dit lui-même d'un de ses personnages. Mais le couteau qui, avec tant de vigueur et d'art a gravé les traits, a dû couper les racines qui les liaient à l'univers. Tout le long du livre le faisceau lumineux suit le facteur Joigneau qui tire successivement de l'ombre les autres marionnettes: l'épicier, le coiffeur, le maire, le garde-champêtre, la Mélie. C'est lui qui tient les ficelles et les tire. Quelquefois il nous présente ensemble deux ou trois villageois, les fait jouer un instant devant la rampe et les rejette dans l'ombre.

Pas d'imprécisions de contours. De temps à autre, une vibration presque imperceptible affleure à la surface, déplace d'un frisson la netteté des lignes, met un peu de place dans ces visages, décèle l'humain. Et les plans reprennent aussitôt la place assignée par le mécanisme des habitudes, les intérêts simples, les passions linéaires qui meuvent le village. Chacun toute sa vie dans le même sens une fois donné.

Comme ils sont vrais ces paysans, et combien ils nous changent des paysans à la lavande et des « Angélus du soir ». Roger Martin du Gard avec une lucidité et un art admirables a fixé les mots, les attitudes et les silences de ces « âmes éteintes ».

Et pourtant ? J'imagine qu'il a dû se dire comme le prêtre de son livre « ... Je trouve en moi bien moins d'amour que d'amertume... Je devrais les plaindre... » qui sait si, en se penchant, il n'aurait pas entendu chez certains, un battement qui lui eut révélé la présence d'une sympathie, d'une tendresse, d'un rêve...

« On étouffe dans cette aridité ». Mais à l'horizon de cette lumière de désert, l'auteur a réservé la fraîcheur d'un refuge d'eau et d'ombre. Tout ce qui est en nous un reflet du divin, tout ce qui a un goût d'eau pure, tout ce dont les villageois du livre sont inhabités, il l'a reporté dans le cœur du curé, de l'instituteur et de la sœur de ce dernier: l'institutrice. Mais leur besoin d'amour, leur goût de sacrifice reste muré en eux-mêmes, inemployé. Les paysans n'auraient qu'à s'arrêter une seconde, écouter... Hélas! ils passent sans voir et sans entendre.

Lorsque la nuit étreint les maisons dans un sommeil sans rives, seule et triste veille une lumière dans la maison d'école.

Et, comme la porte que le curé ferme le soir sur le village, le livre se ferme sur ce « monde condamné ».

P. SIRE.

LETTRES ETRANGERES

ANTOINE ET CLÉOPATRE, par *Shakespeare* (Payot).

Si l'on a pu dire de la plupart des traductions, faites au XVIII[e] siècle qu'elles étaient de « belles infidèles » et reprocher souvent à celles d'aujourd'hui, hélas, de n'être ni belles, ni fidèles, on doit en revanche signaler comme un évènement particulièrement heureux l'apparition d'une version française qui réunit toutes les qualités de beauté et de fidélité qu'on puisse désirer. Et lorsqu'on sait, par expérience, combien il est difficile de traduire Shakespeare, on ne peut qu'applaudir à l'exceptionnelle réussite que vient de nous montrer la Comtesse de Longworth Chambrun, avec l'« Antoine et Cléopatre » que publient les éditions Payot dans cette précieuse *collection des deux textes*, où se trouvent juxtaposées page à page, le texte anglais et la traduction. Cette confrontation qui serait désastreuse pour tant de traducteurs hâtifs ou maladroits, fait ressortir ici, l'excellence d'une version qui suit jusque dans ses nuances de rythme et ses intentions psychologiques, le style de Shakespeare.

Cette alternance même de vers et de prose qu'il est si difficile d'exprimer en français, car elle indique subtilement un changement total de climat, d'atmosphère, dans l'action — comme le passage du concret au sublime, du quotidien au poétique — est respectée par la Comtesse de Longworth Chambrun qui n'a pas essayé — Dieu merci ! — de traduire en vers les vers de Shakespeare, mais qui a indiqué très nettement dans le mouvement et la couleur de sa prose, ce changement de climat. De tous les problèmes, — et ils sont innombrables, — que pose l'art de la traduction, celui-là était sasn doute le plus difficile à résoudre, et j'admire très sincèrement la virtuosité avec laquelle la traductrice a triomphé de cet obstacle.

La précieuse et très utile Collection des Deux Textes s'enrichit d'un volume qui complète parfaitement une série d'ouvrages que le lettré consulte avec autant de plaisir et de profit que l'étudiant.

UN JUIF AMOUREUX, par *Ben Hecht* (Plon).

Ben Hecht est un des écrivains américains contemporains qui jouissent de cet heureux privilège de satisfaire à la fois les délicats et le grand public. Sa formation journalistique l'a mis en contact avec la réalité quotidienne des évènements, des êtres et des objets. Elle lui a permis de savoir voir et comprendre les

faits, sans négliger l'analyse psychologique, et elle a donné à son style cette netteté, cette force claire et objective qui sont particulièrement évidentes dans « Un Juif amoureux » (Plon: Feux croisés) très bien traduit par M. Maurice Rémon, dont nous devons louer en même temps les qualités de traducteur et la fécondité qui lui permet de manifester dans tant d'ouvrages divers, son talent.

Il n'y a, à vrai dire, qu'un personnage dans « Un Juif amoureux », cet homme, qui s'appelle Joe Boshere, sur lequel nous aurons maintes fois l'occasion de nous attendrir et de nous irriter au cours de ce récit. Ce Boshere est en effet si douloureusement odieux, si pathologiquement égoïste, que nous ne pouvons considérer avec le détachement indifférent du critique, la monstruosité de ses passions. C'est un égocentrique forcené, entrainé par ce vice à torturer tous les êtres qui l'approchent, et à se torturer lui-même, aussi, par ses soupçons, ses colères, ses doutes.

Ben Hecht a su nous faire voir ici combien cet homme est incapable d'être heureux parce qu'il est incapable de s'extérioriser, parce qu'il ne peut jamais s'intéresser à quelqu'un ou à quelque chose d'autre que lui-même. Cette poursuite décevante et désespérée du *moi* à travers les femmes qu'il aime ou qu'il croit aimer, cette angoisante recherche de la certitude que l'on ne peut jamais atteindre lorsqu'on ne la porte pas en soi-même, cette exigence passionnée d'un être profondément sophistiqué, inapte à éprouver des émotions simples, donnent un accent extrêmement douloureux à cette histoire de Boshere, déraciné de sa race, honteux de sa religion et de son nom, captif de sa personnalité excessive et maladive au point de mourir, presque, en feignant la maladie...

LES DOUZE CÉSARS, par *Suétone;* traduction M. Rat. (Garnier).

La critique historique moderne s'accorde presque unanimement à contester aujourd'hui la véracité absolue des « Douze Césars ».

On reproche à Suétone sa partialité, sa tendance à accueillir les médisances et à se faire l'interprète des « ragots » de l'époque. Il lui aurait manqué l'objectivité qui est la principale qualité de l'historien, et si d'une part il était assez près encore des évènements qu'il rapporte pour avoir pu en être justement informé, cette proximité d'autre part l'empêchait de considérer ces évènements avec le détachement et la sérénité qu'entraînent toujours l'éloignement dans le temps et le « recul » nécessaire aux perspectives justes.

Ces reproches paraissent fondés, mais ils n'enlèvent rien au prodigieux intérêt de ses livres. Suétone fut un écrivain abondant et divers, dont on connait surtout les « Douze Césars » qui vient de paraître dans une traduction nouvelle de M. Maurice Rat. Livre illustre et passionnant, car les portraits de Suétone, encore que marqués de ses préférences et de ses haines, gardent un relief surprenant. Si, pendant longtemps, l'opinion de Suétone a fourni leurs éléments de base aux études historiques concernant les Césars, c'est par ce qu'on trouvait chez lui une excellente méthode d'exposition, des informations nombreuses et précises, un talent de peintre et de narrateur dont il faut admirer à la fois la puissance et la finesse, et surtout une connaissance extraordinaire des coulisses de l'histoire, les anecdotes chuchotées, les racontars scandaleux, tout ce côté pittoresque, vivant, et à bien des égards d'une portée psychologique considérable, qu'on ne trouve presque que chez lui. La traduction de M. Maurice Rat a fort bien rendu toutes ces caractéristiques et reproduit la sobriété, la souplesse, la familiarité de son style, qui n'est jamais guindé, ni affecté, ni solennel. Le voisinage du texte nous permet d'ailleurs de mieux apprécier les qualités de la traduction.

FORTUNE, par *Joseph Conrad:* traduction par Philippe Neel, introduction de G. Jean-Aubry. (N. R. F.)

Fortune est un des romans les plus singuliers de Conrad, peut être un des plus beaux; en tous cas, un de ceux où la technique est particulièrement intéressante à étudier. Les détours du récit, la lenteur, les hésitations, les regrets du début, ce « départ » même qu'on attend toujours et qui ne vient jamais, représentent une exception fort curieuse parmi des livres qui vont tout droit et partent d'un trait. On regrettera, de ne voir la mer qu'à l'arrière-plan du roman, mais on ne pourra résister à cette sorte d'envoutement que produit sur le lecteur cette composition en spirale qui repasse toujours par les mêmes points, mais chaque fois avec un ton différent. C'est évidemment une des réussites les plus parfaites de Conrad et l'on comprend qu'Arnold Bennett ait dit de *Fortune:* « C'est un livre bien décourageant pour un écrivain, car il sait bigrement bien qu'il ne pourra pas écrire aussi bien que cela ».

La traduction de M. Philippe Neel est d'une intensité chaude et brève qui se moule fidèlement sur le rythme propre à Conrad; il y a ici une adéquation impeccable de la version française sur le texte anglais; l'introduction de M. Jean Aubry, substantielle et nécessaire, explique la génèse du livre et en démontre les saisissantes beautés. J'y trouve une allusion à Henry James qui con-

firme exactement tout ce que nous avons pu éprouver de « jamien » dans le tour et la cadence du récit. Mais est-ce là le *vrai* Conrad ? Il est bien difficile de répondre à cette question, car la personnalité de Conrad était très complexe et multiforme : peut être pourrait on dire, sans trop de chances de se tromper, que c'est le plus polonais de ses romans anglais, celui où le psychologue slave marque un point sur le conteur et le marin britannique.

GENET, par *S. Kracauer*, traduction de Clara Malraux. (N. R. F.)

Dans ce roman âpre et ironique, M. Kracauer a décrit avec une violence aussi pathétique que bouffonne, les arrière-plans de la guerre en Allemagne, les timides efforts d'un jeune Genet pour éviter le front aussi longtemps que possible, sa victoire passive enfin, contre la société tyrannique... Passif, tel est Genet, ce personnage falot et singulièrement vrai pourtant, qui passe dans la vie avec son regard étonné, sa naïveté désarmante, ses maladresses devant le destin.

En réalité de cette espèce de clown, inadapté et inadaptable, le romancier a fait un héros burlesque et touchant, parce que nous sentons que ce Genet, emporté par les évènements, roulé comme un caillou par les vagues immenses, ne parvient pas même à se rendre compte des faits — encore moins à les dominer. Il ressemble assez à certains de ces excentriques de music-hall, entre les mains desquels tous les objets se disloquent ou se brisent et qui passent tous leur temps à poursuivre la malveillance inapaisable d'un bouton de col égaré ou d'un pantalon déserté par ses bretelles.

Mais le fait que ce triste héros se trouve lancé dans la plus dramatique aventure, constitue un contraste infiniment douloureux dont M. S. Kracauer a très bien exprimé toute l'intense horreur. Comme certains dessins de Georg Grosz dont ce livre a la verve cruelle et tragique, « Genet » représente sans ménagements, sans espoirs, sans rémission, tout un monde hideux et bas, mesquin et sordide, que les reflets de la guerre colorent de reflets monstrueux. La scène du concours pour le cimetière militaire, surtout, et la conférence sur les origines de la guerre, sont quelques uns des plus beaux morceaux de satire que nous ayons lus.

La traduction de Mme Clara Malraux est vivante, incisive, goguenarde et nerveuse à souhait : exactement ce que réclamait le style très personnel de Kracauer.

Marcel BRION.

NECROLOGIE

Nous devons apprendre à nos lecteurs la mort de Claude Estève: les *Cahiers du Sud* n'avaient pas d'ami plus fidèle.

C'était un homme de cœur. Il avait compris que toute victoire de l'intelligence laisse dans notre sensibilité un abîme à combler. Son esprit ne lui paraissait avoir accompli sa fonction que lorsqu'il avait laissé, de l'autre côté d'une connaissance, toute sa nostalgie de l'inconnu se régénérer.

Il était un des hommes les plus intelligents que j'aie approchés. Et comme il ne pensait que pour rendre plus étroit son contact avec l'inconnu, il allait d'angoisse en angoisse, s'aventurant de plus en plus sur la route de la révélation poétique, en perpétuelle contradiction avec l'idée qu'on pouvait se faire de lui. Il fut quelqu'un en qui toutes les forces étaient tournées contre l'instinct de conservation.

On sait comment s'orientèrent ses recherches: d'abord, Mallarmé, Valéry. Ensuite, Novalis dont personne ne pouvait mieux que lui dominer le cas. Puis, les mystiques. De plus en plus transparent à sa tendresse, à la lumière de ses larmes, on le voyait incarner la conscience morale de ses meilleurs amis et leur fureur d'aimer, ce qu'ils nommaient leur cœur. La terre se retirait devant lui, redevenait nuée.

Il avait passé l'été dans les Alpes. Il découvrait enfin un pays qui avait sa propre lumière pour espace; il voyait le soleil n'inventer un monde qu'afin de lui donner une profondeur spirituelle. Ses randonnées, ses ascensions où nul ne pouvait le suivre... Je me souviens de sa pâleur, de la clarté qui était sur lui le dernier jour où je l'ai vu. Je pensais en le regardant qu'un homme pouvait n'appartenir que par hasard à la terre où la mort porte un nom, comme une chose.

Et puis... Là où il était, la durée est remontée à ses sources: c'est dans son cœur que le temps a emporté le temps.

Tous ceux qui l'ont connu lui doivent quelque chose; mais nul autant que moi qui lui dois tout.

Mes pensées sont un chemin pour son ombre; et le vent de la mort ne peut se poser, désormais, que sur moi. Je cherche des yeux la terre où je vais le conduire.

Joë Bousquet.

La Peinture

FAUTRIER

A vrai dire, en art, il n'y a pas de problèmes dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution.

André GIDE.

Il y a le drame Fautrier, comme il y a le drame Picasso, le drame Rouault. Si ces trois aventures tragiques de l'âme humaine ne se développent pas sur le même plan, elles ont au moins cela de commun qu'elles engagent l'homme en sa totalité et le mettent face à face avec ses monstres. Chacune de ces œuvres est, à sa façon, un exorcisme.

Dieu est partout présent dans l'œuvre de Rouault. Chez Picasso, chez Fautrier Dieu n'est même pas un signe; même pas ce but caché, inaccessible, l'idéale abstraction informulée, l'aimant qui attire la limaille de l'esprit, la force attractive de vie; ou seulement — mais *encore* — le zéro à quoi s'égale le corps de la confuse équation humaine.

L'œuvre de Picasso et l'œuvre de Fautrier sont deux identiques suppressions de l'idée de Dieu. Ils sont agnostiques, en tant que Dieu est considéré comme l'Absolu. Leur absolu est d'un autre ordre: c'est l'aventure spirituelle de l'homme au centre de l'ahurissante machinerie. De la solitude de l'homme dans un monde inexplicable. De la marche à tâtons parmi les hallucinations réelles.

Cruauté ? Hostilité ? Certes, mais il y a plus: l'acceptation de la négociation et comme une souveraine *indifférence* quant aux aspirations de l'homme. Donc pas de souffrance quoi qu'il en paraisse. L'homme s'est mis en boule, les coups du sort ne vont pas au-delà de la carapace. Qu'il y ait chez des hommes comme Picasso et Fautrier un orgueil immense, c'est l'évidence même. Sans cet orgueil démesuré ils n'atteindraient pas leur nécessaire solitude. En eux l'orgueil d'un Nietzsche. Et cette farouche individualité des pessimistes. Ou ce pessimisme farouche des individualistes, comme on voudra.

Pourquoi, me dira-t-on, cet accouplement des œuvres de Picasso et de Fautrier? Je n'insisterai pas davantage; ceux-là qui m'ont compris sentent la parenté; pour les autres... je sais qu'il n'est rien d'aussi vain que discuter sur l'irrationnel.

Le jeu tragique de Fautrier m'évoque aussi les confrontations d'un Blake. Et son « voyage au bout de la nuit » n'est pas sans analogie avec la chevauchée silencieuse qui suit le sillage de « la mort sur le cheval blême ». Ici et là une même vision sans espoir. Le même *silence* recouvrant de sa nappe noire les éternels errants et les ombres lourdes de leurs gestes.

Le *silence*. C'est lui, oppressant, qui crée le climat de Fautrier. Que diraient donc ces êtres larvaires, tout englués dans le tragique mystère de leur laideur? Et ces étranges fleurs qui poussent sans lumière, ce sont des bouches noires dans la nuit des âmes. Des âmes?... Il n'y a même pas d'âmes, chez Fautrier, il n'y a que des simulacres. Puisque l'âme ne se conçoit pas sans l'idée de Dieu. C'est à dire sans un espoir. Et que dans l'œuvre de Fautrier, les mots « Dieu », « espoir » ne sont même pas des mots, qu'ils sont inconcevables.

L'humanité réduite à une sorte de magma; l'humanité croissant dans la viscosité; l'humanité semblable à d'énormes champignons protéiformes, dans une atmosphère sans air, une atmosphère visqueuse de lourds cauchemars, voilà l'œuvre de Fautrier. Parfois, dans cet œuvre, un morceau de chair saignante, ou des harmonies sourdes d'une richesse intense. Et toujours, dans cette terrible mêlée où l'homme se débat, une délicatesse extraordinaire, une subtilité extralucide.

Car Fautrier est un authentique poète. Sa pure angoisse, son orgueilleuse négation atteignent à cette *grandeur* dans l'horrible qui est la forme, maudite peut-être, mais bouleversante, du drame humain.

Au delà de l'espoir ou du désespoir, ses rêves sont du *domaine de l'autre côté*. Et nous dirons que ses œuvres sont belles, parce que la beauté pour nous se confond avec la poésie et que nous pensons, avec Novalis, que la poésie est « l'art d'exciter l'âme ». Il s'agit de l'excitation de l'âme et non pas d'un enseigne-gnement, ou d'une exaltation. Il s'agit non pas du sens, du but de cette excitation — problème d'ordre moral, non poésie — mais de la qualité. Or, l'œuvre de Fautrier est d'une *noblesse* farouche. Sa propre beauté lui suffit à lui-même

" AU CHEVREAU ROYAL "

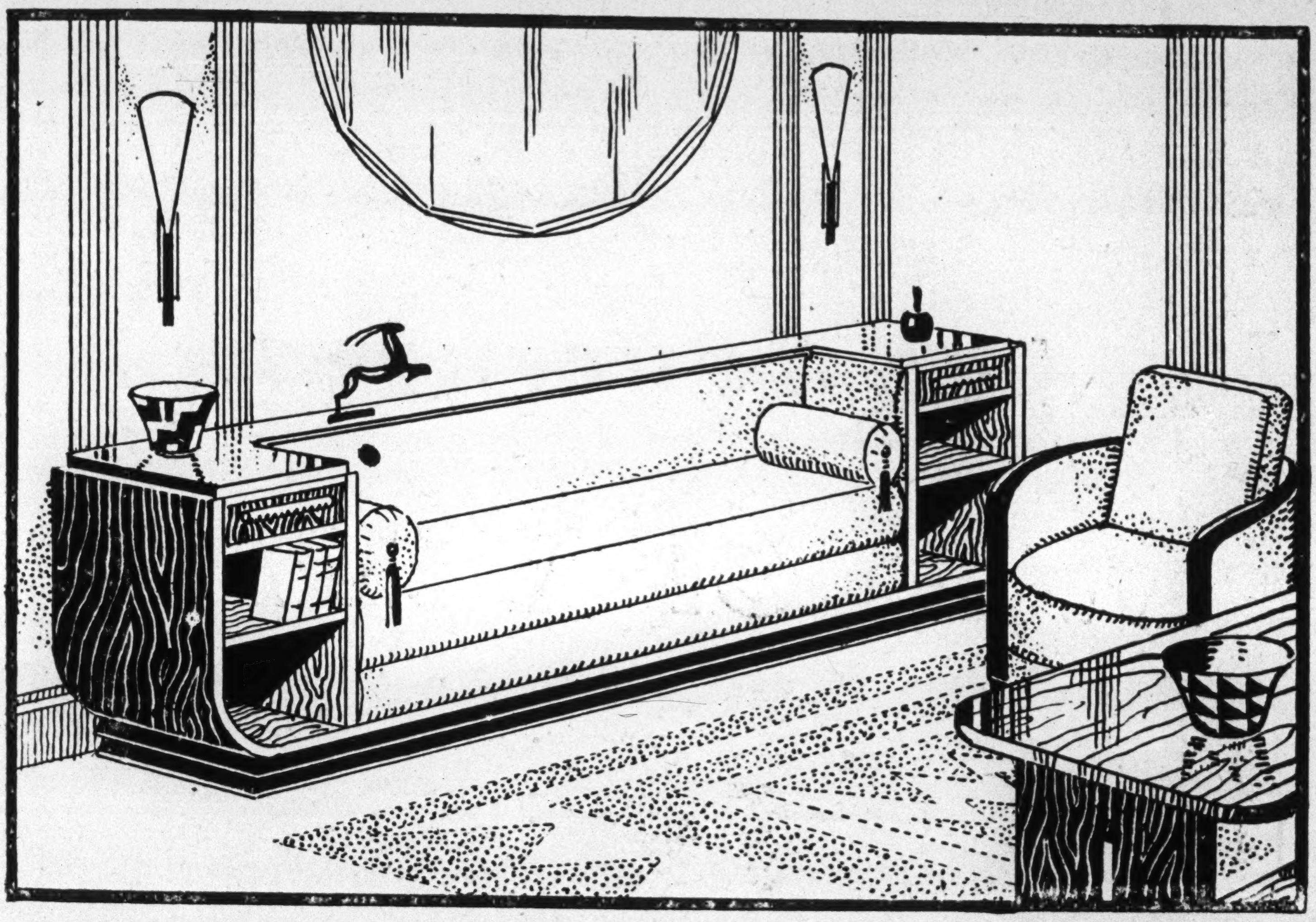
31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE

Les **réputés spécialistes gantiers** vous offrent :
du Choix, de la Qualité, des Prix.

MEUBLES D'ART

A. BICCHIERINI

Fabricant



EXPOSITION
INTERNATIONALE
ARTS DÉCORATIFS
NICE 1929
Grand Prix

EXPOSITION
COLONIALE
MARSEILLE 1922
Médaille d'Or

19, Rue Friedland, 19 - MARSEILLE

TÉLÉPHONE : C. 76-51

Les Fourrures

Marcel VIDAL

12, Rue Pisançon

MARSEILLE

sans qu'on ait à faire intervenir des considérations d'éthique ou d'esthétique. Aborder cette œuvre avec les intentions critiques courantes équivaut à juger l'œuvre d'un Rimbaud selon les règles de la grammaire. La technique de Fautrier, son style, concordent parfaitement avec l'esprit de l'artiste, cela seul compte. On ne pénètre pas ici avec un passe-partout. Ces œuvres, on les accepte dans leur rigueur implacable, dans leur unité que nous impose l'homme, ou on les hait. Il n'y a pas demi-mesure. En tout cas on ne parle pas devant elles de rythmes, d'éclairage, de construction; il n'est ici qu'intensité intérieure et presque, pourrait-on dire, que le drame d'un cas de pathologie spirituelle. Où le drame sincère d'un être commence, la critique perd ses droits. Ici la peinture est quelque chose qui est dépassée. Je dis que Fautrier, peintre, dépasse la peinture. D'autres diront qu'il ne l'atteint pas. Nous ne serons d'accord que sur cela qu'il est en marge, et je n'espère pas convaincre ceux qui n'accordent à la peinture qu'un simple droit de représentation ou une valeur didactique moralisante.

Nous sommes ici en pleine gratuité. Et la gratuité est sans doute l'ultime liberté de l'homme. Fautrier et Picasso (j'y reviens!) sont, dans la peinture, les deux seuls exemples de *gratuité passionnée*. Leurs œuvres sont autant de viols. De viols sans jouissance. Une sensation d'un genre très particulier: gratuité seulement dans les intentions; puisque ces œuvres témoignent de l'incurable humain. Et je ne sais rien de plus tragique que cette gratuité-là.

L'œuvre de Fautrier est sans commune mesure. Il est isolé dans la peinture comme Fautrier, homme, est isolé parmi les hommes. Ce peintre ne fréquente pas les peintres, il parait qu'il ne lit pas ce qu'on écrit sur lui, il n'expose pour ainsi dire pas. Il vit en lui-même. Cela aussi est un orgueil qui s'est dépassé. C'est une attitude logique en regard de l'œuvre. Attitude et œuvre qui commandent le respect et le silence. Que deviendra l'orientation de cette peinture? L'homme se libèrera-t-il ou se suicidera-t-il en son œuvre? Il est possible, même, qu'un jour Fautrier ne peigne plus... Il ne nous appartient pas de présager quoi que ce soit de cette nature d'exception. Le drame de cette peinture et le drame de cet homme sont un unique drame.

Roger BRIELLE.

REY

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

Ateliers Viallard ART & BATIMENT FERRONNERIE

26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE

Henri CARRERA

Téléphone C 16.79

L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & Ce, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux • Ses Robes • Ses Créations

51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE D. 05.18

A Paris : les Expositions

LE SALON D'AUTOMNE

Voici trente ans qu'existe le Salon d'Automne. Si 1903 vit sa naissance, une naissance extrêmement brillante, puisque les noms d'Henri Matisse et Georges Rouault y figurent notamment, que nous apporte 1933 ?

En pénétrant dans le Salon par la grande rotonde, nous sommes entourés par les sculptures d'un vieil artisan d'origine humble, qui eut un grand amour pour les animaux, et les a reproduits avec un remarquable réalisme. Les animaux les plus divers de la création vivent chacun d'une vie naturelle et individualisée. Un ours bonhomme, cependant sûr de lui, s'avance vers nous délibérément. Que désire ce cerf aux bois imposants, solidement planté sur ses pattes aristocratiques ? Que cache le regard de ce hibou ? Quelle proie va saisir cette panthère prête à bondir, que nous voyons plus loin se reposant négligemment occupée de lustrer son pelage. Et ce basset touchant et bonasse, et ce lion dédaigneux, la tête relevée, méprisante, et ce cochon les oreilles dressées, l'air digne, et ce coq à l'état d'esquisse, dernière ébauche de l'artiste. Qui est cet artiste auteur de ces diverses œuvres ? Il s'agit de François Pompon mort l'année dernière à l'âge de soixante dix-huit ans, célèbre seulement depuis une dizaine d'années et que M. Robert Rey eut le très grand mérite de découvrir.

Si Pompon est surtout un étonnant animalier, il est néanmoins bon portraitiste et je ne doute pas que certains seront surpris de voir le portrait de sa femme et de son père où encore la *Femme au corset* ou la *Jeune fille au fardeau*. Pompon a pris ses modèles dans son entourage proche, c'est pourquoi son accent est si sincère et si pur.

Ayant ensuite jeté un regard circulaire sur les différentes salles, je suis saisie d'effroi à l'idée de parcourir des kilomètres et encore des kilomètres de peinture qui semblent sans fin... Le Salon d'Automne serait-il un nouveau tonneau des Danaïdes ?

Voici la salle consacrée aux affiches. Affiches diaboliques qui lorsqu'elles s'imposent à nous dans la rue troublent les promenades solitaires et empêchent l'évasion hors du temps. Ici, je suis amenée à les juger différemment. Wilfried Prost représente des chiens stylisés et Jacqueline Lionnet des lignes télégraphiques. Un peu plus loin, quelques décors de théâtre. Paul Colin et son école dont les louanges ne sont plus à faire. Le « Laboratoire » Autant Lara plein d'idées et à qui nous reprochons seulement ses formules prétentieuses. Parmi les ensembles décoratifs se détache comme un beau joyau le meuble de Jacques Adnet tout en glace ombrée cerné de chrome.

CAFÉ RICHE 40, La Canebière
2, Cours Saint-Louis
MOLLARET, Propriétaire
Au cœur de Marseille. Le meilleur accueil.

Au premier étage, après avoir longuement hésité pour savoir de quel côté orienter mes pas, faute de ne pouvoir me décider, je suis la foule... qui marche vite et m'entraine. Au passage j'aperçois Kisling, Marquet, Kvapil, Gleize, deux panneaux décoratifs de Lhote, Van Dongen qui n'expose jamais ses fleurs qui sont ses seules œuvres belles, un paysage amusant de Francis Smith, Waroquier Coubine.

Le Salon d'Automne devrait nous faire connaitre des jeunes, des méconnus. Pompon a été révélé alors qu'il avait dépassé la soixantaine. Cherchons. Scrutons. Rien à faire. La tête me tourne, mes jambes vacillent. Que me veulent tous ces bariolages, ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces paysages tristes. Fuir. Fuir. Il faut trouver une porte de sortie. Mais que signifient ces robes vaporeuses, tout ce tulle et cette mousseline, ces poitrines, ces jambes 1900, ce couple dansant au « *Bal de l'Opéra* », cette « *Sarabande de Pierrots, Arlequin, Colombine* », ces guirlandes de fleurs, ce « *Domino Jaune* », cet « *Enlèvement d'Europe* ». Quel est pour mes yeux aujourd'hui fatigués du cubisme, fut-il néo-cubisme ou pré-cubisme, ce havre de grâce, où peut-être il manque du génie, c'est la rétrospective Jules Chéret.

Germaine SELZ.

Pour les Etrennes,

offrez

des **Cigares et Cigarettes**

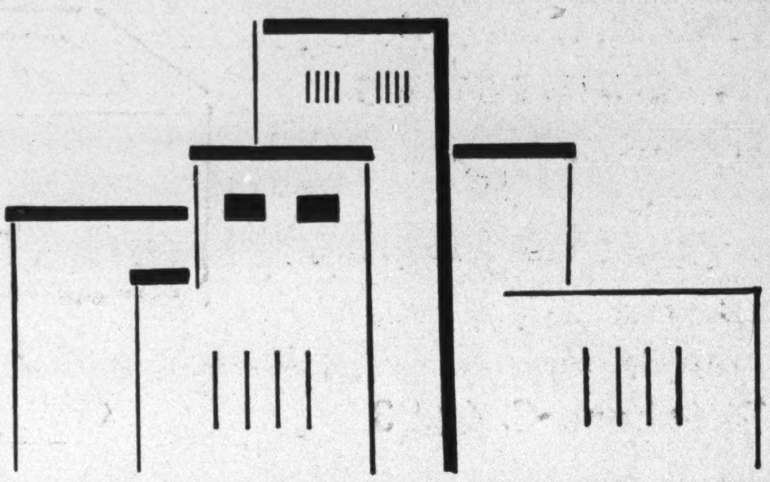
de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET J^h^. RICORD

A. JALLUT ET **M. CLAVÉ** Succ^rs^

S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE
TÉL. C. 27.43



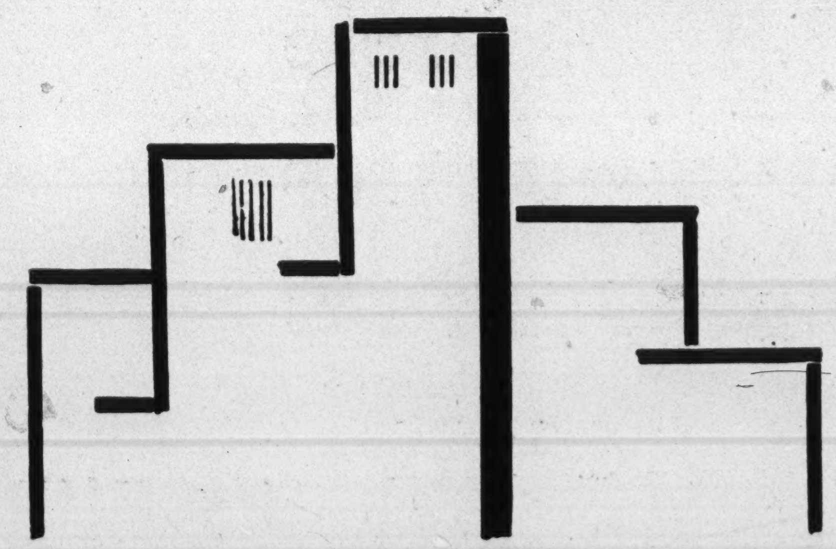
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.
Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :
MARSEILLE
12, Rue Julia, 12
Téléphone : C. 66.59
R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

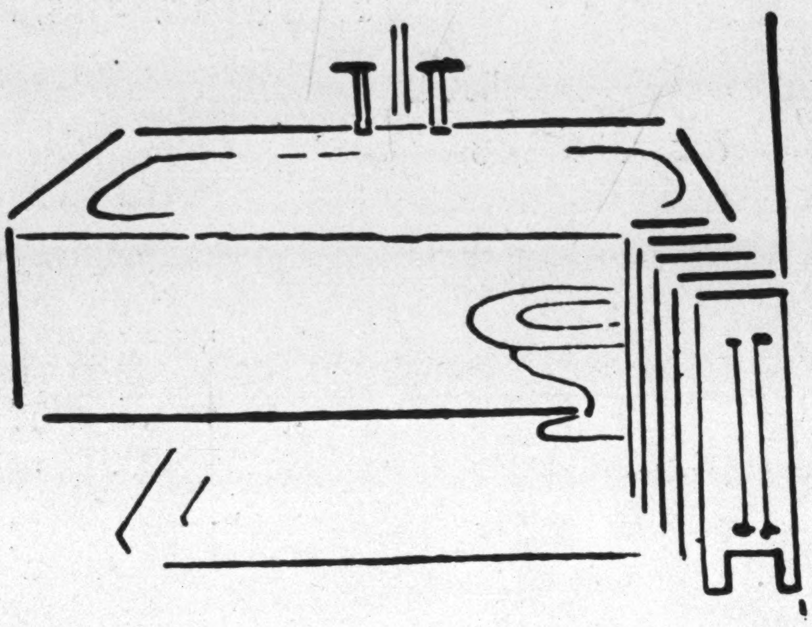
Honoré LAURENT

ENTREPRENEUR

Adductions d'Eau

Installations Sanitaires

Chauffage Central



Téléphone C. 64.93

MARSEILLE, 129, Avenue de la Capelette

François BOSSY et Maurice GENOUD

Entreprise Générale

Travaux Publics

Béton Armé

Rue de la Boétie PARIS

Le Cinéma

CAVALCADE

Cette œuvre de proportions imposantes, qui a l'ambition de retracer l'histoire d'une génération, reste d'un bout à l'autre fidèle à l'esprit de l'époque victorienne, évoquée à son début. Elle ne s'en sépare que chronologiquement. Bien plus, on dirait qu'elle recule dans le passé au fur et à mesure qu'elle se rapproche du présent.

L'expédition au Transvaal, il est aisé de le remarquer, prend dans *Cavalcade* une autre importance spatiale que la guerre de 1914. Cette dernière, figure sous un aspect longitudinal qui la diminue singulièrement. On voit une poignée de soldats recevoir du ciel toutes sortes de projectiles et tomber les uns après les autres l'œil arrondi, la bouche ouverte, le corps en spirale, avec l'indifférence des feuillets d'éphémérides, tandis qu'un crucifix de village, placé à gauche du décor, s'incline progressivement pour souligner l'idée de durée dans le passage de la mort.

Si ces images accusent leur indigence, par contre, celles qui se rapportent à des évènements antérieurs, bénéficient d'un développement splendide. On a exactement l'impression que le metteur en scène s'est attaché par dessus tout à rendre la vie à des choses entrées définitivement dans l'histoire. Il les anime plutôt à la façon d'un peintre que d'un cinéaste, c'est à dire en recherchant, par une savante disposition des masses une composition équilibrée, et en s'efforçant de traduire l'atmosphère propre à chaque tableau. De sorte que nous assistons à une juxtaposition de scènes indépendantes, accomplies dans leur forme, mais non point à une succession de rythmes infiniment coordonnés. Pour en avoir la preuve, il vous suffira après avoir vu le film, d'essayer d'en évoquer les principaux passages: les visions que vous retirerez de votre esprit possèderont, je ne dis pas une apparence, mais une valeur statique. Si vous marchez précipitamment, elles vous inciteront à ralentir le pas et même peut-être à vous arrêter, car elles ne s'accordent qu'avec l'immobilité entière. Considérez la scène représentant le départ pour le Transvaal. Vous verrez d'abord une foule grouillante. Il règne un mouvement fou, semble-t-il: Des bras s'agitent, des couples s'étreignent, le visage contracté par la douleur, des masses compactes sont coupées par un défilé de soldats. Mais n'avez-vous pas senti la présence de ce grand vaisseau inerte qui obture le fond du décor, cette présence qui pèse et par laquelle toute cette gesticulation frénétique est réduite à rien? De même pour l'enterrement de la reine Victoria. Sous le ciel détendu d'où semblent pendre des voiles funèbres, des visages empreints d'une douleur respectueuse se penchent à un balcon de pierre. Dans le silence recueilli, un silence blême de fleurs et de cierges, éclatent les poignantes fanfares du cortège invisible qui s'achemine solennellement de la mort jusqu'à l'immobilité absolue du néant.

A mon sens, la grandeur et la sonorité grave de ce film proviennent de l'extrême lenteur de son rythme. On n'a pas assez remarqué qu'un mouvement accé-

léré rapetissait une image, de même qu'un disque tournant trop rapidement hausse le ton du morceau enregistré. En dépit de son titre et d'une figuration en leitmotiv passablement ridicule, *Cavalcade* est une œuvre qui marque de profonds arrêts dans le temps.

Elle est jouée avec une grande distinction par Clive Brook et Diana Wynyard. Cette dernière, on le remarque quelquefois, use de procédés de théâtre qui ne sont pas déplacés d'ailleurs, lorsqu'il s'agit de traduire cet idéalisme conventionnel particulier à l'époque victorienne. Elle n'en reste pas moins belle et émouvante. Les rôles secondaires sont parfaitement tenus. Tout au plus pourrait-on reprocher aux interprètes d'insister parfois sur des effets un peu faciles. Ils paraîtraient sans doute plus humains s'ils étaient moins pittoresques.

Gabriel BERTIN.

A Bordeaux.

CONFERENCE DE LOUIS EMIE

Notre collaborateur et ami Louis Emié a fait le 1er Décembre à Bordeaux-Lafayette une conférence sur : *Le Message Espagnol*, où il a tenté une explication de la spiritualité de l'Espagne.

Le Vêtement

"BAYARD"

ne vous demande qu'une
faveur : **l'essayer.**

En vente chez **"BOKA"**

La Canebière, MARSEILLE

S. G. T. M. **Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur**

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. - Adr. Tél. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Ad. Téléph. : TRANSPORTS 68-82. Inter : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES sur l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation.

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

WATSON, BROWNE & C°
5ᵉ, Rue Beauvau, MARSEILLE
Reg. de Comm. N° 95.411
Agents des Cies de Navigation

BIBBY LINE
(MARCHANDISES ET PASSAGERS)
Service tous les 15 jours pour
PORT SAID, PORT SUDAN, COLOMBO et RANGOON
et LONDRES, ANVERS, LIVERPOOL viâ GIBRALTAR

ELLERMAN'S CITY, HALL & BUCKNALL LINES
Services réguliers pour
EGYPTE, INDES, LA MALAISIE, CHINE et JAPON
et
MARSEILLE, LONDRES, LIVERPOOL

Service de Transit.
Pour tous renseignements, s'adresser
WATSON, BROWNE & C°
Adresse Télégraphique : ENERGY
Téléphone : D. 69-67 (3 lignes).

Compagnie d'Assurances

"LE SECOURS"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : **M. Maurice DELANGE,**
42, Rue Paradis. **Téléphone : 76.72**

Chauffage Central & Sanitaire

ÉTABLISSEMENTS

LA PHÉNIX INDUSTRIELLE

EBSTRUP & DORÉMUS

I. E. C. — École Polytechnique

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS SPÉCIALISTES

Nombreuses Références de tout premier ordre

85, Rue Saint-Sébastien, MARSEILLE — Téléphone D. 12-42

Ancienne Maison NICOLLE
fondée en 1830

ÉTABLISSEMENTS

A. Rebufat & Cie

Lustrerie
Bronzes
Ferronnerie
Plomberie
Electricité

pour :

la Marine
le Bâtiment
la Décoration

9, Rue d'Italie
Télép. C : 02.32
C : 02.34
MARSEILLE

SOCIÉTÉ

L'Électricité de Marseille

Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs

Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305

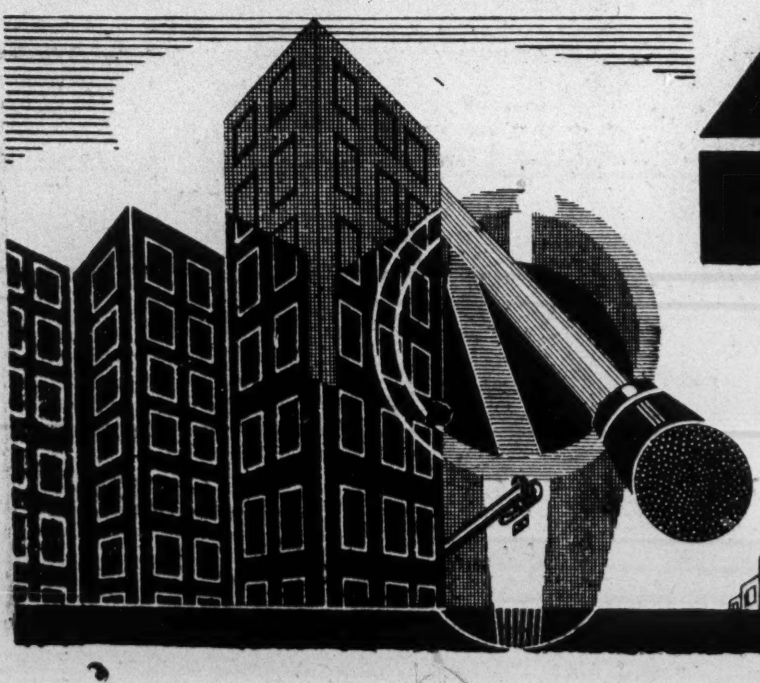
Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30

Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)

Téléphone Dragon : 69-36 et 74-14
Ad. Tél. : ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE

SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris

La Société recommande de n'exécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait été conclu sur la nature et le voltage du courant.



ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
siège social_35 RUE MAZENOD
MARSEILLE

SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71. RUE MONTGRAND_MARSEILLE
LA SEYNE S/ MER (VAR)_CASABLANCA
RABAT (MAROC)

La Musique à Marseille

LE « MOMENT MUSICAL »

La conception orchestrale actuelle (qui se faisait jour, dès avant-guerre, dans les œuvres d'Arnold Schönberg « *Symphonie de chambre* », « *Pierrot Lunaire* », etc... et s'épanouit, à cette heure, chez les modernes allemands et italiens) exige le remplacement de l'orchestre-bataillon, coûteux et encombrant, par des effectifs réduits à quelques solistes bien stylés. Indubitablement, c'est une marque de notre époque — toute d'économie et de précision — que ce tête-à-queue dans lequel les timbres gagnent en acuité et en personnalité, tandis que la technique du compositeur et le métier du chef d'orchestre demandent une minutie rare, une mise en place, un dosage patiemment éprouvés.

Il convient donc de signaler ce nouveau groupement marseillais (14 musiciens) qui porte un titre charmant, prometteur, par analogie, de délices auditives et d'heures trop brèves. Les directeurs en sont : MM. Kamm, ex-chef d'orchestre à l'Opéra Municipal et Max Castelli, administrateur, qui fit excellemment ses preuves d'animateur à « Ciné-Art » et que nous voyons avec plaisir évoluer sans encombre d'un domaine artistique à l'autre. A l'exercice de sa nouvelle tâche, il aura sans doute des initiatives heureuses à imposer. Nous n'en citerons qu'un exemple : il faut louer le désir de présenter des œuvres anciennes rarement entendues et de *révéler* des musiques nouvelles, mais on ne peut souscrire pleinement à l'exécution de pièces poussiéreuses (Ouverture des « *Horaces et Curiaces* », de Cimarosa) ou « à l'eau de rose » comme dirait Stendhal, ni à la contradiction flagrante que présentait celle de la « *Suite en Ré* » de J. S. Bach, sans les 3 trompettes ni les timbales, alors qu'une longue allocution de M. Kamm promettait, en insistant, des œuvres jouées intégralement *avec la composition orchestrale de l'original*. En principe, dans la musique de Bach, si complètement équilibrée, aucune partie n'est négligeable et on n'admet d'autant moins ces libertés que cette suite de Bach a été citée comme le type de ces ouvrages donnés intégralement qu'on nous promettait. On sait que les trois

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

Bijoux de **Style - Horlogerie** de **haute précision**

Dépositaire exclusif des **Montres ROLEX**
et des **Montres PATEK Philippe**, etc.

TÉLÉPHONE : D. 48-76

parties de trompettes sont difficilement exécutables, mais le profane ne pourra nier que M. Kamm nous « ait ouvert l'œil » et l'oreille à cette occasion. N'en faisons point grief: savoir se défier de ses propres paroles est le comble de la sagesse. Comprendre qu'on peut avoir des auditeurs nullement décidés à admettre n'importe quoi à priori... serait de la sagesse tout simplement.

*
* *

Ceci dit, constatons la valeur technique des solistes, le dévouement de tous à cette bonne cause et d'agréables réussites (« *Symphonie Concertante en si b* », de Haydn, « *London Sketches* » de L. Casadesus), qui devraient attirer l'attention et la sympathie du public.

Il manque à l'activité intellectuelle et artistique de notre cité un mouvement musical d'avant-garde (de réelle avant-garde, s'entend). Nous attendons des exécutions soignées de pièces marquantes pour notre époque, autour de celles « d'ouvrages pivots » des grands classiques; des œuvres de Schönberg, Hindemith, Stravinsky, Satie, Casella, Malipiero, Pizzetti, Villa-Lebos, Milhaud, Poulenc apporteraient vraiment des révélations dans le domaine du « Moment Musical ». Souhaitons cette heureuse évolution qui sera affaire d'audace de patience, de sérieuse documentation.

Léon-Camille MAITRE.

HOTEL LUTÉTIA

43, Boulevard Raspail, 43

PARIS

Le Confort parfait.

Une bonne Cuisine.

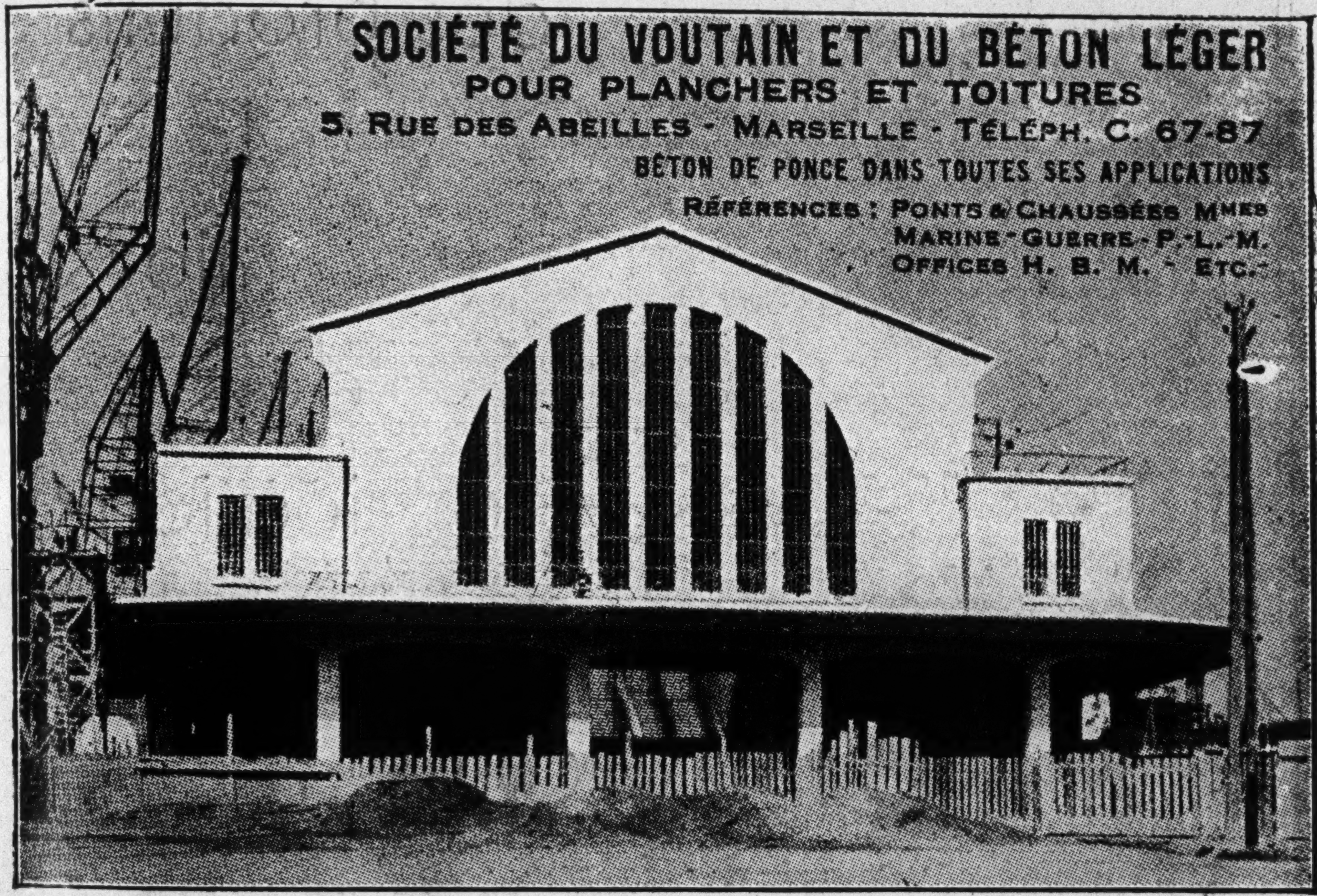
Une excellente Cave

et des Prix raisonnables.

Entreprise TOURRE

Sté Anonyme au Capital de 1.200.000 Francs
36, Cours Lieutaud, MARSEILLE - T. C. 3096

CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
IMMEUBLES - BÉTON ARMÉ



CIMENTS
DEMARLE LONQUETY

SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s/-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

La **renommée** et la **qualité** des produits par la garantie de fabrication.

■

SAVON

"HERCULE"

Extra Pur 72 %. d'huile

Fabriqué exclusivement à base d'huiles végétales.

Produit des Établissements

VERMINCK, Marseille.

Conférences

AUX HEURES LITTERAIRES

MARC CHADOURNE : L'AVENTURE ET NOUS

Le public nombreux des *Heures Littéraires* se pressait dernièrement dans la salle luxueuse du Splendid Hôtel pour entendre une conférence de Marc Chadourne sur le thème qu'il personnifie si bien de l'*Aventure*... Une telle auréole du voyage entoure le jeune et déjà célèbre auteur de *Vasco* qu'on pouvait aisément prévoir l'intérêt et la sympathie de son auditoire.

Le premier contact avait aussitôt créé cet échange d'ondes où le conférencier sent s'abolir l'imperceptible écran qui l'isole de son public. Ajoutons aussi que les résonnances de sa voix calme, son timbre de musique intérieure lui valurent d'emblée l'attention des délicats, pour qui la valeur d'une pensée s'accroit des charmes du bien dire.

Marc Chadourne est de cette génération de voyageurs qui, poussés par le nouveau mal du siècle, l'inquiètude, à mis à se fuir sur le vaste monde cet acharnement que certains mystiques ont mis à se trouver dans l'immobile exaltation. « Voyageurs traqués » ainsi que les nomme Montherlant, «détraqués» ajoute Chadourne, ils ont cru que l'*Aventure* était une évasion de soi, un dépouillement total de la guenille ancienne et qu'elle recomposait pour les yeux neufs un ordre nouveau dans le créé. Ils ont cru à la dépersonnalisation par le vide, et qu'aspiré par des horizons inconnus, le vieil être allait s'évaporer. Mais ils se sont assez tôt rendu compte que partout l'homme n'apporte que soi-même ; son appareil de prise de vue n'est en réalité qu'un projecteur qui impose au monde extérieur la coloration de sa pensée. Et *Vasco* revient maintenant au thème des grands ancêtres du XIX : Taine, Stendhal, Mérimée qui, délivrés de leurs délectations moroses, s'avisèrent de l'intérêt purement objectif du décor et voyagèrent pour s'instruire.

Ainsi s'accomplit le cycle des raisons du voyage qui faisait l'objet de cette conférence. C'est dire qu'une suite d'aperçus féconds permit de reconnaître à travers la littérature exotique depuis Bernardin de Saint Pierre tous les grands visages qui ont enchanté notre jeunesse. Nous avons surtout mis en relief le passage significatif à nos yeux celui ou résumant le sens d'une œuvre célèbre, son auteur a décrit une névrose très spéciale, un mal assez curieux pour mériter les honneurs de la clinique littéraire.

Mais la brillante causerie de Marc Chadourne ne saurait être privée sans dommage de ses développements instructifs ou charmants, ni des citations admira-

MIDI... 7 HEURES
L'heure du BERGER

blement choisies qui l'ornèrent. La tâche est malaisée de circonscrire en quelques phrases sèches une étude dont la Poésie fit à chaque instant les frais, délaissant l'esprit de rigueur pour l'esprit tout court. L'assistance, à la mesure du conférencier, sut d'ailleurs lui montrer son plaisir et sa gratitude.

J. B.

*
* *

A LA SOCIETE D'ETUDES PHILOSOPHIQUES

CONFÉRENCE SUR LA PAIX PAR HENRI URTIN

Le samedi 25 novembre, la Société d'Etudes Philosophiques a tenu dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Sciences sa première séance de la saison. M. Henri Urtin, dont nos lecteurs connaissent déjà la manière pour l'avoir appréciée, a fait une conférence sur « Le Problème psychologique de la Paix ». Nous allons nous efforcer d'en retracer en quelques mots les lignes essentielles.

Pour M. Urtin l'instinct de conservation, égoïste par nature, est en définitive à l'origine de toute collaboration sociale. C'est pour s'assurer les avantages de la collaboration de ses semblables que l'individu s'impose à lui même des restrictions, des usages. Ainsi prennent naissance clan, famille, province, nations, systèmes unifiés tour à tour par un ensemble d'obligations morales. Après les guerre entre clans, les vendettas familiales, les guerres féodales, les guerres nationales, qui marquent une pacification par échelons, on aboutit à une unification juridique de plus en plus large.

C'est une unification juridique universelle que Wilson voulut assurer par la S. D. N. En fait celle-ci a été un échec. Pourquoi? M. Urtin s'est efforcé de l'expliquer par une critique purement dialectique.

Pour Bergson l'union de deux sociétés n'est possible qu'à l'intérieur d'une société plus vaste. Tel serait le cas d'une union Européenne. L'unité lui semble impossible sur le plan mondial comme ne s'opposant à rien.

Doit-on pour atteindre à l'unification juridique du monde adopter une autre méthode ?

M. Urtin, s'inspirant de travaux de juristes comme Léon Duguit ou Alfred Espinas sur le conflit du droit subjectif et du droit objectif, trouve le sentiment déterminant du désir de pacification, de collaboration, dans la prise de conscience par les individus du fait de l'interdépendance collective. Il faut donc tenir compte des habitudes familiales, nationales etc... prises par l'esprit et nécessaires à la compréhension de la solidarité universelle. En un mot l'idée de paix ne doit pas se fonder sur un absolu idéologique, mais sur une nécessité psychologique.

C'est ainsi que Keyserling, écartant le primat des idées générales, veut atteindre l'universel par le singulier. C'est en constatant l'insuffisance de la solidarité nationale que l'homme sent la nécessité d'une solidarité plus large. Aussi l'humanité serait-elle amenée à admettre la coexistence nécessaire du patriotisme et de l'humanitarisme, non pas dans un ajustement restreignant l'un ou l'autre, mais dans la plénitude des deux sentiments qui s'enrichiraient l'un par l'autre dans une commune progression.

L. G. G.

Fondé en 1863 **CRÉDIT LYONNAIS** Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.485 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux-Port

◆

Ses Coquillages

Sa Bouillabaisse

Ses Grillades

◆

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

◆

ECLAIRAGE

CHAUFFAGE

CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles, Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE Téléphone : D. 56-50

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

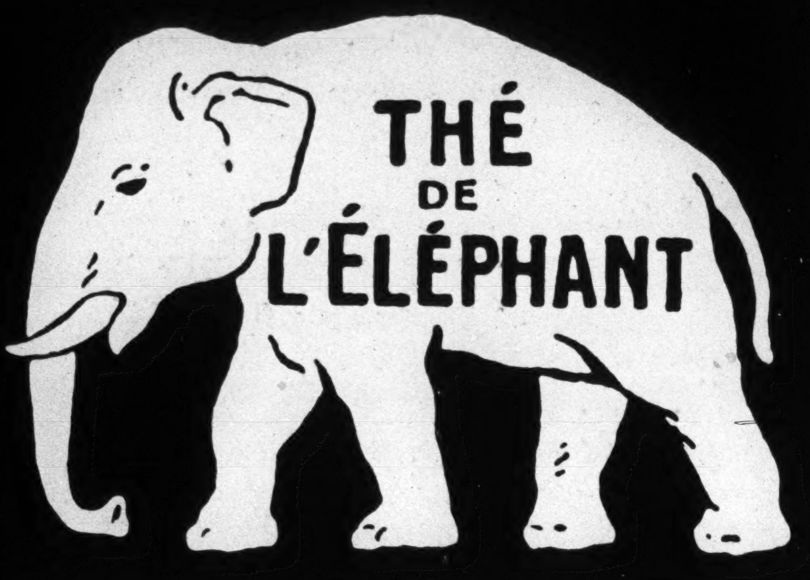
VUE SUR LE VIEUX PORT TÉLÉPHONE : D 72-70

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON 148, rue Sainte MARSEILLE

Remorquage de Haute Mer - Sauvetage

FOURNITURE D'EAU DOUCE AUX NAVIRES



P.L. DIGONNET & Cie Importateurs

MARSEILLE - LE HAVRE

MAGASINS

L. DEWACHTER Jne

2, Boulevard Dugommier

MARSEILLE

VÊTEMENTS

LA RÉSERVE

MARSEILLE

Téléphone : 2.01

R. C. 42.721

PALACE-HOTEL

La Perle de la Côte Provençale

Restaurant de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie

Propriétaires

Appartements Confort Moderne.

Terrasses et Jardins magnifiques.

Dominant la fameuse Corniche et son Golfe merveilleux LA RÉSERVE de Marseille est considérée comme un pèlerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte d'Azur.

COIFFEUR POUR HOMMES

DUPONT

16, Boulevard Dugommier

(descente de la Gare)

Grands soins pour la coupe de Cheveux et taille de Barbe

Lettre de Zagreb

CE QU'ON APPELLE « PROPAGANDE FRANÇAISE »

Répondant à une préoccupation commune, l'*Europe nouvelle* a ouvert une enquête sur la propagande française et ce qui a été fait pour la connaissance de la France à l'étranger. On a pu douter récemment encore de l'efficacité de l'effort accompli, examinons là concrètement. Du point de vue de la Yougoslavie, ses aspects sont particulièrement intéressants parce qu'il s'agit d'un état:

— ami et allié de la France et où lui semble promise une situation favorable;

— où, par contre, le jeu séculaire des forces historiques complexes s'ajoute aux difficultés d'une situation intérieure plus dramatique que jamais et qui influe directement sur la situation de la France;

— où les mêmes rivalités internationales s'affrontent comme à la veille de la guerre, mettant à nouveau la France en face d'adversaires qu'encourage souvent sa propre carence.

Il y a quelques mois l'Europe nouvelle jetait l'alarme non sans raison, soulignant l'insuffisante connaissance de la France à l'étranger et de l'étranger par la France.

Il y a quelques temps Sa Majesté le roi Alexandre Ier déclarait à un journaliste français que la France n'a besoin d'aucune propagande en Yougoslavie, où elle est aussi aimée qu'il y a 20 ans.

Essayons un bilan.

A. De l'effort pour faire mieux connaître la France relèvent des œuvres crées après guerre; Instituts français à Belgrade, Zagreb et Ljubljana, Sociétés d'amis de la France « Cercles français », etc... Ces cercles organisent des cours et réunions, des bibliothèques et salles de lectures particulièrement alimentées par des dons français, des représentations théâtrales, expositions et concerts, etc.... Leur nombre est d'environ 60: dans les provinces occidentales il a spontanément doublé en dix ans — bien que l'appui matériel français ait été progressivement diminué. Ceux de Maribor, Sarajevo, Skoplje, Split, Varazdin sont parmi les plus actifs.

Les Instituts, notamment celui de Zagreb le premier organiquement rattaché à l'Institut d'Etudes slaves de Paris, sont des organes de relations universitaires, dans la mesure de leurs modestes budgets, et grâce à la collaboration de divers services français d'expansion et de relations intellectuelles, ils réalisent un programme d'échanges réciproques: conférences d'Université, boursiers et voyages d'études, documentation scientifique.

Dans ce domaine, la France donne plus qu'elle ne reçoit, mais la réciprocité des échanges s'accentue et en justifie les progrès.

L'activité de ces organismes récents beaucoup moins bien dotés que des institutions similaires d'importance moindre, a bénéficié au début d'une liberté relative dont l'inévitable codification de toute « administration » risque de compromettre les heureux effets. Ils n'assument qu'un aspect intellectuel et scientifique des relations entre les deux pays!

B. Leur véhicule essentiel est la langue: son extension conditionne au-delà de

leur progrès dans le monde celui de toute l'expansion française. Le prestige et la situation morale de la France ne sont certes pas liés à la connaissance du français: on peut aimer ce qu'on ignore, mais cette affection versatile vaut-elle un ralliement conscient ? La propagande en faveur d'une notion de la France est liée à l'expansion de la langue. Le juste bilan en Yougoslavie n'en est ni particulièrement brillant, ni exagérément attristant. Voyons ses principaux aspects:

1. L'enseignement officiel a rendu le français obligatoire dans les écoles secondaires: dans les provinces de l'ex-Monarchie, c'est un progrès au détriment de l'allemand, mais cet enseignement souffre de l'insuffisance des cadres, des restrictions budgétaires, etc...

Des cours complémentaires organisés à Zagreb par l'Institut français, en province par les cercles, n'y ont que particulièrement remédié. Leur organisation est difficile: l'administration ne les encourage pas toujours; une population scolaire pauvre n'en fait pas les frais, le milieu social en contrecarre souvent l'effet. Faut-il ajouter que les programmes officiels imposent comme auteurs français?... Cervantès!... l'enseignement religieux ou privé soumis aux mêmes conditions est assez mal outillé. Il se trouve difficilement dans telle grande ville, un Français diplômé susceptible de donner des leçons demandées de toutes parts : plusieurs anglais entreprenants se sont faits une situation en propageant leur langue; même après guerre le Français s'exporte peu volontiers sans contrat: or, qui peut lui garantir le succès ?

Pourtant dans l'ensemble du pays, si les résultats sont inférieurs à notre attente, la situation du français s'est améliorée par rapport à 1914; ce progrès est surtout sensible dans les provinces occidentales: l'effort français seul n'y remédiera pas, les Yougoslaves doivent y aider. Il y va de leur intérêt autant que du nôtre.

Deux chiffres résument le progrès à Zagreb: 30 étudiants de français en 1923, 150 en 1933. Un cours à l'Institut en 1923, mille élèves en 1933.

2. Ces élèves ne trouvent dans aucune librairie de cette ville aucun des livres de classe français nécessaires. Cet exemple illustre la carence de notre organisation commerciale: on achète bien, en les payant vingt sous de notre monnaie ! les principaux quotidiens de Paris, mais on ne trouve que difficilement quelques centaines de livres, dont la liste scandaliserait également le pédagogue, le critique littéraire ou le moraliste. Nos éditeurs ne savent souvent ni placer leur marchandise ni soutenir la concurrence étrangère malgré la qualité reconnue et le prix modéré du livre français.

D'où mille difficultés pour les études, la lecture, la diffusion des idées. Un séminaire d'Université qui recherche la Romania, une douairière éprise de P. Bourget, un fanatique de A. Gide ne trouveront guère que par Leipzig ces livres nouveaux ou d'occasion. Il n'y a en Yougoslavie qu'une librairie partiellement française, et si les Yougoslaves jugent notre vie spirituelle par les livres français que leurs fournissent leurs librairies, ils sont autorisés à ne guère l'admirer...

3. Même carence et mêmes conséquences en ce qui concerne le disque, le film, la Radio. L'an dernier, sur 422 films importés, on en compte 100 Ufa, 98 Fox, 69 Paramount: il n'y en a pas 10 français. Statistique 1932. Le *Million* de R. Clair n'a pas fait ses frais; *Les Croix de bois* n'ont pas été la bonne affaire qu'attendait l'agent pour la Yougoslavie. L'exploitant des cinémas quand il ne

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser : à **MARSEILLE,** au Siège Social, 5, rue Beauveau ;
à **PARIS,** Agence Générale des Passages, 3, Boulevard Malesherbes ;
Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, Rue de la Victoire

Rendez-vous du Monde Elégant et des Affaires.

Brasserie de Strasbourg

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

Restaurant de 1er ordre ouvert après le spectacle

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

Sa nouvelle création :

"EMBASSY"

Entrée Rue Vacon

Salle luxueuse. - Dîners avec Orchestre.

Société Marseillaise de Crédit

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis
Succursale à PARIS : 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

INDUSTRIE - NAVIGATION
FOYER DOMESTIQUE

36, rue Chateauredon, MARSEILLE

Téléph : Colbert 85.09

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD

FERRONNIER D'ART

150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL GRAND CHEMISIER

5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)

FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT

Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

Le Relais de l'Empereur

(OUVERT TOUTE L'ANNÉE)

Hôtel historique restauré - Restaurant de Premier Ordre
Cuisine et Cave réputées - Confort moderne - Prix modérés
MONTÉLIMAR, sur la Gde Route Natle - Tél. 2-89

MIROITERIE
Société Anonyme

Établts NUGUE

76, Rue d'Italie, MARSEILLE.
Ancienne Maison Maurice NUGUE

La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

peut accuser la production française et quand il n'a pas réservé par contrat et avec son agent berlinois la bande allemande... s'en prend au public que dépayse le parlant français.. Mais *Don Quichotte* en français triomphe avec Chaliapine. c'est donc moins une question de langue que de qualité. Meilleur et moins cher, le film français serait plus fréquent et aiderait indirectement nos précepteurs.

De même le disque, etc... Les relais commerciaux que l'on conserve paresseusement de l'ancienne Europe, desservent maints intérêts français: le problème commercial, dont on néglige trop la portée de propagande, conditionne directement le progrès de la langue, des véhicules de la pensée, et de l'idée elle-même.

Les programmes de nos stations de Radio, sont réputés médiocres dans toute l'Europe Centrale: trop d'amusements, de conférences politiques, médiocres exécutions et choix discutable des parties musicales. On n'écoute pas nos postes et, les raisons commerciales aidant, on n'achète pas nos appareils. Tant pis pour nos disques trop rarement entendus ou nos produits trop rarement vantés à l'heure de la réclame.

Tout est solidaire: l'élève laborieux formé à nos cours connaitrait mieux la France si son haut-parleur ou son journal l'y obligeaient mieux.

Malgré les mille difficultés, en égard à la situation d'avant guerre, la connaissance de la France en Yougoslavie a fait des progrès surtout sensibles dans les provinces occidentales, détachées de la monarchie austro-hongroise: on ne saurait les mesurer à une francophile réelle surtout dans les régions orientales, mais qui peut être ne nous suffit pas et ne se suffit pas à elle-même. L'opposition reste assez nette à des orientations culturelles antérieures qui, sous concert d'un internationalisme conventionnel et d'une universalité de culture fallacieuse, s'affirment d'une façon parfois agressive. C'est tout un chapitre que je ne saurais aborder ici des tendances intellectuelles yougoslaves dans le cadre européen. Les affections méritées ou conquises par la France et sa culture largement humaine doivent donc être soutenues d'un effort, croissant si l'on tient compte des difficultés accrues qu'il rencontre, et épaulé davantage sur une organisation souvent déficiente, des grandes activités nationales le livre, la Radio, la presse, etc... Sous son double aspect en apparence contradictoire, — difficultés locales, et l'importance internationale — la vie politique yougoslave exige de part et d'autre un effort concerté et total pour maintenir les positions acquises et en assurer le progrès organique.

La France n'est pas agressive. Quant l'économiste Sombart proclame à Zagreb sous les auspices d'une Sté des Amis de l'Allemagne au zèle bien naïf ou bien inopportun que la France receleuse de tout l'or du monde est responsable de la crise universelle... on n'en peut que sourire: il est des excès qui, déshonorant leurs auteurs, déconsidèrent les témoins...

Mais notre sagesse ne nous dispense ni de prudence ni d'initiative.

J'indiquerai brièvement un aspect accessoire essentiellement artistique, de l'inadaptation de nos efforts de propagation à l'étranger dans des circonstances souvent variables.

Nos virtuoses *musicaux* sont peu connus, après dix ans d'efforts: seuls les plus réputés ont chance de succès... J. Thibaud ne trouve pas à Zagreb, une salle digne de lui et n'ai-je pas entendu des connaisseurs douter d'A. Cortot parce

que le Musikleksikon — allemand — lui consacre une notice très inégale à sa vraie grandeur.

Les efforts des agences, la valeur des artistes, le rôle souvent utile de l'A. F. E. D. E. A., se heurtent à autant de préjugés que de difficultés réelles...

Une réputation ne s'improvise pas: à Belgrade presque autant qu'à Ljubljana on croit à la supériorité germanique en musique, russe en arts scéniques : si nos insuffisances n'en sont pas seules responsables; nos vraies valeurs n'en sont pas moins victimes.

En arts plastiques par contre, le rôle central de Paris est volontiers reconnu : l'ensemble de la création artistique en France, la diversité de ses tendances et la fécondité de sa libre fermentation séduisent et instruisent. Nous en avons donc par des expositions d'art français classique et moderne, et d'abord de gravures du XVI[e] au XX[e] siècle préparé la présentation en Yougoslavie. Une exposition d'art contemporain a été accueillie avec sympathie en 1930 à Zagreb: de Bonnard à Hanmick, de Signac et Matisse à Lhôte et Picasso, elle évoquait cet art qui justifie la supériorité plastique de Paris.

Il était légitime de présenter ensuite à Belgrade, 1932, et Zagreb 1933, nos tableaux d'art strictement « français », excluant de Masereel à Zak et Pascin les peintres de Paris que le beau Musée du Jeu de Paume groupe aux « écoles étrangères » encore que notre histoire littéraire plus accueillante se vante du grec Moréas, du belge Verhaeren ou même du suisse Rousseau — la langue des peintres est-elle moins internationale que celle de ces littérateurs ?

Mais il a fallu constater ,à nos frais, que l'étranger friand avant tout de l'Art français moderne dans sa totalité, s'intéresse peu à son seul aspect national ou s'affirment les qualités infécondes de notre académisme.

Pour avoir écarté les « métèques » inconsidérement reniés par un critique vieilli, l'Expansion artistique française fait renier par le public yougoslave le dogme de la souveraineté artistique de Paris et tel critique croate, qui en 1930 la proclamait, regrette en 1933 de pouvoir en douter...

Retenons en, que dans chaque domaine de notre expansion artistique, si l'on tient un juste compte des vrais trésors français, on ne saurait ne pas tenir compte des curiosités effectives de l'étranger. Propager, c'est enseigner non endoctriner.

Au-dessus de ces problèmes limités un grand fait: l'insuffisance de notre information nous nuit et de notre effort de documentation c'est là le domaine d'une « propagande » décidée, et son aspect réel.

La presse pose un double problème: on reproche à nos quotidiens leur information insuffisante, leur manque d'intérêt pour les grands problèmes nationaux dont l'issue n'est pas indifférente à nos propres intérêts, ou leur attitude parfois... conventionnelle. Mais qu'y faire? leurs lecteurs seuls peuvent modifier cet état de fait, le veulent-ils ? Techniquement par contre, que d'initiatives possibles dans la documentation de l'étranger: si tels quotidiens yougoslaves utilisent volontiers des clichés allemands, que ne leur en fournissons-nous ? Question d'organisation et de rapidité. Au lendemain des raids triomphants de nos aviateurs, une courte note, aucune illustration. Mais avant même que le Bremen ait atteint New-York son triomphe s'étalait en notes, en chiffres, clichés, dans toute la presse : Aucun service de presse ne fera agréer des papiers tout faits. Mais pourquoi n'en avons nous pas un qui fournisse en 48 heures les éléments d'une réponse quand un

L'APÉRITIF DE QUALITÉ
PIKINA
AUX VINS DE FRANCE
FABRIQUÉ PAR PICON et Cie

Société Française
de
Peintures & Vernis
Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél. : D. 40.60 (3 lignes)
— 3 USINES —
Peinture Hippocampe
» Étoile de Mer
» Astérie
» Ferrolégine
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca
PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART
crée l'atmosphère de la femme.
Marseille Alger

LE GRAND HOTEL
66, La Canebière, 66
vient d'ouvrir sa luxueuse BRASSERIE
LA CANEBIÈRE

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez

MÉNÉLIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "
Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "
Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

◆

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition
de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulevard Paul Peytral

◆

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE
Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN
CHAUFFAGE CENTRAL

journal yougoslave expose un mensonge allemand sur le sérum de Lubeck, ou même la Légion étrangère?

L'attitude de nos publicistes ne nous nuit pas moins que celle de nos reporters. Pour une enquête consciencieuse, que de récits de voyage baclés, écrits d'une chambre d'hôtel, selon des avis intéressés, ou dans une crise d'estomac!

L'étranger susceptible ne pardonne ni l'erreur orthographique ni les statistiques confondues, ni la conclusion patriotarde. J'ouvre nos périodiques du mois dernier: tel voyageur prend le « ban Jelatchitch » pour quelque chose comme un « général de brigade », tel autre confond Serbes et Croates pour expliquer le conflit serbo-croate, telle voyageuse académique entend de son autobus, les ours et les loups sur la route de Cettigne! Nous n'avons pas le privilège de ces erreurs: mais la réputation traditionnelle de la science allemande fait moins amèrement critiquer ce Lexikon qui ampute la Yougoslavie de son plus grand artiste Mestrovic et la Slovénie de son meilleur écrivain Cankar — ou ce professeur qui donne de la littérature yougoslave une explication « centrifuge » insoutenable et préfère à Molière une comédiographe serbe médiocre. Raison de plus pour nous surveiller.

Ce qu'il faut retenir de ces critiques c'est l'extrême susceptibilité des nations « jeunes » regroupées sur le vieil échiquier d'une Europe nouvelle leur volonté d'être étudiées avec conscience, décrites avec objectivité, et jugées hors de l'absolu.

Nos voyageurs du Second Empire servaient les intérêts français en rapportant des pays slaves du sud des enquêtes consciencieuses encroe utilisables: le journalisme gâche maintenant nos écrivains enquêteurs: un prix Goncourt ne qualifie pas pour comprendre un problème politico-national.

Rien ne nuit davantage à la France que l'imparfaite connaissance dont on l'accuse, souvent à bon droit. Et on ne l'étudiera, par représailles, que dans la mesure ou elle-même donne l'exemple de l'enquête impartiale courtoise.

Tel est le rôle, telles sont les conditions d'une propagande française raisonnée: tache complexe, où tout est solidaire.

La Yougoslavie de 1919 est venue aux cultures occidentales et surtout à la France dans un grand mouvement de sympathie politique et de curiosité intellectuelle: les déceptions ont été multiples; les difficultés locales en ont aggravé et nuancé la résonance; le redressement en notre faveur est à la fois fonction de nos efforts minutieux d'organisation, d'une attitude critique sympathique conforme à nos traditions démocratiques, et d'un apaisement général des esprits auquel contribue notre politique européenne.

Nos Instituts aux budgets infimes, nos vieilles institutrices laborieuses, nos journaux parfois effarants, nos grands chefs en sont les facteurs souvent inconscients et solidaires.

On fait pour toute la Yougoslavie infiniment moins d'efforts que pour tel pays du Proche Orient où le présent condamne progressivement une situation séculaire exceptionnelle; et ne parlons pas de tels grands pays voisins où de puissants courants rendent vaine notre « propagande » au compte-goutte.

Présentement les efforts d'organisation officiels accusent un succès limité, mais certain: l'expansion de la langue, desservie surtout par une carence commerciale multiple, est satisfaisante si on tient compte des difficultés locales et si on la compare à la situation faite dans les pays voisins.

Raymond WARNIER.

high life tailor

65, La Canebière
MARSEILLE

COSTUMES POUR HOMMES

- - MAISON DE PREMIER ORDRE - -

Dépôt de Burberrys

Chronique Musicale

La saison printanière de musique à Paris n'a pas brillé d'un vif éclat. Chaque année voit revenir les *Ballets Russes*, toujours intéressants certes, mais peu renouvelés et des galas wagnériens avec chefs d'orchestre et chanteurs allemands. La population parisienne comporte des éléments friands de ces spectacles prévus, dont l'attrait est puissant, mais éprouvé. Je connais, pour ma part, des familles cultivées qui y prennent un plaisir annuel et le font partager à leurs enfants dès que ceux-ci arrivent à l'âge d'y être sensibles. Cela est fort bien. On rencontre aussi à Paris, de fin avril à début juillet, des touristes fastueux qui applaudissent avec joie ces festivités cosmopolites. Malheureusement, la crise mondiale a diminué le nombre de ces amateurs internationaux.

Dans tout ceci, cependant, je ne vois pas bien ce que le mélomane de fortune moyenne, mais de curiosité éveillée peut attendre de tels programmes. Je ne vois pas bien, également, ce qu'y gagnent les musiciens français. Je n'apporte, dans cette observation, aucune passion chauvine, ni même aucun sentiment patriotique alarmé. J'ai le souci simplement de voir offrir à nos compositeurs et aux œuvres françaises, des moyens d'exécution et une présentation égale à ceux qu'on offre aux œuvres et aux compositeurs étrangers. Je ne serais pas très éloigné de penser aussi qu'en ce printemps où Paris reçoit la visite de nombreux voyageurs, ceux-ci ne seraient pas fâchés d'y entendre de la musique française. Si je passais, en ce moment, deux mois à Berlin, ou à Milan, je ne perdrais pas une soirée à écouter *Samson et Dalila*.

Cette remarque ne s'applique pas seulement aux concerts, mais aussi aux théâtres-lyriques. L'Opéra nous a donné, ces dernières semaines, *La Juive*, avec un certain luxe et une copieuse publicité. J'ai entendu, sans déplaisir, cette pieuse reconstitution, moins en musicien qu'en historien de la musique (qu'on me pardonne une formule dont la brièveté apparaît quelque peu prétentieuse) mais on ne peut considérer ce « grand opéra » comme autre chose qu'un spectacle sans émotion sinon faste et, au point de vue artistique, il s'agit infiniment plus d'une exposition rétrospective que d'un effort fécond. Ce genre de résurrection ne serait à sa place qu'à titre d'épisode au cours d'une série de créations intéressantes. Et ce n'est pas le cas.

Que dire de l'*Opéra-Comique?* Ses programmes ne sortent pas du verisme français ou italien et son attraction sensationnelle de la saison d'été «*Frasquita*» de Franz Lehar! Pour *Frasquita* on a galvanisé le public, inondé la presse de communiqués hyperboliques et, comble de l'horreur et de l'honneur, dérangé le Président de la République ! Le chef de l'Etat, dans notre république athénienne, ne témoigne à l'art lyrique qu'un intérêt parcimonieux. Il va officiellement à l'Opéra une ou deux fois par an et une fois tous les dix ans à l'Opéra-Comique. Eh bien! il est allé à *Frasquita*. Je ne conteste pas que l'opérette et particulièrement l'opérette viennoise ne plaise à une bonne clientèle bourgeoise ; je n'en déteste pas les attraits, dans le parc d'un casino, l'été. J'ai le souvenir de

soirées exquises, en Europe Centrale d'avant-guerre, bercées par la *Veuve Joyeuse*, mais il ne me serait jamais venu à l'esprit de faire partager mes émotions adolescentes à M. Armand Fallières qui présidait alors à nos pacifiques destinées. *Frasquita* est une mauvaise opérette, sans originalité, vulgaire, d'un hispanisme de bazar, et telle que si elle avait été signée par un compositeur français, nul n'y eût prêté attention autrement que pour déplorer, à son sujet, la décadence du goût musical dans notre pays. Frantz Lehar lui a dû la cravate de Commandeur. A qui donc, alors, donne-t-on les palmes académiques ?

Il nous restait un espoir. On nous avait annoncé, il y a plusieurs mois déjà, une *semaine musicale française*. Nous nous apprêtons déjà à entendre les plus belles pages de nos compositeurs, œuvres consacrées et œuvres modernes, à l'Opéra, au Théâtre des Champs-Elysées, etc... Nous nous réjouissons, dans un sentiment complexe d'égoïsme justifié et de noble fierté, à l'idée de goûter de rares émotions et, en même temps, de les offrir à nos visiteurs étrangers. Vains espoirs, illusions envolées ! La première semaine musicale française est reportée à l'année prochaine...

*
* *

Et, pourtant, quelles ressources magnifiques ne serions-nous pas capables de mettre en œuvre, en faisant appel, sans plus, à nos chefs d'orchestre, à nos exécutants, nos solistes, nos chanteurs, nos metteurs en scène, etc?....

La vigoureuse phalange de Walther Straram nous a donné à chacun de ses concerts du jeudi, de janvier à Pâques, à côté d'œuvres en passe de devenir classiques comme la solide *Symphonie* de Ferroud, ou les *Escales* de J. Ibert, une première audition. Et cette première audition ne révèlait pas chaque fois, évidemment, un chef-d'œuvre ni un musicien de génie, mais, chaque fois, une tentative intéressante, un exemple typique des tendances de la jeune école, et, souvent beaucoup mieux. Je citerai volontiers, à ce titre, parmi les derniers concerts de la saison, *Montanas del Rosello* de Mlle Henriette Roget avec orgue tenu par l'auteur, qui est une œuvre remarquable de belle inspiration, de goût, et déjà d'expérience et de vigueur. Le dernier concert nous a révélé une page nouvelle de M. L. Fourestier *Orchestique*, d'après l'Ame et la Danse, de Paul Valéry. L'auteur a réalisé ce tour de force de faire chanter une cinquantaine de lignes du Paul Valéry le plus subtil en soulignant le texte d'un accompagnement orchestral. Je ne saurais dire que tous les éléments de l'œuvre m'aient

HOTEL DE NOAILLES

LA CANEBIÈRE

Depuis 1689, séjour de l'Élite internationale.

Téléphone dans toutes les Chambres : C. 09-33

MARSEILLE

135 Chambres.
135 Salles de Bains.

ÉDITIONS DES " CAHIERS DU SUD "
10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

VOYAGES *PARU*

La Randonnée

(de France vers le Centre-Afrique)

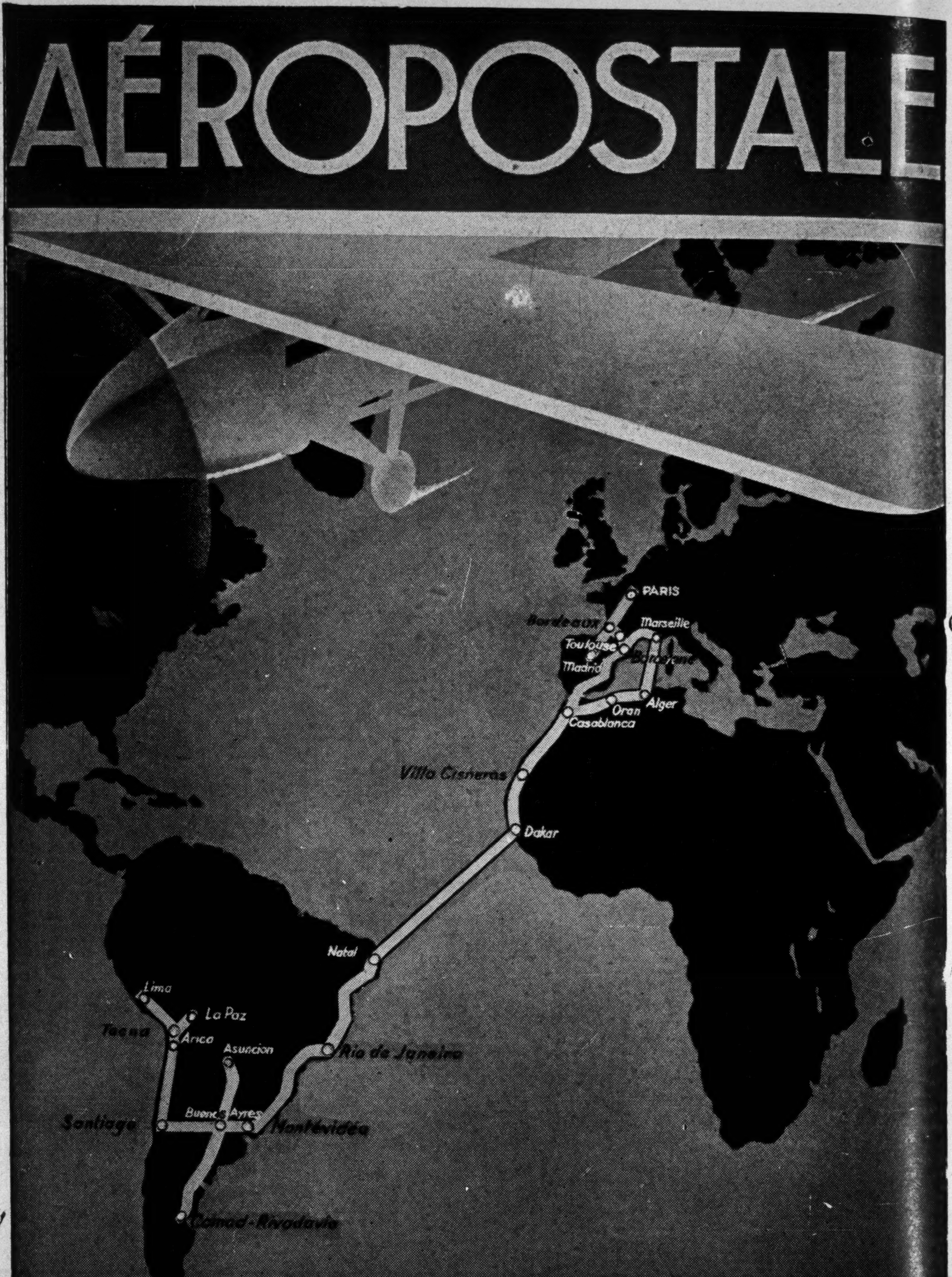
par

PAUL FABRE

Le récit le plus dépouillé d'un homme qui sait voir.

Édition originale, limitée à 1.000 exemplaires.

Un beau volume de 300 pages environ, au prix de **12** fr.



Les Avions de l'AÉROPOSTALE desservent l'Espagne, l'Algérie, le Maroc, l'Afrique Occidentale, l'Amérique du Sud.

Renseignements : Postes, Messageries, Passagers : AÉROPOSTALE, 93, La Canebière, MARSEILLE

Téléphone : Colbert 40-17, 40-22

plu également, malgré l'interprétation magnifique de Mme Germaine Lubin. Le début est très inférieur à la partie centrale et à la fin. Le commentaire musical est trop subjectif; j'aurais aimé un rappel discret, à l'orchestre, des cymbales ou des indications rythmiques quand celles-ci étaient évoquées dans le poème. J'entends bien que M. Fourestier a fait œuvre présonnelle et suggéré plus qu'interprêté son émotion, mais puisqu'il faisait chanter la page de Paul Valéry, il était tenu, semble-t-il, à plus d'obédience. Paul Valéry et les musiciens auront quelque peine à se pénétrer intimement, tant que Claude Debussy sera mort...

*

* *

Nous avons eu, enfin, en trois soirées, une glorification très belle de Brahms; Thibaud, Cortot et Casals et le quatuor Lener ont interprété les plus belles œuvres de sa musique de chambre. La soirée terminale était consacrée aux Concertos: *Concerto de piano en ré mineur*, joué par Cortot et dirigé par Thibaud, *Concerto de violon en ré majeur*, joué par Thibaud et dirigé par Casals, *Concerto en la mineur*, pour *violon et violoncelle*, joué par Thibaut et Casals et dirigé par Cortot. L'attrait un peu acrobatique que présentait cette triple direction n'était pas de qualité aussi pure que l'iinterprétation elle-même, mais la soirée dans l'ensemble, fut très belle, digne de Brahms et des virtuoses qui l'honoraient.

Claude LAFORET.

Fumez les Cigarettes

WEEK-END

GOUT ANGLAIS

de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Pour un Théâtre Méditerranéen

Le génie méditerranéen, pour nombre de bons esprits, c'est, exclusivement, le culte de la Forme.

La forme parfaite, définitive, aux contours nets comme un horizon marin.

Et dessous, rien. Un vide sonore.

Rien de plus arbitraire. Le mot *méditerranéen*, est victime des nombreuses tentatives des médiocres. Mais, à l'encontre de l'épithète « bien parisien », qui ne peut que caractériser une frivole banalité, une souriante impuissance, le mot méditerranéen est noble et vaste. Pourquoi, en même temps qu'un climat particulier, n'exprimerait-il pas l'homme, tout l'homme?

Pour nous, qui voulons que notre époque ait *son théâtre*, nous pensons que les mots n'ont pas de passé. Et que tout est à reconstruire. Les idoles creuses ont sévi partout. Du Midi au Nord, de l'est à l'ouest. Maintenant, elles tombent en pourriture. Il faut faire place nette, pour qu'on puisse entendre enfin la voix de notre temps.

On sent déjà l'obscure présence des forces neuves, pareilles à des eaux souterraines; demain, elles rompront les digues, elles seront des sources, des fleuves peut-être. Il suffira de quelques hommes, conscients de leur époque, riches seulement de leur foi.

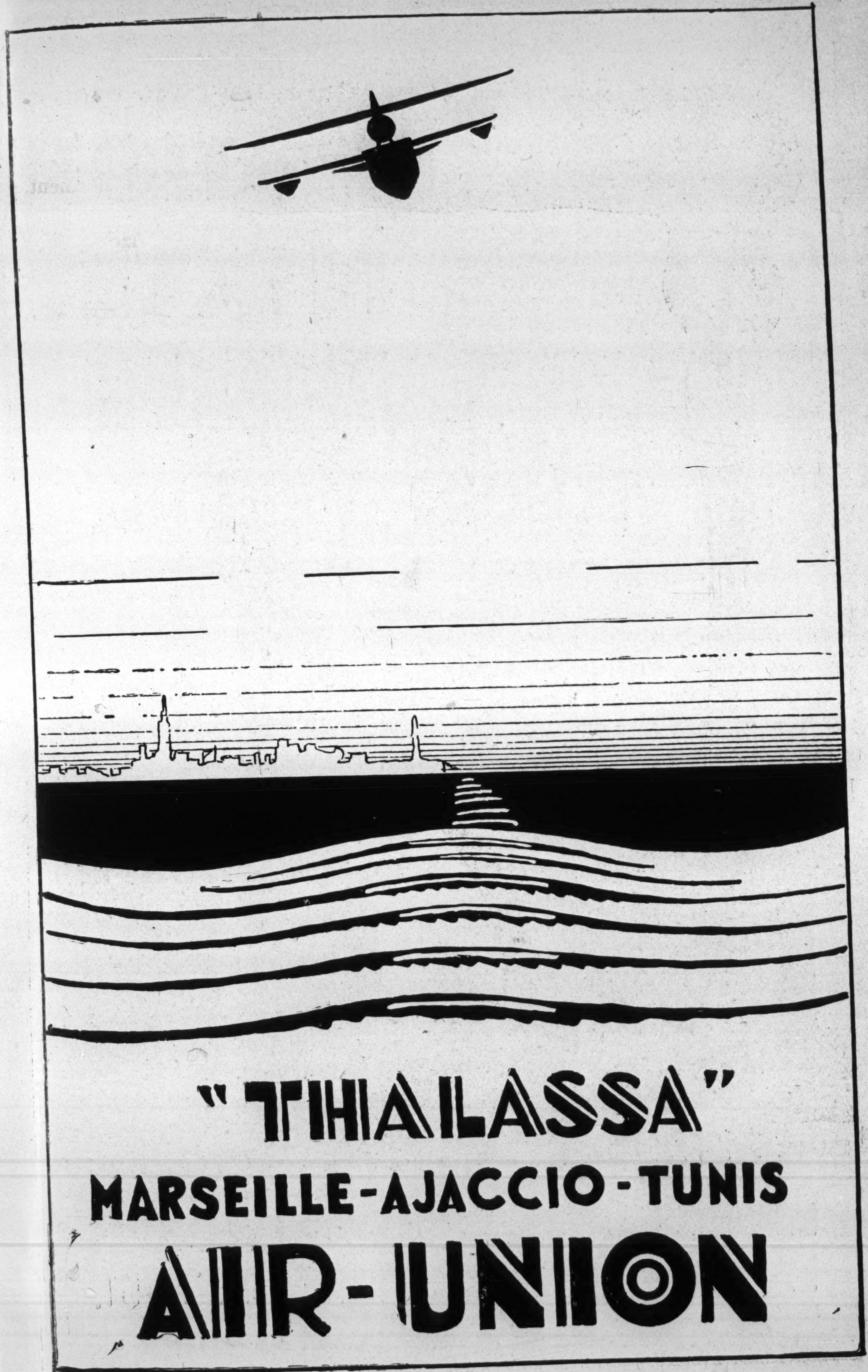
Cette foi nouvelle, voici qu'elle va créer, au bord de la Méditerranée, un théâtre où les races méditerranéennes modernes pourront exprimer leur moi essentiel. Un théâtre qui ne sera ni un jeu frivole, ni un grave divertissement pour mandarins, mais l'expression vivante des mythes d'une race et d'un temps. Comme les Grecs, comme les bâtisseurs de cathédrales, nous avons nos dieux. Ils sont en nous. A nous de les découvrir, de les nommer. Sans renier ni méconnaitre les grandes traditions, nous croyons qu'un art doit vivre, avant tout, de ses dieux. C'est donc toute une civilisation, de Gibraltar à la Mer Egée, que l'on convie à Hyères, pour qu'elle y apporte ce qu'elle a de plus profondément humain, sa conception actuelle du monde.

Un poète, un homme d'action, mène le jeu. Renaud Icard est un de ces hommes dont la ferveur triomphe de tous les obstacles. A peine le site choisi, « un décor naturel, dont la toile de fond vivante, déroulée des collines à travers la plaine, ferme son horizon sur la mer et les Iles d'Or », le futur Théâtre méditerranéen s'édifie. Une municipalité intelligente favorise l'entreprise, d'importants concours financiers sont acquis; les adhésions se multiplient, un grand Comité se constitue, dont font partie des personnalités marquantes de la littérature et du théâtre. Bientôt, sous la direction de l'architecte Tony Garnier, dont le nom est une promesse, l'idée sera devenue réalité...

Je salue l'espérance d'un théâtre méditerranéen qui exprimera notre vie moderne dans toute sa complexité, dans toute sa vérité.

Gaston MOUREN.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Renaud Icard, Tour-Ali, Caquire (Rhône) Téléph.: 36.


"THALASSA"
MARSEILLE-AJACCIO-TUNIS
AIR-UNION

Cie DE NAVIGATION
MIXTE
Cie TOUACHE
DE PORT-VENDRES
SUR
L'ALGÉRIE
DE MARSEILLE
SUR
L'ALGÉRIE
LA TUNISIE
et Croisières-Touristiques
AUX
ILES BALÉARES
MARSEILLE _ PORT-VENDRES
PARIS, 5 rue Edouard VII et Fg Poissonnière, 51.

A Paris : les Expositions

L'EXPOSITION GONCOURT

DURER ET REMBRANDT AU PETIT PALAIS

A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la Gazette des Beaux-Arts, M. Georges Wildenstein célèbre cet évènement en inaugurant sa galerie de tableaux par une curieuse « Exposition Goncourt ». Cette rétrospective prend tout son sens lorsqu'on sait quel collaborateur fidèle de la Gazette fut Edmond de Goncourt pendant trente quatre années. Les deux frères y publièrent leurs principales études sur le XVIIIe siècle.

C'est avec un grand zèle et un soin pieux, qu'un essai de reconstitution de la collection Goncourt a été réalisé. Le catalogue de cette exposition, admirablement composé, est enrichi de notes des Goncourt. N'essayant pas de rivaliser avec ces écrivains à la verve extraordinaire, nous nous servirons de leurs observations.

Le *portrait d'Edmond de Goncourt*, représenté ici en simple et placide bourgeois par de Nittis, ou encore son portrait par Rafaelli ne nous satisfont pas. Celui de Carrière, aussi étonnant que cela puisse paraître, nous paraît mieux correspondre à ce sentimental révolutionnaire, peut-être est-ce simplement parce qu'il l'a peint les sourcils froncés, la moustache hérissée. Les deux inséparables sont représentés par Gavarni et Félix Valloton. Et afin de bien nous convaincre qu'aucun art n'est étranger à ces deux artistes un charmant portrait de *Jules de Goncourt enfant en travesti* par Edmond de Goncourt.

La fameuse maison d'Auteuil que le Conseil Municipal vient d'offrir à l'Académie Goncourt (et qui me semble loin de l'esprit de ses fondateurs qui ont craint de donner le prix au « Voyage au bout de la nuit ») revit sous tous ses aspects grâce à de nombreuses photographies. C'est le jardin, la façade, le vestibule encombré de japonaiseries, la salle à manger « une vraie boite comme je les aime et où ne se voient ni murs, ni plafond sous les tapisseries ». « Dans ce petit salon est la plus grande partie de mes dessins, qui couvrent encore les parois du grand salon, montent et descendent l'escalier, remplissent les cartons dans cette chambre et cette autre et se répandent ainsi par toute la maison ». Si nous sommes loin de cette esthétique, si cette conception du cabinet de l'amateur avec l'horreur du vide, nous semble insupportable, nous abandonnons toutes critiques devant la réunion de ces dessins; résultat de la passion de ces collectionneurs, qui se sentaient capables de « désirs homicides » pour obtenir une œuvre.

C'est Chardin, Boucher, Cochin, Saint-Aubin, Fragonard « le maître du songe », sa peinture est un rêve — le rêve d'un homme endormi dans une loge d'Opéra ».

Une autre salle est consacrée aux objets d'Extrême Orient, aux *foukousas*,

aux *kakemonos*, aux peintres Outamaro, Hokousaï, aux peintres des ciels roses et des « Maisons vertes ».

*
* *

MM. Groncowski et Gilles de la Tourette nous présentent les trésors souvent insoupçonnés du Petit Palais. Il semble que l'on ne sache pas toujours que la collection Duthuit léguée à ce musée est une des plus riches qui soient en gravures de Dürer et surtout de Rembrandt. Ces œuvres jusqu'alors groupées par sujets nous sont présentées pour la première fois dans leur ordre chronologique.

De Dürer toute la série de l'*Apocalypse*, le premier cycle de gravures sur bois publié en 1498 avec un texte allemand et latin ; puis viennent la *Grande Passion* et la *Vie de la Vierge*, qui sont ses principales œuvres de jeunesse. Dans l'Apocalypse, Dürer a pu laisser libre cours à toute son extraordinaire et formidable imagination ; ce ne sont que chevauchées fantastiques, visions mystérieuses, monstres horribles. Puis ses œuvres les plus célèbres, *Le Chevalier de la Mort* (1513) *La Mélancolie* et le *Saint Jérôme dans sa cellule* (1514). L'artiste en Dürer est très souvent doublé d'un savant comme nous le prouvent les études de monstres, de canons, de chars comme dans le *Triomphe de Maximilien*.

De Rembrandt, une série de gravures qui sont presque toutes des originaux d'exceptionnelle beauté et d'une très grande rareté. La plupart de ces épreuves présentent le grand intérêt de figurer dans leurs différents états. Des œuvres du début, comme *le portrait de sa mère* (1628), ou son *propre portrait au bonnet fourré*. Au centre de l'exposition sont groupées trois œuvres maîtresses de l'artiste : le *Prince Jean Six*, la *Présentation au Temple* et le premier état de *Jésus guérissant les malades ou la Pièce dite aux cents florins*.

Germaine SELZ.

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

Bijoux de **Style** - **Horlogerie** de **haute précision**

Dépositaire exclusif des **Montres ROLEX**
et des **Montres PATEK Philippe,** etc.

TÉLÉPHONE : D. 48-76

BÉTON ARMÉ

TRAVAUX PUBLICS
OUVRAGES D'ART

ÉTABLISSEMENTS

BOUSSIRON

10, Boulevard des Batignolles, PARIS

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES

Cie de Fives-Lille

Chaudières
Appareils de levage
Chaudronnerie

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis, 54
MARSEILLE

L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

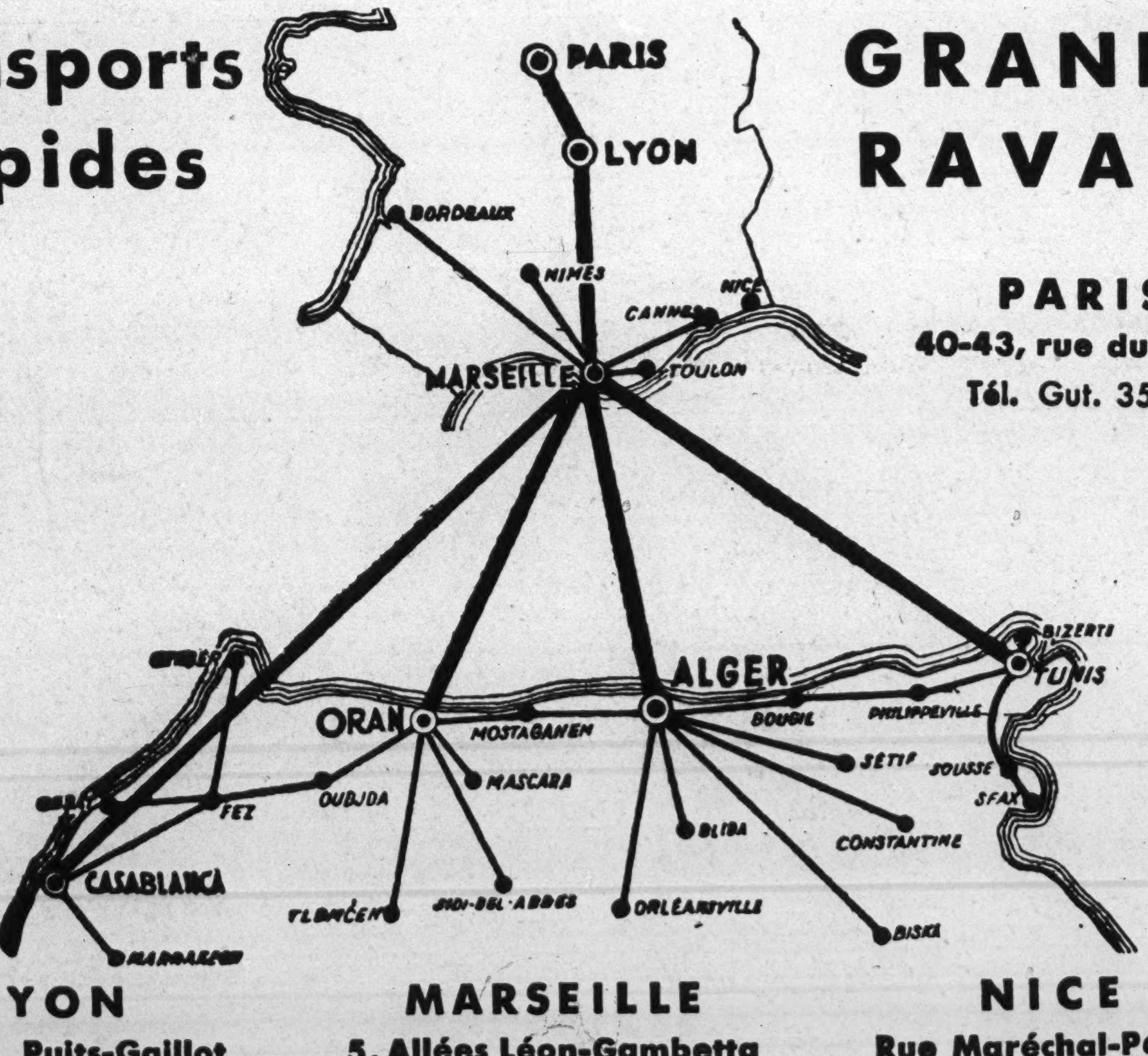
P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & C°, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

Transports Rapides

GRANET RAVAN



PARIS
40-43, rue du Caire
Tél. Gut. 35-51

LYON
5, Rue Puits-Gaillot
Tél. Burdeau 22-67

MARSEILLE
5, Allées Léon-Gambetta
Tél. C. 68-46 - 68-47

NICE
Rue Maréchal-Pétain
Tél. 38-69

Machines Parlantes

Columbia nous présente un fort intéressant essai de Théâtre phonographique. Il s'agit de l'adaptation, en six disques, de l'*Hamlet* de Shakespeare. C'est, à ma connaissance, la première fois que l'on réalise un enregistrement semi-intégral d'une grande œuvre dramatique; aussi devons-nous accorder toute notre sympathie à une tentative originale. L'entreprise était malaisée; par ses dimensions, par ses développements poétiques et philosophiques, l'œuvre de Shakespeare se prête mal au découpage; je me plais à reconnaître que l'adaptateur, M. Jean Variot, ne s'en est pas trop mal tiré. A part quelques longueurs dans la scène burlesque des deux fossoyeurs, longueurs rendues insupportables par le ton vaudevillesque des acteurs, l'harmonie de l'ensemble a été respectée. Il faut une main légère pour toucher aux chefs-d'œuvre sans les mutiler. Le décor sonore de M. Eugène Bigot est sobre; c'est une grande qualité; combien on déplore que le grandiloquent Ambroise Thomas n'ait pas montré la même discrétion à l'égard de Shakespeare !

Signalons aux réalisateurs une difficulté inhérente au micro, et dont ils n'ont pu complètement triompher: *la confusion des voix*. Il faut à l'auditeur une grande attention pour *identifier* dans un dialogue — et à plus forte raison dans une scène à plusieurs personnages — *celui qui parle*. C'est là un inconvénient sérieux, que j'avais éprouvé naguère à l'audition d'une scène du *Duel*, jouée par Alexandre et R. Montaux (*Odéon*) ; les deux acteurs étaient excellents; mais leurs timbres n'étaient pas suffisamment différenciés, et une confusion regrettable s'ensuivait. Il faut que chaque acteur, par la seule qualité de sa voix, puisse imposer *la vision* de son personnage, de telle sorte que l'auditeur le moins attentif ne se puisse méprendre. Dans la distribution d'*Hamlet*, seuls y parviennent, Polonius et le Spectre, le premier par le caractère particulier de son jeu, le deuxième par son timbre de basse noble. J'aurais souhaité également plus de simplicité dans le ton des personnages; il y a, là aussi, des exigences spéciales au micro; on ne doit pas jouer en vu de la seule audition, comme l'on joue sur une scène; l'expérience seule pourra nous renseigner sur ce point. Toutefois, quelques scènes atteignent au pathétique le plus vrai; écoutez la prière du Roi que le remords torture, pendant qu'Hamlet balance s'il doit ou non le tuer à ce moment; sans cris, sans emphase, par la seule sincérité des sentiments exprimés, le drame atteint à une beauté émouvante.

Je souhaite que cet *Hamlet* reçoive un bon accueil du public. Cet effort mérite d'être poursuivi. J'aimerais assez, pour ma part, que les adaptateurs nous donnent bientôt une *Comédie-Ballet* de Molière et Lully; si j'en juge par les scènes déjà réalisées par *Gramophone* (entr'autres, les scènes du *Bourgeois Gentilhomme* jouées par Denis d'Inès) l'entreprise présenterait moins de difficultés et donnerait, je pense, des résultats encore meilleurs.

Et puisque je vous parle de théâtre phonographique, je signale aux admirateurs de notre Célimène nationale le beau disque qu'elle vient de donner à *Polydor*. C'est dans une scène de *Sapho* que la grande comédienne déploie toute

l'émouvante magie de son art. Il est difficile d'écouter ce beau disque de sang-froid.

Yehudi Menuhin enregistre chez *Gramophone,* avec le London Symphony Orchestra, et sous la direction de l'auteur, le *Concerto en Si mineur* d'Elgar. C'est une œuvre séduisante, d'un romantisme qui date un peu, mais fort bien écrite pour l'instrument. L'interprétation du jeune virtuose est, comme toujours, un prodige d'intelligence musicale.

Le même orchestre, dirigé par Léo Blech, nous donne une étincellante version de l'*Ouverture d'Obéron.*

Chez *Polydor,* l'Orchestre Lamoureux exécute l'*Ouverture de Gwendoline.* Je note également, pour les fervents de Massenet, l'enregistrement des *Scènes Pittoresques* par l'Orchestre Philharmonique de Berlin; la gravure en est très bonne; j'aurais toutefois souhaité plus de délicatesse, plus d'élégance, une sonorité moins poussée, mais plus fluide.

*
* *

Giuseppe Lugo continue à nous faire admirer sa splendide voix dans son répertoire habituel. *La Tosca* (De deux beautés égales) et *Werther* (Lied d'Ossian) sont cette fois les prétextes de ses prouesses vocales (*Polydor*). On peut ne pas aimer le genre, mais il est difficile de contester qu'il lui convient à merveille.

Chez *Gramophone,* un disque émouvant de M. Singher, les *Lamentations d'Amfortas* (Parsifal). L'art de M. Singher est précis et sobre, sa voix très belle. L'orchestre n'est pas suffisamment indiqué pour mon goût personnel. La symphonie dramatique de Wagner admet difficilement ce privilège trop souvent accordé à la voix sur l'orchestre.

Notons également, avec sympathie, deux amusantes fantaisies vocales des Comedian Harmonists : *Die Dorfmusik* et *Jetzt trinken wir noch eins.*

Gaston MOUREN.

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. D. 47.16

APPAREILS ET DISQUES :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités chez **Phono Montgrand** MARSEILLE 24, rue Montgrand

COLUMBIA

Ecoutez les disques suivants :

R. Wagner : ***Le Crépuscule des Dieux (Voyage de Siegfried sur le Rhin).***

par le BRITISH SYMPHONY ORCHESTRA

Direction : *Bruno Walter.*

et

Une innovation intéressante :

Shakespeare : ***Hamlet.***

(*adaptation phonographique de J. VARIOT. en 6 disques*)

Le premier essai de Théâtre Phonographique.

EN VENTE CHEZ :

PHONO MONTGRAND **24, Rue Montgrand, 24**
MARSEILLE

Téléphone : D. 47-16.

Les Appartements en co-propriété

construits par

LA SOCIÉTÉ DES

Établissements BONNET

Société Anonyme au Capital de 1.000.000 de francs

50, Rue Breteuil, MARSEILLE

répondent à toutes les exigences

du Goût,

de la Technique,

du Confort.

ULTRAPHONE DONNE LE TON

ULTRAPHONE

Écoutez les disques suivants :

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE BERLIN

Strawinsky : *Feu d'artifice.*

Reznicek : *Donna diana.*

Mozart : *Marche turque.*

J. Strauss : *Marche persane.*

Deux airs de *Mahagonny* (Kurt Weill)

par Lotte Lenja et « The Three Admirals »

Sté ULTRAPHONE FRANÇAISE, 67, Bd Haussmann, PARIS

Musique Hot

L'excellent pianiste noir Garland Wilson, qui séjourna cet hiver à Paris, n'a pas voulu nous quitter sans nous laisser un témoignage durable de son talent et c'est ainsi qu'il a enregistré une de ses créations les plus réussies, *Blues en si bémol* (Brunswick 500.220), où ce talent se manifeste sous son jour le plus complet. Le jeu de G. Wilson s'inspire évidemment de celui de Earl Hines et, par delà celui-ci, d'Armstrong lui-même. Mais l'expression demeure néanmoins toujours très personnelle et on doit dire qu'il en est peu d'aussi séduisantes. Le verso, *Get up Bessie*, sans atteindre à une aussi haute qualité, contient de jolis passages. Le plaisir que procure l'audition de ces deux morceaux est réel et demeure vivace. Garland Wilson est incontestablement un grand artiste.

On sait que Cab Calloway jouit à l'heure actuelle d'une vogue considérable, que pour ma part je ne m'explique guère, et qu'il passe aux yeux de beaucoup pour le meilleur chanteur « hot ». Sans méconnaître les qualités d'une voix assez extraordinaire, il me paraît cependant excessif de la préférer à celle d'Armstrong ou même à celle de Thomas « Fats » Waller. Quant à l'orchestre qui accompagne Cab Calloway, il est de force moyenne et ne saurait être comparé à aucun des grands groupements. Touteois l'un et l'autre — le chanteur et son orchestre — accusent des progrès certains dans *I' ve got the World on a string* (Brunswick 9.339) où l'on peut porter à leur crédit, d'une part le charmant solo mélodique de la trompette, d'autre part le « vocal chorus » du chef qui, ici, se contient et ne « braille » pas littéralement à tort et à travers comme il le fait si souvent.

Mais voici une chanteuse de classe, que nous ignorions jusqu'à ce jour et dont nous avons ainsi la révélation : Joan Bowers. (L'étiquette porte Jean, ce qui donnerait à croire que c'est un homme; mais je suppose que ce prénom masculin a été mis par erreur pour Joan, car il n'y a aucun doute là-dessus, nous sommes bien en présence d'un voix féminine). On entend Joan Bowers à tout moment dans *Someone stole Gabriel's Horn* (Brunswick 9.332) où elle est accompagnée par les frères Dorsey, Jimmy plaçant sur la clarinette un de ses petits solos habituels, Tommy prenant quelques mesures au trombone. Joan Bowers possède une belle voix chaude et vibrante, et chante dans un style excellent.

Et maintenant, lecteurs, tenez-vous bien: Jack Hylton, oui Jack Hylton, vient de nous faire la surprise de produire un disque « hot ». Certes son *Saint-Louis Blues* (Decca F. 3.239) n'a rien de génial, il abonde même en passages d'un mauvais goût parfait (car il faut rendre cette justice à Hylton que, dans ce genre, il atteint aisément la perfection), souvent inutilement bruyants, et il est même à peu près impossible d'entendre la fin sans se boucher les oreilles. Mais enfin l'allure générale du morceau est « hot » et certains détails méritent une attention particulière, notamment les deux interventions de Philippe Brun à la trompette (le premier solo étant joué avec une sourdine et le second à pleine sonorité), exécutées dans ce style un peu contracté, un peu rageur si je puis m'exprimer ainsi, qui caractérise la manière de ce joueur, le très court mais agréable passage de piano de Billy Mun (qui, sur l'autre face, *Hyltonian*, nous donne une indication plus étendue de son savoir-faire), enfin et surtout le remarquable refrain vocal, chanté dans le plus pur style nègre.

Un autre orchestre européen, celui de Roy Fox, a fait récemment lui aussi, avec *You Rascal You* (Decca F. 2.805), des efforts très louables pour jouer « hot ». Du reste, ce thème, qui a si magnifiquement inspiré Armstrong et fort bien Red Nichols, Red Mc Kenzie, d'autres encore, se prête assez à une exécution « hot ». Dans celle de Roy Fox, il convient de citer les passages de la clarinette et de la trompette où l'on sent une bonne volonté... touchante, le refrain vocal, très satisfaisant. Les ensembles sont bien menés, le rythme, où domine la batterie, est bon. Par contre, j'ai moins apprécié le solo de violon.

Profitons de cette occasion pour indiquer que le meilleur jazz européen, celui de Spike Hughes, nous a offert une version parfaitement venue de *Dinah* (Decca F. 3.339). Spike Hughes est lui-même un contrebassiste de grande valeur, qui s'égale souvent aux plus réputés spécialistes américains. Dans ce morceau qu'il rythme incomparablement il fournit d'un bout à l'autre un travail formidable. A côté de lui le saxophoniste ténor Buddy Featherstonaught se signale dans un solo où il montre un beau tempérament. Les parties arrangées sont aussi très réussies. Bref, une fort belle exécution.

Néanmoins la meilleure réalisation de tous ces derniers temps est, de très loin, *Swing Low* (Brunswick 9.331) par l'orchestre de Duke Ellington. Le morceau possède cette belle couleur mélancolique et rêveuse dont Duke a le secret. C'est à Freddie Jenkins (trompette) qu'incombe l'exposé du thème, puis nous avons un long passage écrit pour saxos, coupé en son milieu par quelques mesures de Lawrence Brown (trombone) qui est égal à lui-même, Carney prend sur son saxo baryton le chorus suivant et le morceau s'achève sur une splendide improvisation de Johnny Hodges au saxo soprano (car c'est aussi à lui qu'incombent les solos de soprano et non, comme je l'ai écrit précédemment par erreur, à Otto Hardwick qui tient simplement l'alto dans les ensembles). Johnny Hodges qu'il prenne l'alto ou le soprano est décidément un musicien doué, qui pense « hot » d'instinct, et qui sait trouver pour cette pensée une expression toujours riche et nuancée. *Swing Low* est assurément une des plus belle pièces de Duke et je me permets d'en recommander très vivement l'acquisition à mes lecteurs. Je leur garantis qu'ils ne seront pas déçus.

Un autre Duke Ellington, *Jubilee Stomp* (Gramophone K. 6.776) est naturellement, lui aussi, très réussi. Sur un rythme ultra rapide, et pour lequel j'ai une secrète préférence car il est déjà en soi très jazz, les principaux solistes de l'orchestre exécutent une série d'improvisations auxquelles fait suite un dernier

GEBELIN

acquéreur de la Maison **MESSERER**

PIANOS

PHONOS

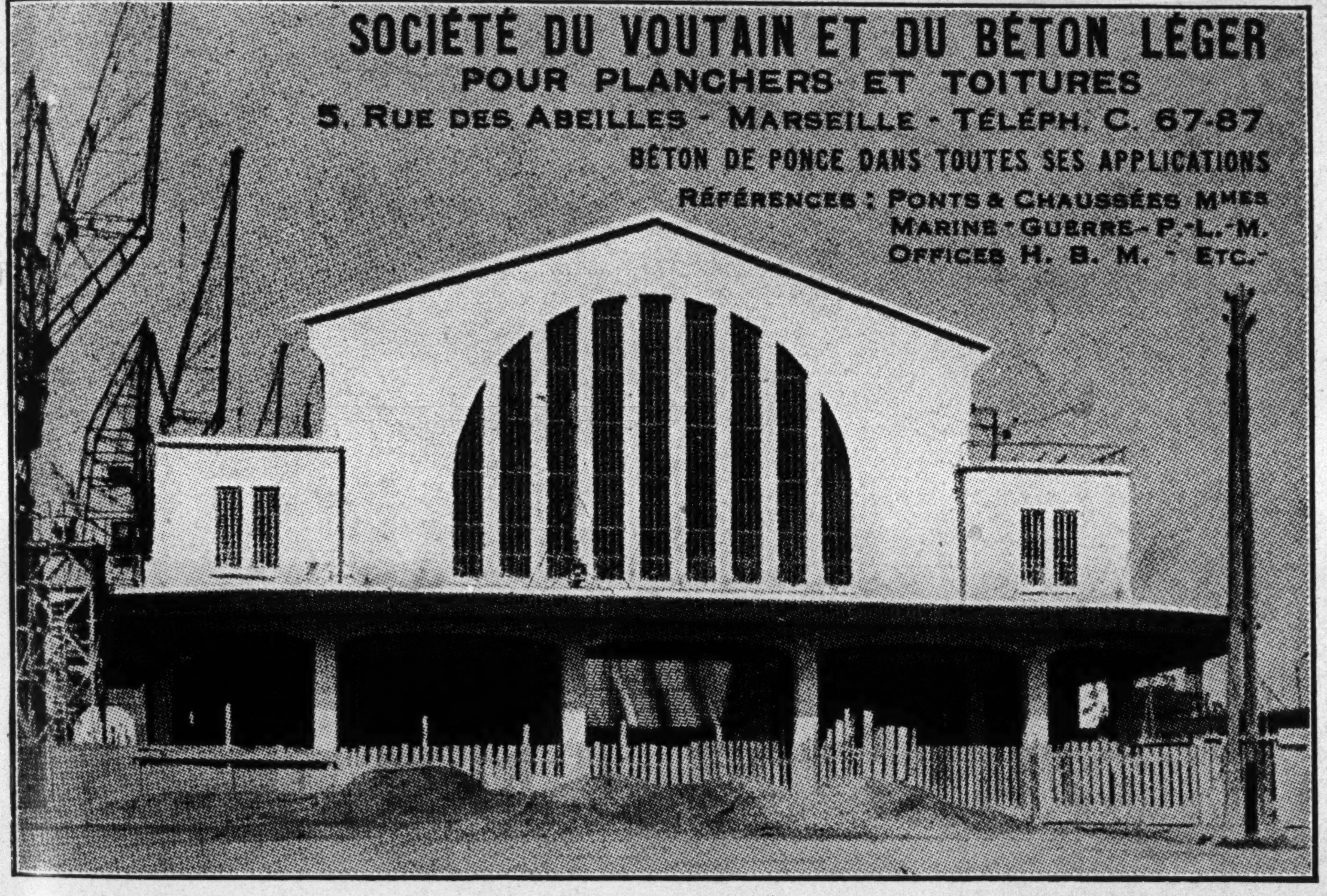
T. S. F.

Une seule adresse : **77, rue Saint-Ferréol, 77, au 1er.**

Entreprise TOURRE

Sté Anonyme au Capital de 1.200.000 Francs
36, Cours Lieutaud, MARSEILLE - T. C. 3096

CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
IMMEUBLES - BÉTON ARMÉ



CIMENTS
DEMARLE LONQUETY

SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s/-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

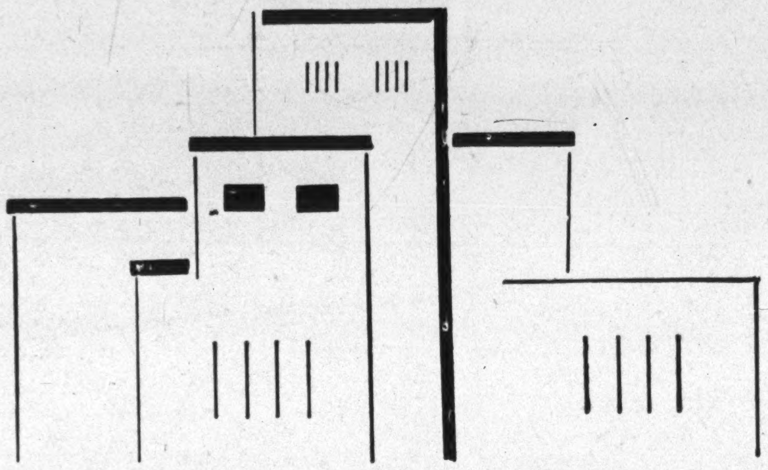
ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET Jh. RICORD

A. JALLUT ET M. CLAVÉ Succrs

S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES

MARSEILLE

TÉL. C. 27.43



CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES

BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

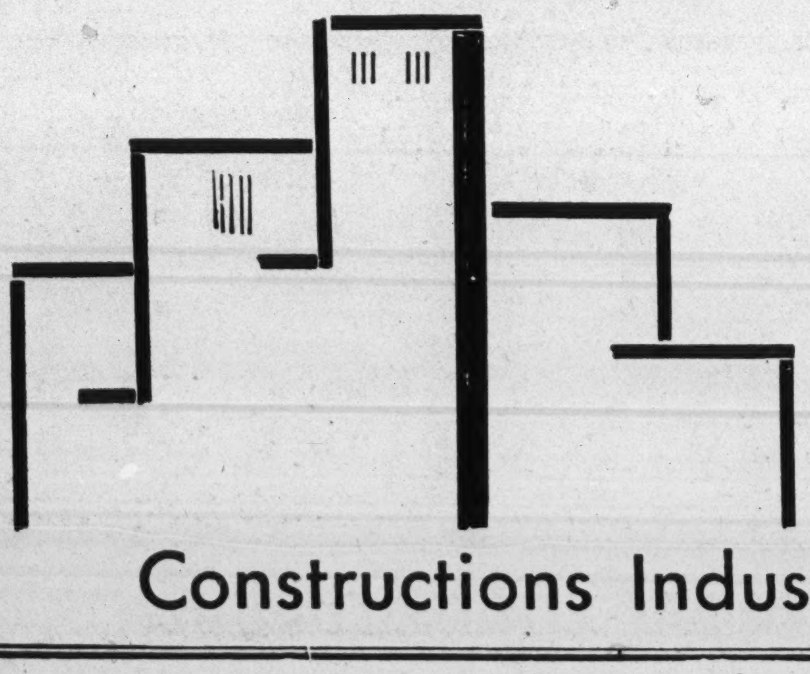
Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.

Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :

MARSEILLE

12, Rue Julia, 12

Téléphone : C. 66.59

R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

chorus d'ensemble, à la fois simple et vigoureux, où dominent les cuivres, avec une section de rythme dont la fougue va sans cesse en augmentant, Wellman Brand (contrebasse à cordes) et Sonny Greer (batterie) se distinguant tout particulièrement. On entend d'abord un long solo de Otto Hardwick au saxo alto qui, remplaçant ici exceptionnellement Johnny Hodges, expose le thème, puis Bubber Miley apparaît avec sa trompette bouchée, Barney Bigard, sur sa clarinette, fait admirer son beau style habituel, Tricky-Sam au trombone est convenable, ayant bien voulu laisser de côté sa sourdine, on entend de nouveau Otto Hardwick, ici mieux inspiré qu'au début, enfin Duke lui-même au piano clôt la liste. Très brillante exécution, se rapprochant plus que la plupart des autres morceaux de cet orchestre, de la conception hot classique, du fait que la plus large place est ici laissée à l'improvisation. Mais, grands Dieux, qui a donc choisi l'accouplement ? Car l'exécution de Fletcher Henderson qui figure au verso de *Jubilee Stomp* doit être certainement la plus mauvaise de cet orchestre qui compte pourtant tant de merveilleuses réalisations où l'on n'aurait eu qu'à puiser. Comme *Take me away from the River* n'a même pas l'excuse d'être « commercial », il faut renoncer à comprendre...

Georges PETIT.

Tél. Dragon 84.14

CINTRA, 6, Square de l'Opéra, **PARIS**
CINTRA, 167, Rue Montmartre. **PARIS**
CINTRA, 43-45, Rue de la Bourse, **LYON**
CINTRA, 4, Rue Beauvau, **MARSEILLE**
CINTRA, 3, Place Masséna, **NICE**
CINTRA, 11, Pl. Victor-Hugo, **GRENOBLE**

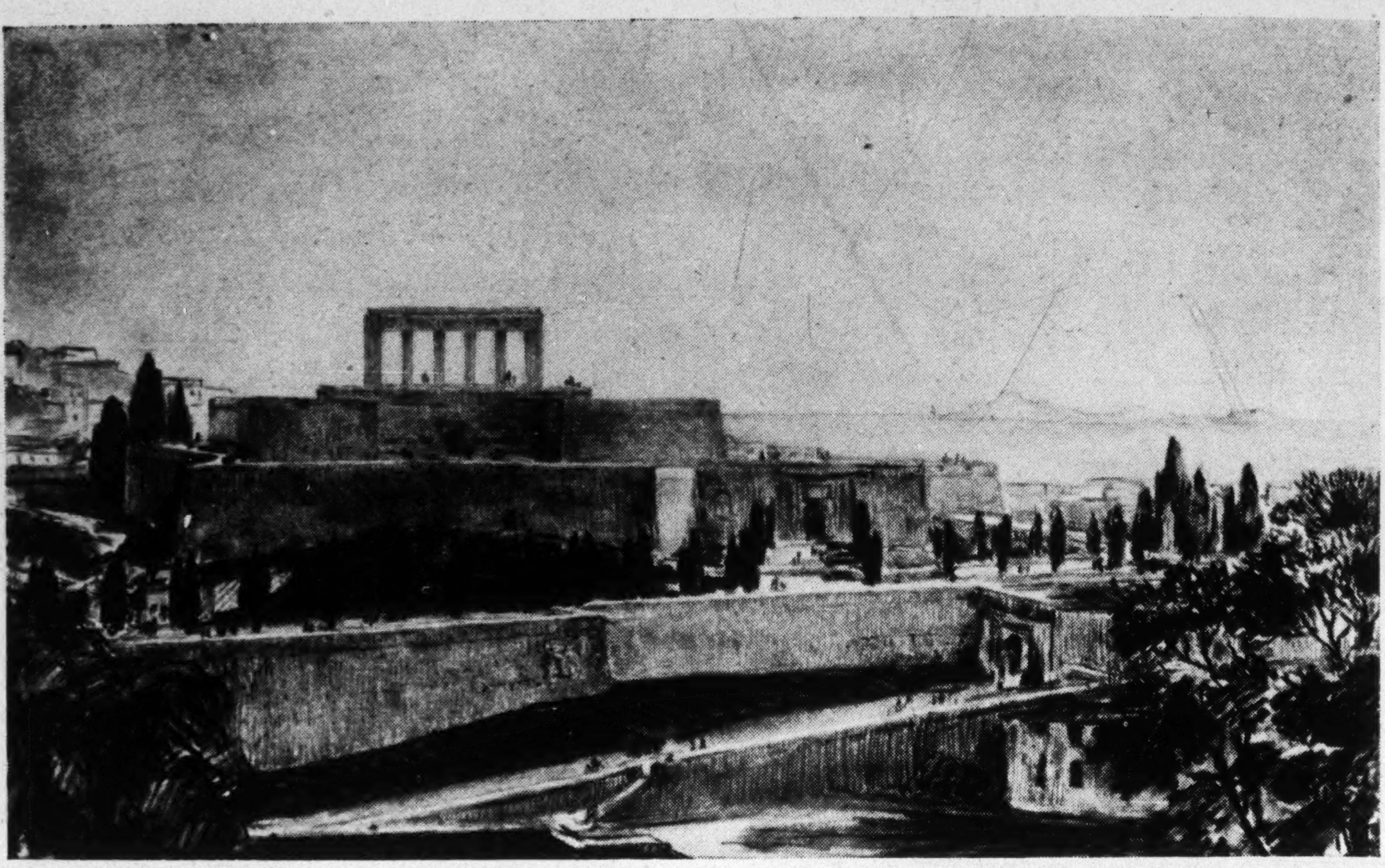
CINTRA

DÉGUSTATION

PORTO - SHERRY

CINTRA, Pl. du Revard, AIX-LES-BAINS
CINTRA, CHALON-SUR-SAONE
CINTRA, Casino Municipal, ALGER
CINTRA, Avenue Jules Ferry, TUNIS
CINTRA, 7, Bd des Etats-Unis, VICHY
CINTRA, 14 & 16, Rue de Paris, LILLE

4, Rue Beauvau
5, Quai des Belges
MARSEILLE



URBANISME

Pour un Monument de la Paix à Marseille

On s'est avisé ces temps derniers que Marseille n'avait pas son Monument aux Morts de la Guerre. Toutes les Communes de France ont le leur, bien en vue : il n'est pas de localité, voire de banlieue marseillaise où la ferveur populaire ne s'affirme dans le marbre, le bronze ou la pierre encore plus émouvante. C'est au point que cette piété si louable nous a valu la plus abondante érection de navets qui soient jamais sortis du sol français. On cite les monuments de Sartorio, de Janiot, de Maillol, de de Groux et surtout l'admirable groupe de Landowski à Alger ; mais en regard de ces réussites qu'on peut compter, que de pauvretés, de poncifs livrés en série à des municipalités embarrassées ou indigentes, que de banalités théâtrales, de super-coqs bien en toc (sont-ce là tes poussins Chanteclerc ?) que de guerriers inconnus de la Madelon et toute la défroque des idéologies fin de siècle, n'a-t-on pas vu reparaître en ce qui devait être une évocation de grandeur et de pitié ?

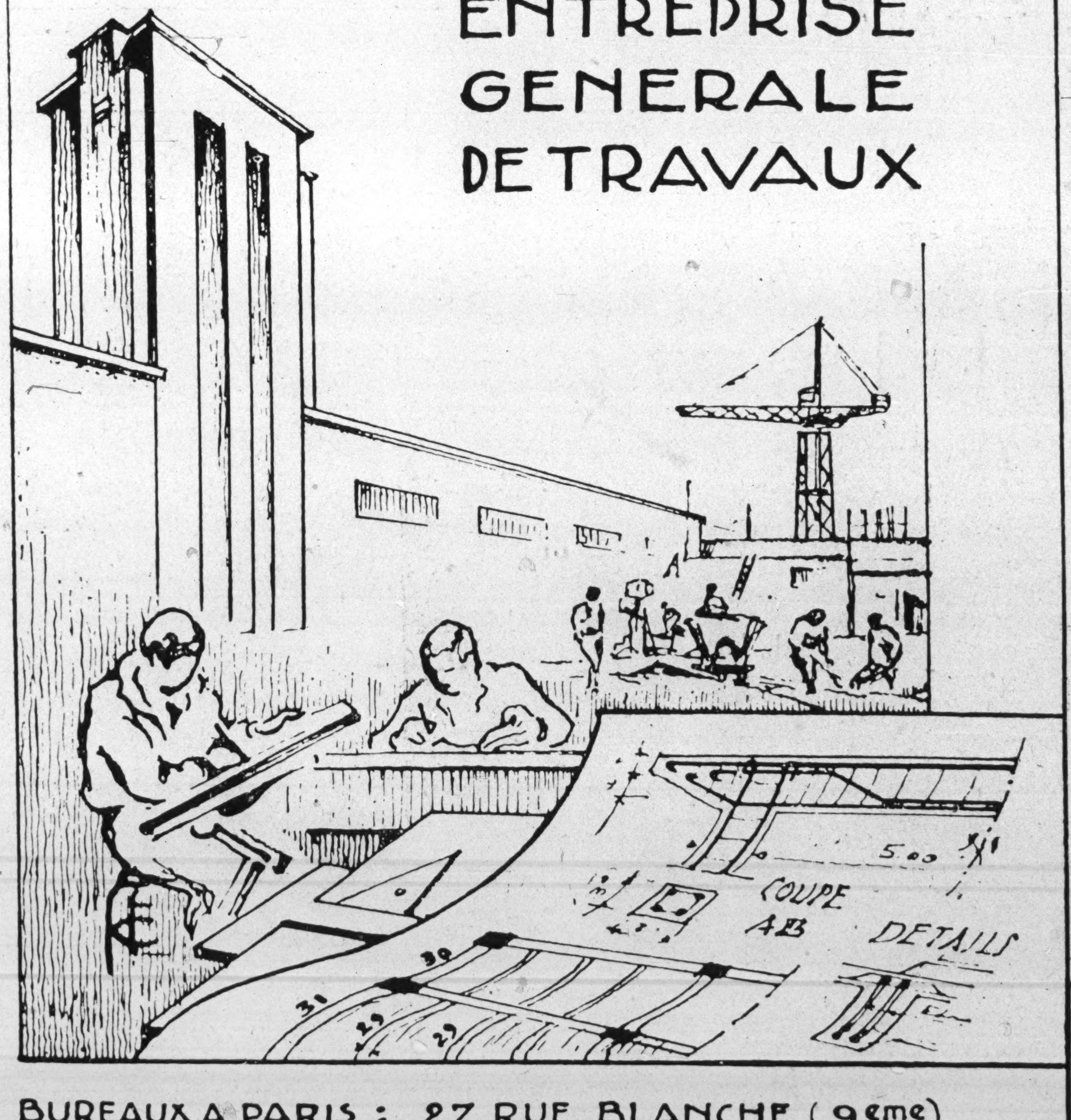
Si le pays garde avec noblesse le souvenir de ses morts, comment peut-il espérer prolonger ce culte dans les générations à venir par les vertus d'une telle iconographie ? On comprend dès lors que le problème rende perplexe plusieurs et que la perspective d'un monument aux morts, achevant cette ineffable plantation — monument qui doit exprimer la pensée de Marseille — fasse réfléchir. On a, ces temps-ci, envisagé des solutions diverses. Nous ne les discuterons pas, car chacune a ses mérites et répond à des nécessité du problème. Seulement, nous

LUGAGNE ET DE BOUILLANNE

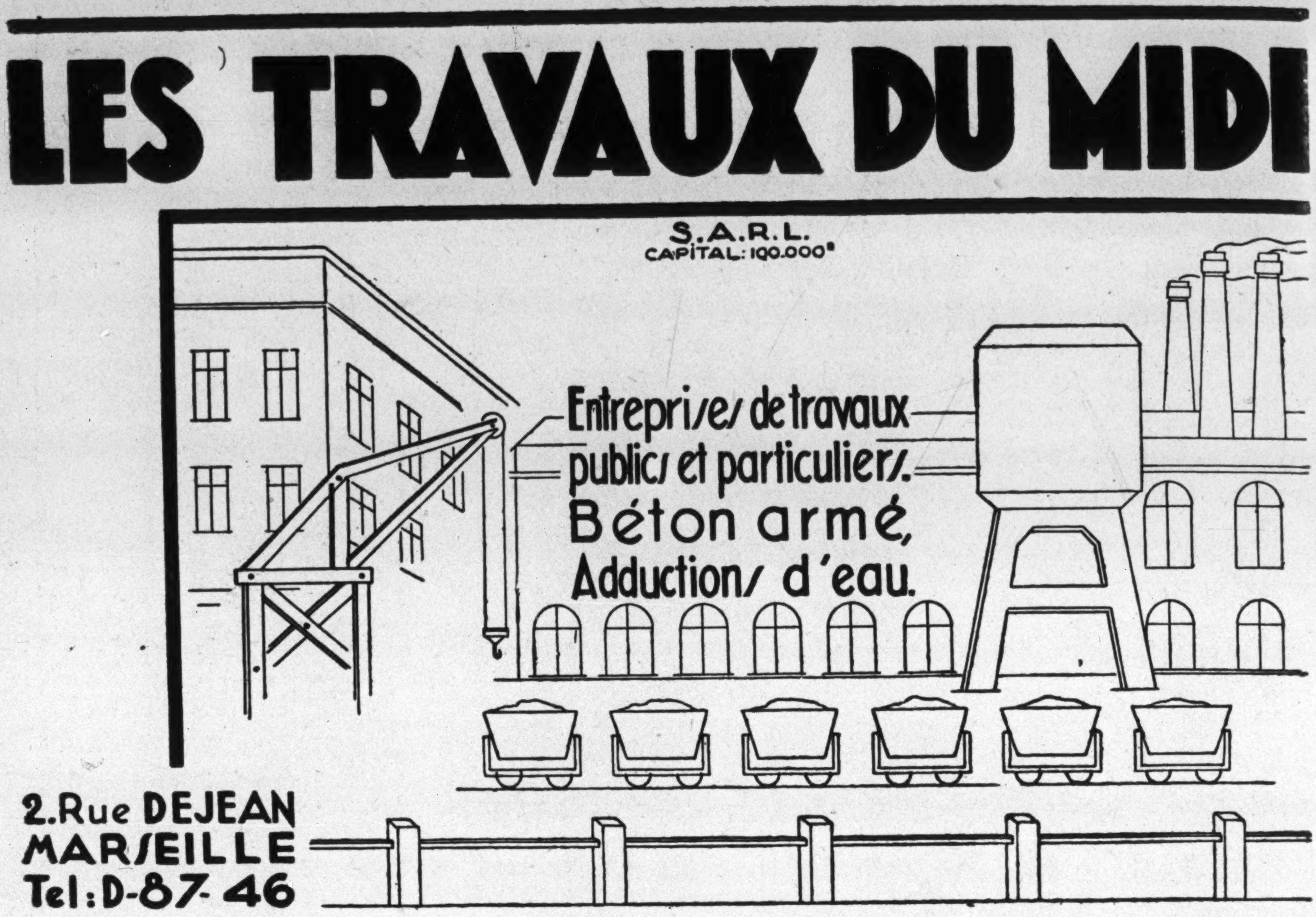
MARCEL de BOUILLANNE & Cie Successeurs
42 Rue Montgrand 42 MARSEILLE

Telephones D.50.00 & 52.34

ENTREPRISE GENERALE DE TRAVAUX



BUREAUX A PARIS : 27 RUE BLANCHE (9eme)
Tel. TRINITE 63.20


LES TRAVAUX DU MIDI
S.A.R.L.
CAPITAL: 100.000F
Entreprises de travaux publics et particuliers.
Béton armé,
Adductions d'eau.
2. Rue DEJEAN
MARSEILLE
Tel: D-87-46

ENTREPRISE
FRANÇOIS
FERRÈRE
MENUISERIE
D'ART ET DE BATIMENT
11.15. RUE DE VERDUN MARSEILLE . TELÉPH. 36.76

ne les jugeons pas à la mesure d'une grande ville. Nous pensons qu'avec un peu de bonne volonté, en songeant à ce que notre cité doit devenir, et en s'inspirant de sa grandeur future pour tout ce qu'il convient d'innover, il serait possible de les dépasser et peut-être d'atteindre à cette ampleur qui confère à une œuvre un sens humain plus large, parfois éternel.

Et, tout d'abord examinons le problème dans ses profondeurs puisque un monument est une idée qui a pris corps, un sentiment prisonnier de lignes magiques. Au lendemain de la guerre, on a voulu surtout célébrer les héros malheureux, les sacrifiés de la victoire. Et la douleur proche a fait parfois trembler un peu la main. Aujourd'hui, il s'agit plutôt d'honorer les meilleurs de la race, tombés pour qu'elle vive, les « fondateurs » au sens même où ils s'avèrent fondations d'un ordre nouveau, socle de la paix, secrète force d'une race pacifique.

Le monument qui doit perpétuer leur sacrifice, doit avant tout s'inspirer de cette pensée, rendre concrète l'image de puissance couchée, de grandeur silencieuse qu'ils représentent. Il doit évoquer ce rôle potentiel de soutien, d'assise morale : il doit être lui-même un *socle* aux lignes sévères, et comme nos morts portaient cet idéal de fraternité future qui donnait un sens à leurs souffrances, ce piédestal doit porter la seule figure que l'homme actuel puisse contempler sans gémir, celle de la Paix. Un Monument aux Morts doit être, par la volonté même des morts, un Monument de la Paix.

Ce socle, la ville nous le donne : sa configuration providentielle aveuglerait l'urbaniste le moins clairvoyant. Face à Marseille, dans la perspective de la Canebière, au milieu de la trouée lumineuse du Vieux-Port il s'élève couronné de larges degrés de pierre, ceint de bastions et de courtines : il porte parapets à créneaux et s'effile en saillants, beaux comme des proues. Celui qui conçut ces murailles fit d'une œuvre de guerre, œuvre d'art. Aujourd'hui Vauban mieux qu'un autre reconnaitrait dans notre dessein la seule utilisation possible de sa forteresse. Ce grand architecte militaire serait de nos jours, le premier urbaniste de France. Comme il sût mettre à ce rocher une coiffure de guerre à l'emblême du Roi, son maître, il l'ornerait aussi bien de façon plus coquette et plus seyante à nos besoins. Le bonnet de police à pans coupés se serait métamorphosé plus vite en toque fourrée de verdure et de fleurs qu'il ne le sera jamais en nos mains. Nous subissons encore la masse despotique du fort, la jugeant inutile et rigide — il ne nous est pas encore venu à l'esprit de l'accommoder avec grâce!

Or, Vauban savait le pouvoir éducateur des lignes. Ce n'est pas sans raison qu'il adopta cette architecture magistrale, ces plans qui gardent dans leur dureté même, une élégance: elle s'adressait à des soldats. Maintenant, il serait des premiers à vouloir accorder ces murs aux aspects plus humains d'une ville. Il aurait formé lui-même, cette génération d'urbanistes à qui nous devons les plus heureux ensembles urbains et, pensant avec son temps, peut-être en précurseur il aurait fait siennes les considérations du regretté Léon Jaussely, créateur de la moderne

TAVERNE CHARLEY

Ouverte après les spectacles.

20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

Barcelone, à qui nous devons cette admirable profession de foi de l'urbaniste :

. . . .

« L'Art de l'urbanisation est éminemment un Art du peuple, il n'y en a pas qui se trouve plus en contact avec la vie de tous puisqu'il est précisément le moyen de vie et d'évolution dans toute la Cité.

. . . .

« Un groupement heureux d'édifices, une place bien composée, une statue bien placée, un jardin bien situé font plus pour l'éducation que beaucoup de livres.

« Il serait bon que l'ornementation des rues ou des places, comme celle des édifices publics, servit à raconter l'histoire, la formation, la vie du peuple, de l'Etat ,de la contrée. Les œuvres d'art y gagneraient, car ainsi elles porteraient en elles-mêmes une logique, une raison d'être au lieu d'une apparence de frivolité. C'est que tous les jours le rôle de l'Art dans la société se définit davantage comme un moyen d'éducation tout en restant dans son but de jouissance spirituelle.

« Il serait possible comme autrefois de construire des portiques recevant de grandes fresques ou tableaux retraçant l'histoire du pays, la vie des hommes qui l'ont illustré, de construire des monuments symbolisant les faits importants de la race, l'amour de la patrie et de la liberté, le bienfait du travail et de la paix. En un mot, il serait possible de mettre à l'extérieur, de matérialiser tout ce qui améliore les masses, crée l'élan et l'enthousiasme de la foule, perfectionne l'individu, instruit le citoyen, fortifie le corps et l'esprit. Voilà la grande école, la leçon pour tous, et pour toujours, jeunes et vieux, élèves et professeurs.

« Ce n'est pas au Musée qu'il faut que le peuple aille faire son éducation d'art, c'est dans la rue, dans les jardins et les places publiques qu'il doit la trouver; tout dans l'aménagement, la décoration et la signification des édifices doit concourir à ce but.

« C'est la vie en plein air qui forme les peuples... »

Est-il décor plus beau pour la vie collective que celui des rampes et des terrasses du fort St-Nicolas ? Quel belvédère et quel majestueux jardin ce serait à la fois. Un des plus beaux points de vue sur la ville. Le regard y plonge par la Canebière et la divise comme un soc. Tout autour, le spectacle, inouï de couleurs et de thèmes s'ordonne comme une peinture de maître ancien. Que l'œil a de choses à découvrir, à lire dans le détail des ombres, dans la vibration des lignes ! C'est ici le grand livre d'or populaire, celui où s'inscrivent la geste de la ville en perpétuelle naissance, son effort émouvant pour retenir la vie, comprendre son rythme et ses désirs, pour garder, croisées sur son cœur, les routes du monde.

Nous avons déjà parlé de cette terrasse unique où peu de marseillais ont accès, écartés par une consigne qu'il serait temps de fléchir. Mieux encore, c'est la dé-

ACHAT
VENTE
ARISTIDE BEL
S. Anonyme
TRANSFORMATION
DE BIJOUX
JOAILLIERS
1, rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE
Tél. D 6506

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone : Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C.)

« Le Flambeau »
Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »
Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

NOEL & Cie.

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie

56 à 78, Rue de Lyon MARSEILLE

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41 3 lignes **Télég. : ATE Marseille**

Chauffage Central & Sanitaire

ÉTABLISSEMENTS

LA PHÉNIX INDUSTRIELLE

EBSTRUP & DORÉMUS

I. E. C. — École Polytechnique

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS SPÉCIALISTES

Nombreuses Références de tout premier ordre

85, Rue Saint-Sébastien, MARSEILLE — Téléphone D. 12-24

Ancienne Maison NICOLLE
fondée en 1830

ÉTABLISSEMENTS

A. Rebufat & Cie

Lustrerie
Bronzes
Ferronnerie
Plomberie
Electricité

pour :

la **Marine**
le **Bâtiment**
la **Décoration**

9, Rue d'Italie
Télép. C : 02.32
C : 02.34
MARSEILLE

Ateliers Viallard

Fondés en 1847

HENRI CARRERA

26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE
Téléphone : C. 16.79

Ferronnerie
Serrurerie d'Art et de Bâtiment

ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
siège social_ 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE

SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71. RUE MONTGRAND_MARSEILLE
LA SEYNE S/ MER (VAR)_CASABLANCA
RABAT (MAROC)

ARS 40 Rue Sainte

saffectation du fort qu'il faut obtenir, afin d'en ouvrir à tous l'enceinte et d'en faire une acropole. Sincèrement nous croyons ce projet réalisable. M. le Contrôleur Général de l'Armée, qui souhaite l'embellissement de Marseille, ne verrait pas d'un mauvais œil le retour de ces terrains à la communauté. Et disposant alors de ces plans suspendus, d'une admirable implantation, rien ne serait plus facile que d'y créer un parc qui n'aurait pas d'équivalent à Marseille. Avec le jardin du Pharo et le champ de tir qu'il faudra bien aménager de même, ce sera le plus bel espace offert aux loisirs du populaire, l'ensemble le plus harmonieux de pelouses, d'allées, de massifs, de tertres dénivelés, une sorte d'oasis aérienne, immense balcon sur la mer. Les derniers grands Jardiniers fils oubliés de Lenôtre pourront exercer leur art jadis célèbre à décorer cette sèche structure avec des verts étudiés, à varier les frondaisons, dessiner des rotondes et préparer avec soin ces abris de feuillages où la méditation comme l'amour goûtent leurs meilleures délices.

Ainsi, par rampes et plateformes successives, en suivant le chemin de ronde ou les sentiers qui de leurs méandres relieront les bosquets, on atteindra le niveau supérieur du parc, la plus haute terrasse d'où la ville entière développe ses lignes, joue mieux de ses lumières et semble suivre notre montée en se haussant au bord de l'horizon. Nous avons ici le plus grand calme: le spectacle accorde enfin les aspects changeants de la montée; la ville et la mer s'harmonisent; l'espace mêle tout dans sa rumeur, la machine, l'homme et le vent.

N'est-ce pas ici qu'il faut accueillir la Paix et lui montrer les travaux qu'elle favorise ? Ne peut-elle y poursuivre à loisir son rêve désirable et toujours troublé ? Il faut préparer ce haut-lieu comme un autel. Dressons à la Paix une portique en plein ciel où souffles et clartés pénètreront comme de libres messagers: ainsi les plus lointains hommages de la terre circuleront incessamment autour de son allégorie, dressée au centre du Portique. La galerie à double colonnade règnera autour de l'image si souvent mutilée, et la prière ou la louange monteront dans la demeure à claire-voie comme le seul encens qu'elle tolère.

Un portique comme les plus beaux d'Athènes, aux profils sobres et aux contours lumineux tant la lumière aime la matière glorieuse, c'est le monument souhaité. Jadis, on eut peut-être fait un temple aux déesses tutélaires, toujours farouches. C'était le temps où les promontoires s'éclairaient de blancs frontons.

Maintenant, un temple serait obscur pour celle que tout le monde appelle et veut voir. Cette divinité ne gagne rien au mystère. Elle grandit de se laisser approcher et comprendre.

On croira peut-être qu'il n'est plus question de nos morts. Nous n'oublions pas qu'ils sont le rachat douloureux de la paix. Ils en sont les victimes expiatoires,

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE
APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE C. 1874-1875.
Ad. Tél. : **ELECNAVAL MARSEILLE**

pourquoi n'en seraient-ils pas ici les gardiens? C'est pour cela qu'au bord de la voie sacrée, il faut leur dédier cette vieille tour transformée en lanterne funéraire qui se silhouette au nord par les beaux soirs sur la rougeur du ciel.

La Paix confiée à la garde des morts! On sourira peut-être de cette candeur. Qu'on nous pardonne une mystique dont il serait facile de tirer un enseignement, de montrer la force. Mais, laissant les spéculations, considérons seulement cette vision de la dernière pelouse encadrant un poème de colonnes et de corniches, où veille, pensée féconde, une statue. Et regardons alentour le paysage de soleil, de roches bleues et de paisibles fumées échappées aux milliers de toits. N'est-ce pas qu'une harmonie supérieure, comme une vocation, semble aimanter ce tertre, faire sur lui l'accord des nostalgies actuelles ? Ce centre lumineux où convergeraient tant d'espérances, où se tremperaient aussi tant de volontés en d'incessants pélerinages, il serait bien qu'on le vît à Marseille, que, de toutes les villes, la nôtre réalisât ce grand rêve humain sur l'ampleur d'une acropole. On a raillé le pacifisme de ce grand port. Son destin l'exige et ce sera sa gloire. Loin de l'excuser, affirmons-le dans la Prière plus moderne que de sveltes colonnes diront par tous les temps sur cette colline.

Gaston CASTEL et Jean BALLARD.

NOTES. — Nous avions déjà, en Décembre 1918, conçu avec nos amis Tournon, Sartorio et Carréra, le projet d'un Monument de la Marseillaise à la gloire des morts. C'est en somme ce projet, modifié suivant la courbe actuelle des esprits, que nous présentons aujourd'hui. Espérons que la lettre adressée à ce moment par Louis Pasquet, alors Président du Conseil Général et Sénateur des Bouches-du-Rhône, comportera sous la signature de M. Léon Bon la suite souhaitée plus haut.

— Notre ami J. Greber, le grand urbaniste à qui Marseille doit son plan d'extension et que tout récemment la publication de son rapport — magnifique volume — a mis en pleine lumière (Illustration du 6 Mai 1933) vient, aux dernières nouvelles, d'apporter des précisions et de fortifier nos espoirs relatifs au Monument aux Morts — nous disons de la Paix. Dans une lettre très circonstanciée, il nous fait part de sa conviction que le fort St-Nicolas pourrait faire l'objet d'une cession de la Guerre à la Ville. Les réparations urgentes nécessitées par les escarpements de la rampe St-Maurice vont porter cette question incessamment à l'ordre du jour des services d'urbanisme.

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23

MARSEILLE

Télép. : Dragon 00.34

François BOSSY et Maurice GENOUD

Entreprise Générale

Travaux Publics

Béton Armé

Rue de la Boétie PARIS

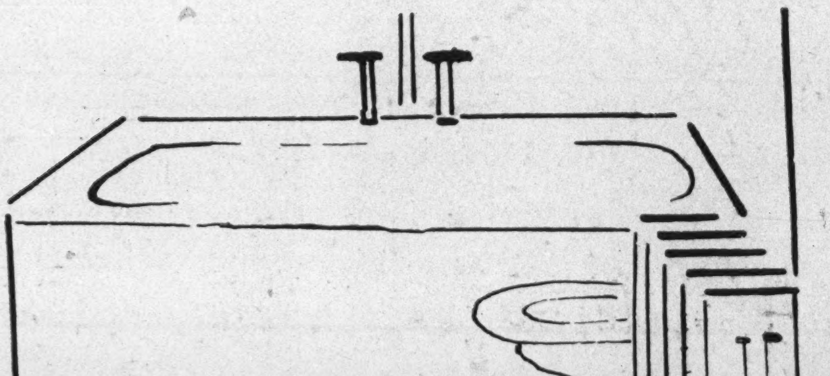
Honoré LAUREN

ENTREPRENEUR

Adductions d'Eau

Installations Sanitaires

Chauffage Central



Téléphone C. 64.93

MARSEILLE, 129, Avenue de la Capelette

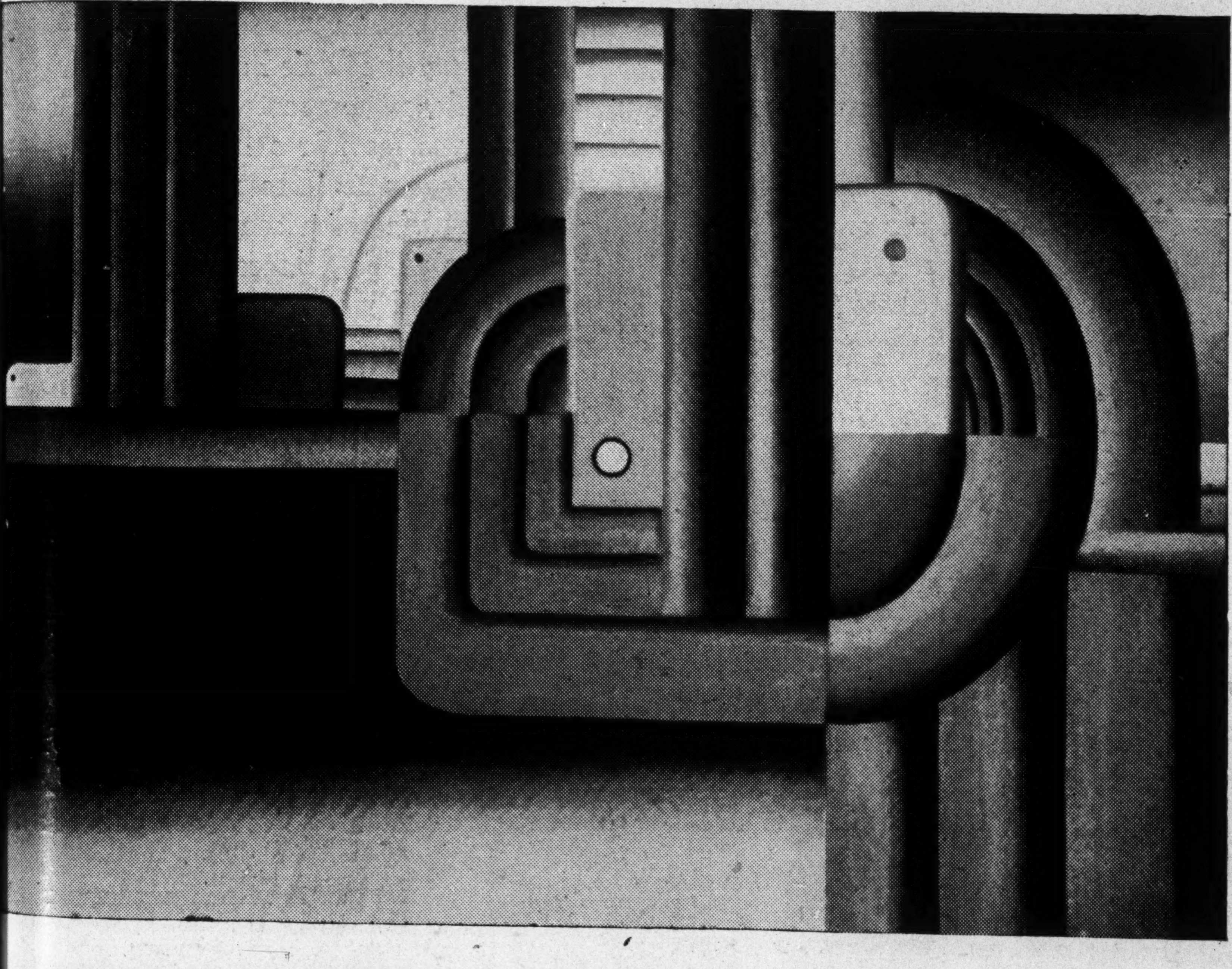
16 SEPTEMBRE
- 1ER OCTOBRE
IXme FOIRE DE
MARSEILLE
MARCHÉ MÉDITERRANÉEN ET COLONIAL

La Peinture

PIERRE LOUIS FLOUQUET

Pendant mes randonnées par l'Europe, j'ai rencontré beaucoup de peintres et de sculpteurs; rarement, très rarement l'un d'eux pouvait prétendre à la possession d'une culture aussi vaste que celle acquise par Pierre Louis Flouquet.

Ajoutez à cela un cœur exempt de cette jalousie qui est hélas spécifique au milieu des artistes. Un besoin de dévouement sans pareil. Au surplus il est poète. Sa peinture est comme sa poésie: elles ont toutes deux quelque chose de plastique, d'humain.



PEINTURE CONSTRUCTIVISTE (1)

Il y a un drame Flouquet. Pour sa défense passionnée de l'art architectural, parce qu'il défendit avec acharnement le principe de la soumission des arts sculpturaux et picturaux à l'art maître, l'architecture, parce qu'il affirma hautement que la représentation devait être bannie de la peinture, et que cette pein-

(1) Bruxelles 1924. Cette œuvre se trouve à la Chambre des Députés de Belgique, au bureau du Greffe.

ture devait se hausser à un plan supérieur pour n'être plus que symphonie, qu'orchestration délicate ou puissante, mais toujours savoureuse, de couleurs et de lignes, on fit de lui le chef de la peinture plasticienne, en laquelle on voyait une sorte de conséquence extrême du cubisme. C'est l'aboutissement logique, froidement raisonné de la conception décorative de l'art. Mais Flouquet se refusait, tout en bataillant pendant dix années, d'être considéré comme chef d'une tendance qu'il combattait lui-même en certaines occasions, dont il reprenait sans cesse les théories pour leur insuffler la chaleur. Action incessante qui lui valait d'être considéré comme un plasticien impur ou sentimental par ceux-là qui se plaçaient derrière lui.

Et c'est ici qu'apparaît la différence : cette question de nature qui créait l'isolement de Flouquet au centre de ce propre groupe. Aux natures réalistes de ses amis, Flouquet opposait une nature mystique, religieuse, éprise d'action gratuite et débordante de se donner entier à une action digne d'intérêt. C'est donc sa passion qui lui valu cette place de chef.

Il lutta dans un combat généreux, au cours duquel il saluait l'adversaire. Ainsi le prouvent les centaines d'articles qu'il avait écrit, notamment dans ce fameux journal belge « 7 Arts » créé en collaboration avec les frères Bourgeois.

Cela devait évidemment finir d'une façon paradoxale. Des reproches furent faits à Flouquet sur sa générosité. Et il choisit sa vie selon son esprit. Ici l'architecture et ses certitudes. Une beauté sereine très aimée, la mesure, la règle et, en soi, cette grandissante inquiétude du peintre en qui monte un poète, qui s'interroge sans lassitude sur lui-même, qui cherche une raison sublime de subsister. Car il est de ces hommes que les certitudes lassent si elles ne vivent que de réalisme. Après ce témoignage pour la beauté, s'impose lentement le principe de vérités plus profondes. Flouquet hésite entre l'architecture, qui tient ce qu'elle promet, le rationnel et.... la poésie.

C'est la mort de la Revue « 7 Arts », car la même lassitude s'empare aussi de ses amis Bourgeois.

Le drame est personnel. Flouquet choisit la poésie, et son œuvre en est révolutionnée. Voici une nouvelle route, plus personnelle, d'apparence baroque et absurde, au grand effroi de tous, qui y voient un signe de demi-démence.

Les années passent : ce sont des années de doute, d'essai et d'abattement. Une forme, une foi nouvelle se montrent à lui et des sujets nouveaux jaillissent. Les proportions monumentales de l'œuvre passée disparaissent. C'est la renaissance

BRASSERIE "AU PALACE"

F. NUGUÈS, Propriétaire

La plus moderne.
Ouverte jusqu'à
2 h. du matin.

112-114, La Canebière
MARSEILLE

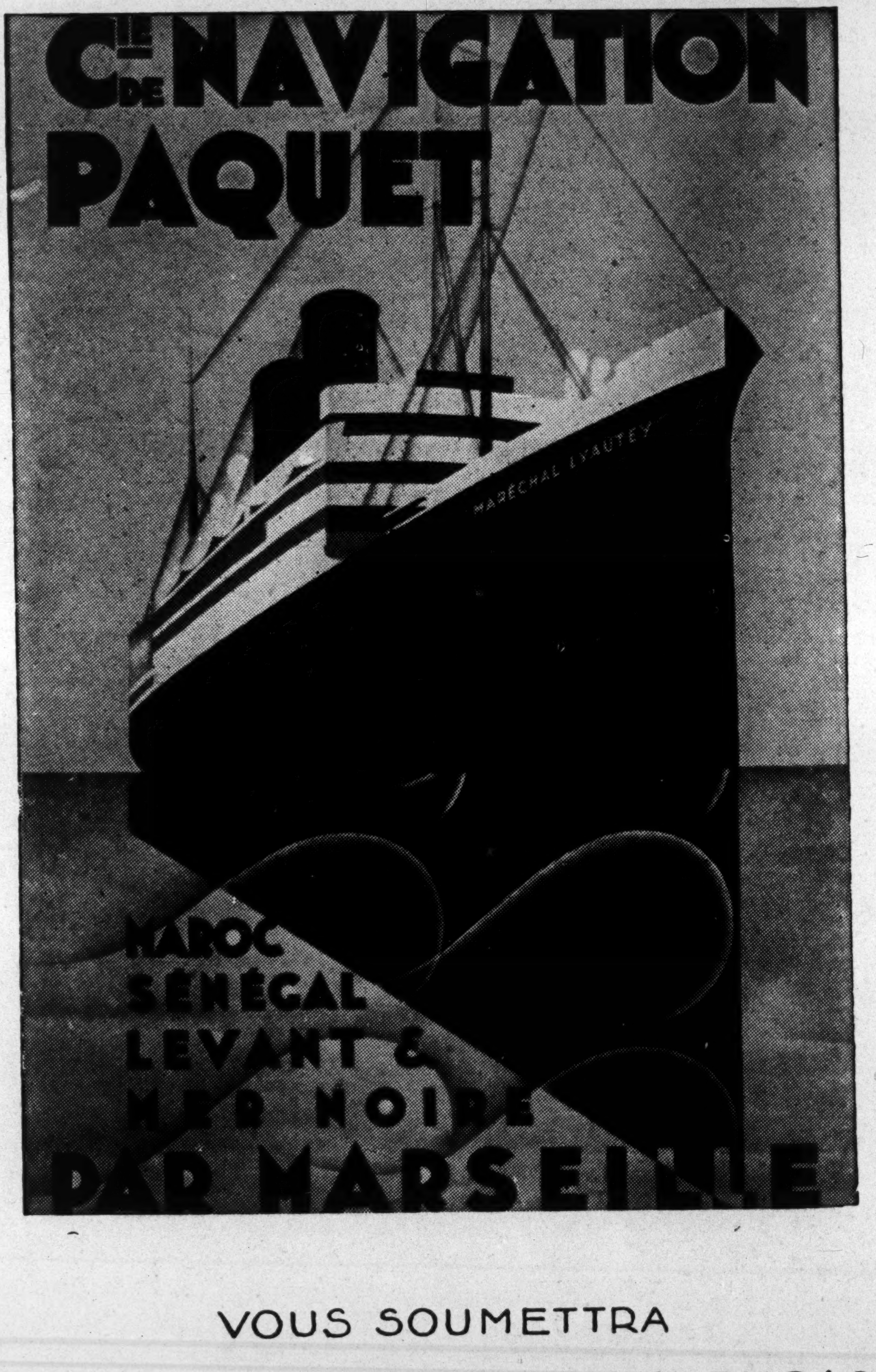
Téléphone : C. 09-25
C. 42-79

La Société Générale de Presse et d'Edition

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE



VOUS SOUMETTRA

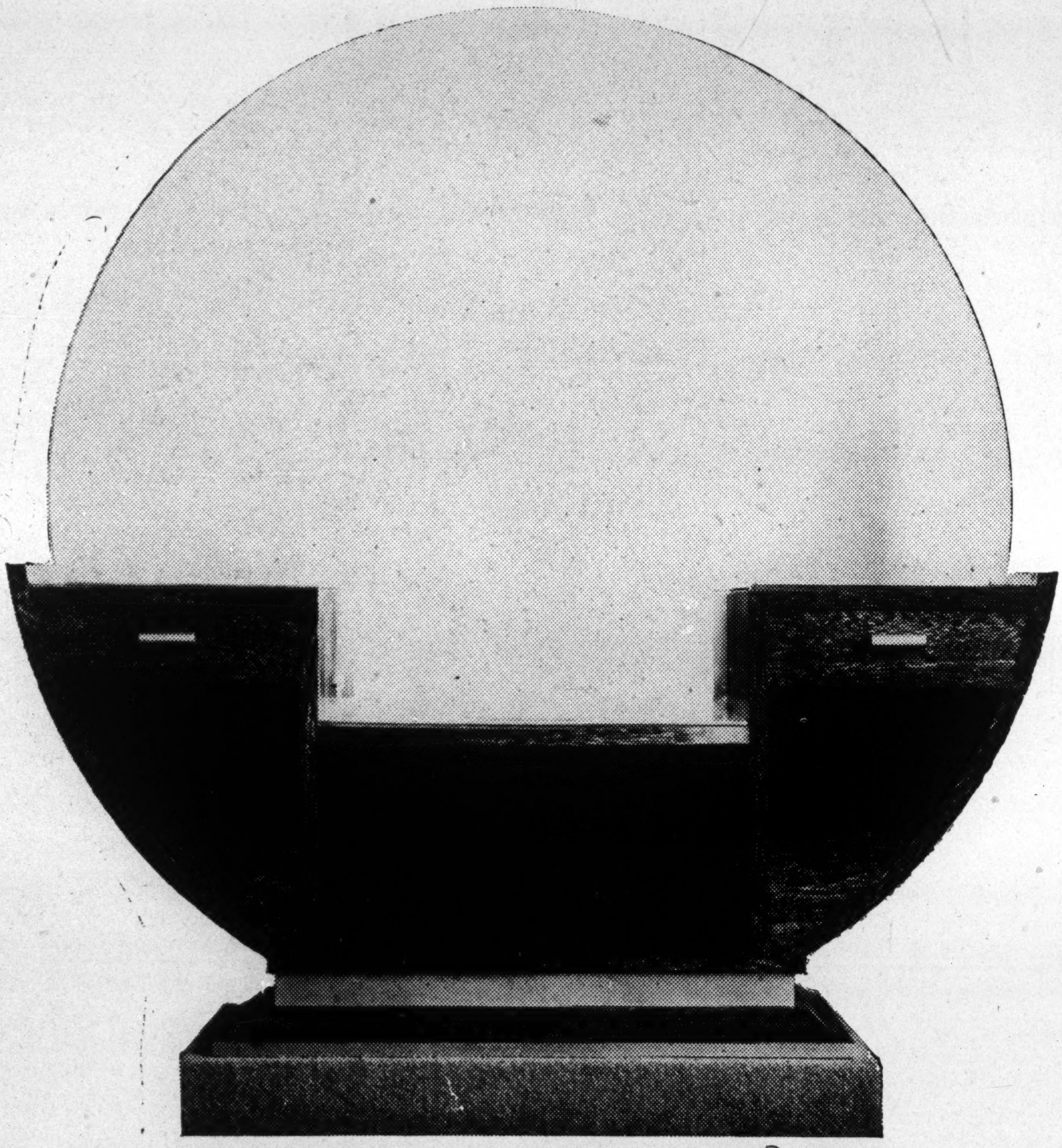
SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT

TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

AGENCE DE MARSEILLE
2, Place du Muy
Tél. D. 81.42

DAVID FRERES

MEUBLIERS
DÉCORATEURS



Hors Concours, Membre du Jury aux Expositions Internationales.

45, Cours Gouffé, MARSEILLE

de Flouquet. Les premières œuvres du nouveau départ sont modestes, bizarres même. Dans de vastes plaines nues, des personnages cocasses, d'une humanité décharnée s'agitent dérisoirement avec des gestes de respect et de satisfaction. Ironie terrible, angoisse sans mesure, forment le contrepoint de cette œuvre étrange, dont la matière est aussi torturée qu'elle était lisse autrefois. La couleur cependant sonne, bien que sourdement et pleine de désespoir. Le poète n'a pas tué le peintre.

Combien est loin du Flouquet de 1920, celui de 1930! Il a cessé d'écrire des essais, ou articles de critique, pour retourner à la poésie.

Comme ses peintures nouvelles, ses poèmes, de formes libres, invoquent un Dieu, sans pourtant en prononcer le nom.

Et voici que se crée le « Journal des Poètes » Flouquet y est à sa place. Il se reprend à écrire.

Ainsi je le retrouve dans sa nouvelle époque; lançant des enquêtes, rédigeant des interviews et se révélant journaliste littéraire.

Devant le chevalet cependant, son rêve se précise lentement. Des croix se dressent au cœur de cette architecture nouvelle et baroque, d'aspect mystique. Des cieux se creusent, des eaux s'abattent. Voici ses « Supplices ». La couleur en est sombre. Puis elle se ranime encore sur d'autres toiles. Une stabilisation s'annonce. Un certain caractère esthétique apparaît. Un goût des proportions s'annonce.

C'est le mystique qui cherchait à s'exprimer dans le réel, qui poussa le réel vers l'abstrait. Et aujourd'hui renaît une affirmation originale, nouvelle, bien à lui, difficile encore, mais qui ne doit rien à personne. Fusion de poète et de peintre. Ils prennent aux mêmes sources leurs thèmes d'inspiration. Leur passion est la même.

Mais tout cela n'est qu'un nouveau commencement. Flouquet le sait et il suffit de lui en parler pour retrouver toute la confiance et l'admiration que nous avions pour lui du temps de « 7 Arts » dont l'action orienta toute une jeunesse intellectuelle vers des voies de vérité et de beauté, que Flouquet n'a quittées que pour les retrouver plus personnelles et plus vraies.

Charles PÉTRASCH.

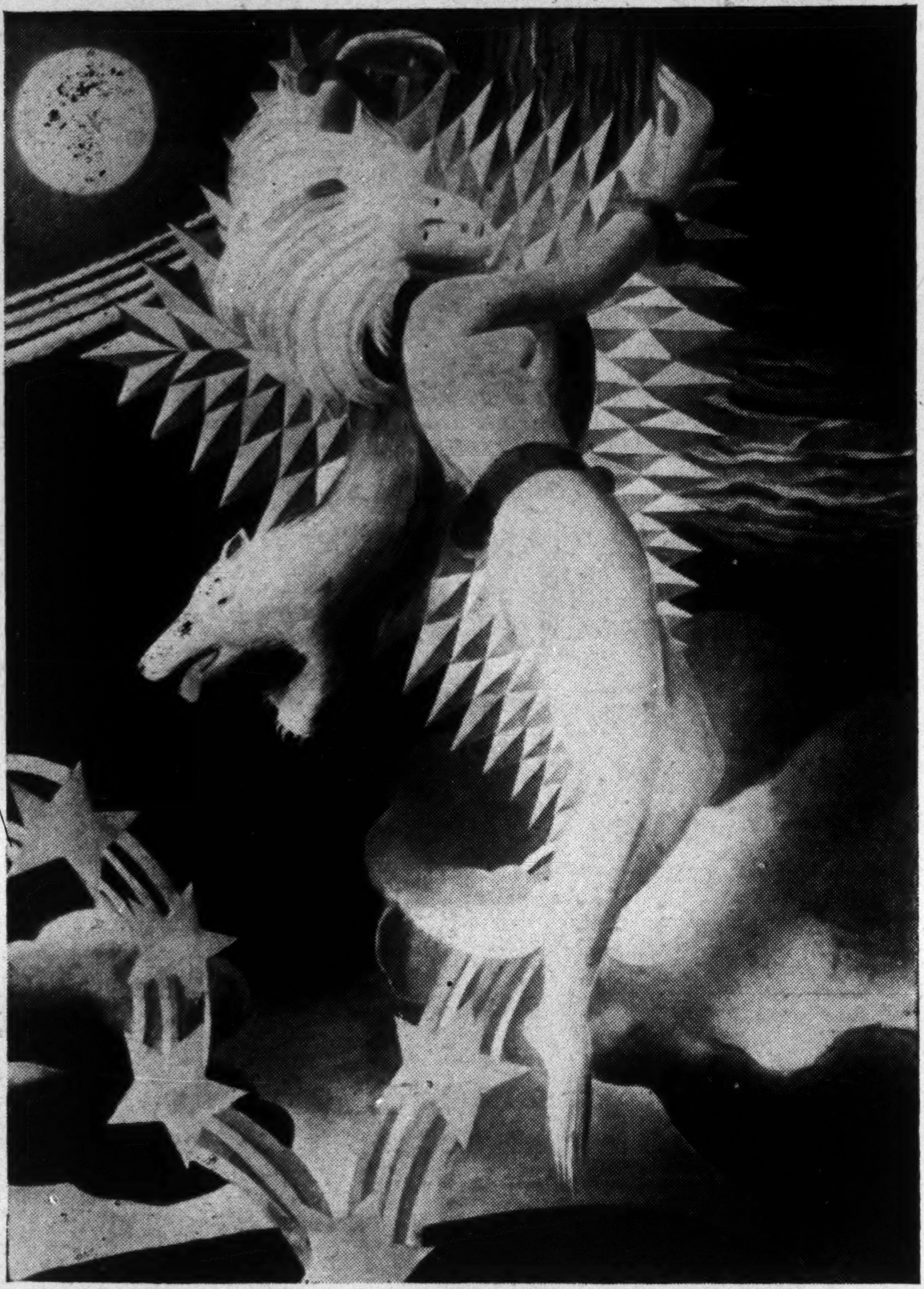
JEAN JANIN

Les amazones du Ciel — aviatrices silencieuses — avec leurs bustes et leurs formes 1830, sont plus redoutables que les amazones solidement attachées à leurs chevaux et à la terre.

Elles sont celles contre qui on ne peut rien — peut-être tout simplement la Femme — la puissance occulte et mystérieuse à qui l'on peut donner l'amour ou

"AU CHEVREAU ROYAL"
31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE
Les **réputés spécialistes gantiers** vous offrent :
du Choix, de la Qualité, des Prix.

la mort, l'ennemie ou l'amie insaisissable, réelle pourtant, idéal, fumée, fiction ou espoir. Jean Janin rêve-t-il ? est-il dupe ?



LA GRANDE OURSE

(*Coll. Pogue U. S. A.*)

Tous ces petits drames silencieux, d'apparence inoffensifs, peuvent conduire à la mort. Mais Janin n'a pas que souffert, il souffre. Nous n'assistons pas au récit d'un songe mais bien au désir de se créer une réalité à lui, proche et loin de la noôtre où la poésie, l'amour, l'infini et l''imprécis seront maîtres. La couleur y apporte des harmonies riches et chaudes, pleines d'agrément. Mais le sujet est démodé ou bizarre, parce qu'il a besoin de changer le temps. Pas de symbole, même quand les masques blancs viennent prendre la place des visages noirs, un désir d'assembler des contrastes, de confondre le passé, le présent, et l'avenir.

Cet amoureux du beau, de l'immaculé du pur et de l'espace, n'a-t-il pas toujours envie de réduire ses sentiments ? Ce n'est pas par documentation que Janin entoure son Eve de serpents, un seul aurait suffi, Janin les multiplie. Ses sirènes jouent avec les ours des mers polaires et ses amantes, au milieu des ruines, luttent avec quelques animaux de l'enfer ou les caressent, en attendant l'amant. Pourtant ce mousquetaire conquérant ne pense qu'à souffler du cor dans la béatitude de l'amour et la dompteuse recherche davantage à caresser ses lions qu'à leur inspirer de la crainte. Et si ses paysages sont trop immatériels pour être qualifiés d'irréels, c'est qu'ils sont d'ailleurs.

Malin qui jugera et emprisonnera dans une formule ou appellation ce peintre qui lui-même ne se qualifie pas.

Jean Janin est *lui-même*.

Paul de MONTAIGNAC.

Les Fourrures

Marcel VIDAL

12, Rue Pisançon

MARSEILLE

Fondé en 1863

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.400 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux Port

◆

Ses Coquillages

Sa Bouillabaisse

Ses Grillades

◆

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

◆

ECLAIRAGE

CHAUFFAGE

CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles, Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE Téléphone : D. 56-50

Le Cinéma

JE SUIS UN EVADE

Cette œuvre est faite pour recueillir les suffrages des conformistes qui se disent épris de justice: si elle défend la cause des condamnés elle ne compromet pas celle d'une loi avant tout respectable. Un innocent qui s'évade, à condition que ce ne soit par l'esprit — sinon il ne serait plus innocent — mérite semble-t-il la sympathie des honnêtes gens, voire leur commisération, pourvu qu'il s'emploie sans tarder à faire régulariser sa situation. « *Je suis un évadé* » sollicite pourtant notre intérêt à d'autres titres qu'un banal mélodrame. Conventionnel en son essence, ce film atteint dans sa réalisation à des expressions véritablement humaines et émouvantes, si l'on fait exception des toutes premières images où nous assistons au retour du jeune guerrier au milieu des effusions familiales, entre une mère geignarde et un frère à qui l'état de pasteur confère une onction assez répugnante. Mais ces fadaises sont vite abandonnées et les tableaux angoissants du bagne nous les font oublier définitivement. Toutes les scènes de cet ordre que nous connaissions jusqu'ici paraissent puériles et fausses lorsqu'on les rapproche de cette vision infernale dont l'horreur dépasse l'imagination parce que nous la sentons seulement vraie. Ici l'on dirait que le metteur en scène s'efface devant une réalité stricte; nous oublions que ce sont des artistes qui jouent. A leur place nous voyons de pauvres êtres en proie aux pires brutalités des gardes chiourmes qui se montrent cruels non point pour impressionner le spectateur à la manière des croque-mitaines, mais parce que c'est naturellement leur fonction. Les bruits ont aussi une importance extraordinaire et décuplent la force dramatique des images. Ils créent des prolongements épouvantables, et lorsque la caméra se refuse à nous montrer certains épisodes trop cruels le rythme hallucinant se continue dans l'ombre: coups de lanières qui s'abattent sur le torse d'un homme hurlant de toute sa chair, aboiements persistants des molosses, tantôt lointains, tantôt plus rapprochés, insupportables comme des sanglots inhumains autour de la solitude du fuyard que l'on sent traqué et qui se glisse, fou de terreur, parmi les arbustes et les roseaux indifférents.

Paul Muni tient d'une façon incomparable le rôle si pathétique du forçat évadé. Son visage abrupt fermé, plein d'une sombre ardeur est merveilleusement apte pour traduire la puissance instinctive de l'individu seul contre une meute acharnée à sa perte. Sa fuite ne s'accompagne pas seulement de la peur, mais d'une résistance farouche, d'une protestation véhémente, d'une sorte de sourde menace qui l'aide vraisemblablement à maintenir ses poursuivants à distance. Malheureusement si le talent de l'acteur ne faiblit pas le film devient quelconque dès que l'action se déroule ailleurs que dans le bagne. Il ne vaut pas mieux alors que la plupart des productions en série et ne fait grâce d'aucun poncif: un juge ressemblant à un gangster — pour bien montrer qu'il exerce sa fonction

dans un état qui n'est pas encore dégagé de la barbarie — des petites femmes telles que Dieu les a créées à Hollywood, et puis cet inévitable pasteur avec sa face de gélatine et de tendres yeux larmoyants derrière des lunettes cerclées d'or. Le plus étrange c'est que nous ne retrouvons plus les impressions du début lorsque nous pénétrons de nouveau dans le pénitencier à la suite du détenu. Le même décor évidemment; mais on y souffre avec moins de vraisemblance et certaine scène affligée d'un chœur de prisonnier atteint presque le faux pathétique des Bâteliers de la Volga. Je vous recommande aussi la seconde évasion qui s'opère à coups de dynamite sur un camion emballé, et où un forçat qui ne méritait pas *d'être libre* parce condamné pour un acte répréhensible meurt en cours de route frappé par les balles des poursuivants. Le héros reste seul sur son engin, lançant à tour de bras des cartouches meurtrières, faisant sauter des ponts avec enthousiasme, en énergumène complètement *déchaîné*. Jamais mieux qu'à ce moment là je n'ai été convaincu de son innocence.

Gabriel BERTIN.

La Vie Maritime.

PERTE DU « NICOLAS PAQUET »

La Compagnie de Navigation Paquet, vient d'être éprouvée par la perte de l'une de ses plus belles unités. Le *Nicolas Paquet* s'est échoué par brume intense sur les roches du cap Spartel où l'ont porté les forts courants régnants. A l'heure actuelle, tout espoir de le renflouer est abandonné par les experts : le navire est considéré comme perdu.

Dans notre port où le *Nicolas Paquet* revenait périodiquement, témoin de la vitalité du protectorat, cet événement a causé une émotion profonde. Seul, put l'atténuer la certitude qu'on n'avait à déplorer que des pertes matérielles. Des circonstances n'ont pas permis en effet que ce naufrage se transforme en hécatombe. Le navire, se rendant à Casablanca, ne transportait que peu de monde en cette époque de l'année. Passagers, équipage ont pu être sauvés. Le capitaine, dont on a dit la conduite irréprochable, organisa les secours avec sang-froid.

Les *Cahiers du Sud*, adressent à la Compagnie Paquet, touchée par la perte du navire qui portait le nom de son fondateur, leurs condoléances attristées.

S. G. T. M.

Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

WATSON, BROWNE & C°

5ª, Rue Beauvau, MARSEILLE
Reg. de Comm. N° 95.411
Agents des Cies de Navigation

BIBBY LINE

(MARCHANDISES ET PASSAGERS)
Service tous les 15 jours pour
PORT SAID, PORT SUDAN, COLOMBO et RANGOON
et LONDRES, ANVERS, LIVERPOOL vià GIBRALTAR

ELLERMAN'S CITY, HALL & BUCKNALL LINES

Services réguliers pour
EGYPTE, INDES, LA MALAISIE, CHINE et JAPON
et
MARSEILLE, LONDRES, LIVERPOOL

Service de Transit.

Pour tous renseignements, s'adresser
WATSON, BROWNE & C°
Adresse Télégraphique : ENERGY
Téléphone : D. 69-67 (3 lignes).

Compagnie d'Assurances

" LE SECOURS "

Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

L'APÉRITIF DE QUALITÉ
PIKINA
AUX VINS DE FRANCE
FABRIQUÉ PAR **PICON et Cie**

Société Française
de
Peintures & Vernis
Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél. : D. 40.60 (3 lignes)
— 3 USINES —
Peinture **Hippocampe**
» **Étoile de Mer**
» **Astérie**
» **Ferrolégine**
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca
PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART
crée l'atmosphère
de la femme.
Marseille **Alger**

LE GRAND HOTEL
66, La Canebière, 66
ouvrira prochainement une
BRASSERIE
qui fera sensation.

Lettre d'Egypte

Alexandrie vient de perdre un grand poète néo-grec, Cavafy. Sa figure, inséparable des marbres sereins de son pays, m'apparaît maintenant dans une atmosphère d'azur plus limpide. Dans ses poèmes, le clair regard de la sagesse veille sur les mouvements du cœur: grec, il ne suivait les pas aériens de l'imagination que jusqu'aux rives d'un équilibre sans vertige.

Ses poèmes sont imprégnés des fraîches senteurs d'une terre où les cigales se réveillent aux portes scintillantes de l'Eté. Mais avec tout ce réel bonheur de la vie multiple, avec toute cette chaleur du sang assoiffé de volupté, une atmosphère d'irréelle possession entoure le monde secret de ses visions. Chez lui, on sent, mais non pas avec une présence aiguë, non pas avec un appel obstiné, mais avec la seule translucidité des choses glorieuses, la délivrance des corps. Une fièvre dorée du plus beau soleil intérieur délie ses chants de la pesanteur des mots. Chaque mot y résonne avec sa lumière primitive, avec sa mélodie brisée comme un secret, avec l'innocence chuchotée de son intention.

— Il adorait des statuettes, me disait l'autre jour un ami qui l'avait connu, des statuettes de Tanagra.

Et, comme un écho répondant à sa pensée :

— C'était un athée.

Je ne dis rien. Lui me fixa de son regard interrogateur. Moi je fermai les yeux et je sentis que le monde autour de moi était profond comme un branchage lourd de fruits.

Les étoiles reprenaient leurs voyages interrompus. Nous nous trouvions dans le désert. Un vieux dattier, jailli du sol fauve, découpait la solitude par sa ligne seule de paysage nilotique. Mais comme nous nous approchions des lampes je lui dis :

— Il avait en lui plusieurs dieux.

Chacun de ses poèmes vibre de la présence de ses dieux. Les corps ouverts comme des noyaux magiques lui donnaient la promesse unanime de l'amour. Mais quelle douceur, quelle tristesse, quels regrets dans l'évocation des choses aimées. Le silence amer des ruches blanches remplit cette évocation toute pénétrée de couleurs vives, des couleurs vibrantes du temps.

Il y a aussi dans ses poèmes la beauté des vases grecs. Un contour lumineux y enserre le mouvement de toute pensée.

> « Les Lestrygons et les Cyclopes,
> Poseidôn courroucé, ne les crains pas,
> Tu ne trouveras jamais rien de tel sur ta route,
> Si ta pensée reste haute, si une émotion
> De choix touche ton esprit et ton corps. » (1)

Et c'est toujours grâce à l'union accomplie de l'esprit et de l'âme que chaque poème de Cavafy se trace comme une courbe matinale sur le rivage d'un archipel. Ici nulle révolte, aucune tourmente, nul cri de joie ou de désespoir. Une claire et douce résignation, comme à l'approche du navire venant de Délos.

(1) Traduction de H. Pernot.

« Les Lestrygons et les Cyclopes,
La farouche Poseidôn, tu ne les rencontreras pas
Si tu ne les portes dans ton âme,
Si ton âme ne les dresse point devant toi ». (1)

Mais sous cette apparence sans rides, polie comme l'albâtre ou comme un miroir de cuivre, ne se cache-t-il pas un profond souci métaphysique ?

Le poète y puise toute la joie de son âme restée intacte, une joie absolue qui rejaillit même dans un souvenir :

« Et là sur le lit simple et commun
J'avais le corps d'amour, j'avais les lèvres
Voluptueuses et rouges de l'ivresse,
Rouges d'une telle ivresse que maintenant même
Que j'écris, après tant d'années,
Dans ma maison solitaire, je m'enivre de nouveau. » (2)

Ce réalisme, touchant presque, par son côté voluptueux, aux élans les plus lascifs, à la joie la plus perverse du sang, n'est-il pas un symbole ?

Toute l'écriture poétique de Cavafy suit cette même ligne qui parfois onduleuse se perd, mais qui réapparaît avec sa première douceur; par une image de passé elle atteint à quelque chose de plus présent, de plus réel que l'instant fugitif créant sa beauté, de plus subtil et pénétrant que le parfum altérant le cristal. Peut-être des pensées moins ornées auraient-elles donné à ses poèmes une plus grande intensité d'évocation. Une ombre moins légère n'aurait-elle pas atténué cette lumière qui parfois devient si ruisselante qu'elle rend soudain impossible la proche magie des choses; et l'âme reste là, livrée à elle-même, déliée de toute structure enveloppante, l'âme qui voudrait être captive, prisonnière de charmes.

Mais les durs joyaux de poésie qu'il a taillés d'une main amoureuse et pensive scintilleront à jamais sous le ciel de plus en plus gris de notre planète.

Je ne vois nulle intention déterminée dans l'œuvre de ce poète. Il est vrai que l'époque hellénistique alexandrine, comme atmosphère, comme climat, résonne, dans ses poèmes, mais ce n'est là qu'une saison intérieure, qu'un charme plutôt reflété par la métaphysique que par la connaissance. Car tout grand poète ne poursuit aucun but. Il ne peut même suivre sa courbe, dévider l'écheveau de son destin. Un poème dont les arêtes de cristal sont déjà taillées dans l'esprit du créateur ne sera pas un beau poème. Le prévoir serait détruire tout le charme de l'inconnu où naissent les mondes secrets de l'âme.

Avant de terminer ma première lettre d'Egypte, je désire faire entendre à mes lecteurs ce « Chant Ionien » :

« De ce que nous avons brisé leurs statues,
De ce que nous les avons chassés de leurs temples,
Les dieux ne sont nullement morts pour autant.
O terre d'Ionie, ils te chérissent encore,
De toi encore se souviennent leurs âmes.
Quand point sur toi un matin d'août,

---

(1) Traduction de H. Pernot.
(2) Traduction de G. E. Georgoussy.

La
renommée
et la
qualité
des produits
par la
garantie
de
fabrication.

■

SAVON

"HERCULE"

Extra Pur 72 %. d'huile

Fabriqué exclusivement à base d'huiles végétales.

Produit des Établissements

VERMINCK, Marseille.

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD

FERRONNIER D'ART

150, Rue de Rome, MARSEILLE — Tél. D 2278

GILL

GRAND CHEMISIER

5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)

Fournisseur de l'Élite Élégante

- MARSEILLE -

Le Restaurant Basso

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT

Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

Le Relais de l'Empereur

(OUVERT TOUTE L'ANNÉE)

Hôtel historique restauré - Restaurant de Premier Ordre
Cuisine et Cave réputées - Confort moderne - Prix modérés

MONTÉLIMAR, sur la Gde Route Natle - Tél. 2-89

MIROITERIE

Société Anonyme

Établts NUGUE

76, Rue d'Italie, MARSEILLE.

Ancienne Maison Maurice NUGUE

La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

Un frisson de leur vie traverse leur atmosphère,
Et parfois une forme éthérée d'éphèbe,
Indécise, d'une allure rapide,
Passe sur tes collines. » (1)

Quelques vers, une grande émotion, une profonde allure poétique, une puissante évocation, et tout cela est si limpide, tel un chant de cigale sous l'écorce sonore d'un olivier, comme un secret lumineux, que la parole brise avec une tristesse magique.

*
* *

Le désert court vers l'horizon, à la recherche de ses oasis multipliées de mirages. Dans l'abîme solaire le ciel est tombé « comme un œuf dur », n'est-ce pas, Jean de Boschère, « comme un œuf dur » ? Et dire que vous cherchez ce soleil, cette blancheur obsédante pour y situer la poésie, comme une île mirifique. Eh bien, non. La poésie n'est qu'un vertige intérieur. L'homme qui croit la trouver en butant à la lumière, trouve là son suicide en tant que créateur, sans le savoir. Cette lumière qui pèse comme du mercure sur l'âme n'a jamais les résonnances de l'ombre. Au seuil des sables funéraires, la poésie a de longues paupières sous lesquelles est un sourire sans larmes..

N'y avait-il pas un seul poète parmi les Anciens Egyptiens ? Le Livre des Morts est une preuve de ce qu'était le polyèdre magique de cette âme. Une profondeur, une sérénité nocturnes avec tant de lumière, avec le ruissellement de tant de clartés. Le sourire de Selkit tremblant aux commissures d'une Ombre vigilante, et ces tombeaux, qui semblent immobiles et que pourtant soulève une intense vibration de vie, une troublante multitude d'images évocatrices.

« *Ce cœur que toi seule tu m'as donné, mère ensevelie* ».

C'est avec son cœur, lampe d'amour et de piété, que le jeune mort ira vers elle dans les ténèbres...

Ainsi c'est toute l'image du monde, enfermée dans ces lignes désertiques, la vision des mirages pitoyables qui remplit les yeux de l'homme. Et dans ses bandelettes, cette poésie est plus vibrante de lumière, plus sonore que n'importe quelle source de joie.

Arsène YERGATH.

---

(1) Traduction de H. Pernot.

RIZ CURRY au " CEYLON "
RESTAURANT - TEA ROOM
Toutes spécialités des Indes
2, Rue Saint-Saëns, MARSEILLE D. 83-13

Un Centre Universitaire Méditerranéen.

On sait que M. de Monzie, applaudissant à l'initiative de M. Médecin, maire de Nice et de M. Maurice Mignon, professeur à l'Université d'Aix, a pu aboutir à la création d'un Centre Universitaire Méditerranéen. Situé à Nice, il constituera aux confins de la France du Sud, une sorte de marche intellectuelle propice à l'étude des cultures méditerranéennes et toute pénétrée déjà des influences qu'il s'agit d'assimiler et d'accroitre.

C'est avec joie que nous voyons réaliser un programme dont nous n'avons pas été sans connaître les vicissitudes et nous nous félicitons du choix de Paul Valéry, pour administrer le centre, et pour veiller sur les destinées de ce foyer spirituel. Nous avons pû nous entretenir à son sujet avec l'éminent académicien, notre ami, et nous savons quels desseins ambitieux, mais réalisables a conçu ce profond esprit en vue de lui donner une intense portée culturelle et une force vivante d'attraction sur le monde latin grâce aux concours qu'il y réunira.

De même tous les espoirs sont autorisés par la nommination de M. Maurice Mignon comme Directeur. On sait la ferveur du distingué maître de littérature italienne et la mission de propagande qu'il accomplit depuis des années.

Nous ne doutons pas qu'avec un tel patronnage, une tête aussi robuste et consciente des orientations à lui donner, le Centre Universitaire Méditerranéen n'acquière le lustre et l'autorité voulus par ses fondateurs.

Échos.

Il est bien tard pour féliciter comme il convient notre ami Yves Bourde. Sa glorieuse réussite à un concours difficile, qui fait du jeune et déjà éminent chirurgien marseillais une personnalité désormais consacrée dans le monde médical lui a valu certainement tant d'éloges que les nôtres lui paraitront falots comme un lendemain de fête.

Mais Yves Bourde n'oublie pas qu'il a été notre condisciple et notre ami depuis l'enfance, qu'il fut aux côtés de Pagnol, Gras, Mouren, Valpas, Caillol et nous-même lors de la création de *Fortunio* et je suis sûr qu'il tient autant à cela qu'à beaucoup de parchemins gagnés depuis.

Qu'il reçoive donc, avec le même cœur dont nous l'écrivons, notre fraternel hommage pour un succès si bien mérité par ses talents et son travail.

— Notre concitoyen André Audoli vient d'être l'objet d'une flatteuse distinction que nous n'aurions garde de taire ici — les occasions de situer les vraies valeurs marseillaises nous ravissent d'autant mieux qu'elles se font plus rares. Le concertiste applaudi par l'élite musicale vient d'être choisi à Paris pour faire partie du jury du Conservatoire.

Cette nomination honore le grand artiste qu'il est. Elle flatte ceux qui croient en lui et qui sont fiers de voir un virtuose né et vivant à Marseille, qui le fit connaître, consacré par les autorités les moins discutables de l'époque.

La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux • Ses Robes • Ses Créations

51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE D. 05.18

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser : à **MARSEILLE,** au Siège Social, 5, rue Beauveau ;
à **PARIS,** Agence Générale des Passages, 3, Boulevard Malesherbes ;
Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, Rue de la Victoire

Rendez-vous du Monde Elégant et des Affaires.

Brasserie de Strasbourg

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

Restaurant de 1er ordre ouvert après le spectacle

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

Sa nouvelle création :

"EMBASSY"

Entrée Rue Vacon

Salle luxueuse. - Dîners avec Orchestre.

Société Marseillaise de Crédit

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis
Succursale à PARIS : 4, rue Auber
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

INDUSTRIE - NAVIGATION
FOYER DOMESTIQUE

36, rue Chateauredon, MARSEILLE

Téléph : Colbert 85.09

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MÉNÉLIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "
Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "
Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

◆

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition
de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulevard Paul Peytral

◆

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ
Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN
CHAUFFAGE CENTRAL

P.-L.-M.

De France en Algérie par Marseille.
Transbordement direct du train au paquebot au port de la Joliette

Certes, c'est par Marseille que s'effectuent les beaux voyages vers l'Afrique du Nord. De nombreux trains rapides et confortables, avec voitures directes de toutes classes, mettent le grand port méditerranéen en relations avec les principaux centres de la France et de l'étranger; des paquebots du type le plus vite et le plus luxueux le relient aux ports d'Alger, d'Oran, de Bône, Philippeville, Tunis, Bizerte, Tanger, Casablanca.

Mais, savez-vous qu'à partir du 15 juin 1933, un train spécial partira de Paris les lundis, mercredi, vendredi et samedi à 19 h. 40 et viendra se ranger, le lendemain matin, à son arrivée à 8 h. 30 au port de la Joliette, sur le quai même, à côté du paquebot de la Cie Générale Transatlantique. Les voyageurs passeront ainsi directement du train au bateau. Ce dernier quittera Marseille, à 10 heures du matin, pour arriver à Alger le lendemain à la même heure.

Dans le sens de l'Algérie vers la France, le paquebot partira d'Alger les lundi, mardi, jeudi et samedi à 10 heures; il arrivera le lendemain à 11 heures à Marseille, où il trouvera, à quai, le train spécial qui quittera le port de la Joliette à 11 h. 49 et permettra d'atteindre, dans l'après-midi ou dans la soirée, Lyon, Dijon, Paris, Vichy, Châtel-Guyon, Clermont-Ferrand, Grenoble, Aix-les-Bains Annecy, Evian, Genève, etc....

Ainsi, c'est également par Marseille que s'effectuera la liaison la plus fréquente, la plus commode, la plus rapide, de l'Algérie avec la Métropole. Vous irez d'Alger à Paris en 37 heures, en ne passant qu'une seule nuit en voyage et sans être astreint à aucune obligation en cours de route, puisque, dès le départ, vous pourrez vous munir de billets directs, faire visiter vos bagages par la douane et les faire enregistrer pour votre destination définitive.

Les Bains de Mer sur la Côte-d'Azur

Certes, on se baigne en toute saison sur la Côte d'Azur, mais voici l'époque la plus propice. A l'animation de la saison d'hiver a succédé une vie plus calme et plus douce. Vous êtes assuré d'avoir de beaux jours dans les plages de cette région privilégiée. En outre, votre voyage s'effectuera à prix réduit, grâce aux billets de bains de mer valables 33 jours. Ces billets peuvent être prolongés deux fois de suite de 30 jours. Ils permettent de revenir au point de départ par un itinéraire différent de celui du voyage d'aller. Vous ne paierez que 490 fr. en 2e classe de Paris à Juan-les-Pins et retour, au lieu de 649 fr. au tarif ordinaire.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares.

GEORGES SEXER
COUTURIER
54, La Canebière, MARSEILLE
Présente chaque jour sa Collection.

Le wagon-lit à la portée de toutes les bourses

Les wagons-lits de 3e classe circulent sur le P.-L.-M. entre Paris et la Côte d'Azur.

Tout comme les voyageurs de 1re classe, les voyageurs de 3e classe ont ainsi la possibilité de se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3e classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 3e classe.

Vous arriverez frais et dispos, en possession de tous vos moyens pour vous occuper de vos affaires et vous aurez gagné un jour et économisé une nuit d'hôtel.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous adresser aux gares ou aux agences Wagons-Lits-Cook.

Grands Réseaux de Chemins de Fer Français

Messieurs les Voyageurs sont informés que pour faciliter les arrêts en cours de route, les Réseaux viennent de mettre en application de nouvelles dispositions.

Les « Bulletins d'arrêt » pourront être délivrés soit avant le départ, soit en cours de route par l'agent chargé du contrôle du train, soit à la gare d'arrêt.

Les voyageurs devront remettre avant de sortir de la gare, le « bulletin » qui leur aura été délivré aux prix de :

4 fr. s'ils sont porteurs de billets de 1re classe
3 fr. s'ils sont porteurs de billets de 2e classe
2 fr. s'ils sont porteurs de billets de 3e classe.

Le nombre des arrêts que les voyageurs peuvent effectuer a été augmenté, notamment en ce qui concerne les billets d'aller et retour complémentaires à utiliser avec des cartes d'excursions, les billets d'aller et retour pour voyages combinables en chemin de fer et en autocar délivrés par le Réseau de l'Est et en trafic commun Etat-Midi-P.-O., et les billets pour stations balnéaires, thermales et climatiques.

Enfin, à l'avenir, les voyageurs pourront s'arrêter sur un itinéraire plus court que l'itinéraire de taxation du billet.

L'AGENCE GÉNÉRALE DES MACHINES PARLANTES
2 bis, Rue Latil, MARSEILLE — Tél. National 32-54
VOUS OFFRE
LA PERFECTION MUSICALE
avec
C.F.C. RADIO MELODIUM
Postes-Secteur Fournier — Amplis toutes puissances
DE FABRICATION FRANÇAISE
Dépositaire de : Accus ETERN - Haut-Parleurs MAGNAVOX - Transfos A. C. E. M.
Lampes VALVO - Phonos TRIUMPHON.

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges - MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉL. D 72-70

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON

148, Rue Sainte
MARSEILLE

Remorquage de Haute Mer — Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires

MAGASINS

L. DEWACHTER Jne
2, Boulevard Dugommier
MARSEILLE

VÊTEMENTS

TÉLÉPHONE : 2.01 — MARSEILLE — R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle de la Côte Provençale
Restaurant de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son Golfe merveilleux - - LA RÉSERVE de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur.

Appartements Confort Moderne — Terrasses et Jardins magnifiques

COIFFEUR POUR HOMMES

DUPONT

16, Boulevard Dugommier
(descente de la Gare)

Grands soins pour la coupe de Cheveux et taille de Barbe

high life tailor

65, La Canebière
MARSEILLE

COSTUMES POUR HOMMES

- - MAISON DE PREMIER ORDRE - -

Dépôt de Burberrys

Chronique Musicale

DUKE ELLINGTON A LA SALLE PLEYEL

Après bien des fausses alertes, après bien des rumeurs contradictoires, le merveilleux orchestre de jazz que dirige Duke Ellington s'est fait entendre à la salle Pleyel à Paris au cours de trois concerts qui ont littéralement déchaîné l'enthousiasme On commence tout de même à s'apercevoir chez nous, même parmi ce qu'il est convenu d'appeler le grand public, qu'il existe une musique de jazz un peu plus relevée que celle que pratique Jack Hylton.

Et puis, l'orchestre de Duke est tellement spectaculaire avec ses treize musiciens noirs groupés autour du piano de leur chef et qui font étroitement corps avec celui-ci, et tous possédés du démon du rythme. Il est certain qu'un ensemble d'improvisateurs purs, s'attachant uniquement à développer des variations sur un thème quelconque, n'aurait pas remporté un succès aussi foudroyant. Ce n'est pas un reproche que j'adresse à Duke, dont la conception du jazz est aussi pure, aussi profondément *Hot* que celle d'un Armstrong d'un Red Mc Kenzie. Elle est simplement un peu différente et elle est aussi plus séduisante. Tout compte fait, on doit même se réjouir que ce soit lui qui ait révélé le jazz *hot* à ceux qui l'ignoraient, et non un orchestre dont la formule plus dépouillée, plus austère, aurait risqué d'éloigner à jamais de cette musique ces mêmes auditeurs que Duke est parvenu à convaincre.

Sans doute y a-t-il eu, de la part de Duke, quelques concessions au public : c'est ainsi qu'il a préféré confier les soli à ceux de ses musiciens qui abusent des effets faciles et dont les interventions n'ont évidemment pas contribué à éclaircir les nombreux malentendus qui pèsent sur le jazz. Mais il vaut mieux que le public ait été séduit même par ce qu'il y a de moins bon dans les exécutions de Duke, car, de cette façon, il ne continuera plus à voir des chefs d'œuvre dans les insipides et vulgaires réalisations auxquelles il était habitué jusqu'ici. Pour être juste, il faut ajouter que les grands improvisateurs de cet orchestre, Barney Bigard (clarinette), Johnny Hodges (saxo alto et soprano), Lawrence Brown (trombone), n'ont pas été entièrement sacrifiés; toutefois, en ce qui concerne le second, le malheur a voulu que l'acoustique vraiment défectueuse de la salle n'ait pas permis de l'entendre avec toute la netteté désirable sauf pendant un court passage au soprano où il fut d'ailleurs merveilleux.

L'impression la plus saisissante qu'a laissée cet orchestre et qui est plus sensible que dans les disques, est la fougue vraiment inouie de la section des cuivres, la véhémence des accents de ceux-ci est tout ensemble leur entente et leur indépendance. Pour beaucoup de gens, l'orchestre de Duke Ellington excelle surtout dans l'exécution de compositions rêveuses, mélancoliques et d'une jolie ligne musicale, telles que la célèbre *Black and Tan Fantasy, Swanee Rhapsody Mood Indigo*, etc. etc. pleines de valeur, du reste. Mais ce groupement a prouvé qu'il était au moins aussi fort dans les interprétations explosives, si je puis

dire, que, personnellement, je préfère à toutes dans le jazz, même chez Duke. Les trois trompettes et les trois trombones de Duke, étroitement unis et pourtant déchainés, constituent bien le plus magnifique ensemble de cuivres que j'aie jamais entendu sur une scène.

Et Duke lui-même ? Duke qui n'est pas, sur le piano, un improvisateur particulièrement extraordinaire, est par contre l'un des meilleurs éléments de soutien que puisse posséder un orchestre. Inlassables ses mains chevauchent les touches, tissant le rythme nécessaire. Enfin, c'est aussi un chef, un véritable chef, un animateur prestigieux qui mérite bien son appellation. (Duke vient de *Dux*, le « conducteur »). Sa propre personnalité est la plus attirante qui soit, il en émane, derrière un sourire exquis et qui est d'une distinction, d'une noblesse rare (à part cela, les nègres sont des brutes, des êtres primitifs), une autorité telle qu'il est compréhensible que ses joueurs s'y soumettent.

Duke Ellington et son orchestre: un ensemble dont aucun élément ne saurait être détaché. Il faut tous les louer indistinctement pour l'admirable spectacle qu'ils nous ont offert.

Georges PETIT.

HOTEL LUTÉTIA

43, Boulevard Raspail, 43

PARIS

Le Confort parfait.

Une bonne Cuisine.

Une excellente Cave

et des Prix raisonnables.

DOCUMENTS 33

REVUE MENSUELLE

CINÉMA

CRITIQUE LITTERAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Directeur : STÉPHANE CORDIER

6, Rue Gabrielle, BRUXELLES — Tél. : 44.28.69

Secrétaire de Rédaction : GASTON DERYCKE

avec

GEORGES ALTMAN — JORIS IVENS — JEAN-GEORGES AURIOL — CARLO SUARES — DENIS MARION — NICO ROST — PAUL-GUSTAVE VAN HECKE — NORMAN WILSON — L. CHAVANCE — J. B. BRUNIUS — JEAN VIGO — ANDRE DELONS — R. GILBERT-LECOMTE. JOE BOUSQUET — JEAN CASSOU — JEAN AUDARD — BENJAMIN FONDANE, etc...

SOMMAIRE DU N° 4 (JUILLET)

LOUIS CHARANCE .... *La voix de W. C. Fields*
PHILIPPE LAMOUR .... *Destin du Parlant*
BENJAMIN FONDANE .... *Rimbaud le Voyou*
DENIS MARION .... *La Condition humaine*
JIRI LEHOVEC .... *Le cinéma expérimental en Tchécoslovaquie*

et

Les Films, les Livres, les Revues, par J. G. AURIOL, JEAN BANKO, GASTON DERYCKE, DENIS MARION, MICHEL A. MIROWITSCH.

N° SPÉCIMEN SUR DEMANDE

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné...
demeurant .... ,
déclare souscrire.................abonnement(s) 1 an (10 nos) à DOCUMENTS 33.
Sauf mention spéciale, les abonnements partent du n° 1.

◆ Belgique .... 35 francs
Etranger.............. 9 belgas
Abonn. de soutien ...... 100 francs

Je verse la somme de.....................................francs au c c. postaux
n° 3379.45 (S. Cordier, Bruxelles).

Signature et date :

◆ Biffer les mentions inutiles.

ÉDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »

10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

POÉSIE *EN LIBRAIRIE*

GABRIEL AUDISIO

ANTÉE

Audisio a un tempérament de poète, riche, nombreux, épris de perfection, de dépouillement. Il cherche, d'une façon de plus en plus exacte, de plus en plus expressive et intense, à atteindre, au delà des décors changeants, la permanence de sa jeunesse vigoureuse et nostalgique. (Jean CASSOU — *Les Nouvelles Littéraires*)

* *

C'est ainsi que Baudelaire lui-même a conquis en 50 ans la place immense qu'il tient aujourd'hui... Supervielle, Brauquier et Audisio, trois noms à ne pas oublier, trois poètes de l'aventure qui tous trois ont fait, à la poésie française, un apport nouveau, digne, à quelques nuances près, du même respect et parfois même d'admiration. (Guy LAVAUD — *Les Marges*)

* *

Ce grand poème de Gabriel Audisio était impatiemment attendu par les lecteurs d'*Ici-Bas* datant déjà de 1927... Je n'aurais osé augurer des poèmes du présent recueil tout ce qu'ils nous apportent de nouveauté et de grandeur... *Antée* tout entier est un ensemble réfléchi, accompli, d'équilibre, d'élan contenu, d'originale beauté. (André FONTAINES — *Mercure de France*)

* *

Gabriel Audisio, poète méditerranéen d'esprit et de sang, retrouve sans effort l'atmosphère des cosmogonies primitives et des légendes homériques. Il remonte jusqu'aux sources de la création poétique, et des mots les plus simples, il compose l'assemblage le plus *nouveau*. (Armand GUIBERT — *Mirages*)

Edition originale, tirage limité à 500 exemplaires sur alfa dont 200 H C mis en vente au prix de 12 fr. l'exemplaire et 25 exemplaires dont 10 H C au prix de 40 fr.

A Paris : les Expositions

VAUBAN — DAKAR DJIBOUTI — PREMIERE EXPOSITION DE LA BIBLIOTHEQUE LITTERAIRE JACQUES DOUCET

L'année dernière, Marthe de Fels nous avait rendu Vauban plus familier en nous le présentant d'une façon attachante sous ses multiples aspects. D'abord fils de paysan puis le « premier homme de son siècle dans l'art des fortifications et des sièges » et enfin retiré dans ses terres, en disgrâce auprès du roi, du fait de son courageux écrit sur la Dîme Royale.

Cette année aux Invalides, en l'honneur du tricentenaire de Vauban, nous prenons à nouveau contact avec cet étonnant ingénieur. Quelques portraits de Vauban, dont l'un par Hyacinthe Rigaud. Ses élèves tous ingénieurs du roi, de Bidal, Cormontaigne, Fourcroy, Filley, sont ici représentés.

Lorsqu'il s'agit de batailles ou de scènes de guerre, Van der Meulen semble inégalable. Nous pouvons en juger ici comme illustrateur de la vie de Vauban. Que ce soit la Forterese de Charleroi, les villes de Lille ou de Gand, le siège d'Audenarde avec Louis XIV et son état-major, ou l'entrée du roi Louis XIV à Dunkerque, nous sommes reconnaissants à cet artiste de sa documentation si vivante sur cette époque.

Il nous est encore donné de voir un « Mémoire inédit du Maréchal de Vauban faisant partie d'un ouvrage intitulé « Oisivetés » ou « De l'importance dont Paris est à la France et le soin qu'on doit prendre de sa conservation. » L'étude suivante nous laisse songeur « Projet d'ordre et des précautions qu'on doit prendre contre les bombes au Havre de Grâce; qui peut être appliqué à toutes les places sujettes à bombardement ».

*
* *

Au Musée d'Etnographie du Trocadéro somptueusement aménagé selon les procédés les plus modernes et les plus perfectionnés, nous sommes conviés à admirer les résultats de la mission Dakar Djibouti.

Les principes les plus judicieux de muséographie ont été appliqués ici. Les objets groupés par catégories dans une même vitrine sont présentés d'une façon claire et attachante. Une carte de la région où ces objets ont été trouvés figure à leurs côtés, des notes détaillées sur leur origine, ou leurs usages les accompagne, ainsi que d'abondantes photographies représentant soit les indigènes avec leurs ornements spéciaux pour les jours de fête, ou encore au travail, ou dansant.

Pour les garçons l'ornement le plus important semble être le « Wasamba », sorte d'instrument sonore dont les jeunes circoncis se servent ou qu'ils tiennent à la main après la circoncision. Cette opération joue chez certains de ces peuples un rôle important. Elle est pratiquée sur ces garçons, alors qu'ils sont déjà presque des adolescents, certains d'entre eux font à cette occasion des re-

traites. Le « Wasamba » diffère de forme selon qu'ils appartiennent aux Bambara, aux Mandingues ou aux Dogons ou aux Bozo du Niger. Ils sont rudimentaires chez les Mandingues, au contraire sculptés et surmontés de figures chez les Bozo. Les garçons Mandingues récemment circoncis sont chaussés pour la première fois de sandales afin de se protéger des sorciers qui pourraient venir troubler leur sommeil.

Certaines vitrines contiennent des calebasses de toutes formes, d'autres des masques et casaques de danse, d'autres des faîtes de cases, d'autres des serrures pleines d'ingéniosité ornées de figures humaines quelquefois animales comme le coba ou l'oiseau ou encore ornées de la lune ou du soleil. Nous pouvons voir de nombreuses statuettes dont l'une trouvée dans la case dite « Le Grand Sanctuaire » représente un homme les bras levés pour « faire communiquer le ciel et la terre ».

Au centre sont exposées les « Mères des Masques ». Ce sont de très longues pièces de bois peintes et sculptées à leurs deux extrémités, l'aspect en est très surprenant. Ces bois trouvés dans des cavernes grâce à un informateur engagé par la Mission ne sont sortis que très rarement de leur cachette et pour peu de temps. Ces bois sont alors l'objet de fêtes et de libations spéciales.

La Mission a encore rapporté d'Abyssinie de magnifiques peintures qui ornaient le sanctuaire de Godon. Ces peintures abimées, recouvertes par une épaisse couche de saleté, balayées par le vent, étaient vouées à une mort certaine si la Mission n'avait décidé de les enlever et de les remplacer par des peintures modernes. Ces fresques attribuées au peintre Kisewon datent de la fin du XVII^e siècle et représentent « le Sauveur du Monde et le Pacte de grâce » « les Quatre Rois et leurs Serviteurs », « les Cinq Cavaliers », « la Vierge - la Nativité - l'Adoration des Mages », « les Pères de l'Eglise », et une « Martyre » entourée de deux Juifs représentés de profil, selon la coutume, parce qu'ils ne sont pas des gens honorables.

*

* *

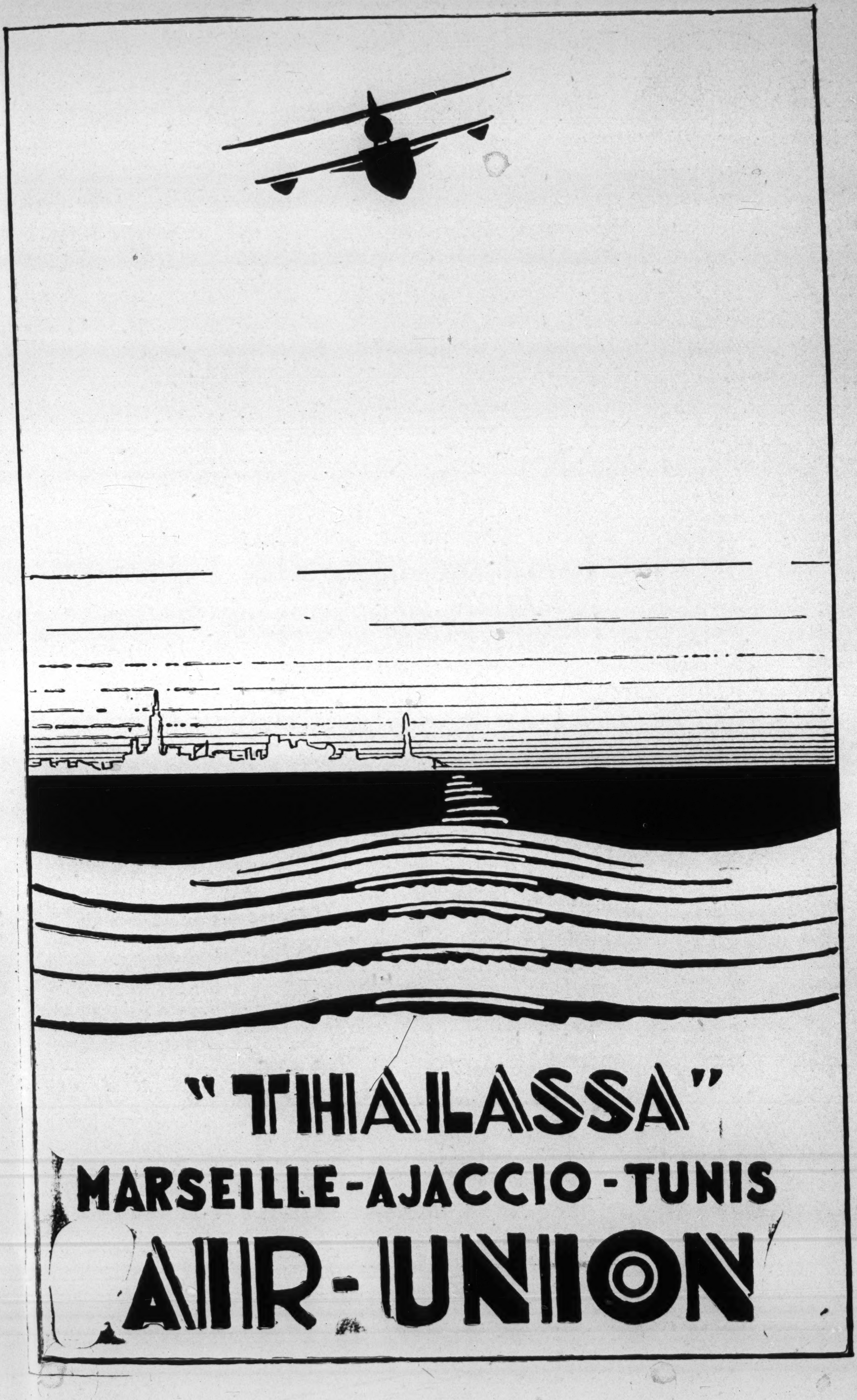
Nous tenons à mentionner la première exposition de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, récemment aménagée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Grâce à la bibliothècaire Marie Dormoy et à certaines de ses collaboratrices comme Mlles Rose Adler et Yolande Friedmann l'ensemble est présenté, avec un goût parfait. Sur des papiers gaufrés aux couleurs vives se détachent des éditions originales de Stendhal, Baudelaire; de passionnants manuscrits de Gide, Valéry, Proust, Guillaume Apollinaire ou Léon Paul Fargue, certains dans de magnifiques reliures de Legrain.

Germaine SELZ.

" AU CHEVREAU ROYAL "

31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE

Les **réputés spécialistes gantiers** vous offrent : du Choix, de la Qualité, des Prix.


"THALASSA"
MARSEILLE-AJACCIO-TUNIS
AIR-UNION

Les Cahiers d

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnies de Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transports Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maroc).
Compagnie de Navigation Mixte.
Cie Fraissinet (Corse et Algérie Occidentale).
Cie Cyprien Fabre (Amérique, Afrique Occidentale).
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc... etc...

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Méditerranéenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salons de lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bibliothèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des *Cahi*
de tous les pays.

ELLE PRÉSENTE LES P
TOUTES LES MAISONS DÉS
LA RÉPUTATION DE LEU
GOUT FRANÇAIS.

Sud

Sont en vente dans les grandes villes de France, en de nombreux points du bassin méditerranéen.

On les trouve en dépôt chez les principaux libraires de Paris, Lille, Reims, Rouen, Le Havre, Lyon, La Rochelle, Clermont, Nancy, Strasbourg, Tours, Orléans, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Nice, Aix, Arles, Toulon, Cannes, Marseille.

Ils sont à Tunis, Alger, Oran, Philippeville, Casablanca, Marrakech, Fez, Rabat, Saïgon, Beyrouth.

Leurs services aux revues et personnalités étrangères touchent les grands centres du monde entier : New-York, Chicago, Boston, Londres, Oxford, Manchester, Rome, Milan, Gênes, Berlin, Francfort, Leipzig, Hambourg, Dresde, Bruxelles, Anvers, Liège, Moscou, Leningrad, Madrid, Barcelone, Prague, Varsovie, Vienne, Constantinople, Athènes, Sydney, Bangkok, Alexandrie, Le Caire, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, etc...

hi[...] Sud touche les lecteurs

S P[...]ÉRIEUX AVANTAGES POUR
DÉS[...]ES DE RÉPANDRE AU LOIN
EU[...]ME ET L'EXCELLENCE DU

Les Avions de l'AÉROPOSTALE desservent l'Espagne, l'Algérie, le Maroc, l'Afrique Occidentale, l'Amérique du Sud.

Renseignements : Postes, Messageries, Passagers : AÉROPOSTALE, 93, La Canebière, MARSEILLE

Téléphone : Colbert 40-17, 40-22

NAVIGATION
MIXTE
Cie TOUACHE
DE PORT-VENDRES
SUR
L'ALGÉRIE
DE MARSEILLE
SUR
L'ALGÉRIE
LA TUNISIE
et Croisières-
Touristiques
AUX
ILES BALÉARES
MARSEILLE _ PORT-VENDRES
PARIS, 5 rue Edouard VII et Fg Poissonnière. 51.

La Société Générale de Presse et d'Edition

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA

SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT

TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

AGENCE DE MARSEILLE
2, Place du Muy
Tél. D. 81.42

Machines Parlantes

Malgré la période des vacances, les amateurs de musique ne seront pas trop malheureux cette année. Quelques disques de qualité leur permettront d'attendre le renouveau d'octobre. Louons d'abord *Columbia* d'avoir commémoré le centenaire de la naissance de Brahms en éditant sa *Symphonie N° 3 en fa majeur, op 90.* L'Orchestre du Concertgebow d'Amsterdam, sous la direction de son chef et animateur Wilhem Mengelberg, exécute avec ferveur cette œuvre puissamment construite.

Chez *Gramophone*, vous retiendrez les trois disques que le remarquable orchestre the B. B. C. Symphony Orchestra, dirigé par Adrian Boult a consacrés à la 8^e^ *Symphonie* de Beethoven. Cette œuvre qui surprend par sa grâce, sa fraîcheur, sa joie constante, semble un rayon de soleil dans l'œuvre grave du grand tourmenté; il y faut une main légère. L'exécution de M. Adrian Boult est un miracle d'équilibre.

Retenez également la *Suite d'orchestre de Pulcinella* de Strawinsky. Un Strawinsky presque classique, qui évoque constamment Rameau et Gluck par ses lignes mélodiques aux inflexions gracieuses et légères, que souligne une orchestration très habile. Les dialogues de la flute et du hautbois sont proprement ravissants, et les contrepoints des bassons et des cors surprennent par leur précision et leur sobriété. Dans l'œuvre brutale et dépouillée du compositeur russe, cette œuvre fraiche et agréable, marque un repos, un délassement avant l'escalades des cimes. (*Columbia*)

L'amusante *Ouverture de la Princesse Jaune*, de Saint Saens, œuvre d'un coloris brillant et facile, n'ajoute rien à la gloire du musicien de Samson et Dalila; c'est un agréable divertissement, fort bien écrit, spirituellement orchestré, qu'on écoute avec plaisir en songeant à autre chose. Le Philharmonique de Berlin, sous la direction d'Aloïs Mélichar, lui donne peut-être un peu trop d'importance. (*Polydor*). Il est plus heureux, sous la direction de Hanz Pfitzner, dans l'*Ouverture d'Obéron*, dont il donne une exécution en tous points excellente. (*Polydor*).

Les amateurs de musique de chambre auront le choix entre le splendide enregistrement, par Vladimir Horowitz, de la *Sonate en Si mineur* de Liszt (*Gramophone*), la *Sonate N° 4 en Ut mineur* pour violon et piano de J. S. Bach, par Alfred Dubois et Marcel Maas, les *Histoires* de J. Ibert, transcrites au violoncelle par Maurice Marechal (*Columbia*), la *Campanella* de Paganini par Yehudi Menuhin (*Gramophone*) et un disque de clavecin tout à fait remarquable de Paul Brunold, sur Clavecin Watters 1737: *La Fleurie* et le *Carillon de Cythère*, de Couperin; tout le registre des sonorités de l'instrument nous est présenté avec une fidélité étonnante par une gravure d'une perfection absolue (*Polydor*).

Gramophone, poursuivant son édition des Comédies-Ballet de Molière et Lully, nous présente une sélection de *Monsieur de Pourceaugnac*, qui comprend

le Prologue musical, le divertissement final, et deux scènes (Scène VII et scène finale du Premier acte), par les artistes et l'Orchestre de la Comédie Française. M. Croué est excellent dans l'Apothicaire, malgré qu'il charge trop, pour mon goût personnel, le bégaiement du personnage. La scène des Médecins grotesques est moins bonne; quelques intonations douteuses dans le chœur nuisent au style, qui, dans ces sortes d'exécution, doit demeurer rigoureusement classique. Je félicite vivement *Gramophone* de persévérer dans cette voie féconde, brillamment inaugurée par *le Bourgeois Gentilhomme*.

Deux beaux disques de chant : l'un du grand ténor allemand Lauritz Melchior, dans les *Maîtres Chanteurs* et *Siegfried;* (*Gramophone*) ; l'autre de Claudine Boons, dans deux mélodies: *Souvenances*, de Saint-Saens et *Chanson Roumaine* de J. Jongen. (*Polydor*).

Gaston MOUREN.

Ultraphone nous présente ses nouveaux disques souples. Bien des essais ont été tentés déjà dans cette voie, notamment par *Pathé*, dont certains enregistrements méritèrent de retenir l'attention de la critique. Le disque souple *Ultraphone* présente cet avantage de ne pas exiger l'emploi d'une aiguille spécialement préparée; sa sonorité est nette et puissante. Dans le répertoire de musique populaire, il peut fournir une intéressante carrière.

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. D. 47.16

APPAREILS ET DISQUES :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités chez **Phono Montgrand** MARSEILLE 24, rue Montgrand

COLUMBIA

Ecoutez les disques suivants ;

J. Brahms : ***Symphonie en FA majeur.***

par l'Orchestre du CONCERTGEBOW D'AMSTERDAM
Direction : *Willem Mengelberg*.

I. Strawinsky : ***Pulcinella*** (suite d'orchestre).

ORCHESTRE SYMPHONIQUE
sous la direction de l'auteur.

J. S. Bach : ***Sonate pour piano et violon en UT mineur.***

par MM. *Alfred Dubois* (violon) et *Marcel Maas* (piano).

EN VENTE CHEZ :

PHONO MONTGRAND 24, Rue Montgrand, 24
MARSEILLE

Téléphone : D. 47-16.

Les Appartements en co-propriété

construits par

LA SOCIÉTÉ DES

Établissements BONNET

Société Anonyme au Capital de 1.000.000 de francs

50, Rue Breteuil, MARSEILLE

répondent à toutes les exigences

du Goût,

de la Technique,

du Confort.

ULTRAPHONE

ULTRAPHONE DONNE LE TON

Écoutez les disques suivants :

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE BERLIN

Strawinsky : *Feu d'artifice.*

Reznicek : *Donna diana.*

Mozart : *Marche turque.*

J. Strauss : *Marche persane.*

Deux airs de *Mahagonny* (Kurt Weill)

par Lotte Lenja et « The Three Admirals »

Ste ULTRAPHONE FRANÇAISE, 67, Bd Haussmann, P RIS

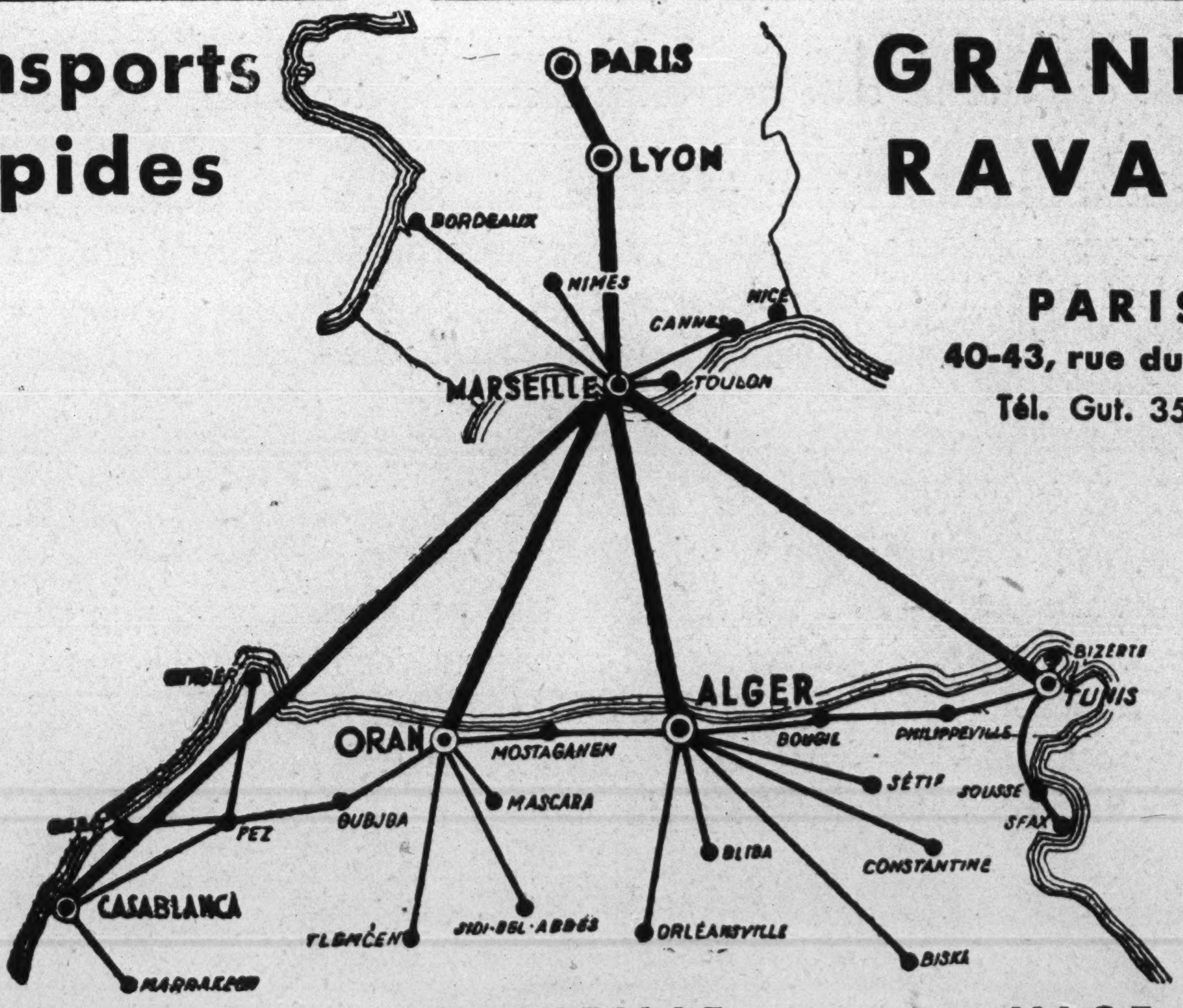
L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & Cº, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

Transports Rapides



GRANET RAVAN

PARIS
40-43, rue du Caire
Tél. Gut. 35-51

LYON
5, Rue Puits-Gaillot
Tél. Burdeau 22-67

MARSEILLE
5, Allées Léon-Gambetta
Tél. C. 68-46 - 68-47

NICE
Rue Maréchal-Pétain
Tél. 38-69

Musique Hot

Enfin, voici une exécution relativement récente de Louis Armstrong: *That's my home* (Gramo K 6878), que l'on a d'ailleurs accouplée à un Whiteman, lequel par chance est acceptable... Mais ne récriminons pas trop: c'est déjà mieux que rien si l'on songe que le précédent Armstrong, le disque Brunswick de la série « hot-style », remonte à quelque six mois. Encore ce disque comportait-il deux exécutions datant de quatre à cinq ans. Espérons que le nouvel éditeur du grand musicien noir se montrera plus généreux...

Il n'est pas besoin de dire, je pense, que *That's my home* est une très belle réussite; cette exécution est même nettement supérieure à quelques précédentes, au cours desquelles le fameux trompette donnait parfois l'impression de n'être pas tout à fait insensible au désir de faire valoir, au détriment de la pureté de l'expression, sa virtuosité et sa technique. Rien de pareil ici où nous avons devant nous l'Armstrong des grands jours, celui qui met précisément ses moyens formidables au service du sentiment, celui qui, tout ensemble, sait être délirant et mesuré, sobre et déchaîné. Dans le dernier tiers de l'exécution, il a de ces étourdissantes trouvailles comme lui seul sait en avoir (il n'est aucun musicien de jazz qui sache autant que lui se renouveler, son art est une perpétuelle re-création), de ces envolées dans le registre suraigu, de ces jaillissements foudroyants et de ces inflexions d'une si jolie teinte mélancolique, de ces accents véritablement surhumains qui sont comme arrachés à l'instrument et qui atteignent à un lyrisme inouï. Et que dire de cette merveilleuse sonorité, toute vibrante, ample et puissante, où il demeure sans rival ?

Le climat naturel d'Armstrong est la grandeur, et tout parait fade à côté de lui et presque médiocre. On comprend certains de ses admirateurs passionnés qui donneraient tous les disques de jazz pour les seuls morceaux d'Armstrong. Cet homme est l'incarnation même du jazz et il n'est plus aucun grand musicien qui, à l'heure actuelle, ne s'inspire plus ou moins de lui: Muggsy Spanier, Colman Hawkins, Earl Hines, Jack Teagarden, Henry Allen, tant d'autres encore et, au fond, Bix Beiderbecke lui-même, tous l'ont depuis longtemps reconnu et accepté comme maître. Exemple à peu près unique, je crois, d'une influence aussi complète, aussi absolue — et d'une influence non pas desséchante, non pas appauvrissante, mais qui a permis au contraire à toute une expression musicale de se développer et de s'épanouir, de prendre conscience d'elle-même et d'accéder à la plénitude. Sans Louis Armstrong, que serait le jazz à l'heure actuelle ? Fort peu de chose vraisemblablement, tout au plus un art de folklore à mettre au rang des tangos, des guitares havaïennes et des biguines martiniquaises. C'est à Armstrong que le jazz doit son éminente dignité et d'être précisément une musique digne, au même titre que la musique « classique », « sérieuse », de toute notre attention et de tout notre respect; c'est grâce à lui que cette musique a pu devenir si riche et si variée et qu'elle demeure toujours si vivante, car sans lui, non seulement, les grandes réalisations improvisées n'auraient jamais vu le jour, mais encore le jazz hot écrit, qui s'est greffé sur l'improvisation dont il tient d'ailleurs à reproduire

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES

C[ie] de Fives-Lille

Chaudières
Appareils de levage
Chaudronnerie

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis, 54
MARSEILLE

BÉTON ARMÉ

TRAVAUX PUBLICS
OUVRAGES D'ART

ÉTABLISSEMENTS

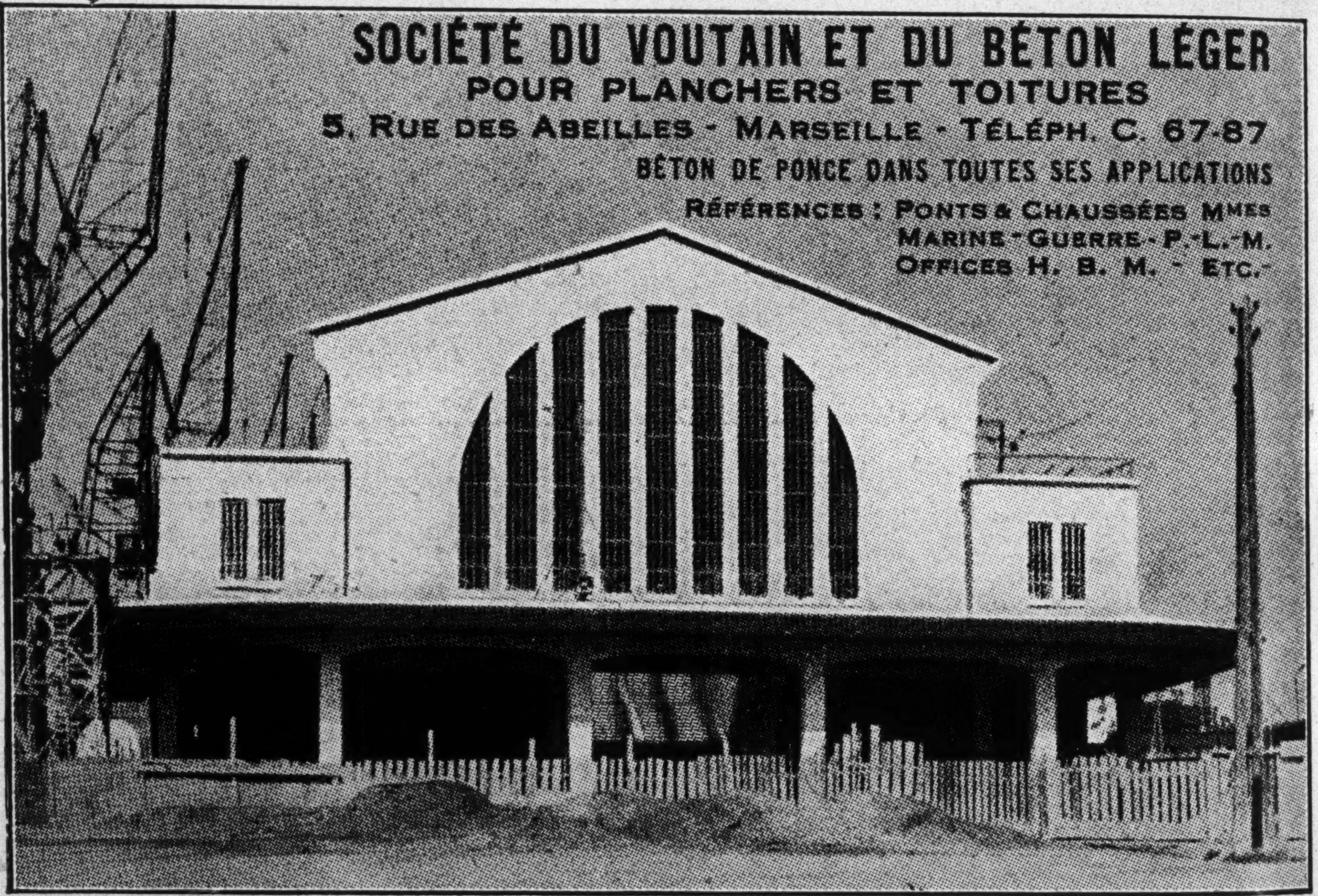
BOUSSIRON

10, Boulevard des Batignolles, PARIS

Entreprise TOURRE

Sté Anonyme au Capital de 1.200.000 Francs
36, Cours Lieutaud, MARSEILLE - T. C. 3096

CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
IMMEUBLES - BÉTON ARMÉ



CIMENTS
DEMARLE LONQUETY

SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s/-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

autant que possible le caractère de spontanéïté, n'existerait peut-être pas. Ainsi Louis Armstrong, non seulement le plus grand musicien hot, mais très certainement d'un des plus magnifiques créateurs que la musique ait jamais produits, est-il aussi bien à la base de Duke Ellington que de Red Mac Kenzie, de *Creole Rhapsody* que de *I ve found a new Baby*.

En plus de sa partie instrumentale et la précédant, Armstrong donne aussi, dans *That's my home*, un chorus chanté de cette voix si rauque, mais aux intonations si nuancées et si poignantes, qui fait de lui le plus grand « vocalist » hot qui soit et auquel il parait enfantin de vouloir préférer un Cab Calloway. L'orchestre qui entoure ici Armstrong est excellent. puisque c'est celui de Chick Webb, un des groupements noirs les plus réputés, Chick Webb étant lui-même un batteriste de grande classe dont on ne manquera pas d'apprécier ici, notamment vers la fin du morceau, le travail précis et sûr. A signaler aussi, après le refrain vocal et alternant avec des « breaks » d'Armstong, deux bonnes interventions du saxo ténor. Un dernier détail, mais qui a son importance : l'enregistrement pourrait être meilleur. Comparez-le à celui du disque Brunswick auquel je fais allusion plus haut ou avec les enregistrements d'Odéon et de Parlophone (c'est-à-dire d'Okeh) et vous verrez la différence.

Dans un genre tout autre, il faut signaler *Clarinet Marmalade* et *In the shadow of the old apple tree* (Brunswick 500.224), par le Casa Loma Orchestra, deux exécutions soignées avec de bons arrangements dans le style cher à Gifford (répétitions de phrases ou de membres de phrases) et, dans le second de ces morceaux, une improvisation d'une très bonne venue, à la fois puissante et équilibrée, du saxo ténor, décidément la meilleure individualité de cet orchestre. Par contre, le solo de clarinette dans la première de ces pièces est assez ridicule.

Someone stole Gabriel's Horn, dont je vous ai parlé le mois précédent, a été également interprêté par Bing Crosly (Brunswick 500.238), l'ancien leader des Whiteman's Rhythm Boys devenu grande vedette du phono et de la radio et dont le talent, trop prodigué, est nettement en déclin. Ce sont encore les frères Dorsey qui accompagnent Bing Crosly, mais cet accompagnement ne vaut pas celui qu'ils ont donné dans le disque de Joan Bowers.

Enfin, aux admirateurs du cher Muggsy, je tiens à indiquer que l'on peut trouver, chez Sinfonia, avenue des Champs-Elysées, un disque de l'orchestre Ray Miller, *That's a plenty* (Brunswick américain 4.224) où le grand cornet blanc donne, dans son style si sobre, si pur et si émouvant, un merveilleux chorus. Plus

GEBELIN

acquéreur de la Maison **MESSERER**

PIANOS

PHONOS

T. S. F.

Une seule adresse : **77, rue Saint-Ferréol, 77, au Ier.**

on entend Muggsy et plus on se convainc que ce musicien qui ne fait jamais appel à quoi que ce soit d'artificiel d'extérieur est dans sa simplicité et à cause d'elle précisément un des plus parfaits représentants du véritable esprit hot... Mais si vous voulez vous procurer ce disque dépêchez-vous car il n'y en a qu'un tout petit nombre d'exemplaires.

*
* *

Avant de terminer cette chronique je veux dire quelques mots sur le dernier concert de musique hot donné, salle Chopin, par le Hot-Club, cette sympathique et active organisation aux destinées de laquelle préside un groupe de jeunes gens bien décidés à répandre dans le public, par tous les moyens possibles, le goût du jazz et qui me semblent avoir déjà obtenu des résultats très appréciables, à en juger par le public nombreux et enthousiaste qui assista à ce concert où une formation noire. composée des meilleures individualités actuellement à Paris, exécuta dans un style magistral quelques-uns des morceaux qui ont, de tous temps, le mieux inspiré les musiciens hot. Parmi les solistes, il faut mettre hors de pair le trompette Arthur Briggs qui, dans *Chinatown*, improvisa des chorus que n'aurait pas désavoués Armstrong et le saxo ténor Frank « Big Boy » Goudie dont le style est digne d'être comparé à celui des meilleurs spécialistes. Freddie Johnson, qui est un des plus forts pianistes soutien, et dont la présence dans un orchestre décuple la valeur de la section de rythme, nous fit admirer quelques solos très réussis.

Cet orchestre comprenant une section mélodique développée (3 trompettes, 3 saxos, 1 trombone), les exécutions comportaient parfois des passages arrangés par Freddie Johnson et qui l'étaient avec toute la fougue, toute la véhémence désirable, un peu dans le genre Mill's Blue Rhythm Boys. Quant à la section de rythme, du reste portée à cinq musiciens, puisqu'à la formation classique (piano, contrebasse, banjo et batterie) avait été ajoutée une guitare dont, dans *Tiger Rag* le titulaire nous donna, avec quelques breaks imprévus un échantillon de sa virtuosité, elle marchait littéralement à fond de train, assurant un rythme implacable qui ne fut certainement pas sans faciliter l'inspiration chez les solistes. Parmi les spectateurs, il y en avait sûrement qui ne connaissaient jusqu'ici du jazz que les platitudes de Jack Hylton, Jack Payne et consorts. Comme les applaudissements étaient unanimes, il y a donc lieu de croire que ces néophytes furent conquis. Et ceci est, au bout du compte, le meilleur compliment que l'on puisse adresser tant à l'excellent orchestre réuni autour de Freddie Johnson qu'aux actifs organisateurs de cette soirée et celui auquel ils seront peut-être le plus sensibles.

Georges PETIT.

ACHAT VENTE **ARISTIDE BEL** TRANSFORMATION S. Anonyme DE BIJOUX

JOAILLIERS

1, rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE Tél. D 6506

François BOSSY et
Maurice GENOUD

Entreprise Générale
Travaux Publics
Béton Armé

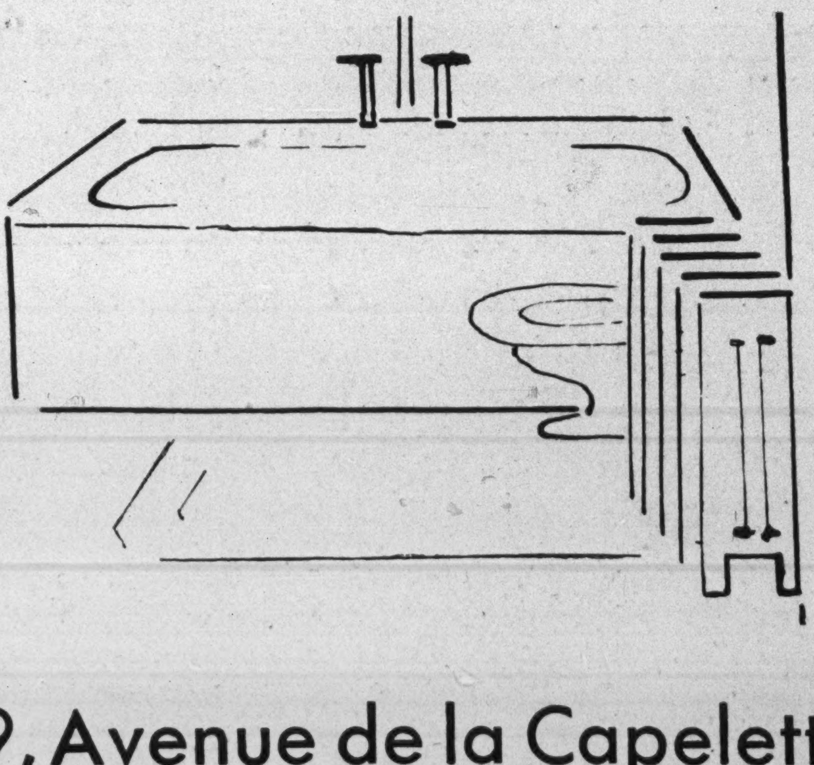
Rue de la Boétie PARIS

Honoré LAURENT

ENTREPRENEUR

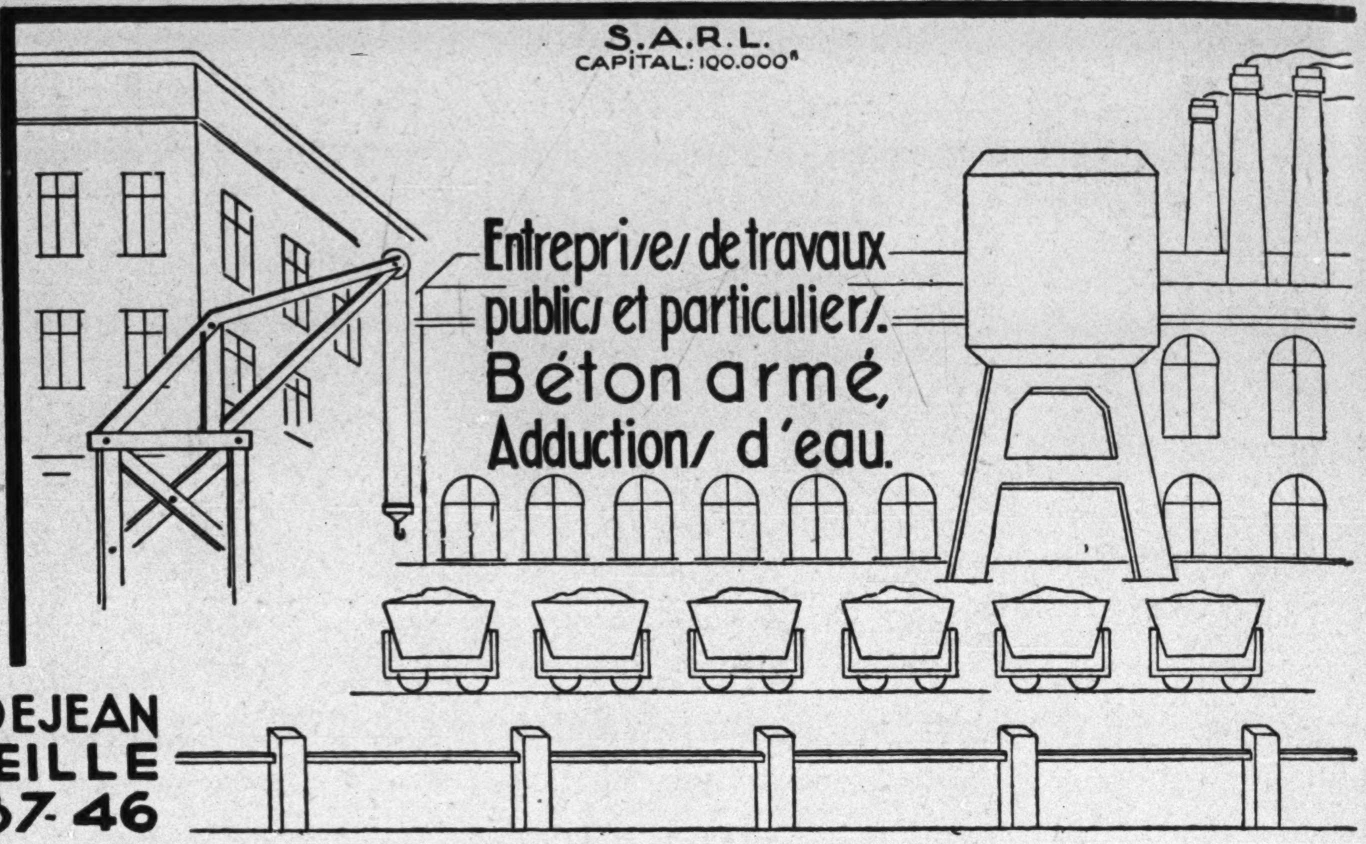
Adductions d'Eau
Installations Sanitaires
Chauffage Central

Téléphone C. 64.93



MARSEILLE, 129, Avenue de la Capelette

LES TRAVAUX DU MIDI



2. Rue DEJEAN
MARSEILLE
Tel: D-87-46

ENTREPRISE

FRANÇOIS FERRÈRE
MENUISERIE
D'ART ET DE BATIMENT

11.15. RUE DE VERDUN MARSEILLE. Téléph. 36.76

A Brest et à Camaret

MANIFESTATIONS EN L'HONNEUR DE VAUBAN

Le centenaire de Vauban a reporté sur cette grande figure l'attention de nos contemporains. Naguère nous l'avons nous-mêmes évoqué à propos du Fort St-Nicolas à Marseille.

Sur l'initiative de l'Amiral Lacaze, secrétaire Perpétuel, et de M. Georges Philippar, Président de l'Académie de Marine, Compagnie savante d'origine brestoise, fondée au 18e siècle et reconstituée en 1921 à Paris, des manifestations se sont déroulées en l'honneur de Vauban, sous la présidence de l'Amiral Laurent, Préfet de la deuxième Région Maritime, les 29 et 30 juillet, à Brest et à Camaret, avec le patronage du Ministère de la Marine et sous les auspices du Comité du Tricentenaire de Vauban et des Municipalités.

Dans la salle du théâtre de la Ville, M. Georges Philippar, Présidenr de l'Académie de Marine, fit, le samedi 29, une conférence vivement applaudie sur Vauban.

Après avoir rappelé que nul lieu ne pouvait être mieux choisi par l'Académie de Marine, pour célébrer Vauban marin, que le port breton où elle naquit et dont, un demi-siècle, auparavant, Vauban avait fait une place fortifiée qu'il eut encore à sauver de l'envahisseur, le conférencier retraça les étapes successives de la construction du solide « front de mer » opposé par Vauban, de Dunkerque à Antibes, aux flottes ennemies de l'époque les puissantes forces navales anglo-hollandaises.

Insistant sur Brest, où Vauban fit plusieurs séjours, il montra comment, sur les plans de Colbert, initialement suivis par le Chevalier de Clerville et par A. du Quesne, le futur berceau des corps d'officiers de la Marine Française ne commença de se développer que du jour où l'illustre « bâtisseur » prit en mains les travaux de fortifications du port et de ses environs, la construction des arsenaux et de la ville. Bien plus, cette création de Vauban est deux fois son œuvre puisque, menacée de destruction par les Anglais, elle fut, le 18 juin 1694, à la victoire de Camaret, sauvée grâce à lui.

Mais Vauban, « l'homme de la Renaissance » au génie multiple, servit encore la Marine en donnant une impulsion à la « guerre de course ». Il lui ouvrit des champs nouveaux en dressant la carte de la navigation fluviale dont le réseau devait, à l'intérieur, compléter son action au loin et dont l'achèvement du canal des Deux-Mers fut une première réalisation.

Vauban avait, en outre, la « curiosité » des colonies sur l'Administration desquelles il a émis des vues justes et profondes et dont certaines fortifications furent exécutées, sans qu'il y allât lui même, sur ses indications.

A la suite de cette conférence, un film aussi original que remarquable, com-

posé par les soins de la Section Cinématographique du Service Géographique de l'Armée sur la « Vie et l'œuvre de Vauban » fut projeté.

La musique des Equipages de la Flotte prêta son aimable et toujours si apprécié concours à cette réunion.

Le lendemain, 30 Juillet, les invités de l'Académie de Marine se rendirent à Camaret où, en souvenir de la victoire navale de 1694, fut apposée sur le château du Sillon une plaque commémorative établie par les soins de l'Académie.

Nouvelle Revue

A partir d'octobre, paraîtra une nouvelle revue politique, socialel et littéraire : « Le Cahier Bleu », publiée par les Editions Bergis, Paris et Vienne, parallèlement avec leur revue allemande « Das Blaue Heft ».

Cette revue aura pour rédacteur en chef Renaud de Jouvenel et aura pour collaborateurs les plus grands écrivains et essayistes français et étrangers.

Tél. Dragon 84.14

CINTRA, 6, Square de l'Opéra, PARIS
CINTRA, 167, Rue Montmartre. PARIS
CINTRA, 43-45, Rue de la Bourse, LYON
CINTRA, 4, Rue Beauvau, MARSEILLE
CINTRA, 3, Place Masséna, NICE
CINTRA, 11, Pl. Victor-Hugo, GRENOBLE

CINTRA

DÉGUSTATION

PORTO - SHERRY

CINTRA, Pl. du Revard, AIX-LES-BAINS
CINTRA, CHALON-SUR-SAONE
CINTRA, Casino Municipal, ALGER
CINTRA, Avenue Jules Ferry, TUNIS
CINTRA, 7, Bd des Etats-Unis, VICHY
CINTRA, 14 & 16, Rue de Paris, LILLE

4, Rue Beauvau
5, Quai des Belges
MARSEILLE

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone : Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C.)

« Le Flambeau »

Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »

Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

NOEL & Cie.

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie

56 à 78, Rue de Lyon **MARSEILLE**

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

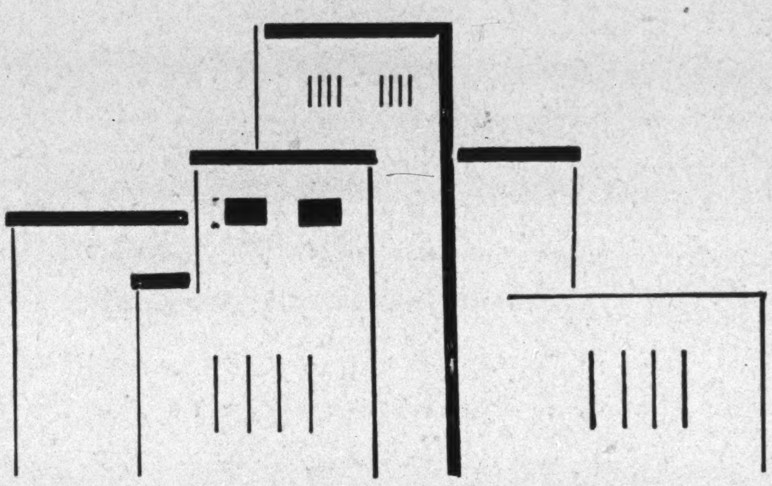
Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41 3 lignes **Télég. : ATE Marseille**

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET Jh. RICORD

A. JALLUT ET **M. CLAVÉ** **Succrs.**

S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE
TÉL. C. 27.43



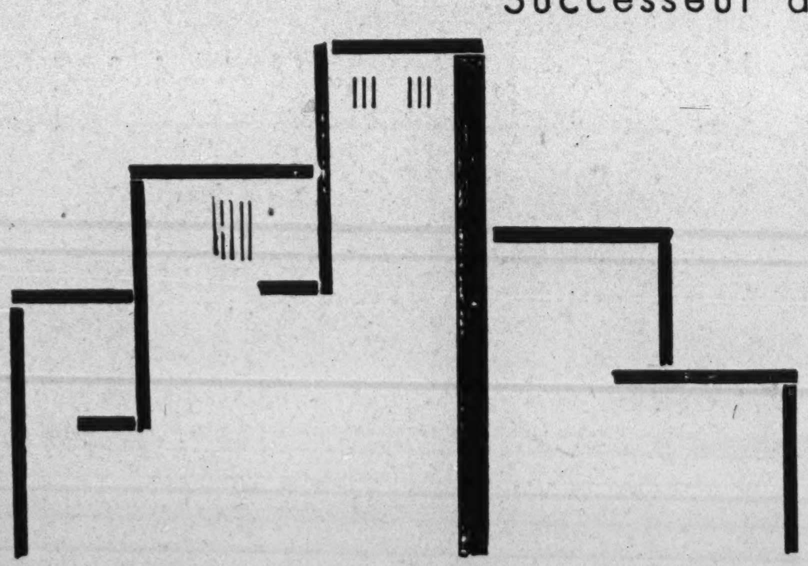
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.
Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :
MARSEILLE
12, Rue Julia, 12
Téléphone : C. 66.59
R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

Théâtres de plein air

Par ses nécessités de figuration, son dessein de plaire à l'œil, son besoin d'espace et de couleur, par la fatalité de son répertoire invariable, la scène de plein air participe d'une renaissance de l'antique affirmée par nos goûts et nos mœurs.

Mais tandis que la vie sociale pose avec ampleur le problème et le résoud suivant une morale accordée aux lois du corps et aux exigences nouvelles de l'esprit, tandis que le stade, la plage, la piscine retrouvent avec l'accent particulier à notre époque les rythmes, l'inspiration même de ces jeux et le secret toujours vivant de la ligne, pourquoi le théâtre de plein air n'en reproduirait-il qu'une parodie mortelle ?

C'est que, là comme ailleurs, trop de traditions, trop de souvenirs l'immobilisent. Les esprits, obsédés des mêmes thèmes restent timides devant toute novation. Horace, le roi Lear, ou Cinna décident qu'ils ne changeront pour rien au monde leur manière d'être et tous les Brichanteau, de Saintes à Vaison-la-Romaine, veillent jalousement à la conservation de « l'attitude ».

Resterait, de toute évidence à renouveler ce musée; mais ici règne la pétition de principes qui force un malade à mourir de son régime ou de son mal. Ce ne sont pas les scènes actuelles de plein air qui susciteront de nouveaux créateurs. Or l'absence de ces créateurs rend ce théâtre fossile et le condamne au ridicule final.

Quand on pense que la formidable enceinte de Carcassonne, le théâtre de la Cité avec son décor d'escaliers et de tours, où pourrait revivre par exemple la tragédie d'Albi, un drame énorme de l'histoire et de l'esprit, a servi à la pitoyable élégie du musicien Ambroise Thomas: *Hamlet*, exemplaire sagement laminé du personnage shakespearien!

Orange, le mur émouvant, nous édifia davantage. Ici, deux contresens: Tannhauser accusait mieux la précarité d'un thème inattendu dans ce décor romain et si suranné pour les spectateurs que le chant, les évitant, allait tout droit vers la plus lointaine étoile retrouver un passé précieux et naïf. Plus significative encore, la malheureuse idée de M. René Berton qui trouvant le mur un peu nu y voulut tendre une fresque aux couleurs de Guillaume le Taciturne, héros insolite. Il a fait une pièce pour le décor, il a pensé tailler des rôles à la mesure de ces pierres. Il n'a abouti qu'à un carnaval. Il faut plaindre les hommes d'état, parfois cultivés — c'est le cas d'Edouard Daladier — d'avoir à figurer dans ces plaisanteries indécentes.

Ce qui est grave pour le théâtre de plein air, c'est le soi-disant respect dont on l'accable. Sous prétexte de grandeur, de solennité, on le fige; parfois on l'accule au comique, on l'assassine mieux que ses héros — qui, eux, s'en relèvent. Il en est ainsi de tout ce que prétend régenter une économie sévère du goût. Les spectacles que la vie nous propose, régis par les seules forces de nature ont une autre allure! Ils imposent une autre foi! C'est que la vie sociale ne se règle pas sur une intelligence formulée une fois pour toutes. Elle reste perméable aux influences, aux découvertes, évolue avec la sensibilité et les mœurs. Elle accueille le changement et la fantaisie, illusions d'un perpétuel affranchissement.

Pourquoi le théâtre en plein air ne disciplinerait-il pas les ressources qu'elle

lui offre, en lui empruntant sa jeune énergie, et son esthétique? Qu'il s'empare, avec son pouvoir harmonieux, des motifs qu'elle lui procure; nul mieux que lui ne force la conviction et la noblesse, ne peut fondre dans la magie tolérante de ses rythmes les légères dissonnances de notre temps. Il doit accueillir les formes nouvelles du costume faire place au nu, au naturel dans l'attitude aussi bien que dans le langage. Plus d'accent faussement ampoulé, d'accoutrement superflu. Il doit atteindre à la simplicité, — atmosphère de la vraie grandeur.

Ce sont là conditions d'une renaissance et par suite d'œuvres qui consacreraient un esprit nouveau. Combien de fois les techniques et les matériaux neufs n'ont ils pas sollicité les créateurs, renouvelé l'art? Nous irons plus loin: qu'on laisse là les vieilles pierres pour les évocations respectables du passé, pour des résurrections bien conçues que nous verrons toujours avec plaisir. Mais qu'une conception vivante soit servie par des scènes nouvelles, en des endroits où l'esprit se mettra bien à souffler, si on l'aide. Qu'on appelle des éléments originaux à y collaborer, le folklore des races et ces races mêmes dans leurs types les plus heureux. Qu'on explore cet admirable esprit méditerranéen et les civilisations qui en procèdent; qu'on translate un théâtre merveilleux issu des profondeurs populaires — qu'il soit italien, espagnol, catalan, ou musulman — et on verra de quelle sève le drame en plein air sera fécondé.

Notre ami Gaston Mouren a déjà dit que des esprits vigilants donnent à la question le plus grand soin. Leurs vues s'accordent pleinement avec les nôtres. Mais, passés les échanges d'idées, ils abordent courageusement le problème qui, avant toute réalisation scénique exige une étude matérielle approfondie et la plus grande santé financière. Bien des jalons sont posés cependant. Les concours affluent, cela va sans dire. Leur qualité est garante que rien ne se fera sinon sous le signe du meilleur théâtre. Le nom de Copeau est à lui seul, indice de température; mais la présence d'autres animateurs précisera la zone d'action spirituelle.

Nous avons foi en M. Renaud Icard et dans son futur théâtre de plein air, parce qu'il le veut *méditerranéen*.

Jean BALLARD.

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE
APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE C. 1874-1875.
Ad. Tél. : ELECNAVAL MARSEILLE

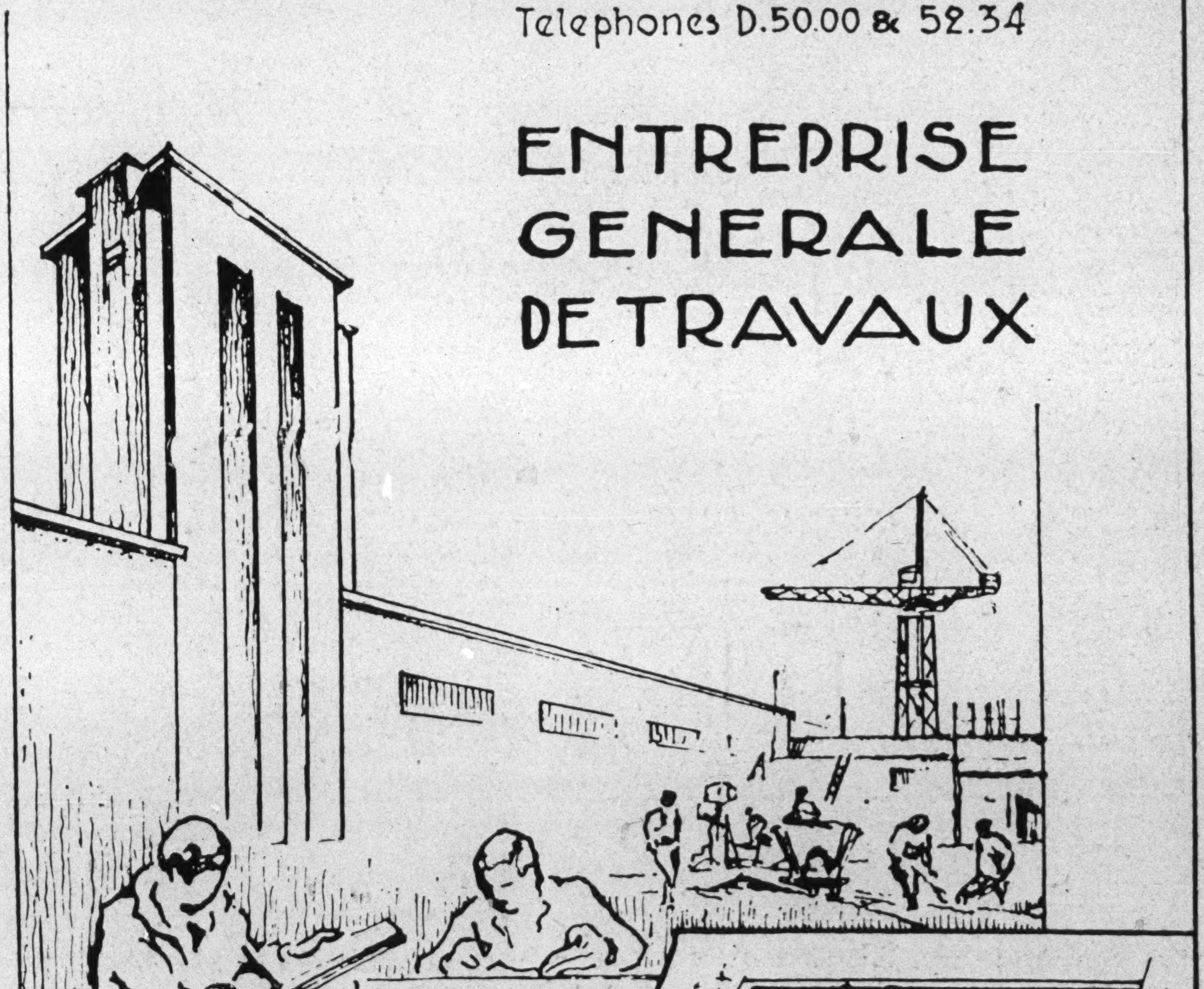
LUGAGNE ET DE BOUILLANNE

MARCEL de BOUILLANNE & Cie Successeurs

42 Rue Montgrand 42 MARSEILLE

Telephones D.50.00 & 52.34

ENTREPRISE GENERALE DE TRAVAUX



BUREAUX A PARIS : 27 RUE BLANCHE (9eme)

Tel. TRINITE 63.20

DAMIN

pierre lévy

décorateur

104, RUE PARADIS - 47, RUE SYLVABELLE

MARSEILLE

TÉLÉPHONE : DR 28.12

La Peinture

PASCIN

31 mars 1885, 2 juin 1930. Entre ces deux dates, la vie la plus extraordinaire, la plus aventureuse, les vertigineuses plongées de l'esprit, les plus terribles secousses nerveuses. Et la mort. La mort volontaire; si tant est que l'on puisse jamais dire d'une mort qu'elle soit volontaire. Vagabondage, physique et intellectuel ; perpétuelle errance d'un homme à la recherche de soi et se fuyant lui-même. Pascin, qui symbolise par sa vie et ses œuvres le pessimisme et la « fuite » juifs. Pascin qui a *vécu* les aventures de son esprit. Un symbole? Oui, mais un symbole de chair saignante, la tragique réalisation de l'obsession morbide. Un symbole ? Oui, ce juif qui naquit en Bulgarie d'un père espagnol et d'une mère italo-serbe ; cet homme rongé de doutes et de dégoûts, cet homme qui parcourut le monde, qu'on vit en Bulgarie, en Autriche, en France, en Allemagne, en Afrique, en Floride, au Mexique aux Etats-Unis, cet homme qui se retrouvait en tous lieux avec son goût de cendres et ses mains dans le vide...

L'art est affaire d'individus, puisque l'être s'exprime par sa plus profonde vie, par son incommunicable unité multiple. Puisqu'il n'est pas au monde deux êtres identiques. Puisque la part la plus *vraie* de l'homme le condamne à une solitude inexorable. Seul quand il souffre dans sa chair ; seul, car ses raisons ne sont jamais les raisons du voisin ; seul sur le chaud fumier de ses rêves et de ses détresses. Tu ne peux rien pour moi et je ne puis rien pour toi: c'est la loi. C'est cette solitude désespérée qu'on lit tout au long de l'œuvre de Pascin. Solitude dans l'amour, solitude dans la foule, solitude dans la nature dont l'harmonie et la placidité apparentes recouvrent les luttes à mort, la vivante damnation végétale et animale. Peu d'êtres, dans leurs œuvres, sont allés aussi loin que Pascin dans l'expression du désert humain. Solitude de l'artiste, quoiqu'il fasse et quoi que l'on tente de commenter. Solitude, donc individualité. Mais l'individu, par l'atavisme, par ses héritages physiologiques est lié dans ses couches profondes à la foule silencieuse de ses morts (« *Ma terre et mes Morts* » clamait Barrès le sceptique ; il n'est point ici question de terre...) et la race n'est pas défroque qu'on rejette aisément. Le sang juif de Pascin, c'est ce qui le relie à quelque généralité de communauté, ce qui, en dépit de son style personnel et de sa propre vie rattache son œuvre à l'esprit des autres œuvres de juifs. Chez tous, en effet, le trait dominant est le *pessimisme*. Non point ce pessimisme mythique et grandiloquent d'un Wagner, mais le pessimisme de l'être traqué ruminant ses outrages et penché sur le miroir où se reflète un monde grimaçant. Pessimisme d'un Charlie Chaplin, pessimisme et inquiétude nostalgique d'un Modigliani, pessimisme libertaire et furibond d'un Soutine. La peinture juive ignore la joie (mis à part quelques détentes sensuelles d'un Kisling), les œuvres d'un Menkès, d'un Max Band, d'un Kremegne, d'un Mintchine, d'un Zak sont là qui en témoignent. L'antisémitisme, qui est humainement une monstruosité, politiquement une erreur primaire, intellectuellement une haine d'abrutis, est *logique* dans un mouvement racial tel que l'hitlérisme, puisque l'esprit juif, outre qu'il tend à l'inter-

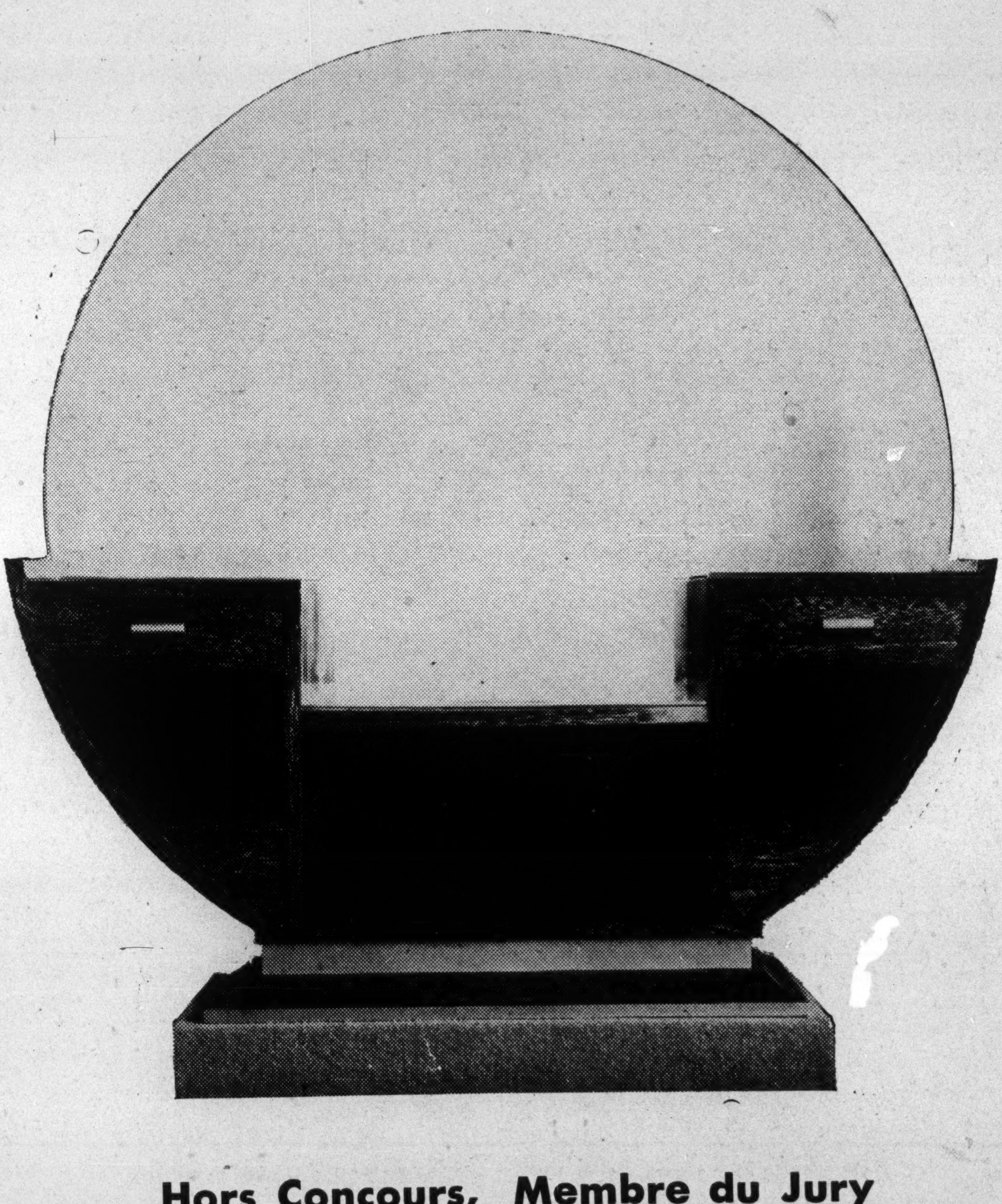
nationalisme, est *trop intelligent*, c'est-à-dire socialement déprimant et déroutant pour les masses. Mais ceci est une autre histoire.

Le pessimisime pathétique et l'intelligence sont les traits dominants de la pein-

ture juive. Ce sont eux que l'on retrouve toujours chez Pascin, chez qui la parabole de l'Enfant Prodigue aura tenu une grande place. Une quantité considérable de dessins, de peintures, de gravures sur ce thème jalonne la vie artis-

DAVID FRERES

MEUBLIERS
DÉCORATEURS



Hors Concours, Membre du Jury aux Expositions Internationales.

45, Cours Gouffé, MARSEILLE

Les Fourrures

Marcel VIDAL

12, Rue Pisançon

MARSEILLE

tique de Pascin le nomade, si vite lassé de ce qu'il venait d'étreindre. Pascin, de qui la « patrie du cœur « était partout et nulle part... et de qui l'œuvre porte comme une hantise charnelle se traduisant par un humour à la fois âpre et désabusé, tout imprégné d'une étrange tristesse et comme le symbole d'un nervosisme irritant. Certes l'œuvre de Pascin n'est pas sans volupté, mais c'est une volupté triste qui la baigne d'une atmosphère inclémente, désespérée. Volupté morbide de cet œuvre où tant de chairs de femmes et de bouquets grésillent cependant des plus subtiles harmonies colorées. Le coloris, chez Pascin, a toujours quelque chose d'immatériel; il crée une atmosphère et ne tend pas à donner un caractère de plasticité. Il évoque, il suggère, il invite, par son « frottis » lumineux, son papillottement, ses fusées, ses rebondissements.

Hantise charnelle. L'univers de Pascin, c'est la chair. Mais cette chair, comment la voit-il? Qu'est-elle pour lui? Seulement le drame de la condition humaine. Odeur d'érotisme et de mort, solitude désespérante s'apparentant à l'œuvre si étrange, si extraordinaire, si angoissante d'André Malraux.

Les amours qu'il peint, Pascin le plus souvent les veut « anormales ». Ce n'est pas la chair pour elle-même qu'il représente (comme les belles bêtes sensuelles d'un Renoir), c'est ce que signifie de détresse la chair qu'il entend exprimer. Les rapports de Pascin et de la chair sont pathétiques. Ce sont tantôt des corps empâtés par la luxure vénale, tantôt des corps en débandade, tantôt des corps où s'inscrivent tous les vices et toute la dramatique misère du monde.

De rares fois, à certains moments de détente, une nudité frêle palpite telle une lueur éphémère, étoile timide dans la lourde et puante nuit.

Et les regards!... Le regard hallucinant de telle fillette dont la robe découvre les jambes pendantes, le regard qui filtre à travers les paupières mi-closes d'une jeune prostituée, le regard inhumain d'une épaisse négresse de maison close, le regard des chairs à plaisir sans joie, le regard nostalgique d'une femme accoudée sur une table embarrassée des reliefs du repas, le regard de telle femme prostrée sur une chaise, de telle autre que ronge un mal implacable.

Et toutes ces femmes plus *déshabillées* que nues, ces femmes maigres... car la maigreur, disait Baudelaire, est plus indécente que la graisse.

Le graphisme de Pascin est lui-même un graphisme « déshabillé »; ici nonchalant, traîne-savate, là nerveusement incisif pour repartir comme lassé, puis ému tout de même au modelé d'une cuisse; avec de brusques départs, des retours, un frémissement, des saccades, un rictus... Dessin de grand nerveux, dessin de pes-

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23

MARSEILLE

Télép. : Dragon 00.34

simiste, d'une habileté exceptionnelle, extrêmement expressif dans les raccourcis, ces raccourcis qui sont un piment pour l'érotisme.

Œuvre de souffrance et de doute, œuvre que brûle la fièvre, c'est tout au long une grêle et insistante « musique chinoise », un jardin des supplices morbides, sans équivalence dans la peinture contemporaine.

Roger BRIELLE.

Echos.

Légion d'Honneur. — Aucune promotion ne pouvait nous être plus agréable que celle de notre ami Jules Supervielle, et aucune n'était plus méritée. Le poète de *Débarcadères*, de *Gravitations*, apparait maintenant comme un des guides les plus écoutés de la jeune génération, un de ceux que tous les clans revendiquent comme un des leurs, et que nul ne conteste plus.

Jules Supervielle fait l'accord des tendances actuelles parce qu'il n'en représente aucune exclusivement, étant le plus personnel des poètes. Authentiquement poète. En lui s'harmonisent et s'exaltent avec de sobres accents les voix élémentaires du monde; rien de ce qu'il exprime qui ne s'inscrive dans le registre universel, n'atteigne aussitôt à cette profondeur et cette force grave conférant au verbe un pouvoir nouveau sur l'esprit.

Le romancier, le prosateur à qui l'on doit: *Le voleur d'enfants*, *l'Enfant de la Haute Mer*, *Boire à la Source* conserve les prestiges du poète et nous développe avec d'autres moyens le monde mystérieuv où rêve et réalité se donnent la main.

Jules Supervielle que nos lecteurs suivent à intervalles depuis de longues années dans nos feuillets, collabore à maintes Revues, en particulier à la *N. R. F.*, à *Europe*, aux *Cahiers du Sud*, et possède aussi à l'étranger d'immenses sympathies surtout dans le monde littéraire hispano-américain.

Les *Cahiers du Sud* à qui il ne cessa, depuis le début d'une amitié précieuse et trop tôt ravie, depuis l'époque d'André Gaillard, de donner des témoignages affectueux, lui adressent, avec l'expression de leur sympathie profonde leurs plus sincères félicitations.

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

Bijoux de **Style** - **Horlogerie** de **haute précision**

Dépositaire exclusif des **Montres ROLEX**

et des **Montres PATEK Philippe,** etc.

TÉLÉPHONE : D. 48-76

S.G.T.M. **Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur**

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. - Adr. Tél. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Ad. Téléph. : TRANSPORTS 68-82. Inter : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES sur l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation.

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

WATSON, BROWNE & C°
5ª, Rue Beauvau, MARSEILLE
Reg. de Comm. N° 95.411
Agents des Cies de Navigation

BIBBY LINE
(MARCHANDISES ET PASSAGERS)
Service tous les 15 jours pour
PORT SAID, PORT SUDAN, COLOMBO et RANGOON
et LONDRES, ANVERS, LIVERPOOL vià GIBRALTAR

ELLERMAN'S CITY, HALL & BUCKNALL LINES
Services réguliers pour
EGYPTE, INDES, LA MALAISIE, CHINE et JAPON
et
MARSEILLE, LONDRES, LIVERPOOL

Service de Transit.
Pour tous renseignements, s'adresser
WATSON, BROWNE & C°
Adresse Télégraphique : ENERGY
Téléphone : D. 69-67 (3 lignes).

Compagnie d'Assurances
"LE SECOURS"
Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

Chauffage Central & Sanitaire

ÉTABLISSEMENTS

LA PHÉNIX INDUSTRIELLE

EBSTRUP & DORÉMUS

I. E. C. — École Polytechnique

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS SPÉCIALISTES

Nombreuses Références de tout premier ordre

85, Rue Saint-Sébastien, MARSEILLE — Téléphone D. 12-42

Ancienne Maison NICOLLE
fondée en 1830

ÉTABLISSEMENTS

A. Rebufat & Cie

Lustrerie
Bronzes
Ferronnerie
Plomberie
Electricité

pour :

la Marine
le Bâtiment
la Décoration

9, Rue d'Italie
Télép. C : 02.32
C : 02.34
MARSEILLE

SOCIÉTÉ

L'Électricité de Marseille

Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs

Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305

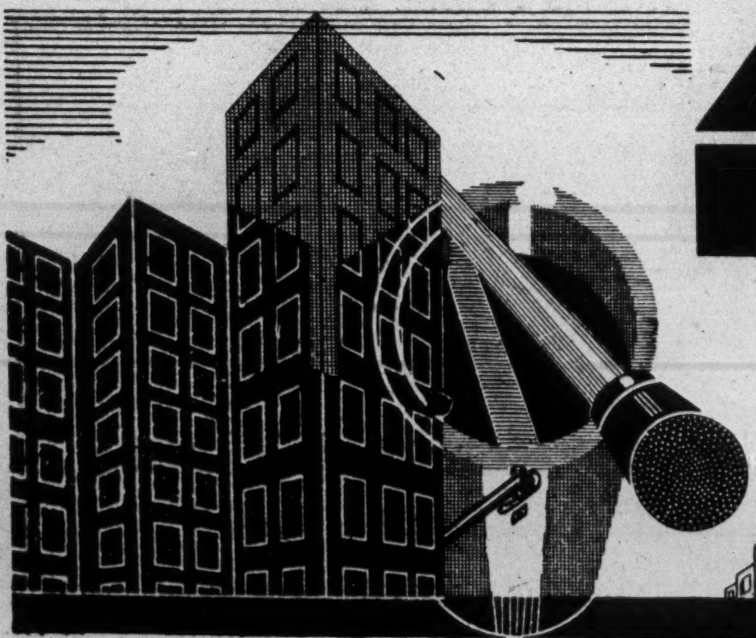
Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30

Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)

Téléphone Dragon : 69-36 et 74-14
Ad. Tél. : ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE

SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris

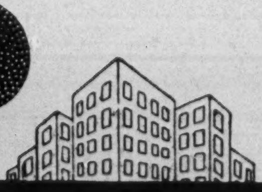
La Société recommande de n'exécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait été conclu sur la nature et le voltage du courant.



ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
siège social 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE



SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71 RUE MONTGRAND MARSEILLE
LA SEYNE S/ MER (VAR) CASABLANCA
RABAT (MAROC)

ARS

La IX^me Foire de Marseille

MARCHE MEDITERRANEEN, COLONIAL ET INTERNATIONAL

16 Septembre — 1er Octobre 1933

Nulle autre Ville Française ne pouvait, mieux que Marseille, être le siège d'une grande Foire Coloniale Annuelle. En effet, non seulement cette grande Cité d'un million d'habitants est la capitale de la Méditerranée et la Métropole des Colonies Françaises, mais encore elle a montré par ses expositions Coloniales et Nationales de 1906 et 1922 les services qu'elle pouvait rendre pour la propagande de nos Colonies.

La Foire de Marseille a été créée en 1925.

Le nombre de ses exposants n'était alors que de 350; au cours de la dernière réunion elle en groupait 2.950, métropolitains, coloniaux et étrangers. Les visiteurs au nombre de 75.000 la première année vinrent en 1932 au nombre d'un million, alors que la surface occupée (6.000 m2 au début) atteindra cette année 135.000 m2.

Il convient de souligner aussi que la date de la Foire de Marseille — deuxième quinzaine de septembre — a été judicieusement choisie. C'est l'époque, en effet, de la rentrée des coloniaux venus en France pendant la période estivale qui coïncide également avec la reprise des affaires.

Quel merveilleux champ d'action se présente ainsi à l'activité avertie des commerçants, des agriculteurs et des industriels.

Aussi le chiffre des transactions traitées ou amorcées durant la Foire est-il très élevé, de l'aveu même des participants.

Devant cette situation, le Comité de la Foire n'a pas hésité, en pleine période de difficultés économiques, à entreprendre et à réaliser un plan de constructions et d'aménagements au Parc Chanot, enrichissant par ailleurs le patrimoine communal.

Le Palais Colonial qui sert à titre permanent est devenu le Musée du Tourisme Colonial de Marseille. De nombreux dioramas qui figuraient à l'Exposition Coloniale de Vincennes de 1931 ont été transportés et admirablement reconstitués dans ce nouveau Palais.

La participation coloniale ne se limitera pas seulement au Musée du Tourisme Colonial, mais sur l'Esplanade du Parc, au cœur même de la Foire, vont être édifiés des pavillons de différentes colonies: Algérie, Indochine, Madagascar Tunisie, Maroc.

Le Palais des Halls est une remarquable construction de 11.600 m2 qui s'est avérée indispensable pour abriter les anciennes sections qui se sont étendues et pour réunir les nouveaux groupes que verra se former la Foire de 1933. Et par-

mi les sections déjà existantes, il convient de signaler: la Nouveauté, la T.S.F., les Arts Ménagers, les industries diverses, l'Art Médical et Pharmaceutique.

Mais, en dépit de ses proportions si étendues, le « Palais des Halls » a été insuffisant; deux autres Palais annexes ont dû être joints, dont l'un va permettre une présentation de la section « Marine », Aviation, Pêches, Aquariums; digne en tous points de l'importance du premier Port de France.

Les anciennes constructions ont, à quelque chose près, conservé leur affectation. C'est ainsi que le « Grand Palais » abrite les stands de l'alimentation solide et liquide et le matériel pour alimentation. A la galerie du « Grand Palais » on admirera les sections du Livre, des Inventions et celle constituée par les journaux et divers, sans oublier les stands de nombreux groupements corporatifs importants et aussi celui de l'Espéranto, un service régulier en cette langue fonctionnant à la Foire de Marseille.

Le « Petit Palais » groupe les petits artisans et fabricants.

Dans le « Palais du Meuble », véritable merveille, l'exposition des plus magnifiques de l'art du Meuble qu'il soit possible de voir dans une Foire.

Dans les terrains extérieurs, des châlets et des boutiques d'alimentation disséminés suivant un plan étudié, donneront à la Foire ce cachet particulier qui lui est propre. De nombreuses et importantes firmes industrielles exposeront le matériel industriel et le matériel pour entrepreneurs, alors que les terrains agricoles permettront aux fabricants de montrer les derniers perfectionnements des outils aratoires et des machines servant au travail de la terre. Un pavillon sera réservé aux appareils spéciaux et aux produits employés en agriculture dans la lutte contre les parasites.

En dehors des participations individuelles d'exposants étrangers inscrits dans les différentes sections, la Foire a reçu l'adhésion de plusieurs nations qui participeront officiellement: l'Autriche, l'U. R. S. S., la Hongrie et la conclusion de pourparlers actuellement en cours permettra certainement d'ajouter à cette liste l'Espagne et d'autres encore.

Différents Congrès tiendront leurs assises pendant la tenue de cette grande manifestation.

Des journées spéciales et des réunions seront organisées.

Comme chaque année de hautes personnalités tiendront à visiter la Foire de Marseille, marquant ainsi une fois de plus la considération dont elle jouit.

Dans Marseille, centre de rayonnement industriel et commercial unique, la

HOTEL DE NOAILLES

LA CANEBIÈRE

Depuis 1689, séjour de l'Élite internationale.

Téléphone dans toutes les Chambres : C. 09-33

MARSEILLE

135 Chambres. 135 Salles de Bains.

L'APÉRITIF DE QUALITÉ

PIKINA

AUX VINS DE FRANCE

FABRIQUÉ PAR PICON et Cie

Société Française
de
Peintures & Vernis

Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél. : D. 40.60 (3 lignes)

— 3 USINES —

Peinture **Hippocampe**
» **Étoile de Mer**
» **Astérie**
» **Ferrolégine**
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART

crée l'atmosphère
de la femme.

Marseille **Alger**

LE GRAND HOTEL

66, La Canebière, 66

ouvrira prochainement une

BRASSERIE

qui fera sensation.

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser : à **MARSEILLE,** au Siège Social, 5, rue Beauveau ;
à **PARIS,** Agence Générale des Passages, 3, Boulevard Malesherbes ;
Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, Rue de la Victoire

Rendez-vous du Monde Elégant et des Affaires.

Brasserie de Strasbourg

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

Restaurant de 1er ordre ouvert après le spectacle

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

Sa nouvelle création :

"EMBASSY" Entrée Rue Vacon

Salle luxueuse. - Dîners avec Orchestre.

Société Marseillaise de Crédit

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis
Succursale à PARIS : 4, rue Auber
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

INDUSTRIE - NAVIGATION
FOYER DOMESTIQUE

36, rue Chateauredon, MARSEILLE

Téléph : Colbert 85.09

Foire, par son organisation, crée une ambiance particulièrement favorable aux tractations commerciales et industrielles. Si cette Institution se trouve placée définitivement parmi les plus importantes manifestations économiques de notre pays elle le doit aux louables et considérables efforts qui sont la conséquence de sa conception très haute du rôle qu'elle doit jouer dans l'économie nationale et internationale. Sa publicité rayonne en France et dans 32 pays étrangers; son budget affecté à ce chapitre est établi en parfait accord avec le Comité de propagande, à la tête duquel est placé Monsieur le Président de la Chambre de Commerce de Marseille.

La Foire de 1933 aura lieu du 16 septembre au 1er octobre prochain. Elle constituera un cycle merveilleux et plus grandiose encore de réunions profitables. Nous devons souligner que c'est pendant sa tenue qu'aura lieu le Congrès Technique International du Rhône. A cette occasion se dérouleront des manifestations et de grandes fêtes qui revêtiront une ampleur considérable et attireront vers la Cité Phocéenne un énorme afflux de visiteurs. Nous trouvons l'explication naturelle de cela dans l'importance exceptionnelle que revêt l'œuvre gigantesque du « Canal du Rhône » et nous pouvons, d'ores et déjà, affirmer que la IXe Foire et les diverses manifestations qui auront lieu durant sa tenue — du 16 Septembre au 1er Octobre prochain — rendront plus éclatants encore le rayonnement et l'étonnante vitalité de Marseille!

*
* *

LA SECTION DU LIVRE A LA FOIRE DE MARSEILLE

L'intérêt que représente pour notre Ville une progression constante de la Foire de Marseille est d'une évidence incontestable. Aussi ne devrons-nous pas être étonnés d'apprendre que la Section du Livre qui participe pour la troisième fois à notre grande Manifestation comprendra cette année de nouveaux adhérents.

C'est toujours à la Galerie Supérieure du Grand Palais que les nombreux visiteurs trouveront les représentants de la Librairie Marseillaise. Nulle place ne peut être mieux choisie et la très légère fatigue de quelques marches à monter est

L'AGENCE GÉNÉRALE DES MACHINES PARLANTES
2 bis, Rue Latil, MARSEILLE — Tél. National 32-54
VOUS OFFRE
LA PERFECTION MUSICALE
avec
C.F.C. RADIO **MELODIUM**
Postes-Secteur Fournier **Amplis toutes puissances**
DE FABRICATION FRANÇAISE
Dépositaire de : Accus ETERN - Haut-Parleurs MAGNAVOX - Transfos A. C. E. M.
Lampes VALVO - Phonos TRIUMPHON.

largement compensée par une exposition toujours plus attrayante des plus belles productions de l'Edition Française.

Les Editeurs Parisiens ont maintenant pris l'habitude de se faire représenter à notre Exposition. Le motif en est peut-être à l'appréciation des personnalités en visite officielle qui unanimement déclarèrent que « c'était là une des plus belles expositions du Livre qui fut jamais vue en France ». Des résultats fort appréciables ont su convaincre définitivement les quelques maisons rétives à une publicité provinciale de l'importance que donne à Marseille son immense rayonnement.

Il était juste que les efforts des Libraires Marseillais fussent récompensés par une consécration officielle de la Capitale. C'est actuellement chose faite. Des journaux corporatifs Parisiens ont su noter dans des articles élogieux les résultats obtenus par la cordiale entente de ce groupement régional.

D'heureuses initiatives seront prises cette année pour donner encore plus d'ampleur à la manifestation de cette très intéressante Section. Il est déjà question d'une *Journée du Livre* pour laquelle serait réservée le dernier Jeudi de la Foire de Marseille. Un *Rallye Ballon* doté de très nombreux prix, une représentation cinématographique où seront présentés deux films d'un grand intérêt, tels sont en raccourci, les faits les plus saillants qui marqueront cette journée pour laquelle nous aurons l'occasion de donner de nombreux détails.

Réservez cette année une visite à la *Section du Livre*, à la Foire de Marseille.

Fumez les Cigarettes

WEEK-END

GOUT ANGLAIS

de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Fondé en 1863

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.400 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux-Port

◆

Ses Coquillages

Sa Bouillabaisse

Ses Grillades

◆

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

◆

ECLAIRAGE

CHAUFFAGE

CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles, Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE

Téléphone : D. 56-50

La
renommée
et la
qualité
des produits
par la
garantie
de
fabrication.

SAVON

"HERCULÉ"

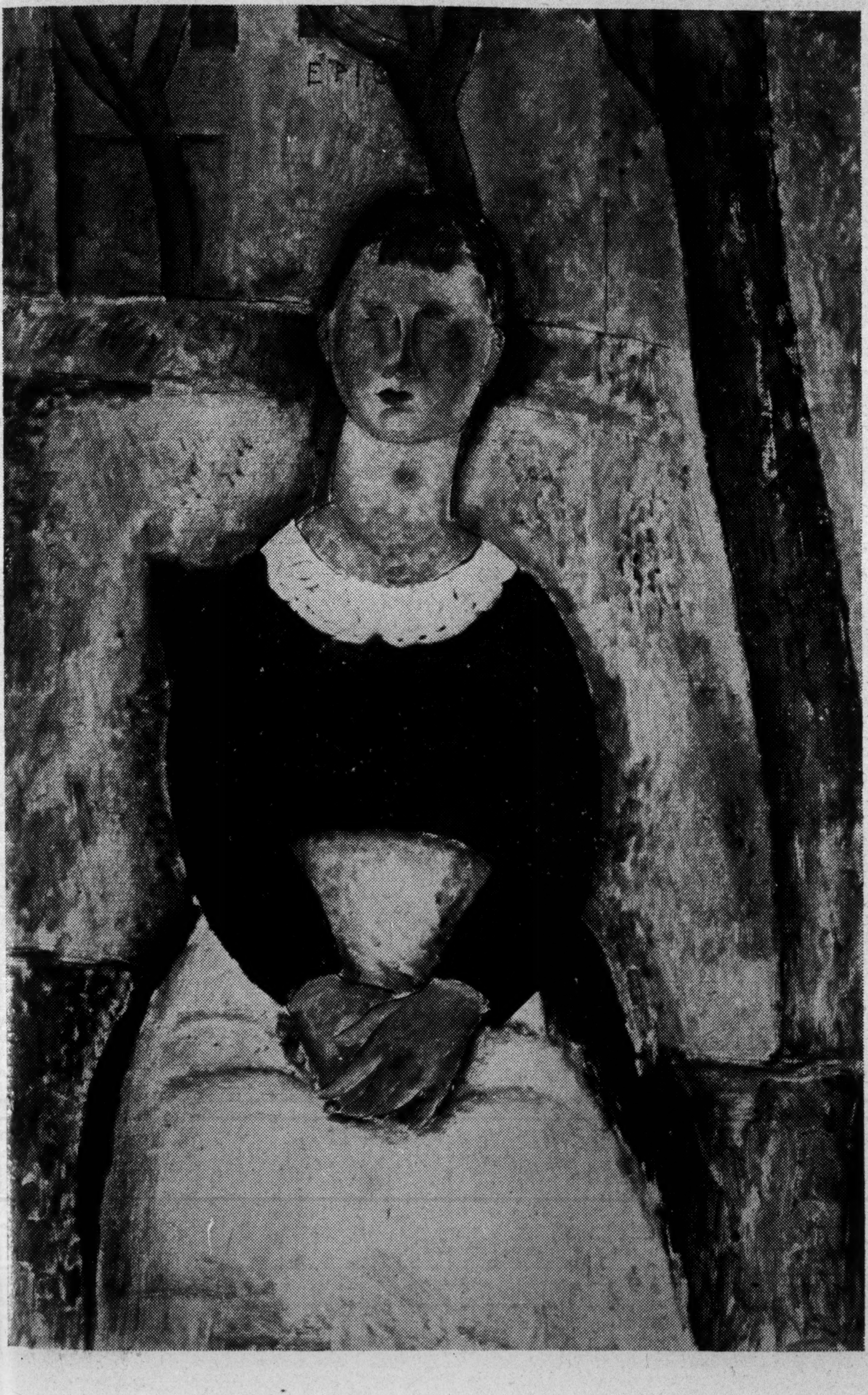
Extra Pur 72 °/。 d'huile

Fabriqué exclusivement à base d'huiles végétales.

Produit des Établissements

VERMINCK, Marseille.

La Peinture



MODIGLIANI. — *La Jolie Epicière*

(Collection Paul Guillaume)

MODIGLIANI

Si Pascin est un représentant typique du pessimisme juif, si sa désespérance exprime par un symbole de chair saignante toute l'âpreté d'un cœur sans joie, Modigliani, non moins pessimiste, apporte à la peinture un témoignage moins incisif. Son inquiétude est d'un autre ordre, elle exprime la *nostalgie* des êtres qui semblent ne vivre sur terre que par intérim. Cette dualité entre l'esprit prisonnier de la matière et l'atmosphère idéale des rêves, c'est la dualité de la vie même de Modigliani, fils de banquier, riche d'une culture extraordinairement vaste, corps misérable rongé par l'abus de l'alcool, visage d'une rare beauté... Brève et tragique existence toute de misères et de déchéance physique, aboutissant à un lit d'hôpital où Amedeo Modigliani meurt le 25 janvier 1920 en prononçant ces mots, eux aussi nostalgiques: « *Cara, cara Italia* »...

Modigliani, cet ange déchu, est passé dans la vie accompagné de sa légende. Redoutable légende de certains artistes qui risque d'obscurcir leur œuvre et le sens de leur vie de créateur tandis que les récits pittoresques s'accumulent en d'innombrables pages, comme pour donner aliment aux curiosités malsaines d'un public avide de savourer sans risque le fruit troublant des destinées maudites.

L'œuvre de Modigliani suffit; laissons les ombres des actions de l'homme, ces réalités passagères et souvent trompeuses. La vérité d'un être comme Modigliani est dans les œuvres de son esprit, ses actes ne sont souvent que des masques. Modigliani « l'ivrogne incorrigible », « l'homme qui s'abrutit et s'humilie » a-t-on écrit... En regard, l'œuvre de pureté et de distinction, l'œuvre tout de raffinement et d'aristocratie. Le rêve qui se déploie malgré l'errance du corps incontrôlé. En moins de dix ans le peintre a pu accomplir son destin. Car pour certains le temps n'importe pas, quelques années suffirent à Rimbaud, et l'art n'est pas forcément une longue patience...

L'art de Modigliani, toujours extrêmement personnel par son sentiment et sa transposition du réel, c'est-à-dire dans son essence spirituelle est, dans son stylisme délicat, dans son maniérisme, un composé de l'élégance florentine, de la stylisation cubiste et d'un gothique sans tragique de la vie. Ajoutons à cela son inassouvissable et désespérée recherche de la pureté, son pessimisme, sa lancinante nostalgie et sa morbidité, et nous aurons défini dans sa complexité le caractère de ce moderne juif botticellien qui compta plus d'amis parmi les poètes (Apollinaire, Max Jacob, Louis de Gonzague Frick et Salmon) que parmi les peintres, et dont Zborowski et M. Paul Guillaume furent parmi les tout premiers, ainsi que le substitut Granié, à reconnaître le précieux talent.

Quand Modigliani arrive de Livourne à Paris, les *Fauves* tiennent la scène artistique et déjà s'annoncent les prémices du cubisme. Pendant quelques années le jeune Italien qui avait quitté ses camarades Vinzio, Razzauti et Romiti ne peindra guère, mais il dessinera sans cesse, fortement influencé dans ses croquis montmartrois par Toulouse-Lautrec. Une véritable fureur de croquis le possède; en quelques traits rapides il fixe une attitude, un visage, avec une rare virtuosité. Sans doute faut-il voir dans cet « entrainement » une des raisons de sa prochaine maîtrise graphique.

Maitrise graphique, et prédominance dans l'œuvre de Modigliani de la *ligne* sur la peinture proprement dite. Peintre, certes Modigliani le fut, mais il de-

Les Fourrures

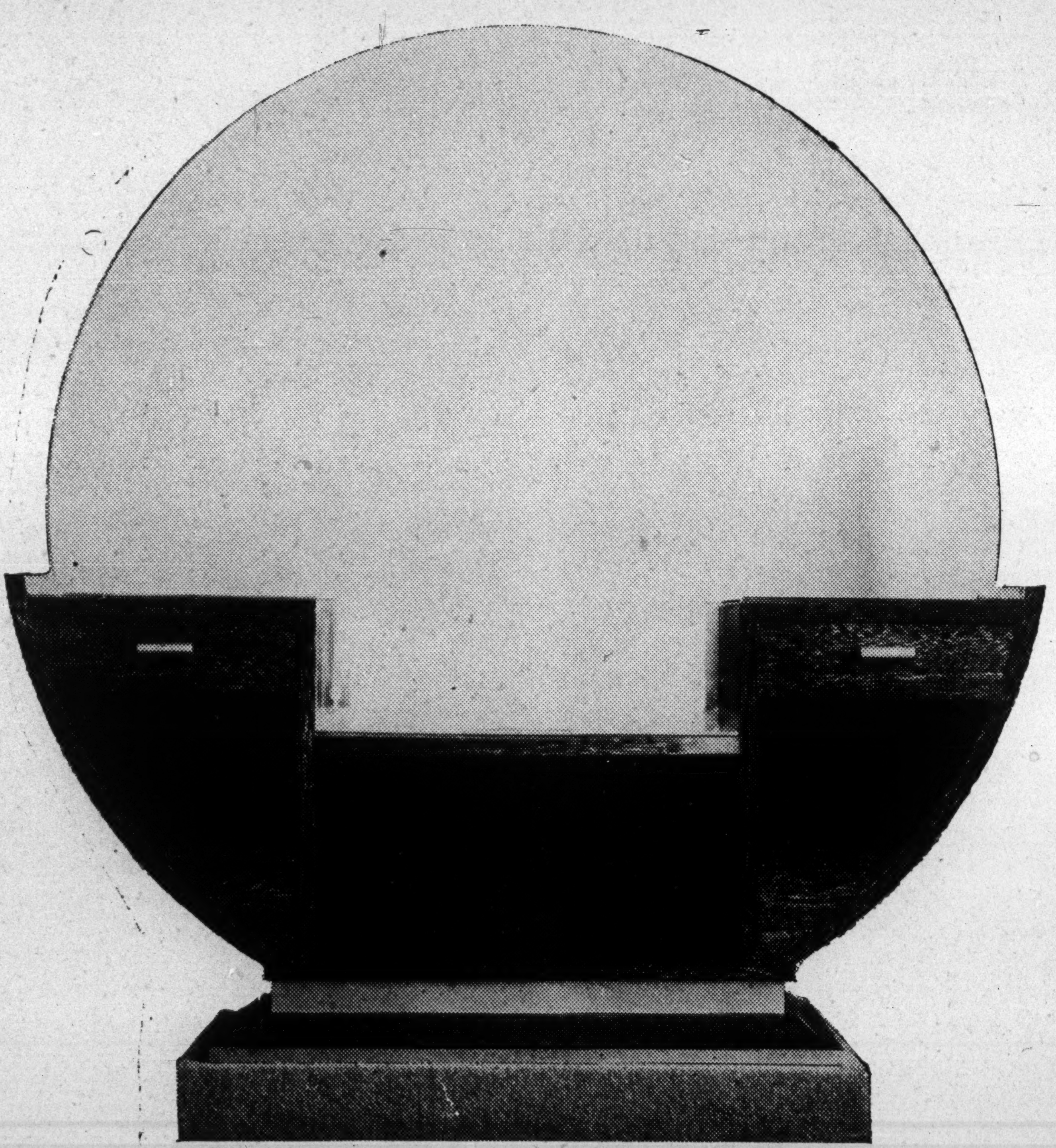
Marcel VIDAL

12, Rue Pisançon

MARSEILLE

DAVID FRERES

MEUBLIERS
DÉCORATEURS



Hors Concours, Membre du Jury aux Expositions Internationales.

45, Cours Gouffé, MARSEILLE

meure avant tout un dessinateur qui sut trouver dans son génie propre et sa poétique formelle l'expression très pure de sa personnalité, de son sentiment, en continuelle réaction contre les influences en lui simultanées de Lautrec, Picasso et Matisse; l'empreinte qui le marqua le plus fut sans doute celle de Cézanne, encore qu'elle soit plus superficielle que profonde.

Avant que d'être peintre, Modigliani fut sculpteur; sculpteur curieux des formes de l'archaïsme grec et des figures nègres, fort intéressé aussi par les déformation du polonais Nadelmann, toutefois parfaitement lui-même par la délicatesse du sentiment et sa sensualité quelque peu languide. Les nombreuses *Cariatides* dessinées d'un trait d'une infinie souplesse, où l'arabesque règne dans son opulence, et auxquelles les immatérielles symphonies en bleu ou rose qui les rehaussent donnent une exquise suavité, nous renseignent sur les ambitions sculpturales de Modigliani et que la maladie et l'impécunuosité ne lui permirent point de réaliser. Les dessins de *Cariatides* de Modigliani peuvent être considérés comme la synthèse harmonique de son art : une volupté très nettement teintée de cérébralité, une constante élégance désinvolte qui n'évite pas le maniérisme; c'est-à-dire tout ce qu'on retrouve, picturalement réalisé, dans l'importante série de ses *Nus*. Nus d'une facture presque classique, appelant parfois le souvenir d'Ingres, stylisés non pas par souci décoratif, mais en vue d'une musicale épuration poétique, et dont le rythme linéaire et les délicates modulations témoignent du plus authentique respect de la beauté féminine et d'une peu commune élévation d'âme. Convient-il ici de parler de *sensualité?*... Le cerveau toujours ici, et l'art, dominent et utilisent la sensation et le seul terme approprié serait celui de *sensualité mentale* si une telle expression ne semblait pas en elle-même contradictoire... Il est vrai que l'art de Modigliani est tout contradictoire, depuis la rugosité et le très sobre coloris de ses premiers tableaux, depuis le réalisme hallucinant de certains détails (comme l'importance d'un dossier de chaise, le rouge de nombreuses mains) jusqu'à l'éclat du coloris succédant à une longue période de matité. Bref, depuis l'homme jusqu'à l'artiste... Et c'est la somme de ces contradictions qui donne précisément à l'œuvre de Modigliani son unité et sa personnalité.

On trouve dans l'œuvre de Modigliani, en bien des cas, une évidente malice, un humour fort savoureux du trait, et on ne sait trop jusqu'à quel point le sens profond de plus d'un portrait n'échappe pas à d'aucuns qui posèrent pour le peintre... il y a quelque chose de fuyant et pour tout dire : d'équivoque, tout à fait dans la note d'une ironie spécifiquement juive.

Par contre dans ses visages d'enfants ou de femmes du peuple, Modigliani exprimait l'insondable tristesse d'un cœur pitoyable et sans espoir. Ce n'est pas la détresse qu'on lit sur ces toiles, ce n'est jamais une révolte, c'est quelque chose qui vient de plus profond, quelque chose de plus grave: la solitude de l'être. Silencieuse solitude; et comme un *étonnement résigné* devant le mystère tragique de la vie. Le caractère hiératique de sa stylisation situe l'œuvre dans le domaine des réalités symboliques; sans rompre avec la vie, le peintre s'en dégage; il désincarne ses personnages, il en fait des rêveurs éveillés; il leur donne ce regard chargé, ce regard vague (ou cette absence de regard, ce qui est équivalent) dont on ne sait trop la part de perversité et la part d'innocence; ce regard désabusé de ceux qui confrontent leur rêve et le monde tel qu'il est. Frères et sœurs en un

même mal et pour toujours mutuellement impuissants à se porter secours. Et devant l'impossibilité d'accorder la pureté du cœur avec les nécessaires vulgarités de l'existence, devant cet incurable mal de vivre, de quoi servent les revendications violentes, les luttes où c'est toujours l'homme qui se fait tuer?... Modigliani s'évade dans l'esthétisme; c'est un refus qui n'est point sans grandeur.

•

Roger BRIELLE.

P.-L.-M.

Une nouvelle facilité de la Voie de Marseille pour les Voyageurs qui retournent au Maroc

Vous avez choisi la voie de Marseille pour venir vous reposer dans une ville d'eau ou dans une station climatique de la Métropole, car cette voie se recommande par la commodité et le confort des services maritimes, par les nombreux trains rapides et express avec voitures directes de toutes classes, qui relient le grand port méditerranéen aux principaux centres de la France et de l'étranger.

Mais savez-vous que, pour votre retour, vous pourrez prendre un train qui vous conduira au môle d'embarquement de la Cie Paquet. Deux voitures avec places de couchettes, places de 1er, 2e et 3e classes, sont, en effet, réservées chaque vendredi, aux voyageurs pour le Maroc, dans le rapide qui part de Paris à 19 h. 40 et dirigées le lendemain matin à leur arrivée, au port de la Joliette, sur le môle d'embarquement de la Cie Paquet.

Aucun souci en cours de route, puisque vous pouvez faire enregistrer vos bagages pour votre destination. Marseille est donc bien la voie la plus commode entre le Maroc et la Métropole dans l'un et l'autre sens.

*
* *

Le charme de l'arrière-saison dans les Stations Thermales et Climatiques

Une vie plus calme, plus douce, plus reposante, propre aux bonnes cures, de meilleures conditions de prix pour votre séjour, voilà ce que vous trouverez, à l'arrière-saison, dans les stations des Alpes, du Jura, de l'Auvergne, des Cévennes. Pour votre voyage, demandez un billet d'aller et retour de 33 jours et vous bénéficierez aussi d'une réduction.

Pour des indications plus détaillées : importance du parcours, durée du séjour, veuillez vous renseigner auprès de votre gare.

Chauffage Central & Sanitaire

ÉTABLISSEMENTS

LA PHÉNIX INDUSTRIELLE

EBSTRUP & DORÉMUS

I. E. C. — École Polytechnique

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS SPÉCIALISTES

Nombreuses Références de tout premier ordre

85, Rue Saint-Sébastien, MARSEILLE — Téléphone D. 12-42

Ancienne Maison NICOLLE
fondée en 1830

ÉTABLISSEMENTS

A. Rebufat & Cie

Lustrerie
Bronzes
Ferronnerie
Plomberie
Electricité

pour :

la **Marine**
le **Bâtiment**
la **Décoration**

9, Rue d'Italie
Télép. C : 02.32
C : 02.34
MARSEILLE

SOCIÉTÉ

L'Électricité de Marseille

Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs

Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305

Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30

Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)

Téléphone Dragon : 69-36 et 74-14
Ad. Tél. : **ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE**

SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris

La Société recommande de n'exécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait été conclu sur la nature et le voltage du courant.

ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
siège social. 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE

SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71. RUE MONTGRAND. MARSEILLE
LA SEYNE S/ MER (VAR). CASABLANCA
RABAT (MAROC)

ARS 40 Rue Sainte

S. G. T. M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. - Adr. Tél. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Ad. Téléph. : TRANSPORTS 68-82. Inter : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES sur l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation.

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

WATSON, BROWNE & C°

5a, Rue Beauvau, MARSEILLE
Reg. de Comm. N° 95.411
Agents des Cies de Navigation

BIBBY LINE
(MARCHANDISES ET PASSAGERS)
Service tous les 15 jours pour
PORT SAID, PORT SUDAN, COLOMBO et RANGOON
et LONDRES, ANVERS, LIVERPOOL vià GIBRALTAR

ELLERMAN'S CITY, HALL & BUCKNALL LINES
Services réguliers pour
EGYPTE, INDES, LA MALAISIE, CHINE et JAPON
et
MARSEILLE, LONDRES, LIVERPOOL

Service de Transit.
Pour tous renseignements, s'adresser
WATSON, BROWNE & C°
Adresse Télégraphique : ENERGY
Téléphone : D. 69-67 (3 lignes).

Compagnie d'Assurances
"LE SECOURS"
Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

Le Cinéma

A l'Odéon :

LE TESTAMENT DU DOCTEUR MABUSE

Avec l'aide, je n'ose dire la complicité, de Madame Théa von Harbou, il arriva à Fritz Lang de manifester parfois quelque propension à l'emphase. Jamais cependant cette tendance n'avait été aussi fâcheusement marquée que dans son dernier film: « Le Testament du Docteur Mabuse » dont l'invraisemblance ne pourrait plus séduire que des concierges pervertis par la lecture des romans feuilletons.

Ce goût persistant pour les valétudinaires maléfiques paraît d'autant plus inadmissible que Fritz Lang était parvenu naguère à des effets autrement terrifiants en mettant en scène l'image d'un monstre dont la réalité avait fourni le modèle.

Mais l'auteur de « Metropolis » subit la hantise des vastes sujets et, à son gré, une œuvre manquerait d'ampleur si elle ne comportait quelque tarasque symbolique dont la mission consiste à flanquer par terre le plus grand nombre de choses possible.

Nous a-t-on assez rebattu les oreilles avec ces histoires de sorciers modernes, septuagénaires depuis leur naissance — car on ne peut les imaginer autrement — et cherchant dans la médecine un refuge d'où ils ourdissent leurs méfaits. Tel Mabuse, avec son front bethovénien — indice du génie — son bec d'oiseau de proie — signe de cruauté —, et ses cheveux rares d'inventeur — ce qui nous laisse croire qu'il a plusieurs tours dans son sac. A la fois docteur, criminel et fou, ce qui permet toutes sortes de combinaisons invraisemblables, jusqu'à faire du directeur de l'asile d'aliénés (encore un docteur, naturellement) un adepte convaincu qui tire des applications pratiques du livre d'or de l'assassinat dont il hérite à la mort de Mabuse. Nous assistons à ce moment à une sorte de réincarnation assez plaisante relevant d'une technique si simpliste et si maladroite que nous en oublions presque volontairement Fritz Lang pour nous reporter avec attendrissement à l'âge héroïque du cinéma.

Que dire aussi de ces jeunes amants, condamnés à mort par un haut parleur, et qui ont l'idée de couper une conduite d'eau afin de mouiller la poudre exterminatrice.

Il serait injuste pourtant de dénier tout mérite à cette œuvre, si décevante

ACHAT VENTE **ARISTIDE BEL** TRANSFORMATION DE BIJOUX
S. Anonyme
JOAILLIERS
1, rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE Tél. D 6506

par endroits. L'image du début, — représentant l'arrière-plan d'une imprimerie clandestine, avec ses étagères chargées d'objets hétéroclites qui tressautent continuellement sous l'impulsion des rotatives, paraît particulièrement heureuse. Il y a là une atmosphère très étrange, presque angoissante. J'ai encore devant les yeux la vision d'une vieille lampe à pétrole, recouverte de poussière, dont l'équilibre est menacé à chaque secousse et qui branlant de seconde en seconde finit par nous imposer cette illusion que tout ce qui est vivant vient de mourir et que tout ce qui est inanimé commence à vivre.

Certaines vues de routes, la nuit, parcourues en auto, ne manquent pas de beauté, mais l'impression de mystère qui devrait s'en dégager en est compromise par un éclairage trop vif.

Interprétation excellente dans son ensemble. Rudolph Klein Rogge compose un docteur Mabuse aussi conventionnel que le désirait sans doute Fritz Lang. Tommy Bourdelle possède le rare privilège de paraître innocent lorsqu'il joue le rôle d'un criminel et redoutable lorsqu'il se croit innocent. Reconnaissons pourtant qu'il a su tirer parti d'un rôle fort ingrat et qu'il ne manque pas d'adresse. Jim Gérald s'est souvenu avec assez de bonheur des policiers allemands. Quant à Sylvio de Pedrelli, je ne puis oublier qu'il a joué autrefois Tristan — lui non plus sans doute — et j'ai eu le cœur serré en l'apercevant si digne sous la livrée d'un domestique « j'ai l'habit d'un valet »... semblait-il dire...

Gabriel BERTIN.

Fumez les Cigarettes

WEEK-END

GOUT ANGLAIS

de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

La **renommée** et la **qualité** des produits par la garantie de fabrication.

■

SAVON

"HERCULE"

Extra Pur 72 % d'huile

Fabriqué exclusivement à base d'huiles végétales.

Produit des Établissements

VERMINCK, Marseille.

Fondé en 1863

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.400 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux-Port

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

ECLAIRAGE
CHAUFFAGE
CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles,
non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles,
Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE Téléphone : D. 56-50

Lettre d'Egypte

Le sable a envahi le seuil de la cité. Mais quelle solitude dans l'immense jardin des eaux? Le fleuve puissant reste encore indocile. Un tombeau auquel ont touché des mains profanes s'ouvre au regard du ciel sans nul secret. Mais j'ai trouvé parmi les décombres les débris d'une cruche de terre. L'anse arrondie comme un coude et une partie de la forme où veillait l'harmonie, vigilance intérieure des choses recréées. Tout près du tombeau se dressait peut-être la maison où avait vécu l'homme, entouré d'ombres calmes et d'une lumière pensive? Etait-elle, cette cruche, une offrande votive pour étancher la soif du disparu ?

Une secrète renaissance fait vibrer autour de nous le corps des choses prisonnières, le corps le plus opaque des choses.

L'Egyptien avait atteint à l'abandon de toutes choses dans la joie. Son âme restait prisonnière de l'enfance. Et c'est cette joie longtemps préparée à la fête nocturne qui l'isolait dans le jardin funéraire de sa contemplation. Tous les objets qu'il nous a laissés, quelles que soient leurs formes — statues, bijoux, vases peintures — sont imprégnés de cette essence lourde et lumineuse à la fois, onctueuse et chaude, qui pénètre même le granit des tombeaux et le verre opaque des fioles. L'objet le plus humble, inséparable du cycle solaire d'une habitation, nous inspire par quelque simplicité douce et triste à la fois. Le poli d'un vase, la transparence d'un tissu de chanvre, les grains de blé ou les fruits desséchés que l'on retrouve encore dans les chambres désensevelies sont autant de témoins de cette « vigilance », autant d'arêtes de ce polyèdre resté intact dans le corps de la terre... C'est que le sens de la mort avait chez lui la même profondeur scellée que l'amour.

Et le sable qui a envahi le seuil de la cité empêche cette image de périr, comme la puissance des yeux subsiste dans le sommeil.

*
* *

Rien ne m'attache à ce pays autant que le Désert. La terre labourée me semble terrifiante. Là où a passé la charrue l'homme regarde les sillons avec les yeux jaunes de la cupidité. La cité est monstrueuse. Le champ où lève le blé est impur. L'homme ne fait que détruire sans cesse le bloc informe et limpide où se cachent les secrets les plus harmonieux. Quand le vent du printemps souffle dans les arbres je vais en inspection sur l'immense propriété de mon père, aux environs de Miniêh-el-Kamh. Mais là, je me sens comme un étranger. Tous les liens sont rompus. Dans les cristaux se dessèche le sang des étoiles. Une oscillation ample et douloureuse me pousse vers la solitude fauve des sables. J'habite à Aïn-el-Chams, et toute mon existence est une poursuite vaine. Il m'arrive parfois de me considérer comme un dément. Je regarde dans les glaces et ne me reconnais pas. Il est une forme que l'on ne peut détruire, mais celle de l'âme n'a jamais obéi aux lois des planètes. J'ai perdu le secret qui me faisait ouvrir autrefois les papyrus de nos temples antiques. Je vous parlerai un jour de ce vertige intérieur. J'avais appris à prononcer quelques paroles liturgiques. Le soleil reflétait sur les objets polis le visage d'Akhénaton. Je l'appelais. J'avais

peur comme un enfant. Mais je ne lâchais aucun fil et la trame restait entière et magique. Un bruissement d'or de scarabées autour de moi remplissait l'espace. Je me sentais le maître de la durée. Tous mes désirs étaient incisés comme ces fruits sauvages qui ne mûrissent qu'après avoir été touchés par le couteau. Hautes branches au-dessus de moi. Un astre se consumait dans le polyèdre du temps. Je comprenais la nuit. J'avais noyé mes deux mains dans la chevelure de la nuit. Une longue gestation avait été nécessaire pour les pierres limpides, pour les palmes tremblantes. Une eau sourde cachait l'azur absolu dans sa poitrine de verre. Mais, ce cœur ne battait plus, touché par les silex. Akhénaton était mort. La joie ruisselante n'inondait plus les choses captives, les êtres prisonniers. Tout le malentendu entre la nature et l'homme vient de cette rupture, de cet anéantissement complet de l'enfance. Les dieux sont morts quand nous avons cessé d'être enfants. Ce n'est pas de vivre selon les lois solaires qu'il s'agit; mais d'être proche des choses nues et de se regarder nu sans honte. Le désert avec son horizon marin, avec ce vide profond et sonore, a quelque chose d'absolu. Funéraire seuil où s'arrête le vent ivre de mirages, et que franchit la lune tremblante, ferme-t-il à jamais le secret de la vie? Il est une flamme invisible qui monte de chaque grain. Le sable est le squelette de la mer. Je retrouverai bientôt cet océan ossifié. A Minieh-el-Kamh la vie s'arrête sur la courbe matinale. Elle est toute simple sans être attirante. Une certaine interférence est nécessaire à toutes choses. Les bêtes ont été séparées des dieux. A Aïn-el-Chams où les palmes ont une ombre si douce, rien ne me semblera terrifiant. Je serai loin de ces labours, de ces plantations de coton, de cette atmosphère où mon âme se froisse. J'appellerai au secours, pour me purifier de tout ce contact trop humain, Akhénaton, le dieu de la joie, l'enfance dans la joie. Et tous les secrets seront ouverts dans ma solitude et tous les fruits incisés seront mûrs sur l'arbre du soleil. Je retrouverai sur un grand plateau de terre cuite les petits gâteaux que mes ancêtres faisaient avec les fleurs de papyrus...

Arsène YERGATH.

REY

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD

FERRONNIER D'ART

150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL GRAND CHEMISIER

5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)

FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT

Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

Le Relais de l'Empereur

(OUVERT TOUTE L'ANNÉE)

Hôtel historique restauré - Restaurant de Premier Ordre
Cuisine et Cave réputées - Confort moderne - Prix modérés

MONTÉLIMAR, sur la Gde Route Nat^le - Tél. 2-89

MIROITERIE
Société Anonyme

Établ^ts NUGUE

76, Rue d'Italie, MARSEILLE.
Ancienne Maison Maurice NUGUE

La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MÉNÉLIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "
Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "
Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition
de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulevard Paul Peytral

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE
Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN
CHAUFFAGE CENTRAL

La Peinture

KISLING

De récents articles consacrés à des artistes juifs ont suscité à mon endroit ce qu'en style journalistico-parlementaire on qualifie de « bruits de pupitres »... Il paraitrait que j'ai commis, ce faisant, une sorte de trahison envers la Peinture

Photo Roseman

Française. On me reproche de soutenir, *contre* l'art français, un esprit dissolvant et dangereux. Comme si l'esprit n'était pas toujours socialement dissolvant ! Comme si l'esprit n'était pas toujours dangereux!... « Les Juifs, m'a-t-on dit, n'ont point de tradition ; ils n'en peuvent avoir, *puisqu'ils n'ont pas de terre!* »... Puisqu'ils n'ont pas de terre!!!.... Voilà, n'est-ce pas, un bel argument !.. Je

me demande alors pourquoi un seul juif a pu consentir à pourrir pour la « défense » de ce qui ne pouvait jamais être pour lui que son *no man's land...* Je me demande alors pourquoi il s'est trouvé tant de pauvres bougres de Juifs, dans toutes les armées du monde, pour augmenter le nombre des victimes sanglantes ou asphyxiées... A-t-on pensé que le Poilu Inconnu, le Tommy Inconnu, le Feldgrau Inconnu, etc.. peuvent être des Juifs ? De quelle monstrueuse ironie s'aggraveraient alors, inconsciemment, les parades et les palabres des racismes exaspérés!

La psychose raciste s'étend et fait tache d'huile. Cette maladie vénérienne du racisme empoisonne le sang de tous les hommes. Comme en toutes choses humaines cela ne va d'ailleurs pas sans des côtés infiniment cocasses. C'est ainsi qu'à l'instar d'un Hitler heimatlos « sauveur » de l'Allemagne, on voit en France certain esthéticien fraichement naturalisé prétendre nous donner des leçons d'Esprit français, de Tradition française...

Le « *plus je serai moi-même et plus je serai français* » de Gide est maintenant incompréhensible à bien des hommes que l'on tenait jusqu'alors pour libres et lucides. Et bien des peintres de mon pays me font penser à ces ouvriers soi-disant internationalistes qui s'insurgent et crient au scandale quand on embauche un de leurs « frères » de ci ou de là, d'à côté ou d'ailleurs....

La politique et le nationalisme sont les deux néfastes folies des hommes. La trahison contre l'esprit, elle est là. La démission de l'humain, elle est là. A quel opprobre ne s'expose-t-on pas aujourd'hui en répétant ce truisme : l'art n'a pas de patrie! La nationalité n'a rien à voir avec le talent. On rougit de devoir rappeler — dans le désert des clameurs chauvines — cette élémentaire évidence.

Cette fois encore je parlerai d'un Juif. D'un Juif de talent. D'un Juif né le 22 janvier 1891 à Cracovie, ville polonaise en territoire autrichien, arrivé à Paris à la fin de 1910 et l'une des figures les plus sympathiques et les plus populaires de Montparnasse. D'un Juif, qui après un séjour en Bretagne résida dans une petite ville des Pyrénées-Orientales en compagnie de Juan Gris, de Picasso, de Braque, de Max Jacob, de Manolo, et que la guerre surprit au cours d'un voyage en Hollande. D'un Juif polonais qui s'engagea dans la Légion étrangère, payant ainsi sa naturalisation française, qui fut le compagnon de tranchée de Blaise Cendrars, et qu'une blessure sauva de la tuerie. Cela suffit-il aux nationalistes ? Ou devons-nous donner ici la reproduction du livret militaire?... Cet artiste Juif, c'est Moïse Kisling.

Il me répugne de donner ces sortes... d'excuses (!), mais j'ai tout lieu de

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23

MARSEILLE

Télép. : Dragon 00 34

ASSURANCES

TOUS RISQUES TERRESTRES

VOL

VIE

AUTOS

INCENDIE

INDIVIDUELLES

BRIS DES GLACES

DÉGATS DES EAUX

ACCIDENTS DU TRAVAIL

RESPONSABILITÉ CIVILE

MAX CASTELLI

LICENCIÉ EN DROIT

COMPAGNIES : INCENDIE · VIE · ACCIDENTS · LA PRÉVOYANCE

69 RUE S^T-FERRÉOL - TÉLÉPHONE D. 12-33

Les Fourrures

Marcel VIDAL

12, Rue Pisançon

MARSEILLE

croire que ces présentations sont maintenant presque nécessaires en ce bel an 1933 quand nous observons, comme l'a si bien dit Céline dans son discours de Médan, « de quelles fariboles pourries peut se repaître le fanatisme absolu de millions d'individus prétendus évolués, instruits dans les meilleures écoles d'Europe... » Hâtons-nous de parler de nos rêves et des créateurs de rêves quand il en est temps encore, puisque — je cite de nouveau Céline — « ils seront bien traqués aussi les rêves, un jour ou l'autre. C'est une dictature qui nous est due ».

Créateur de rêves, Kisling ?... Oui. Et, par là même, l'interprête auprès de nous de tant de rêves informulés, portés au plus profond des humilités, et que la fièvre des regards, seule, signale dans les visages émaciés. La généreuse humanité d'un Kisling, elle se lit dans l'expression si émouvante de ses figures : visages des petites marchandes de fleurs, visages de ces adolecents qui ont souffert dans leur corps et dans leur âme; lourds regards de tous les yeux de son œuvre; ces yeux immenses voilés des brumes nostalgiques, ou éclatants des vertes sonorités des grandes marées sensuelles, ces yeux innocents et nus pour lesquels la pudeur n'a point de signification; ces yeux, miroirs inversés où se reflètent non pas les spectacles du monde, mais les fantasmagories, les détresses les espoirs, les jouissances... ou le néant des réalités intérieures.

Juste revendication de ces regards chargés de tous les châteaux mouvants des nostalgies et de l'atavique mélancolie des errances. Elle n'a pas de terre, la race juive?... Quel est donc ce point dans l'espace, quel est donc ce mirage que fixent obstinément — en eux-mêmes — ces yeux semblables aux mers?... La marche d'Israël vers la Terre Promise, n'est-ce point là depuis — et malgré — tant de siècles, le plus typique, le plus troublant exemple d'une *tradition vivante?...* A quoi rêvent ces femmes lasses, de l'œuvre de Kisling? Ces femmes, au creux sans chaleur des grands châles... Quelles visions leur donnent la force de vivre ? Quels espoirs ? Ou quelle résignation ?..

Mais la peinture de Kisling n'est point qu'une longue plainte. Moïse Kisling s'est détourné du Mur des Lamentations. Il s'en est allé vers la vie. Lui, l'homme robuste aux vastes appétits; lui qu'une sensualité puissante commande; lui qui peint comme on fait l'amour et dont tant de tableaux sont de véritables possessions charnelles. Dans ses œuvres Kisling obéit à son instinct de mâle. S'il peint un corps de femme, un de ces splendides corps, sans défaut, il se délecte, il se gave de ses rythmes, et il n'est de trop soyeux pinceaux, il n'est de trop opulentes étoffes, il n'est de trop éclatante matière pour caresser, pour modeler, pour rehausser et sertir cette merveille naturelle qu'est un corps nu. Nous sommes loin de ce pessimisme dont un Pascin fut hanté. Et tout ici concourt à la plénitude. Tout: couleurs, lignes, matière. Les toiles de Kisling, amoureusement traitées, ont un aspect de bel animal. Comme translucides, elles ont le lisse et le brillant de l'émail, la lumière et les reflets de la porcelaine. Chacune

" AU CHEVREAU ROYAL "

31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE

Les **réputés spécialistes gantiers** vous offrent :

du Choix, de la Qualité, des Prix.

d'elles (qui appellent parfois le souvenir de Cranach) est un *objet d'art.* De quels soins le peintre les couve! Son respect passionné pour la belle matière fait de lui le plus bel *artisan* peut-être d'aujourd'hui. « *On n'ose plus guère,* dit-il, *limiter, tracer une ligne qui ferme, plaquer une couleur pure qui existe par elle-même. On dirait qu'on ait peur de s'engager.* » Kisling ose, Kisling affirme; et son affirmation témoigne de sa force et de son amour, elle se traduit par une couleur vive, violente, acide parfois comme une imagerie. Il ne faut pas s'y tromper, cette violence a ses raisons, elle est savamment calculée en vue d'une précise, d'une parfaite orchestration des tons purs, en vue du temps qui se chargera d'atténuer l'acidité, de donner aux valeurs et aux concordances ce moelleux définitif que les ans leur apporteront selon les prévisions de l'artiste-artisan. Cela c'est une des formes de l'amour que Kisling porte à la vie. Une peinture n'est pas pour lui un objet inerte, une chose morte; au sens propre, comme au figuré, elle doit vivre. Vivre dans les réactions de la matière. Indépendamment de bien d'autres considérations, cette vie physique leur donne, à ces œuvres, un caractère profondément émouvant. On ne reconnaît pas là l'esprit négateur et destructif dont on a si vite fait d'attribuer aux juifs le privilège!...

Je connais et comprends les raisons qui commandent la répugnance de certains « délicats » pour les peintures de Kisling. Cette outrance des tons purs choque leur goût, les irrite, et je conçois fort bien qu'une telle brutalité leur fasse dire de ces œuvres « C'est Salon de la Nationale ou Artistes Français ». Ils ignorent que Kisling monte de plusieurs tons ses harmonies afin que ses peintures, *avec la collaboration du temps,* parviennent lentement à leur définitive tonalité. Voilà dans le sens complet du terme, de l'art vivant.

C'est précisément l'union de cette poésie sensuelle et de la beauté de la matière qui donne à la peinture de Kisling son caractère authentique du mariage de la chair et de l'esprit. La chair, c'est le tactilisme de ces œuvres, c'est leur densité, la plénitude des courbes et des volumes, la *santé* de l'organisme qu'est un tableau. L'esprit, c'est l'intelligence, l'équilibre de la composition, sa mathématique. La chair, c'est la richesse des formes, l'opulence des bouquets, le goût et le poids des natures-mortes (l'affreux mot!), ce sont les paysages rutilants, ce sont tous ces *poissons* si souples et lourds qui synthétisent la sereine sensualité de Kisling. La chair, c'est la rayonnante possession. L'esprit, c'est la plasticité de cette possession.

Roger BRIELLE.

REY

Joaillier-Orfèvre

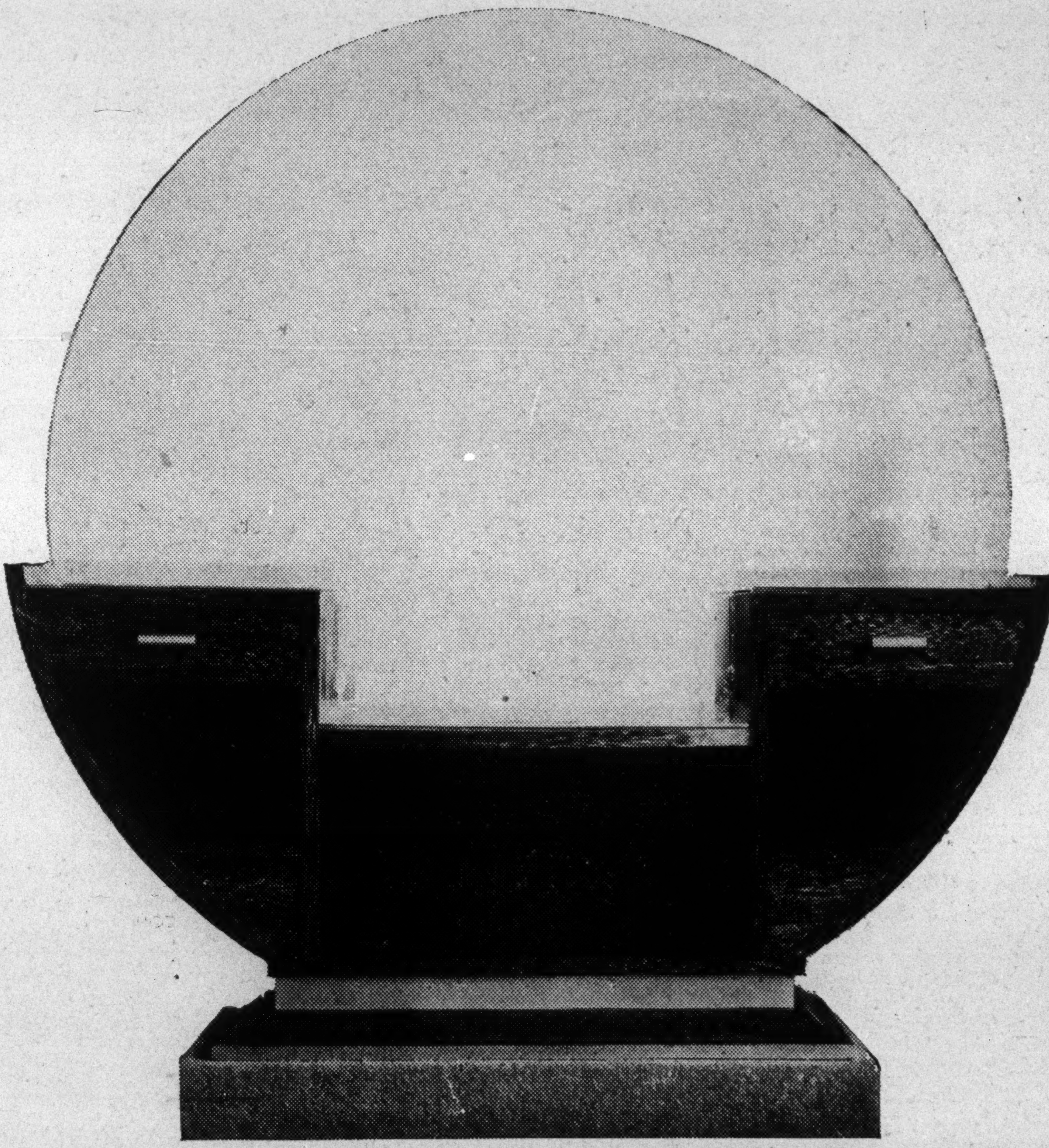
39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

DAVID FRERES

MEUBLIERS
DÉCORATEURS



Hors Concours, Membre du Jury aux Expositions Internationales.

45, Cours Gouffé, MARSEILLE

Chauffage Central & Sanitaire

ÉTABLISSEMENTS

LA PHÉNIX INDUSTRIELLE

EBSTRUP & DORÉMUS

I. E. C. — École Polytechnique

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS SPÉCIALISTES

Nombreuses Références de tout premier ordre

85, Rue Saint-Sébastien, MARSEILLE — Téléphone D. 12-42

Ancienne Maison NICOLLE
fondée en 1830

ÉTABLISSEMENTS

A. Rebufat & Cie

Lustrerie
Bronzes
Ferronnerie
Plomberie
Electricité

pour :

la **Marine**
le **Bâtiment**
la **Décoration**

9, Rue d'Italie
Télép. C : 02.32
C : 02.34
MARSEILLE

SOCIÉTÉ

L'Électricité de Marseille

Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs

Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305

Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30

Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)

Téléphone Dragon : 69-36 et 74-14
Ad. Tél. : ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE

SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris

La Société recommande de n'exécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait été conclu sur la nature et le voltage du courant.

ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE
DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
siège social. 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE

SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71 RUE MONTGRAND. MARSEILLE
LA SEYNE S/MER (VAR). CASABLANCA
RABAT (MAROC).

A Paris : les Expositions

Aubert Robert — Félicien Rops — Un siècle de peinture naïve
Vera White

La rentrée s'annonce brillante. M. Georges Wildenstein à lui seul déploie une merveilleuse activité. Il vient en effet d'organiser trois expositions, qui ont le mérite d'être très différentes les unes des autres et cependant rivalisent par leur réussite.

La première a consisté, en l'honneur du deuxième centenaire d'Hubert Robert, à nous montrer quelques très belles toiles de cet artiste.

Hubert Robert a été le plus souvent considéré comme un peintre charmant, mais à tort nous semble-t-il comme un peintre secondaire. La place de premier plan qu'on essaye de lui redonner se justifie-t-elle pleinement? Hubert Robert membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, dessinateur des jardins du Roi, garde du Muséum Royal au Louvre, est-il un grand peintre? La qualité des toiles exposées à la Galerie Wildenstein nous incite et nous autorise à le penser. Admirons l'ingéniosité avec laquelle l'artiste nous présente les mêmes thèmes, ce ne sont que: temples en ruines, murs lézardés, cascades, torrents, aqueducs, belvédères et fontaines. Pour nous rendre la nature plus aimable, le peintre n'oublie jamais d'y glisser quelques paysannes de comédie lavant leur linge au bord d'un ruisseau, ou bien un groupe bavardant à l'ombre d'une statue ou encore se laissant glisser en barque le long d'une rivière. Sachons gré à Hubert Robert de laisser son caractère léger et riant se refléter dans son œuvre.

*
* *

C'est à l'occasion du centenaire de Félicien Rops que M. Wildenstein a réuni un certain nombre de ses œuvres à la Galerie Beaux-Arts. Rops est surtout connu pour avoir raillé tout ce qui est conventionnel, bourgeois ou touche à la tradition. Son talent lui valut entre autre d'illustres « Epaves » et les « Diaboliques » ; et lorsqu'il fut attaqué pour insulte à la religion et à la morale Huysmans le défendit. Ce ne sont pas certaines de ses œuvres les plus célèbres et les plus « révoltantes » que nous admirons ici. La « Tentation de Saint-Antoine » ou « Pornokrates » semblent avec le temps avoir perdu de leur force et de leur originalité.

En Félicien Rops, nous préférons au graveur le peintre. Ce dernier est d'ailleurs fort bien représenté par quelques toiles dont certaines comme « Saint-Germain en Laye » (jeunes femmes dans la campagne) font penser à Manet; d'autres comme « Le Port d'Anvers » ou « Les navires sur l'Escaut » rappellent Boudin.

*
* *

C'est également à la « Galerie Beaux-Arts » que se trouve l'ensemble « Un Siècle de Peinture Naïve ».

La majorité des tableaux exposés appartiennent à M. Wolters. Il les a collectionnés depuis des années avec un soin des plus attentifs. Le jour de l'inauguration, très obligeamment et avec amour, M. Wolters nous a parlé de quelques uns d'entre eux.

Son grand favori c'est le peintre Paul Lefèbure, que M. Wolters découvrit chez un brocanteur. Pendant longtemps Paul Lefèbure par une sorte de pudeur nia être l'auteur de ses tableaux, jusqu'au jour où il fut surpris le pinceau à la main peut-être en train de peindre un vase de fleurs aux couleurs chaudes ou « La Chambre des Députés », amusante satire ou les députés sont représentés comme en un jeu de massacre et regardent passer un porc traînant un sac, sur lequel est écrit 60.000 francs. Les tableaux s'échelonnent de 1820 à nos jours. Amusant et tout à fait 1830 le « Portrait de la dame en rose », laborieux et consciencieux le « Pressoir », de Courtois. Jean Desfarges fait songer à quelque primitif italien. Nombreuses sont les peintures anonymes comme cette affiche pour un horloger, intitulée « Maison de Santé » ou des hommes nus surmontés de montres au lieu de têtes, attendent leur tour d'entrer dans la maison de santé pour y être réparées.

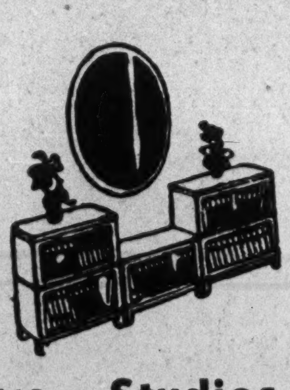
Cette exposition, d'une part, nous montre que la « Peinture Naïve » n'est pas d'une invention aussi récente que certains veulent le croire, d'autre part que si cette peinture a un certain charme il ne faut pas, malgré tout, en abuser.

*

* *

Vera White expose pour la première fois à Paris, à la Galerie Pierre Colle quelques très séduisantes aquarelles. Ce sont surtout des orchidées de toutes nuances et de toutes formes, qui laissent place aux rêves. Si Vera White excelle à peindre les fleurs, elle nous montre par quelques jolis paysages de Suisse, la variété de son talent.

Germaine SELZ.



Bibliothèque M.D.

9, Rue de Villersexel, PARIS (7e)

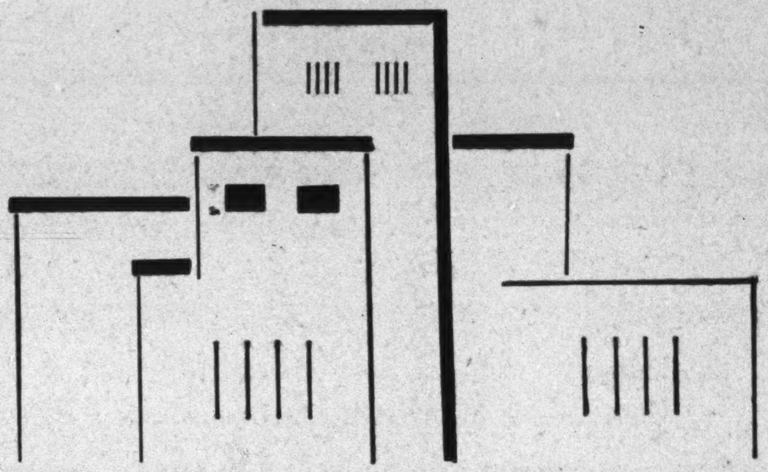
Téléphone : Littré 11-28

Bibliothèques extensibles et transformables - Encadrements de Divans - Cosys - Studios - Divans-Lits - Chambre M. D. transformable, extensible pour Étudiants - Célibataires - Meubles classeurs et de bureaux - Meubles pour T. S. F., Phonos, Disques - Mobilier Scolaire. DEMANDER LE CATALOGUE GRATUIT N° 17.

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET Jh. RICORD

A. JALLUT ET M. CLAVÉ Succrs

S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE
TÉL. C. 27.43



CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES

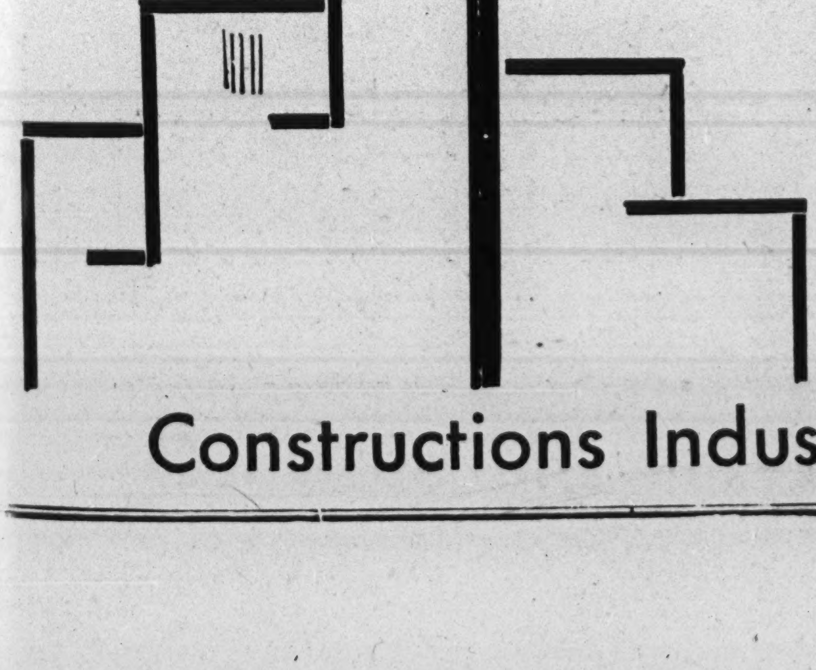
BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.
Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :
MARSEILLE
12, Rue Julia, 12
Téléphone : C. 66.59
R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone · Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C)

« Le Flambeau »
Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »
Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

NOEL & Cie

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie

56 à 78, Rue de Lyon **MARSEILLE**

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41 3 lignes

Télég. : ATE Marseille

A Marseille

Galerie Detaille.

EXPOSITION SIMON AUGUSTE

C'est un grand réconfort de constater qu'à côté du bas mercantilisme de tous les mystificateurs de la peinture, il existe des artistes jeunes et sains, qui travaillent sans se préoccuper de tout ce bas commerce.

— Simon Auguste est de ceux-là, — l'exposition qu'il nous présente à la Galerie Detaille en est la preuve vivante. Si l'ensemble nous est apparu d'abord discordant c'est que l'artiste aime la recherche, d'ailleurs notre impression première a fait place à une appréciation plus exacte de ce sincère talent; incontestablement des qualités certaines sont l'apanage de ce peintre chez qui les contradictions apparentes se résolvent en une évolution continue. Il y a là plus que des essais. Ce sont bien des réalisations complètes que ne manqueront pas d'apprécier les connaisseurs. Tant de peintres en effet ont répété et exploité la petite formule souvent facile; la réussite d'un jour les a limités, elle les rend oublieux de la vie, et paralyse leur sensibilité qui devrait s'épanouir dans un élan soutenu de découvertes constantes.

Simon Auguste touche à tout; les suggestions hâtives de ses nus féminins dans un pré, ont bien l'intention qu'il nous convie à méditer, ou encore pour accuser davantage la troublante et charnelle nudité, il la fait voisiner d'un garçon vêtu d'un bleu de chauffe. Gageons que pour ce dernier les heures ne connaissent plus d'ennuis.

Courteline écrit. Simon Auguste peint, mais la même préoccupation les absorbe, que ce soit avec cette aquarelle: visite d'exposition et symbole d'ébahissement muet vers un tableau que les intéressés, bourgeois ventrus, ne comprendront certainement jamais, ou encore, compartiment de train bondé le dimanche, campagnards guindés et ahuris, sans oublier parapluie, cabot et panier à provision. Ou bien foules aux spectacles qui par certains côtés rappellent Grosz, des intérieurs aux harmonies rompues et sourdes, fines lumières argentées de plein air, tout cela traité avec beaucoup d'esprit et d'adresse, groupes de figures attestant une pénétrante psychologie.

Nous félicitons et remercions Simon Auguste de nous avoir montré un ensemble d'œuvres aussi variées qu'intéressantes. Cette manifestation ne manquera pas d'être suivie avec tout le succès qu'elle mérite.

Léo Van DROOGENBROECK.

La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux • Ses Robes • Ses Créations

51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE D. 05.18

“ Le Radeau ”

Après la clôture d'été le Radeau nous rouvre ses portes. Pour avoir été patient nous n'en sommes que mieux servis.

Madame Laporte dont nous connaissons le goût sûr, et dont nous n'avons pas oublié l'effort inlassable pour nous présenter de belles choses, a réuni dans cette première exposition de paysages de Provence les œuvres des peintres, Camoin, de Castro, Céria, Chabaud, Coubine, Derain, Deval, Eisenchitz, Friesz, Kisling, L. Levy, A. Marchand, Marquet, Marseille, Sabatier, Seyssaud, Savin, Thévenet, Vivès-Apy. Nous reparlerons plus longuement de cette manifestation. Si toutes les dispositions en vue se réalisent suivant les désirs de l'animatrice du Radeau, nous croyons pouvoir annoncer une exposition de peinture hollandaise qui groupera les diverses tendances picturales de ce pays. Ensuite une exposition du groupe « Forme » sous l'égide de Waldemar Georges, avec les peintres : Picasso, Matisse, Derain, Dufy, Vlaminck, Rouault, Utrillo, Bérard, Dunoyer de Segonzac. Egalement seront présentés les néo-romantiques et irréalistes qui groupent : Madeleine Luka, Marie Laurencin, Jean Janin, Jean Hugo, Hermine David, etc.... Encore et comme complément, le livre d'art illustré, lithographies, eaux fortes, reliures, architecture, maquettes et décors, art théâtral et décoration murale.

“ Le Trident ”

En connexion avec le Radeau, signalons avec beaucoup de sympathie l'existence d'un nouveau centre intellectuel à Toulon, 14, rue de Chabannes. Sous le signe « Le Trident », y seront groupés les élites de la région, aussi bien celles qui aiment et soutiennent les arts, que celles qui créent.

Plus que jamais notre époque a besoin de personnalités fortes susceptibles de chercher au-delà des matérialités grossières, et de la veulerie du négoce à outrance, des joies plus profondes, plus certaines, et comme disait Léon Bloy, artiste méconnu « Je cherche surtout à plaire à mon âme qui est à mes yeux la Belle du Monde ».

Tout nos souhaits de succès vont à une initiative de cet ordre si propre à secouer la force d'inertie et d'apathie, la bêtise et le triomphe du mauvais goût, à encourager et défendre la pensée et la production artistique de notre temps, à élever le public jusqu'à la vraie compréhension de l'art, afin que « vivent les cœurs purs. »

Léo van DROOGENBROECK.

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE
APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE
C. 1874-1875.
Ad. Tél. : ELECNAVAL MARSEILLE

Fondé en 1863

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.485 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat
Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.
Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux Port

◆

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

◆

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome
MARSEILLE
Téléphone : C. 55-44

◆

ECLAIRAGE
CHAUFFAGE
CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles,
Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE Téléphone : D. 56-50

S. G. T. M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. - Adr. Tél. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Ad. Téléph. : TRANSPORTS 68-82. Inter : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES sur l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation.

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

WATSON, BROWNE & Cº

5ª, Rue Beauvau, MARSEILLE
Reg. de Comm. Nº 95.411
Agents des Cies de Navigation

BIBBY LINE
(MARCHANDISES ET PASSAGERS)
Service tous les 15 jours pour
PORT SAID, PORT SUDAN, COLOMBO et RANGOON
et LONDRES, ANVERS, LIVERPOOL viâ GIBRALTAR

ELLERMAN'S CITY, HALL & BUCKNALL LINES
Services réguliers pour
EGYPTE, INDES, LA MALAISIE, CHINE et JAPON
et
MARSEILLE, LONDRES, LIVERPOOL

Service de Transit.
Pour tous renseignements, s'adresser
WATSON, BROWNE & Cº
Adresse Télégraphique : ENERGY
Téléphone : D. 69-67 (3 lignes).

Compagnie d'Assurances

"LE SECOURS"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

Le Théâtre à Marseille

Au « Rideau Gris ».

Poursuivant son bel effort qui chaque année nous procure les seules soirées théâtrales qui vaillent la peine d'être vécues en notre ville déshéritée, le Club du « Rideau Gris » nous conviait, vendredi 27 Octobre, à la présentation de deux œuvres d'une tonalité et d'une inspiration bien différentes.

« *Adam* » de Jules Supervielle est un divertissement qui ne fait pas oublier « La Belle au bois ». Mais ici le grand poète ne faisait plus vibrer les mêmes cordes et cet humour, en sa facilité même, ne manque pas de portée. Adam et son fils ou le premier drame de famille. Sur une scène légère cela se fut appelé le barbon et le gigolo. Satire de cette vie de famille dont l'idéalisme bourgeois ne veut retenir que les douceurs. Adam, c'est le vieux Monsieur qui doit mettre bas les armes et faire retraite loin des combats de Vénus. Le fils, c'est la cruauté des moins de vingt ans. Eve propose les consolations de l'épouse. Elle est cette terrible dame aux idées larges qui permet à son mari le vin ou le tabac, mais veille jalousement à la laideur canonique des femmes de chambre. Et c'est là le fondement même de la morale bourgeoise: tout ce que vous voudrez, sauf l'amour. Elle n'aime pas ça du jour où elle s'est aperçue qu'elle en dégoûtait les autres.

Dans cette farce de l'humour triste, Louis Ducreux fut étincelant et d'une bouleversante fraîcheur. Ses comparses, Louis Nouveau dans le rôle d'Adam, Mlle Gasparri, Pierrette Paulet furent amusants à souhait. Louis Malville fit un admirable portrait-charge de Diafoirus néolithique. Mention honorable aussi aux animaux préhistoriques, une gerbe au diplodocus et aux laveuses de pieds.

Bicolore de Mme L. Jean Proix fut une déception sur toute la ligne. On songe à une pièce de la Petite Illustration mise à la sauce Pirandellesque. Les procédés d'avant-garde y sont cousus de fil blanc. Les acteurs défendirent de leur mieux cette malencontreuse production.

En parlant du « Rideau Gris », il ne faut pas oublier les décors de Henri Rey. En leur improvisation même ils ont un charme plein de poésie et de naïveté écolière.

Et louons M. Grégoire Altiéri pour l'ordonnance d'une machinerie réglée sur la mécanique céleste.

TAVERNE CHARLEY

Ouverte après les spectacles.

20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

La
renommée
et la
qualité
des produits
par la
garantie
de
fabrication.

SAVON

"HERCULE"

Extra Pur 72 °/。 d'huile

Fabriqué exclusivement à base d'huiles végétales.

Produit des Établissements

VERMINCK, Marseille.

L'APÉRITIF DE QUALITÉ
PIKINA
AUX VINS DE FRANCE
FABRIQUÉ PAR PICON et Cie

Société Française
de
Peintures & Vernis
Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél.: D. 40.60 (3 lignes)
— 3 USINES —
Peinture Hippocampe
» Étoile de Mer
» Astérie
» Ferrolégine
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca
PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART
crée l'atmosphère
de la femme.
Marseille Alger

LE GRAND HOTEL
66, La Canebière, 66
ouvrira prochainement une
BRASSERIE
qui fera sensation.

A propos du Théâtre Méditerranéen

A notre suite, la presse littéraire et la grande presse ont accueilli avec chaleur l'idée de M. Renaud Icard. Ceux qui donnent au fait méditerranéen sa place véritable dans le monde de l'esprit, ont discerné toutes les possibilités qu'elle contient en puissance. Parallèlement, ceux qui souhaitent un renouvellement de l'art théâtral apportent à Renaud Icard leur ferveur constructive. Une grande chose veut naître, neuve, libre, forte.

Des noms ? Je n'ai qu'à choisir, ne voulant, pour aujourd'hui, entrer dans le détail d'une étude que les Cahiers publieront prochainement. C'est Paul Valéry, Jacques Copeau, Jean Paulhan, rédacteur en chef de la N. R. F., Gabriel Boissy, rédacteur en chef de Comœdia et méditérannéen fervent, Antonin Artaud, sans parler de certaines personnalités politiques dont l'appui sera précieux à l'heure des réalisations.

Quant à ceux, nombreux encore, « qui immobilisent l'idée méditerranéenne dans la latinité », qui ne la conçoivent que prisonnière d'un art verbal et purement formel, ils pourront bientôt se rendre compte de l'injustice et de la pauvreté de leur conception. Un art vivant, profondément humain, créateur de nouvelles formes peut trouver sa place, mieux que partout ailleurs, au bord de la mer qui fut le berceau de notre culture.

Nous y reviendrons.

HOTEL LUTÉTIA

43, Boulevard Raspail, 43

PARIS

Le Confort parfait.

Une bonne Cuisine.

Une excellente Cave

et des Prix raisonnables.

La Musique à Marseille

LE MOMENT MUSICAL

C'est un moment d'art, deux heures de quiétude intellectuelle, que nous offre ce nouveau club dont le titre ne pouvait être mieux choisi. Il se présente sous la direction artistique de M. Henri Kamm, artiste d'une haute culture dont l'éloge n'est plus à faire, et la direction administrative de M. Max Castelli, qui a fait ses preuves en animant de sa ferveur, pendant trois ans, *Ciné Art*, dont tout Marseille garde un souvenir plein de gratitude. Cette association donnera cet hiver une vingtaine de concerts, chaque Lundi à 21 heures, dans la salle spéciale du Colisée, 21 Boulevard Dugommier.

Un orchestre de quatorze musiciens, des virtuoses de notre ville, dirigés par M. Kamm, se propose de faire connaître les œuvres classiques et modernes écrites spécialement pour orchestre réduit et dont l'audition à Marseille est fort rare.

Des vedettes et plusieurs de nos meilleurs compositeurs ont promis leur concours.

Tous les amateurs de musique, si nombreux à Marseille, tiendront à assister aux soirées de ce groupement, qui sans vouloir empiéter sur le domaine de ses aînés, veut tenir sa place entre le grand orchestre et la musique de chambre.

" le poste parfait "

MUSTEL

RADIO

Agence régionale : 14, rue de la Bibliothèque, MARSEILLE

Conférences.

Les *Heures Littéraires* à qui nous devons de connaître les jeunes écrivains les plus en vue de l'époque et qui ont eu le privilège de présenter pour la première fois au public Paul Valéry, Géo London et bien d'autres célébrités, nous réservent la primeur de Louis Chadourne. Le jeune romancier de *Vasco* qui a réintroduit dans la littérature de ce temps en les conjuguant avec une singulière intensité l'exotisme et le nouveau « mal du siècle », viendra dans notre ville dans la première quinzaine de novembre et parlera au Splendid d'un sujet qu'il possède bien: l'*Aventure*. Félicitons les *Heures Littéraires* de leur excellente initiative.

*
* *

Le 21 Novembre, M. Georges Normandy, directeur de « L'Esprit Français » fera, aux *Amitiés Françaises* de Mons (Belgique), une conférence sur *Jean Lorrain, l'homme et son œuvre*. Des lectures seront faites, de pages de Jean Lorrain et de documents inédits relatifs au célèbre écrivain, pendant cette solennité littéraire.

Un nouveau Journal Littéraire.

Willy Haas, autrefois l'éditeur de *Die Literarische Welt* et Otto Pick, le critique tchécoslovaque, publieront à Prague un nouvel hebdomadaire international, en langue allemande. *Die Welt im Wort*, c'est le titre de ce journal, s'occupera de l'art, de la littérature et de la culture de tous les peuples, information aussi bien que critique. Un grand nombre d'écrivains tchèques et étrangers y collaboreront. On y trouvera des nouvelles, des essais, des contes de toutes les langues, des caricatures, une page humoristique et plusieurs traits surprenants et nouveaux. La souscription coûtera: 20 fr. pour le quartal. Les magasins des livres accepteront des souscriptions; on peut bien s'adresser directement au Verla Haas et C°, Prag XII., Sleszka 13.

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser : à **MARSEILLE,** au Siège Social, 5, rue Beauveau ;
à **PARIS,** Agence Générale des Passages, 3, Boulevard Malesherbes ;
Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, Rue de la Victoire

Rendez-vous du Monde Elégant et des Affaires.

Brasserie de Strasbourg

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

Restaurant de Ier ordre ouvert après le spectacle

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

Sa nouvelle création :

"EMBASSY" Entrée Rue Vacon

Salle luxueuse. - Dîners avec Orchestre.

Société Marseillaise de Crédit

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis
Succursale à PARIS : 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

INDUSTRIE - NAVIGATION
FOYER DOMESTIQUE

36, rue Chateauredon, MARSEILLE

Téléph : Colbert 85.09

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MÉNÉLIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "
Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "
Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

◆

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition
de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulevard Paul Peytral

◆

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE
Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN
CHAUFFAGE CENTRAL

La Vie Maritime

LANCEMENT D'EL DJEZAIR

A Jean Rossolin

Si blasé que l'on soit de ces spectacles, le lancement d'un paquebot échappe à cette loi fatale qui fait à la longue s'émousser nos facultés de sentir. J'ai vu déjà glisser à l'eau bien des navires et je ne me lasserai jamais de voir d'autres carènes s'ébranler à leur tour.

C'est qu'il ne s'agit pas seulement d'une cérémonie. N'était que cela, on constaterait bientôt la froideur des gens, puis leur absence. Tandis qu'un jour de lancement est comme une fête inattendue, non inscrite au calendrier, une aubaine qui ravit les fervents d'une certaine religion. Après avoir, pendant des semaines, distribué son hommage ou son blâme à ses faux dieux et avoir fait tous les matins sa petite consommation de dogmes et d'illusoires symboles, on est enfin heureux un jour, de découvrir un *acte* authentique, une expression bienfaisante de notre force, une œuvre de foi et de savoir. Tous les jours n'ont pas une signification pareille, ne donnent pas un spectacle aussi réconfortant. Et ajoutons aussi émouvant, renouvelé. Car chaque lancement nous apporte un frisson nouveau, son facteur d'imprévu, ses éléments de surprise. La technique des Chantiers de la Seyne ou d'ailleurs est certes infaillible et leur maitrise prouvée. Mais quand l'œuvre de l'homme atteint des proportions aussi géantes et groupe des inconnues aussi nombreuses, quand c'est un navire qui nous domine de toute sa structure, il semble que l'algèbre et l'art d'élucider les chiffres soient impuissants à éliminer les menaces mystérieuses qu'une telle opération éveille dans notre pensée.

C'est, je crois, au Président Philippar, que j'entendais dire un jour de lancement: « D'aucuns s'en lassent, moi j'éprouve chaque fois une émotion croissante ». Je puis dire que j'ai toujours assisté à ce spectacle, les sens et l'esprit tendus par une sorte d'attente exaltée.

Une grande poésie enveloppe ces matinées où, par une grâce singulière, règne un temps radieux. Comme aux fois précédentes, la Seyne s'était bientôt rempli d'autos et de toilettes claires. La région lui déléguait en hommage un cortège de jeunes femmes éclatantes et de joyeux compagnons. Près du parterre où s'agitent les taches vives des corsages et des ombrelles, la coque s'élève, géante corolle rouge autour de laquelle ouvriers et ingénieurs s'affairent comme un peuple d'abeilles.

Des coups sourds résonnent, les épontilles tombent; sifflet brusque, et le glissement d'abord imperceptible de la masse s'accélère, tandis qu'un grésillement l'accompagne. Et la carène entre dans l'écume et la fumée comme dans une gloire.

J'ai vu cela dix fois et chaque fois je bée comme un enfant à cette éventration des eaux, à cette fuite de la haute proue cambrée qui, vue de la cale, a le profil d'un lys rouge s'emparant de son champ d'azur. Chaque fois je regarde la mer grommelante qui vient menacer le chantier et le couvrir de bave comme

pour protester d'être à nouveau domptée. Puis tout se calme et reprend son cours; l'eau gagne son lit et les assistants leurs voitures. Je ne sais pourquoi à ce moment là un sentiment de secrète force me visite et je suis sûr alors, en croisant le regard des maîtres d'œuvre, qu'ils l'éprouvent encore mieux que moi.

*
* *

El Djezaïr! J'ai contemplé, immobile, bien après les autres, ta forme irréprochable évoluant sur la rade et je ne puis dire alors quelles images merveilleuses ton nom de légende a fait se lever sur les eaux. Par le sortilège inscrit sur ta proue, tu tires à toi toutes les ivresses assoupies aux terres d'Islam et en parfume ton sillage sur la mer secrète. Ainsi quelque poète (certains se cachent dans les Compagnies de Navigation et celle dont tu portes déjà le pavillon a sûrement le sien) ose, dès ta naissance, t'équiper de songe et aventurer sur ta carène la plus belle cargaison de nostalgie qui ait jamais flotté sur cette mer.

J. B.

El Djezaïr, construit dans un temps record par les Chantiers de la Seyne pour le compte de la Cie de Navigation Mixte, assurera dès le printemps la liaison Marseille-Alger dans les conditions optima de durée et de confort.

Nécrologie.

MORT DE GEORGES POMIES

Ceux qui ont vu danser Pomiès connaissent la qualité de ce spectacle qu'ils n'auront plus. Il faut avoir parlé avec lui de son art pour comprendre ce qu'il nous aurait encore révélé. Sa grande réussite de ces dernières années il ne la devait à aucune concession et c'est dans le Théâtre des Champs Elysées, devant un public qui crie volontiers à la profanation qu'il parvenait à imposer sa pantomine sur la *Sonate au Clair de Lune* de Beethoven. Même dans celles de ses créations où l'équilibre ne paraissait pas parfait entre l'humour, la plastique, l'imitation, on sentait les éléments d'un mode d'expression entièrement original.

Il eut été inhumain, à trente ans, d'avoir achevé son œuvre, cette œuvre qui le préoccupait tant. Il voulait que ses élèves fussent ses compagnons d'études, non de serviles imitateurs. Ses étranges yeux bleus « cherchaient » sans cesse. Pomiès était plein de mystère, mais tout en lui justifiait la plus merveilleuse confiance. Cette confiance nous la donnions bien volontiers en retour de l'authentique ferveur qui animait chacun de ses gestes. Nous lui savons gré de n'avoir pas dansé seulement pour plaire, mais pour rendre hommage au génie inconnu dont il subissait le rythme et les secrètes rigueurs.

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD
FE RONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)
FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso
5, Quai des Belges, 5
VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT
Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral
CAVE RENOMMÉE
Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

Le Relais de l'Empereur
(OUVERT TOUTE L'ANNÉE)
Hôtel historique restauré - Restaurant de Premier Ordre
Cuisine et Cave réputées - Confort moderne - Prix modérés
MONTÉLIMAR, sur la Gde Route Natle - Tél. 2-89

MIROITERIE
Société Anonyme

Établts NUGUE

76, Rue d'Italie, MARSEILLE. Ancienne Maison Maurice NUGUE
La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉLÉPHONE : D 72-70

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON

148, rue Sainte
MARSEILLE

Remorquage de Haute Mer - Sauvetage

FOURNITURE D'EAU DOUCE AUX NAVIRES

MAGASINS

L. DEWACHTER J^ne

2, Boulevard Dugommier
MARSEILLE

VÊTEMENTS

LA RÉSERVE

MARSEILLE
Téléphone : 2.01
R. C. 42-721

PALACE-HOTEL

La Perle de la Côte Provençale
Restaurant de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et C^ie
Propriétaires

Appartements Confort Moderne.
Terrasses et Jardins magnifiques.

Dominant la fameuse Corniche et son Golfe merveilleux LA RÉSERVE de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte d'Azur.

COIFFEUR POUR HOMMES

DUPONT

16, Boulevard Dugommier
(descente de la Gare)

Grands soins pour la coupe de Cheveux et taille de Barbe

Légion d'honneur.

Nous apprenons la récente nomination dans la Légion d'honneur de notre ami Louis Devaux collaborateur au *Petit Marseillais* où il dirige la page sportive avec une compétence et un tact qui lui ont acquis dans la société marseillaise une sympathie unanime. Nos compliments au nouveau légionnaire pour cette distinction méritée.

Mariage.

Tout dernièrement a été célébré le mariage de Mlle Richard et de M. Denis David. Les mariés sont tous deux de fidèles amis de notre revue. La jeune épouse est la sœur de notre collaborateur Carlo Rim et la fille de Marius Richard, ancien directeur du *Petit Provençal* qui trouva la mort, on s'en souvient dans un terrible accident d'auto. Marius Richard était un connaisseur d'hommes; il avait fait bon accueil à Marcel Pagnol et il soutint *Fortunio* de son influence et de ses générosités. Son souvenir demeure aux *Cahiers du Sud*.

Quant à Denis David, il est une personnalité des plus sympathiques du Vieux Port et de plus notre ami. Nous n'en dirons pas davantage si ce n'est pour complimenter les nouveaux époux.

Tél. Dragon 84.14

CINTRA, 6, Square de l'Opéra, **PARIS**
CINTRA, 167, Rue Montmartre. **PARIS**
CINTRA, 43-45, Rue de la Bourse, **LYON**
CINTRA, 4, Rue Beauvau, **MARSEILLE**
CINTRA, 3, Place Masséna, **NICE**
CINTRA, 11, Pl. Victor-Hugo, **GRENOBLE**

CINTRA

DÉGUSTATION

PORTO-SHERRY

CINTRA, Pl. du Revard, **AIX-LES-BAINS**
CINTRA, CHALON-SUR-SAONE
CINTRA, Casino Municipal, **ALGER**
CINTRA, Avenue Jules Ferry, **TUNIS**
CINT A, 7, Bd des Etats-Unis, **VICHY**
CINTRA, 14 & 16, Rue de Paris, **LILLE**

4, Rue Beauvau
5, Quai des Belges
MARSEILLE

La Loterie Nationale.

Les deux millions de billets formant la première tranche, avec 120 millions de lots, ont été enlevés, ils sont répartis en vingt séries numérotées de 1 à 100.000, une lettre étant la marque de chaque série. Les billets vendus isolément ou par carnets d'une dizaine. Le carnet, suivant les indications déjà publiées, contient nécessairement un numéro gagnant d'un prix de 200 francs. Ainsi, dix billets ne sont payés en réalité que 800 francs, avec la faculté de participer au tirage de tous les lots.

La deuxième mise en vente a eu le même succès. Comme la première, elle comporte la répartition de 120 millions de lots pour 2 millions de billets. D'autres tranches suivent, au fur et à mesure du succès des émissions.

Chaque émission, déduction faite des lots et des frais, laissera un bénéfice de 60 millions. On sait que les 100 premiers millions provenant de la loterie seront réservés aux sinistrés de l'agriculture. Les anciens combattants seront les bénéficiaires à la suite. Pour préciser, la part leur revenant allègera d'autant les charges de l'Etat et permettra le maintien des sommes inscrites au budget au chapitre anciens combattants.

BELLE JARDINIÈRE

PARIS — PARIS

VÊTEMENTS PRÊTS A PORTER ET SUR MESURE

HOMMES - DAMES - JEUNES GENS - GARÇONNETS - FILLETTES

BONNETERIE - CHEMISERIE - CHAPELLERIE - CHAUSSURES

PARFUMERIE - CRAVATE - GANTERIE - LINGERIE - ETC.

Envoi franco sur demande de : **Catalogues, Feuille de Mesures, Échantillons**

Ses Seules Succursales sont à : **PARIS, 1, Place de Clichy ; LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, NANCY.** *Maison de Vente à* **SAINTES.**

SEULE SUCCURSALE DANS LA RÉGION

MARSEILLE *6, 8, 10, Rue St-Ferréol*

Tél. : **Dragon 123** - Ch. Postal : **Marseille 75-10**

6-73

P.-L.-M.

Le Wagon-Lit à la portée de toutes les bourses

Des wagons-lits de 3e classe circulent sur le P.-L.-M. entre Paris et la Côte d'Azur.

Tout comme les voyageurs de première classe, les voyageurs de troisième classe ont ainsi la possibilité de se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de troisième classe est des plus réduits: vous ne paierez que 75 fr. de Paris à Marseille, en plus du prix du billet de troisième classe. Vous arriverez frais et dispos et vous aurez gagné un jour et économisé une nuit d'hôtel.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous adresser aux gares ou aux agences Wagons-Lits-Cook.

Places de Couchettes-Toilettes entre Paris et la Côte-d'Azur

Vous déplacer sans fatigue, sans perte de temps, arriver frais et dispos, voilà ce que vous pouvez faire en voyageant dans les grands trains de la Côte d'Azur.

Ces trains comportent toutes les catégories de places couchées. Uutilisez, en particulier, les places couchettes-toilette qui sont mises à la disposition des voyageurs de première classe dans les deux rapides partant de Paris à 17 h. 45 et 19 h. 50 de Menton à 14 h. 37 et 18 h. 32. Vous ne paierez qu'un supplément de 79 fr. 40 et vous économiserez une nuit d'hôtel.

Les Colis Express vont aussi vite que les Lettres

Vous allez partir en vacances. N'aurez-vous pas à vous faire adresser des objets urgents oubliés au dernier moment?. Ne désirez-vous pas aussi envoyer rapidement, à vos parents ou à vos amis, des produits de la région où vous vous trouverez. Quel meilleur moyen pourrez-vous employer que de les expédier par le train comme colis Express ? Reçus dans toutes les gares, aux guichets des bagages et dans les principaux bureaux de ville, les colis express sont acheminés par les trains les plus rapides.

Dans les villes où fonctionne un service de factage, ils sont, sur simple demande, enlevés à domicile et dirigés sur leur destination sans que vous ayez à vous déranger. De même, si vous le désirez, ils peuvent être livrés, par exprès, au domicile du destinataire, dans les deux heures après l'arrivée du train.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares.

Ateliers Viallard ART & BATIMENT FERRONNERIE

26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE

Henri CARRERA

Téléphone C 16.79

high life tailor

65, La Canebière
MARSEILLE

COSTUMES POUR HOMMES

- - MAISON DE PREMIER ORDRE - -

Dépôt de Burberrys

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Conseil de Rédaction : THÉRÈSE AUBRAY, GASTON BAISSETTE, GABRIEL BERTIN, JOE BOUSQUET, MARCEL BRION, HENRI FLUCHÈRE, LÉON-GABRIEL GROS, GASTON MOUREN.

Publieront dans leurs prochains numéros

LYDIA CABRERA .... *Trois Contes*
LÉON GABRIEL GROS .... *Poèmes*
THÉRÈSE AUBRAY .... *Colère*
RENÉ GUILLERÉ .... *Herboriste*
RHYS DAVIES .... *Révélation*
GASTON MOUREN et GABRIEL BERTIN .... *S. M. Jourdain*
G. RIBEMONT DESSAIGNES .... *Epitre aux Solitaires*
T. F. POWYS .... *Fables*
MARCEL BRION .... *Trois remarques sur Montherlant*
PIERRE ROBIN .... *Poèmes*
OSCAR WALTER CISEK .... *L'Allègement*

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au Siège de la Revue, 10, Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 6 h. à 8 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Conditions d'Abonnement :

(FRANCE ET COLONIES)

***Un An:* 40 francs - *Six Mois:* 25 francs - Prix du N° : 5 francs**

(ÉTRANGER)

***Un An:* 60 francs - *Six Mois:* 35 francs - Prix du N° : 6 fr. 50**

Compte chèques postaux Marseille **137.45**

Agent Général à PARIS

M. JOSE CORTI, Libraire, 6 Rue de Clichy (9°)

Chronique Musicale

I

La saison musicale s'est ouverte à Paris sous le signe de la crise. Les sociétés symphoniques ne sont pas moins nombreuses, mais elles éprouvent des difficultés intestines qui reflètent les difficultés extérieures dont elles sont plus ou moins directement la conséquence. Des premières auditions, aucune jusqu'ici n'a révélé une œuvre particulièrement remarquable et le public continue à réserver tous ses suffrages aux exhibitions des virtuoses.

C'est ainsi que nous avons entendu, ces dernières semaines, un violoniste éblouissant, nommé Milstein et un pianiste depuis longtemps adoré des auditoires, Brailowsky. Le premier, pour se faire valoir, aux Concerts Colonne, avait choisi un *Concerto* de Goldmark, compositeur fécond, mais oublié du siècle dernier, *Concerto* construit suivant les règles les plus traditionnelles et les recettes les moins originales du genre. Il y a une trentaine d'années, les habitués des concerts entrèrent en lutte ouverte contre cette formule musicale dont ils combattaient l'artifice et l'inanité. Ce fut la « guerre des concertos » qui mit aux prises le public des poulaillers mélomanes et les exécutants les plus fameux. Ces derniers ont triomphé. Leurs plus vulgaires effets et leurs prouesses les plus clownesques provoquent des tonnerres d'applaudissements et des rappels sans fin. Le public est là comme au cirque et fait une ovation au violoniste qui a bien réussi ses traits sans dérapage comme ailleurs au trapéziste qui n'est pas tombé dans le filet.

Quand le virtuose ne choisit pas la musique la plus plate, il choisit la plus usée. Certes, j'aime bien le *Concerto en mi bémol* de Liszt que Brailowsky interprète de façon remarquable, mais Liszt en a écrit d'autres et d'autres compositeurs en ont écrit aussi. Il semble que nous soyons appelés par les programmes à jouer éternellement le rôle des jurys du conservatoire qui entendent vingt-cinq fois de suite la même page de piano ou de violon, non pas pour en goûter la valeur musicale, mais pour apprécier l'interprétation de ceux qui les jouent. Plaisirs de cirque, en vérité, où le public confond trop souvent avec une jouissance artistique ce qui n'en est que la parodie.

*
* *

Rien de nouveau non plus à l'Opéra ni à l'Opéra-Comique, si ce n'est, sur ette dernière scène, une courte saison musicale italienne dirigée et chantée par les italiens qui nous ont donné trois œuvres de Rossini: « *La Cenerentola* ». « *Italienne à Alger* » et le « *Barbier de Séville* ». De ces trois opéras-coniques, le dernier seul est joué couramment dans nos théâtres parisiens. Les eux autres ont soulevé, il y a un siècle, un enthousiasme durable « aux Itaens », comme on disait alors, avec la Malibran, Pauline Viardot et surtout vec Lablache dont E. Legouvé a pu dire: « Personne n'a su rire en musique epuis Lablache ». La troupe italienne que nous avons entendue a conservé les aditions du *bel canto* et du jeu expressif qui sont indispensables à cet opéra-

bouffe de Rossini, dont on peut évidemment déplorer l'excessive facilité qui va parfois jusqu'à la vulgarité, mais dont on ne peut contester l'extraordinaire fécondité musicale et la prodigieuse richesse inventive.

*
* *

Nous ne saurions évoquer l'Opéra et l'Opéra-Comique sans saluer la mémoire d'un de ceux qui les illustrèrent depuis trente ans de façon magnifique et dont la tombe vient à peine de se fermer: Maurice Renaud. Les hommes de ma génération l'ont à peine entendu, mais assez cependant pour garder de lui un impérissable souvenir. Que ce fut dans les œuvres traditionnelles ou dans les œuvres de Wagner, il était un maître, un maître du chant, du goût et du jeu. A côté de tant d'artistes, ses contemporains, qui ne surent jamais, en abordant les drames wagnériens, se dépouiller des plus archaïques conventions du vieux répertoire, il fut, comme Van Dyck et comme Lucienne Breval, l'interprète intelligent et sûr, grand chanteur et acteur plein de vie, de l'épopée lyrique qui bouleversa l'esthétique de l'Opéra.

Dans une œuvre qu'on ne joue jamais à Paris, sans qu'on sache pourquoi, le *Vaisseau Fantôme,* je le reverrai toujours, incarnant avec une poignante grandeur ce Hollandais maudit auquel Wagner a confié quelques-uns de ses plus douloureux accents.

Et puis, je le reverrai toujours aussi, soldat superbe de carrure, sous sa belle chevelure blanche, d'humeur égale et de courage tranquille, qui s'en allait de nuit poser au Woëvre des lignes téléphoniques sous les balles et sous les obus, et qui, de retour à sa cagnat en jetant à terre son fardeau, trouvait encore, au fond de sa musette, du chocolat pour des camarades qui auraient pu être ses fils et qui, de le voir si vaillant et d'un si clair regard, oubliaient un instant leurs misères.

Un autre chanteur wagnérien, Delmas, est mort cet été. Pendant une trentaine d'années, Delmas a été Wotan et Hans Sachs avec une ponctualité et une conscience dignes d'éloges. Mais ce n'est pas porter atteinte à sa mémoire que de dire à quel point il manquait de ce feu sacré qui fait les grands artistes. Son jeu était réduit au minimum et de huit heures à minuit, il ne quittait pas des yeux le chef d'orchestre, même au cours des représentations, comme celles de *La Walkyrie,* où il avait figuré un grand nombre de fois. Et, pourtant,

GEBELIN
acquéreur de la Maison **MESSERER**
PIANOS
PHONOS
T. S. F.
Une seule adresse : **77, rue Saint-Ferréol, 77, au Ier.**

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »
10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE
A PARIS : Chez José Corti, 6, rue de Clichy (IXe)

THÉATRE

PARU

GASTON MOUREN

LA SONATE INACHEVÉE

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 Exemplaires sur Japon marqués de A à J.
30 Exemplaires sur Hollande numérotés de 1 à 30.
400 Exemplaires sur Alfa numérotés de 31 à 430.
200 Exemplaires sur Alfa hors commerce.
dont l'ensemble constitue l'Edition originale.

son exemple reste digne d'être offert à des cadets peut-être plus brillants, car jamais il n'abandonna, pour de fructueuses tournées américaines, la scène parisienne dont il était une des plus solides assises.

*
* *

On a fait quelque bruit, au début de la saison, autour d'une opérette, ou comme l'on dit, d'une *comédie musicale* de Sacha Guitry et Reynaldo Hahn : « *O mon bel inconnu* ».

La musique d'opérette n'est point celle que je préfère et M. Reynaldo Hahn n'est point sans défauts, mais hâtons-nous de proclamer que si une musique est capable, après celle de Messager, de relever le ton de ce genre léger, c'est bien la sienne.

M. Reynaldo Hahn a publié cet été des *Souvenirs* (1) qui ont connu un vif succès. Mêlé de très près à la vie parisienne, aux artistes, aux écrivains et aux gens du monde, l'auteur était bien placé pour recueillir des souvenirs et des anecdotes du plus vivant et du plus piquant attrait. Son journal est plutôt celui d'un dilettante que d'un musicien professionnel et d'un chanteur mondain plutôt que d'un compositeur. Il revient même à plusieurs reprises, sur trois ou quatre mesures qu'il a écrites un soir et qu'il ne veut pas perdre et dont il espère bien tirer quelque chose, etc... avec une telle insistance que si son œuvre ne démentait pas une telle impression, on ne pourrait se garder de le plaindre d'une certaine pénurie d'invention musicale. Par ailleurs, il juge les tableaux avec goût, les gens avec esprit et ses confrères avec sévérité, à l'exception du seul Saint-Saens qu'il compare à Anatole France, sans s'expliquer, ce qui pourtant ne serait pas inutile. Son livre a trouvé auprès de la critique une approbation unanime, encore qu'on y relève, parmi d'excellentes pages et de spirituels croquis, d'étranges jugements et l'écho d'une vanité teintée de quelque candeur.

La partition d'*O bel inconnu* est fort bien venue. Ce petit ouvrage, comme la comédie elle-même, est aimable et on y trouve, parmi des airs langoureux et faciles, des souvenirs de l'opéra-bouffe à la Rossini et des rythmes pleins d'esprit. J'ai eu l'impression que les deux auteurs se sont amusés à l'écrire et amusés à en faire un pastiche de l'opérette habituelle. L'auditeur averti n'est pas dupe de certaines concessions à la vulgarité du genre, ce qui pimente son plaisir, tandis que l'épicier, comme disaient les rapins de l'école romantique, s'y laisse prendre, et la comédie se joue dans la salle plus spirituellement que sur la scène. Cela nous change de l'opérette anglo-américaine à flons-flons, roucoulements et, si j'ose dire, à ballets mécaniques.

*
* *

S'il m'est permis, sans empiéter indûment sur le domaine de la critique littéraire de dire un mot encore d'un livre, que ce soit pour attirer l'attention des amis de la musique sur le volume que Pierre Lalo vient de consacrer à « *Richard Wagner* » ou « *Le Nibelung* ». (2) Pierre Lalo a tenu, pendant des

(1) Notes. *Journal d'un musicien*. Plon éd. Paris 1933.
(2) E. Flammarion, éd. Paris, 1933.

années, avant la guerre, la critique musicale du *Temps*, où il n'a jamais été remplacé. La vigueur de son style reflétait celle de ses jugements. Nul n'a écrit sur la musique avec plus de précision, de compétence, de culture et de goût. On peut ne pas partager toutes ses opinions, mais on ne saurait discuter sa sincérité ni son talent d'expression. Ces qualités éminentes il les a appliquées à faire revivre la prodigieuse et géniale figure de Richard Wagner de façon telle qu'il a entièrement renouvelé un sujet qui semblait épuisé. En suivant pas à pas la vie et l'œuvre de Wagner, telles qu'elles se dégagent de sa Correspondance et de son Autobiographie, il a dressé du musicien une image vivante et originale. Il a su aimer la destinée exceptionnelle de cet être inouï qui, hors de l'humanité et à travers la vie de famille, la vie conjugale, la passion et l'amitié, ne vécut que pour son œuvre, comme le Nibelung, indifférent et étranger aux hommes qui l'entourent, forge pour lui seul son trésor.

Richard Wagner est riche d'une bibliographie considérable, dans toutes les langues du monde. Guy de Pourtales n'a pas retrouvé, dans un travail pourtant compact et fortement documenté paru il y a quelques mois, la veine heureuse qui nous avait donné une *Vie de Liszt* remarquable, mais le livre de Pierre Lalo est un chef d'œuvre. Je ne me serais pas pardonné de le passer sous silence.

*
* *

Walther Straram vient de mourir et sa mort, c'est une grande perte pour la musique parisienne. Nous le savions très malade depuis longtemps et obligé à de fréquents séjours en Suisse, mais sa volonté avait déjà tant de fois triomphé du mal, que sa mort nous a surpris douloureusement.

Walther Straram est l'exemple frappant de ce que peut réaliser un chef d'orchestre digne de ce nom, animateur d'une phalange bien entraînée, accueillant aux jeunes, judicieux dans le choix des programmes, fortement cultivé et ne vivant que pour répandre la bonne doctrine. Il ne m'échappe pas que la plupart des chefs d'orchestre sont, aujourd'hui plus que jamais, soumis aux nécessités de l'heure et aux entraves de toute sorte qui limitent leur bonne volonté. Walther Straram, au contraire a bénéficié d'un mécènat fastueux et fidèle, ce qui est tout à fait exceptionnel, mais il a su en tirer le meilleur parti, ce dont il faut lui savoir gré.

Nous voudrions que, fidèles à sa mémoire, ceux qui lui ont mis en main la

Bibliothèque M.D.

9, Rue de Villersexel, PARIS (7e)

Téléphone : Littré 11-28

Bibliothèques extensibles et transformables - Encadrements de Divans - Cosys - Studios - Divans-Lits - Chambre M. D. transformable, extensible pour Étudiants - Célibataires - Meubles classeurs et de bureaux - Meubles pour T. S. F., Phonos, Disques - Mobilier Scolaire.

DEMANDER LE CATALOGUE GRATUIT N° 17.

baguette de direction des concerts Straram poursuivent son œuvre. Au moins, si nous ne revoyons plus l'élégante et fine silhouette de Walther Straram au pupitre, aurons-nous la consolation de communier encore avec lui dans le culte de la bonne musique et de goûter toujours le plaisir délicat des excellentes soirées des jeudis soirs aux Champs-Elysées.

Claude LAFORÊT.

* * *

II

L'ORCHESTRE FREDDY JOHNSON A LA SALLE PLEYEL

L'orchestre Freddy Johnson, que le Hot Club nous avait déjà fait entendre au mois de juillet, a donné, le 29 octobre, un nouveau concert, mais cette fois-ci à la Salle Pleyel et avec une formation un peu différente, les cuivres étant portés, par la venue d'un deuxième trombone, au nombre de cinq et les saxos comprenant quatre titulaires au lieu de trois. Quant à la section de rythme, elle a été ramenée à la formation la plus habituelle et qui est celle de quatre musiciens: piano (tenu par Freddy Johnson), batterie, guitare et contrebasse à cordes.

L'accueil qu'un public très nombreux a fait à ce sympathique groupement a été en somme, excellent, sans pouvoir évidemment se comparer à l'enthousiasme délirant qui, dans cette même salle, avait salué, il y a quelques mois, chacune des apparitions de Duke Ellington. Freddy Johnson et ses boys ont eu, en fait, à lutter contre un état d'esprit qui ne leur était pas favorable: en effet, la plupart des spectateurs — je parle de ceux ne connaissant pas grand' chose au jazz — sont enclins à ne juger le hot qu'à travers la conception si particulière de Duke, conception dont ils méconnaissent du reste le véritable esprit. La formule de Duke est évidemment plus brillante et plus spectaculaire.

Le début fut rendu un peu difficile par l'ambiance même de la Salle Pleyel (je n'en connais pas d'aussi froide) et aussi par la nervosité des musiciens. Peu à peu, ceux-ci se sentirent plus en confiance et jouèrent beaucoup mieux. Je dois dire que l'orchestre ne m'est pas apparu complètement au point. Les cuivres n'ont pas « rendu » comme ils auraient peut-être pu le faire avec une préparation plus grande. D'autre part, la section de rythme est évidemment loin de valoir celle de Duke: si l'on excepte l'excellent soutien qu'est Freddy Johnson (dont, par contre la plupart des soli ne furent pas très heureux) et le travail honnête de la batterie, il faut bien avouer que ni la guitare ni surtout la contrebasse ne se montrèrent à la hauteur de leur tâche. Je sais bien que l'acoustique déplorable de la salle y est pour quelque chose, mais je crois qu'en tout état de cause Freddy Johnson aurait intérêt à faire appel à un guitariste et à un contrebassiste plus nerveux.

Les arrangements ont été en général intéressants sans présenter toutefois une qualité exceptionnelle, sauf ceux, tout à fait remarquables, du *Saint-Louis Blues*, conçus dans un style à la Armstrong. Dans ce même morceau, les parties improvisées ont été, elles aussi, de tout premier ordre, notamment celles de Briggs à la trompette et de Pittman au saxo alto. Ce dernier musicien, qui joue un peu à la façon de Johny Hodges, mais avec plus de fantaisie et moins d'attachement à la

EDITIONS ALBERT SKIR 25

MINO

Nos 3-4

Numéro double

REVUE ARTISTI

paraissan f

Abonnements : France fr

Directeur-Administrateur : A. SKIR

SOM

La couverture de ce numé

ANDR

Frontispice en eur

L'Age de la Lumière .... MAN RAY

Portraits de femmes .... NADAR

Portraits de femmes .... MAN RAY

Critérium des As .... ANDRÉ DERAIN

Emancipation de la Peinture .... E. TERIADE

Le hasard, la spontanéité et l'absence de modèle dans la peinture moderne. *Quatre planches en couleurs,* Trente reproductions inédites de Picasso, Matisse, Braque, Derain, Miro, Borès, Dali, Beaudin.

Le sommeil, système de défense ...... Prof. ED. CLAPAREDE

Motifs du crime paranoïaque ...... } Dr. JACQUES LACAN

Le crime des sœurs Papin .... }

Au paradis des fantômes .... BENJAMIN PERET

Trente reproductions d'automates anciens et modernes.

Horoscope de Jean-Arthur Rimbaud .... PAUL CHARDON

Dieu, table, cuvette .... MAURICE RAYNAL

Les ateliers de Brancusi, Despiau, Giacometti, Laurens, Lipchitz, Maillol, photographiés par Brassaï.

120 pages - 320 illus

form

25, Rue de la Boëtie, PARIS

TAURE

E ET LITTÉRAIRE

Frs **40**

fois par an

frs. — Etranger : 90 frs.

Directeur Artistique : E. Tériade

AIRE

t spécialement composée par

ERAIN

urs de Man Ray

Le message automatique .... André Breton
Etude sur l'œuvre plastique des médiums.

L'Age de la Peur .... Ferdinand Bruckner

Sculptures involontaires .... X...

De la beauté terrifiante et comestible, de l'architecture Modern' style .... Salvador Dali
Photographies de Barcelone par Man Ray
Photographies de Paris par Brassaï

Note sur un classement psycho-biologique des paresthésies sexuelles .... Maurice Heine

La musique et l'art de recréer le monde dans le domaine des sons .... Igor Markevitch

L'art moderne et le principe du plaisir .. J. Frois-Wittmann

D'un certain automatisme du Goût .... Tristan Tzara

Les plus belles cartes postales .... Paul Eluard
Album de cent vingt-cinq cartes postales.

et cent quarante réponses à :

L'Enquête sur la Rencontre

ustions - 12 pages en couleurs

rmat raisin

construction purement hot, a été la véritable révélation de cette soirée et constitue pour l'orchestre une recrue excellente. Je regrette par contre le départ de Big Boy le nouveau saxo ténor, tout en possédant une valeur indéniable, me paraissant inférieur.

D'autres morceaux que le *Saint-Louis Blues* ont été également très réussis, notamment *I don't Mean a thing* qui, à côté de beaux arrangements, comportait une superbe improvisation de Pittman, reproduisant presque complètement celle de Hodges. Briggs a eu, lui aussi, des moments excellents, bien qu'il ne m'ait pas semblé dans sa meilleure forme. Signalons encore *Sophisticated Lady*, dont le thème, du reste, m'ennuie presque autant que celui de *Stormy Weather*, mais qui fut exécuté avec beaucoup de brio et où l'on a pu apprécier un joli solo mélodique de trombone que n'aurait pas désavoué Lawrence Brown.

Une des raisons qui a valu à l'orchestre de Freddy Johnson un succès moins foudroyant que Duke provient de ce que, en dehors de ce fait que cet orchestre n'est tout de même pas celui de Duke, la part laissée à l'improvisation des solistes a été beaucoup plus grande que lors des concerts donnés par Duke. Certaines pièces furent même jouées sans arrangements et, par conséquent, rigoureusement improvisées. Bien entendu, la section mélodique était donc ramenée à trois ou quatre musiciens. Ces exécutions, qui reflètent pourtant avec le plus de fidélité le véritable esprit du jazz n'ont naturellement pas été aussi appréciées de la part d'un public semi-ignorant qui ne voit là que des prouesses de virtuoses, que des espèces de performances sportives.

Le jour où ce même public saura applaudir un solo hot parce que, précisément, il est hot, le jour surtout où une exécution entièrement improvisée le verra crier son admiration, — alors nous pourrons nous dire qu'effectivement le jazz est compris et aimé chez nous comme il doit l'être et qu'il ne bénéficie pas seulement d'une sorte d'engouement, de snobisme très superficiel dont hier a profité un Jack Hylton et dont demain profiteront peut-être à nouveau les valses viennoises. Pour juger de la compétence de ce public, nous aurons d'ailleurs bientôt un excellent critérium: le merveilleux orchestre de Fletcher Henderson, qui groupe quelques-uns des plus grands musiciens hot qui soient et chez lequel les arrangements sont réduits au minimum, doit prochainement venir à Paris. S'il connait une faveur égale à celle de Duke, hé bien nous constaterons avec joie que la musique hot est véritablement appréciée. Mais, jusqu'à nouvel ordre, il est permis d'en douter.

Georges PETIT.

HOTEL DE NOAILLES

LA CANEBIÈRE

Depuis 1689, séjour de l'Élite internationale.

Téléphone dans toutes les Chambres : C. 09-33

MARSEILLE

135 Chambres
135 Salles de Bains.

Viennent de paraître :

ANDRÉ LHOTE

LA PEINTURE

LE CŒUR ET L'ESPRIT

André LHOTE, artiste créateur, doublé d'un critique ouvert à toutes les nouveautés de l'esprit est une des intelligences les plus souples et les plus constructives de notre temps.

1 vol. de 275 pages (13,5×20,5), orné de six gravures hors texte ...... **20** fr.
85 exemp. sur pur fil avec une lithographie originale (*tous souscrits*) ..... **100** fr.

Collection **« Loin des Foules »**

JEAN DE BOSSCHÈRE

SATAN L'OBSCUR

Roman

Depuis le Dedalus de James JOYCE on n'avait rien écrit d'aussi poignant sur la psychologie de l artiste.

5 ex sur japon	**125** fr.
10 ex. sur hollande	**80** fr.
25 ex sur pur fil..	**45** fr.
1800 ex. sur alfa	**25** fr.

Dans la même collection :

Guichardin : **Pensées et Portraits**; P. Albert-Birot : **Grabinoulor**;
L.-F. Céline : **L'Église** (*épuisé*).

19, Rue Amélie, PARIS-7e **DENOËL ET STEELE**

CAHIERS DE LA QUINZAINE

PREMIER CAHIER DE LA VINGT-QUATRIÈME SÉRIE

ALPHONSE MÉTÉRIÉ

COPHETUESQUES

Un fort ouvrage in-16 grand-Jésus, dont l'édition originale sera limitée à 100 exemplaires sur Vidalon vergé à la forme ; 10 exemplaires hors commerce et 90 exemplaires mis en vente au prix de....... **50** f.

Les dix premiers souscripteurs à cet ouvrage recevront un abonnement gratuit à la XXIIIme série des « Cahiers de la Quinzaine », série comprenant dix-huit ouvrages.

Du même auteur, en vente à la librairie des « Cahiers de la Quinzaine », 76 bis, rue des Sts-Pères, Paris :

—

Le Livre des Sœurs, poèmes (Malfère, édit.)..... **12** fr.

Le Cahier Noir, poèmes (Malfère)................ **12** fr.

Nocturnes, poèmes (Malfère).................... **20** fr.

Petit Maroc, tirage sur vergé (Édit. de *L'Atlas*)..... **40** fr.

EN SOUSCRIPTION.

Machines Parlantes

MUSIQUE SYMPHONIQUE

L'édition des Concertos Brandbourgeois de Bach vient de faire un nouveau pas en avant. L'honneur en revient à *Polydor,* qui nous présente une belle exécution, par le Philharmonique de Berlin, du *Concerto N° 4, en sol majeur.* On eût pu croire, à considérer la singulière politique suivie par les maisons d'Edition à l'égard des Concertos Brandbourgeois, dont le deuxième et le troisième ont été enregistrés plusieurs fois, alors que nous attendons encore l'apparition du 1er et du 6e, que ces pièces sont d'inégale valeur et qu'une discrimination s'imposait. L'édition présente du N° 4, et la récente édition du N° 5 par *Gramophone* prouvent surabondamment que dans cette admirable famille il n'est point de parents pauvres. Les 6 Concertos de Brandebourg, avec des mérites divers, mais non inégaux, sont tous dignes de l'Edition phonographique. Le *Concerto N° 4, en Sol majeur,* se compose de deux allegros d'allure magistrale, que relie un andante assez court, doucement expressif. Les flutes y dialoguent, tantôt avec le quatuor, tantôt avec tel ou tel de ses solistes; vous remarquerez le rôle de soutien, à la fois expressif et discret du clavecin (et c'est tout à l'éloge de M. Mélichar d'avoir employé un clavecin et non un piano). On a tout dit sur la polyphonie de Bach, et notre admiration demeure toujours en deçà de sa grandeur; écoutez ces deux allégros, majestueux, vivants et calmes comme des fleuves, et vous me direz si de pauvres mots peuvent en donner une idée...

Il convient de noter, de plus, le judicieux emploi qu'a fait *Polydor* du verso du troisième disque, en le consacrant à l'*Allegro du Concerto dans le style ancien* de Max Reger. Toutes les ressources les plus subtiles de l'orchestration modernes sont mises au service d'une pensée singulièrement avertie des formes anciennes; je songe au *Bourgeois gentilhomme* de Richard Strauss.

Les suppléments de Novembre nous apportent en outre plusieurs rééditions d'œuvres symphoniques. Elles nous permettent de mesurer les progrès accomplis par la technique de l'édition dans le domaine de l'orchestre. D'une façon générale, on a gagné en netteté et en profondeur; les masses, plus transparentes, permettent de mieux suivre le dessin particulier des intruments; l'interprétation en devient plus vivante, plus sensible. Citons tout d'abord la nouvelle exécution de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven par le Philharmonique de Londres, dirigé par Félix Weingartner (*Columbia*). C'est une belle réussite artistique, et j'incline à penser que ce sera également un succès commercial, ce dont je me réjouis. Il est malgré tout réconfortant de penser que l'homme de la rue n'a pas mis beaucoup plus d'un siècle à admettre Beethoven parmi ses idoles. La Cinquième est devenue article de foi; aussi me garderai-je bien, ne voulant pas être tenu pour hérétique, de dire que je n'en aime pas le Finale. Les œuvres contemporaines que nous sommes quelques-uns à aimer et à défendre connaîtront-elles un jour le sort de la Cinquième ? Je suis, en tous cas, bien certain d'avoir quitté bien avant notre pauvre monde. La gravure de cette nouvelle édition est parfaite ces quatre disques méritent de prendre place dans la discothèque des amateurs les plus difficiles.

Vous trouverez chez *Gramophone* une excellente réédition de *Ma mère l'Oye*, de Ravel, en deux disques fort bien gravés. Vous remarquerez que les différentes pièces qui composent cette Suite n'ont pas été placées dans l'ordre original; mais l'ordre choisi se prête mieux au découpage. De cette manière, le Petit Poucet n'est plus séparé comme jadis en deux tronçons, ce qui était cruel pour lui et pour nous; mais, d'autre part, on peut regretter que la Suite ne se termine plus sur l'admirable péroraison du Jardin féérique. Ce qui montre à quels problèmes, souvent irréductibles, se heurte l'édition phonographique.

Nous retrouvons Ravel chez *Polydor*, avec la *Rapsodie Espagnole*, qui est bien l'une des expressions les plus attachantes de son art. Plutôt qu'une matière musicale, c'est un parfum de musique; dans le Prélude, l'élan fervent des violons et des violoncelles monte comme les senteurs des jasmins dans la nuit d'été. L'exécution de l'orchestre Lamoureux, dirigé par Albert Wolff, est très sensible, très délicate; il convient d'ajouter qu'elle est servie par une gravure d'une admirable transparence.

Chez *Ultraphone*, vous retiendrez le *Ballet d'Alcina*, de Haendel, par le Philharmonique de Berlin, et deux beaux disques de chant wagnérien, l'un du ténor Willy Stoering (*Siegfried: Air de la Forge et La fonte de l'acier*), l'autre du baryton Rudolf Bockelmann (*L'or du Rhin* et *Tannhauser*).

La musique de chambre est fort bien représentée par un *Concerto pour Clavecin* de Haydn exécuté par Mme Roesgen-Champion, un excellent disque de piano de Vladimir Horowitz (*Mazurka en fa mineur et Etude en fa majeur* de Chopin), et deux pièces de violon la *Fontaine d'Arethuse* (Szymanowski), et *Scherzando* (Marsick), par Jacques Thibaud.

Gaston MOUREN.

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. D. 47.16

APPAREILS ET DISQUES :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités chez **Phono Montgrand** **MARSEILLE 24, rue Montgrand**

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »

10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE

A PARIS, chez José CORTI, 6, rue de Clichy

Le numéro spécial des *Cahiers du Sud* sur le

Théâtre Élizabéthain

a obtenu un succès tel, qu'il est à l'heure actuelle

complètement épuisé.

Pour satisfaire aux nombreuses demandes qui nous sont adressées, nous faisons appel à tous nos abonnés et lecteurs qui consentiraient à s'en dessaisir.

La Direction rachète les exemplaires du N° spécial sur le *Théâtre Elizabéthain*, à ceux qui les lui adresseront en bon état, au prix de

15 francs.

réglés soit à réception du volume, soit contre remboursement.

Les *Cahiers du Sud* préparent pour l'an prochain un N° spécial sur le

Romantisme Allemand

pour lequel il est fait appel aux collaborations les plus éclairées.

La direction donnera ultérieurement les noms des écrivains qui, sur son initiative, ont bien voulu se charger de l'établissement de ce numéro spécial.

TOURISTES, visitez la

TUNISIE

La TUNISIE apporte au dépaysement les charmes d'un climat sans égal et l'attrait de multiples découvertes. Son hiver est d'une douceur remarquable. Les villes indigènes ont conservé leur caractère oriental ; les oasis y sont magnifiques, en particulier celles du Djerid. De nombreuses ruines romaines sollicitent l'admiration de tous ceux qui s'intéressent à l'art.

Il faut voir : TUNIS et ses souks, ses rues pittoresques et ses palais ; aux environs : le Belvédère, le Palais du Bardo dont une partie comprend le Musée Alaoui où se trouvent groupées les merveilles artistiques des époques carthaginoises, romaines et du vieil islam.

A quelques kilomètres de TUNIS LA BLANCHE, CARTHAGE et son musée, LA MARSA, SIDI BOU SAID, HAMMAN-LIF, etc...

BIZERTE, le grand port de guerre de l'Afrique du Nord, SOUSSE, la « Perle du Sahel », KAIROUAN, ses mosquées et ses souks aux tapis renommés, SFAX, ses vieux remparts et ses oliviers. Les oasis du Sud : GABES, GAFSA, TOZEUR, NEFTA.

Dans le Nord-Ouest de la REGENCE, les forêts de Kroumirie et leurs très beaux peuplements de chênes-lièges et de chênes-zéens.

Dans l'extrême-sud, les curieuses habitations souterraines des MATMATA, les Ksours de MADEDINE, de BENI-BARKA et de CHENINI, enfin, DJERBA, l'Ile aux sables d'or.

Les ruines de CARTHAGE (théâtre antique, citernes, etc), DOUGGA (temple, théâtre, mausolée purique) ZAHGOUAN (temple des eaux), EL-DJEM (amphithéâtre), SBEITLA, KASSERINE, BULLA RÉGIA, GYGHTIS, etc.

Un superbe réseau routier de 6.000 km. de longueur permet de parcourir la TUNISIE, d'atteindre l'Extrême-Sud et de pénétrer jusqu'au plein désert. L'attirance de ce dernier, la traversée des sables qui caractérisent le grand erg saharien complètent les ressources touristiques de la Tunisie.

Les touristes peuvent être assurés de trouver partout la plus parfaite sécurité et l'accueil le plus aimable, aussi bien près des européens que des indigènes.

TUNIS possède de nombreux hôtels de luxe et de premier ordre : les principaux centres de la Régence sont pourvus du nécessaire pour y recevoir confortablement les touristes, particulièrement SFAX, GABÈS, TOZEUR, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser, à Marseille, à l'Office de Tunisie, 16, rue Colbert.

Musique Hot

De la très belle série hot récemment éditée par la Compagnie Française du Gramophone et dont j'ai détaché, le mois dernier, les exécutions de Duke Ellington, je veux signaler aujourd'hui quatre disques assez différents, mais tous remarquables.

Ecoutons tout d'abord *It should be you* (Gramo K 6949), par l'orchestre Henry Allen. Il s'agit d'ailleurs ici en réalité de l'orchestre Luis Russel dont Henry Allen est le soliste sur la trompette et qui, en outre, comprenait, il y a deux ou trois ans, tout un lot de brillantes individualités. Ce qui caractérisait le style de ce groupement, c'était une fougue, une vigueur, une brutalité même peu ordinaires. Lorsque les arrangements entraient en scène ils étaient aussi simples et aussi directs que possible. *Case on dawn*, *Saratoga Drag*, *Panama*, sont indiscutablement des chefs-d'œuvre de la musique hot. Enfin, il ne faut pas oublier que c'est avec cet orchestre que Louis Armstrong a fait un de ses plus beaux disques, son prodigieux *Saint-Louis Blues*, ce sommet du jazz.

It should be you est entièrement improvisé et comporte une série de solis de la plus haute inspiration. Celui d'Henry Allen est sans doute un des meilleurs de ce musicien qui joue ici d'une façon à la fois emportée et mesurée et pleine d'expression. La partie de trombone d'Higginbotham est tout aussi remarquable ; j'en aime le style, un peu monotone mais robuste et puissant avec ses notes fortement vibrées et comme massives. Charles Holmes au saxo alto et Albert Nichols à la clarinette sont également très brillants, le second effectuant de plus un travail remarquable dans les parties collectives. Magnifique exécution. Au verso *Biff'ly Blues* est également un morceau de grande valeur. On y entend H. Allen dans une surprenante imitation d'Armstrong. Bonnes interventions d'Higginbotham et d'Albert Nichols ; par contre on se fût bien passé du solo de guitare (Lonnie Johnnon, parce qu'un solo de guitare est toujours une chose ennuyeuse dans un morceau de jazz. Mais qu'est-il advenu de la contrebasse de Foster, de l'unique Foster, qui assure un tel rythme aux autres interprètations de cet orchestre ? Défaut d'enregistrement sans doute, mais bien regrettable.

Voici encore deux exécutions rigoureusement improvisées: *I gonna stomp Mr Henry Lee* et *That's a serious thing* (Gramo K 6952) signées Eddie's Hot Shot. On a déjà deviné, je pense, qu'il s'agit là d'Eddie Condon et que c'est, par conséquent, la formule et le style propres à lui et à Red Mc Kenzie que l'on retrouve dans ces interprétations: exposé du thème, succession des soli, dernière improvisation collective, avec une section mélodique de quatre joueurs appuyée par une formidable section de rythme de trois musiciens parmi lesquels se

ACHAT
VENTE
ARISTIDE BEL
S. Anonyme
TRANSFORMATION
DE BIJOUX
JOAILLIERS
., rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE Tél. D 6506

distingue évidemment Eddie Condon au banjo. Comme tous ces joueurs sont très près les uns des autres, la réussite est presque parfaite. Je suis obligé de faire cette légère restriction parce que, quoique possédant une classe indéniable, le trompette noir Charlie Davis ne vaut ni Muggsty ni même Mac Partland et aussi parce que Milton Mesirow, au lieu de prendre la clarinette, a préféré, on ne sait trop pourquoi, le saxo alto, ce qui donne moins d'éclat aux passages d'ensemble. J'ajoute que, personnellement, Mesirow m'apparaît supérieur au ténor ou à la clarinette.

Dans *I'm gonna stomp Mr. Henry Lee*, les soli ont été dévolus, dans l'ordre, au saxo ténor Happy Conldwell qui, quoique noir, joue avec beaucoup de sobriété, à Teagarden, le grand trombone blanc, qui se contente de chanter le chorus vocal de sa belle voix grave et prenante, cependant que le nègre George Stafford, à la batterie, se signale par un travail énergique, enfin au pianiste Joë Sullivan, — de loin le meilleur pianiste blanc, comme je l'ai déjà dit, — qui nous donne un de ses plus beaux chorus, d'un style étonnamment aisé, proche, par moments, de celui de Earl Hines. Comme celui de *My honey's lovin' arms,* ce chorus montre que Joë Sullivan est capable, tout en restant toujours très dépouillé, de créer des improvisations d'un grand charme mélodique. *That' s a serious thing* voit Milton Mesirow se substituer à Heppy Conldwell et permet d'entendre une splendide création de Teagarden au trombonne. C'est le Teagarden des grands jours que nous avons ici, le Teagarden au style puissant et émouvant au plus haut point, aux intonations d'une rare beauté. Les ensembles sont excellents Teagarden déployant une grande activité et Charlie Davis étant meilleur « leader » que dans l'autre exécution. De toutes manières, un disque dont les deux faces sont très belles.

Red Mc Kenzie apparaît dans *Tailspin Blues* et *Never I had a reason to believe in you* (Gramo K 6951) où il joue de son fameux peigne enveloppé d'un papier de soie. Trois autres musiciens seulement l'entourent, dont Teagarden et naturellement Eddie Condon. A la batterie, Jim Kruppa. Ces quatre joueurs font merveille, Mc Kenzie tirant des accents extrêmement hot de son peigne (surtout dans le premier de ces titres), les chorus de Teagarden sont excellents, et les deux musiciens rythmiques ne ménageant pas non plus leur peine. Dans le second morceau, Red Mc Kenzie chante de cette manière qui fait de lui le meilleur « vocalist » blanc de style hot.

Avec le disque des Mc Kinney's Cotton Pickers, *Plain dirt* et *Gee ain't I*

Tout le Confort Moderne
dans l'Appartement de Luxe

M. DE BOUILLANNE ET Cie

25, Rue Curiol, MARSEILLE — Tél : C 34-25

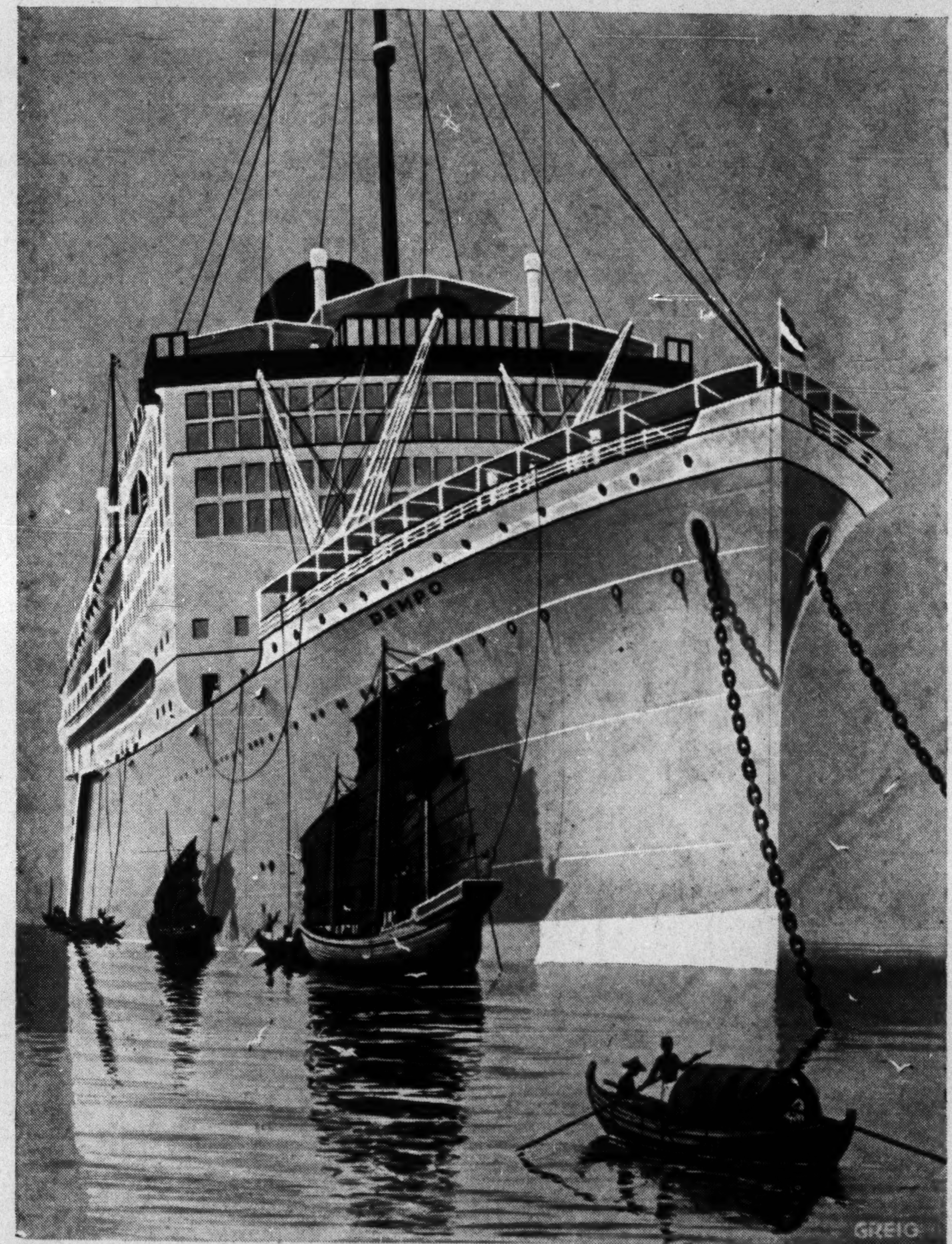
ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE CENTRAL - SANITAIRE

ROTTERDAM LLOYD

ROTTERDAM — SOUTHAMPTON — LISBONNE
MAROC — GIBRALTAR MARSEILLE
ÉGYPTE — CEYLAN — SINGAPORE

INDES NÉERLANDAISES

INDO-CHINE — EXTRÊME-ORIENT — AUSTRALIE



Billets à forfait à destination de l'Égypte - Voyages circulaires à Sumatra et Java
VOYAGES AUTOUR DU MONDE, etc.

S'adresser pour tous renseignements au siège social : Veerhaven 7, **ROTTERDAM**

aux Agences Générales :

PARIS
4, Rue Scribe

MARSEILLE
9, Boulevard Dugommier

NICE
15, Rue Grimaldi

ANVERS
13, Rivage

BRUXELLES
20, Rue Picard

AUX AGENTS OU AUX AGENCES DE VOYAGES

NAVIGATION
MIXTE
Cie TOUACHE
DE PORT-VENDRES
SUR
L'ALGÉRIE
DE MARSEILLE
SUR
L'ALGÉRIE
LA TUNISIE
et Croisières-
Touristiques
AUX
ILES BALÉARES
MARSEILLE _ PORT-VENDRES
PARIS, 5 rue Edouard VII et Fg Poissonnière. 51.

good to you (Gramo K 6950), les arrangements interviennent, arrangements qui sont d'une qualité rare puisque c'est Don Redman, — à cette époque, directeur de l'orchestre, — qui en est l'auteur. *Plain dirt* ne comprend que des parties écrites, mais qui sont de toute beauté et admirablement mises en valeur par l'orchestre qui les joue avec beaucoup de cohésion. L'autre face voit des passages improvisés, dont le meilleur est le solo de Don Redman lui-même au saxo alto. Don Redman chante aussi le vocal, d'une manière tendre et comme confidentielle qui a beaucoup de charme, tandis que Rex Stewart donne un très bel accompagnement à la trompette bouchée. Enfin le dernier chorus d'ensemble arrangé par Don Redman, a beaucoup de caractère et d'ampleur.

Au cours d'une de mes chroniques de cet été, je vous ai parlé de l'orchestre de musiciens noirs résidant en France, que nous a révélé le Hot-Club. Cet orchestre, dirigé par le sympathique Freddy Johnson a donné d'intéressants enregistrements, parmi lesquels il convient de retenir plus spécialement encore *Sweet Georgia Brown* et *Foxy and Grapesy* (Brunswick A 500.278).

Dans le premier titre, l'orchestre se compose, je crois, de onze musiciens. Aussi les parties collectives ont-elles été arrangées et on a plaisir à constater qu'elles l'ont été avec un rare bonheur. A ses talents de pianiste, Freddy Johnson joint des mérites d'arrangeur rares. Les deux derniers chorus sont en effet très réussis et on se lasse pas d'en goûter la vigueur et comme le balancement: voilà bien de la musique « swing ». De plus, certains accompagnements des soli sont très ingénieux. Le travail personnel des musiciens est également des plus satisfaisants, sauf celui du clarinettiste Peter Ducongé qui n'est pas ici des plus fameux. Mais Briggs à la trompette, Johnson au piano pendant son accompagnement du « vocal », assez insipide, du reste, de Louis Cole, enfin Frank « Big Boy », Goudie au saxo ténor donnent de bons chorus, surtout le dernier nommé.

Foxy and Grapesy, joué seulement avec sept musiciens, est entièrement improvisé. Deux chorus d'ensemble, bien enlevés, un vocal chanté « scat » par Cole, et quatre soli. Le premier est pris par Ducongé, qui est ici plus à son affaire; le second échoit à Big Boy, encore mieux inspiré que sur l'autre face. Le style coulé, pondéré et néanmoins plein de chaleur de ce musicien me plaît décidément beaucoup. Il faut aussi féliciter Arthur Briggs pour son beau travail, délicat et sensible; cependant il me paraît quelque peu imprudent de faire de ce joueur un des deux ou trois plus forts trompettistes de jazz, comme on l'a écrit récemment. Ce n'est pas faire injure à Briggs que de lui préférer, malgré tout, outre Armstrong, Bix et Muggsy, Henry Allen et Tommy Ladnier, Bubber Miley et Cootie, Mac Partland et Rex Stewart et d'autres encore. Et Briggs, qui est simple et modeste, doit être le premier à le penser... Pour en terminer avec cette exécution, disons que le solo de Freddy Johnson fait assez « cafouillis » et mentionnons la contribution brillante et efficace — et que l'on perçoit bien — de Big Boy dans les ensembles.

RIZ CURRY au " CEYLON "

RESTAURANT - TEA ROOM

Toutes spécialités des Indes

2, Rue Saint-Saëns, MARSEILLE D. 84-13

Art Tatum est un pianiste noir — aveugle, m'a-t-on dit — récemment mis en vedette. Un disque de lui, comprenant sur une face le *Saint-Louis Blues* et sur l'autre *Tiger Rag* (Brunswick A 500.265), nous fournit un échantillon de son jeu. Un jeu renversant, ahurissant de virtuosité, et qui fera évidemment grosse impression sur un amateur superficiel. Cependant Tatum reste très hot, mais ce n'est pas un exemple à donner, à celui qui n'a jamais entendu de musique hot. Le *Tiger Rag* surtout est d'une veine inouïe, avec ses trilles répétées. (Et quel beau jeu de la main gauche!) Nous sommes loin ici des créations aériennes et mélancoliques de Earl Hines ou de celles, plus drues et plus concentrées, de Joë Sullivan. Cela rappelle un peu Garland Wilson; j'entends par là qu'ils sont l'un et l'autre très spectaculaires, si l'on peut dire. On éprouve à les entendre un véritable plaisir physique ou cette sorte de jouissance que donne un verre d'eau glacée quand on a bien soif. Par contre, on les imagine mal au sein d'un orchestre, où leur travail serait catastrophique. C'est pourquoi, pour brillant et original que soit Art Tatum, il est permis de lui préférer un Thomas Fats Waller, un Franck Froba, un Horace Henderson, un Freddy Johnson.

La série des disques faits sur les thèmes de la revue des Blackbirds est, en somme, assez décevante, en dépit de la présence de quelques étoiles de première grandeur. Je ne reviendrai pas sur la sélection de Duke, dont j'ai parlé le mois dernier, et qui est une bonne chose. Le disque d'Adélaïde Hall (qu'accompagne d'ailleurs le fameux orchestre noir), *I must have that man* et *Baby* (Brunswick A 500.257) est aussi une belle réussite. Ces deux interprétations ne sont peut-être pas très hot, sauf les passages chantés en « yodels », mais la voix même d'Adelaïde Hall est si belle, si poignante: comme pleine de larmes. On a presque envie de pleurer soi-même en l'entendant, notamment à la fin de *Baby*. Du point de vue orchestral, très bel accompagnement, *Baby* voit une délicate partie de trombone de Lawrence Brouvn ainsi qu'un superbe passage de Cootie à la trompette bouchée, digne de Bubber Miley.

Une autre grande vedette noire, la fameuse Ethel Waters a interprété, toujours accompagnée par Duke, *I can't give you anything but love* (Brunswick 500.256). Si la première partie, chantée straight, est plaisante sans plus, la seconde est étonnante; descendant dans le registre grave à tel point qu'on pourrait douter qu'il s'agit de la même personne, Ethel Waters, ayant adopté le style hot — et quel style! — fait irrésistiblement songer à Armstrong, à l'Armstrong de *I can't give you anything but love* précisément, c'est-à-dire au plus beau chorus chanté de Louis. Ah! si tout le disque avait été de cette valeur... Au verso, *Doin' the new low down*, joué médiocrement par l'orchestres DonRedman, chanté tout aussi médiocrement par les Mills Brothers et traversé par des hurlements grotesques et dépourvus de toute signification de Cab Calloway. On entend encore Ethel Waters dans *Porgy* (Brunswick A 500.260) où elle ne laisse pas d'être ennuyeuse.

L'orchestre de Don Redman reparaît dans *Doin' the new low down* (bis) et *Shuffle your feet* (Brunswick A. 500.259) où l'on entend encore deux des frères Mills, toujours quelconques, et un insupportable danseur à claquettes. Ce qu'il y a de mieux dans tout cela est certainement le « vocal » de Don Redman dans le premier titre.

La maison Columbia paraît bien être décidée à éditer, de façon régulière, des

disques hot, ce dont nous ne pouvons que la féliciter très chaleureusement. En plus des deux Duke que vous connaissez déjà, elle a mis en vente quelques pièces, de valeur sans doute inégale, mais qui témoignent tout au moins de sa bonne volonté.

Passons rapidement sur deux disques, honorables sans plus, des Washboard, *Shuffle off to Buffalo* et *Hustlin and bustlin' for baby* (Columbia DF 1262), d'une part et *A ghost of chance* et *Midnight Rhythm* (Columbia DF 1303) d'autre part. Ne nous attardons pas non plus trop longtemps sur deux Joë Venuti Eddie Lang, *Hey young fellah* et *Pink Elephants* (Columbia DF 1229) et *Raggin' the scale* et *Jig Saw Puzzle Blues* (Columbia DF 1263) où nous retrouvons notre vieille connaissance Jimmy Dorsey. De ces quatre morceaux, le premier et le dernier nommés sont nettement les meilleurs.

Mais voici un très bon disque : *Six Bells Stampede* et *Swing it* (Columbia DF 1304), par l'excellent orchestre noir de Bennie Carter, lui-même le meilleur saxo alto après Johnny Hodges et le meilleur arrangeur après Duke, par conséquent une des plus intéressantes personnalités du jazz. Le thème de *Six Bells Stampede* est assez plaisant et dans son exécution on appréciera surtout les superbes ensembles des saxos jouant à la perfection, les brillants passages pour les cuivres. Deux improvisations seulement : une, très satisfaisante, du trombone Geo Washington, dont le jeu est toutefois un peu sec, l'autre, par le fameux saxo ténor Léon « Choo » Berry, qui, quoique brève (8 mesures), laisse apercevoir les qualités exceptionnelles de ce musicien. *Swing it*, à côté d'arrangements toujours soignés, fait une place plus importante à l'improvisation. On y relève en effet, dans l'ordre ; un chorus à la trompette bouchée, un autre, absolument remarquable, de Bennie Carter au saxo alto, dans un style simple et véhément, un troisième, également bien venu, de Geo Washington, enfin un autre bref passage de « Choo » toujours aussi remarquable.

Je vais maintenant surprendre plus d'un fervent du hot, car je vais parler d'un orchestre jouant généralement straight ou, ce qui est pire encore, donnant du hot une contrefaçon grossière, mais dangereuse aussi, puisqu'elle a été prise pendant très longtemps (et continue peut-être de l'être) pour la véritable expression du « hot-style ». On a déjà deviné, je pense, qu'il s'agit de Ted Lewis. Mais son interprétation de *The Golddigger's song* (Columbia DF 1305) comporte un solo de violon hot dans le style Joë Venuti et surtout un chorus de Muggsy qui vous fait bondir le cœur de joie. Au verso, l'inévitable *Stormy Weather*, que relève heureusement une bonne partie vocale de Shirey Jay, dont la voix prenante sait trouver de beaux accents.

Le contrebassiste anglais Spike Hughes, auquel on doit les meilleures exécutions hot faites sur notre continent, a enregistré, pendant un récent séjour aux Etats-Unis, une série de disques de tout premier ordre et à la réussite desquels ont collaboré quelques-uns des plus grands musiciens noirs, notamment Colman Haw-

GEORGES SEXER
COUTURIER
54, La Canebière, MARSEILLE
Présente chaque jour sa Collection.

Les Cahiers d

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnies de Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transports Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maroc).
Compagnie de Navigation Mixte.
C^ie^ Fraissinet (Corse et Algérie Occidentale).
C^ie^ Cyprien Fabre (Amérique, Afrique Occidentale).
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc... etc...

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Méditerranéenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salons de lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bibliothèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des *Cahi*
de tous les pays.

ELLE PRÉSENTE LES PRÉ
TOUTES LES MAISONS DÉS
LA RÉPUTATION DE LEU
GOUT FRANÇAIS.

Sud

Sont en vente dans les grandes villes de France, en de nombreux points du bassin méditerranéen.

On les trouve en dépôt chez les principaux libraires de Paris, Lille, Reims, Rouen, Le Havre, Lyon, La Rochelle, Clermont, Nancy, Strasbourg, Tours, Orléans, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Nice, Aix, Arles, Toulon, Cannes, Marseille.

Ils sont à Tunis, Alger, Oran, Philippeville, Casablanca, Marrakech, Fez, Rabat, Saïgon, Beyrouth.

Leurs services aux revues et personnalités étrangères touchent les grands centres du monde entier : New-York, Chicago, Boston, Londres, Oxford, Manchester, Rome, Milan, Gênes, Berlin, Francfort, Leipzig, Hambourg, Dresde, Bruxelles, Anvers, Liège, Moscou, Leningrad, Madrid, Barcelone, Prague, Varsovie, Vienne, Constantinople, Athènes, Sydney, Bangkok, Alexandrie, Le Caire, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, etc...

...ahi... *Sud* touche les lecteurs

...S ...ÉRIEUX AVANTAGES POUR
...DÉS...ES DE RÉPANDRE AU LOIN
...LEU...ME ET L'EXCELLENCE DU

kins et Léon Berry qui se sont partagé les solos de saxo ténor (du moins ceux sur tempo rapide, ceux sur tempo lent ayant tous été confiés, avec raison, à Hawkins) Henry Allen (trompette), Bennie Carter (saxo alto et clarinette), Wayman Carver (flûte), Dickie Wells (trombone), Bill Kaiser, puis Sidney Cotlett (batterie) Spike Hughes tenant, bien entendu, la contrebasse. Comme cet orchestre groupe, sauf pour deux exécutions, quinze musiciens, il y a des arrangements dont Hughes lui-même est l'auteur. Ces arrangements sont assez confus et inutilement tarabiscotés ; d'autre part, si certaines parties écrites pour les cuivres sont agréables avec leurs petites phrases sèches, saccadées, elles reviennent un peu trop souvent. Enfin, le swing, le fameux swing, manque un peu dans tout cela. Après avoir joué des disques de Spike Hughes, mettez à nouveau, par exemple, ce *Six Bells Stampede* de Bennie Carter dont je viens de parler et vous verrez la différence, c'est-à-dire la supériorité du noir sur le blanc au point de vue des arrangements.

Ce n'est précisément pas par ses parties écrites que *Bugle Call Rag* (Decca F. 3606) doit retenir notre attention. Ce thème, d'une structure si spéciale, se prêtait d'ailleurs assez mal à la manière d'écrire de Spike Hughes. Les soli, par contre, sont excellents, hormis celui de la trompette (ce n'est pas Henry Allen qui la tient), un peu fade à côté des éblouissantes interventions de Colman Hawkins, Bennie Carter et Dickie Wells. L'autre face est une composition de Spike Hughes et s'intitule *Pastoral;* on en goutera la jolie ligne mélancolique, le caractère sentimental sans excès. Après un exposé straight du thème à la trompette bouchée, nous avons un ensemble de cuivres, puis trois improvisations de toute beauté de Bennie Carter, Dickie Wells et Colman Hawkins, tous trois magnifiquement inspirés. On connaît la manière de jouer, ample et majestueuse du dernier nommé, insurpassable sur rythme lent. Le solo de Bennie Carter, à la fois fantasque et véhément, d'une construction si originale et aux intonations splendides, est à lui tout seul une manière de petit chef d'œuvre. Et que dire aussi de celui de Dickie Wells, qui ne lui est en rien inférieur ? Voilà du style hot magistral, comme on n'en entend pas tous les jours. A la fin de l'exécution et en guise de conclusion on retrouve la trompette bouchée du début, jouant toujours délicatement la mélodie.

Fanfare (Decca F. 3639) est encore plus réussi. Les arrangements me semblent meilleurs et, d'autre part, la section rythmique fournit, d'un bout à l'autre, un travail splendide. Quant à l'inspiration chez les solistes, elle demeure toujours de la plus haute qualité. Après un chorus d'ensemble, où dominent évidemment les cuivres parmi lesquels on perçoit très bien, à un moment donné, le trombone de Dickie Wells,Léon Berry, bien soutenu par les tombones, entre en scène avec son saxo ténor dans une belle improvisation où il procède par phrases simples : style d'une grande beauté. Le second chorus de ténor est pris par Hawkins, jouant un peu plus « gonflé », si je puis dire ; Mais Hawkins et Léon Berry jouent dans des styles si proches qu'il est difficile de les distinguer à coup sûr. Ici toutefois « Choo » est légèrement supérieur à celui qui, à l'heure actuelle, est le plus grand musicien hot après Armstrong. Puis nous entendons Dickie Wells qui est fantastique. Je ne sais pourquoi, mais ce musicien me fait un peu songer, par moments, à Lawvrence Brown ; certaines de ses phrases ont une structure proche de celles du tombone de Dike et sa sensibilité n'est pas moins vive, mais

COLUMBIA

Ecoutez les disques suivants :

Beethowen : ***Symphonie n° 5, en UT mineur.***

par L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE LONDRES

Direction : *Félix Weingartner.*

L'édition définitive de la **Cinquième.**

EN VENTE CHEZ :

PHONO MONTGRAND **24, Rue Montgrand, 24**
MARSEILLE

Téléphone : D. 47-16

Les Appartements en co-propriété

construits par

LA SOCIÉTÉ DES

Établissements BONNET

Société Anonyme au Capital de 1.000.000 de francs

50, Rue Breteuil, MARSEILLE

répondent à toutes les exigences

du Goût,

de la Technique,

du Confort.

ULTRAPHONE DONNE LE TON

ULTRAPHONE

Écoutez les disques suivants :

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE BERLIN

Sous la Direction de *Selmar Meyrowitz*

EP 1077.	TANNHAUSER (marche).....	R. Wagner.
	LOHENGRIN (Prélude du 3e acte)	R. Wagner.

Sous la Direction d'*Erich Kleiber*

EP 978.	AIMER, BOIRE, CHANTER (Valse. — 1re et 2e parties)...........	Johan Strauss.

Sous la Direction de *H. Schleger*

AP 1095.	LES NUITS NAPOLITAINES (valse)	J. S. Zamecnik
	VALSE DE NUIT (valse).....................	F. Amodio.

Ste ULTRAPHONE FRANÇAISE, 67, Bd Haussmann, PARIS

elle s'exprime beaucoup plus en puissance. A ce double point de vue — sensibilité et puissance — que traduit si bien ces sortes de clameurs désespérées que l'on entend à plusieurs reprises, il y a dans *Fanfare* des passages significatifs. Henry Allen, ayant pris sa place dans l'orchestre, donne, après un nouvel ensemble de cuivres, un solo d'une belle envolée, comme frémissant surtout dans la seconde partie. C'est à Bennie Carter de faire une brillante apparition sur la clarinette dont il joue d'une manière délicate. Enfin l'exécution s'achève sur un dernier passage pris par tout l'orchestre. Très brillante exécution. Le verso *Arabesque*, est moins bon ; la mélodie est un peu languissante, mais les solistes en relèvent l'intérêt : on entend, pendant deux très courts moments, la flûte de Waymann Carver.

Je ne veux pas terminer cet article sans signaler qu'un nouvel Armstrong a été édité, ce qui est toujours un évènement. Ce nouveau disque comprend *Wrap your troubles in dreams* et *Star Dust* (Odéon 250.212). Je ne connais pas le premier morceau ; quand au second — si c'est la version que j'ai — je garantis que c'est, parmi les récentes créations du grand trompette, une des plus brillantes... Mais que les commentaires qui, dans le catalogue Odéon, présentent ce disque, sont donc pitoyables! Je demande à connaître l'auteur de cette notice, au cours de laquelle le jazz hot est successivement comparé à un exercice de trapèze, à un feu d'artifice, à un cocktail, à des loopings, et dont on fait finalement une sorte de sport...

Georges PETIT.

" le poste parfait "

MUSTEL

RADIO

Agence régionale : 14, rue de la Bibliothèque, MARSEILLE

« Hot Club de Marseille »

Le « Hot Club de Marseille », dont nous avons entretenu nos lecteurs, dans notre dernier numéro, a donné une première réunion, le jeudi 7 décembre, à 20 h. 45, dans la salle réservée du Café St-Ferréol, 69, rue St-Ferréol.

Cette séance a été consacrée :

1° à une audition de disques, commentés, de Duke Ellington, Freddy Johnson, Cab Calloway, Henry Allen, Red Nichols, Mc Kinney's Cotton Pickers (commentaires de M. N. J. Canetti).

2° à une causerie sur la littérature aframéricaine, au cours de laquelle ont été lus plusieurs poèmes de Langston Hughes, Claude Mc Kay, etc.

A tous ceux qui aiment le hot jazz, nous demandons d'apporter au Hot Club de Marseille, par leur présence à toutes ses manifestations, les encouragements qu'il mérite pour ses efforts en vue de faire connaître cette merveilleuse musique et de diffuser tout ce qui touche à la culture noire, par des conférences comme par des expositions d'art.

D'autre part nous sommes en mesure d'annoncer que ce groupement artistique présentera incessamment à ses adhérents un des meilleurs orchestres « hot » noirs, dont la venue à Marseille est à peu près certaine.

Pour tous renseignements et adhésions, s'adresser à Mlle Maumet, 62, rue de la République, le samedi de 14 h. à 19 h.

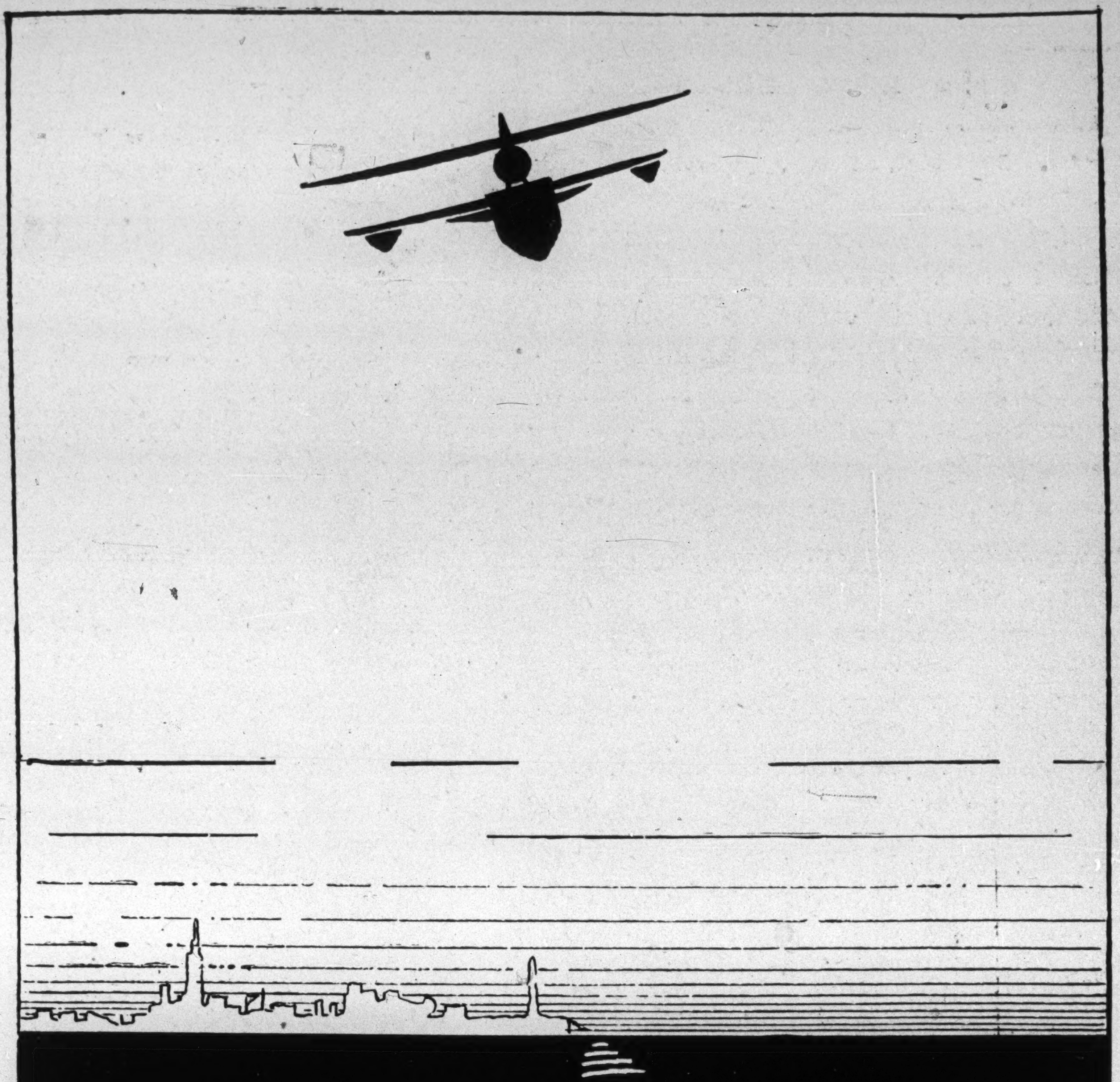
« Des Ouvriers dans leur Usine »

Sous ce titre, le Bureau d'Editions vient de publier une brochure des plus intéressantes de Léon Moussinac, nous relatant la vie des ouvriers des chantiers de constructions navales et mécaniques « André Marty », à Léningrad.

D'un style alerte et vivant, ce petit travail nous initie à la vie véritable de l'ouvrier soviétique rendu maître de son usine, par la révolution d'octobre, travaillant avec joie, dépassant avec enthousiasme les normes de production fixées, perfectionnant sans cesse son travail, développant son usine, sentant pour la première fois dans l'histoire du monde que le prolétariat travaille enfin pour luimême.

Rien n'est plus passionnant que d'observer la vie nouvelle des travailleurs soviétiques, leur enthousiasme, le développement prodigieux de la vie économique, l'amélioration continue de leurs conditions d'existence. Cette petite brochure ornée d'excellents hors textes donne en passant une réfutation décisive des calomnies antisoviétiques habituelles et constitue pour tous les travailleurs en même temps qu'une lecture des plus réconfortantes, une précieuse scurce de documentation.

MIDI... 7 HEURES
L'heure du
BERGER


"THALASSA"
MARSEILLE-AJACCIO-TUNIS
AIR-UNION

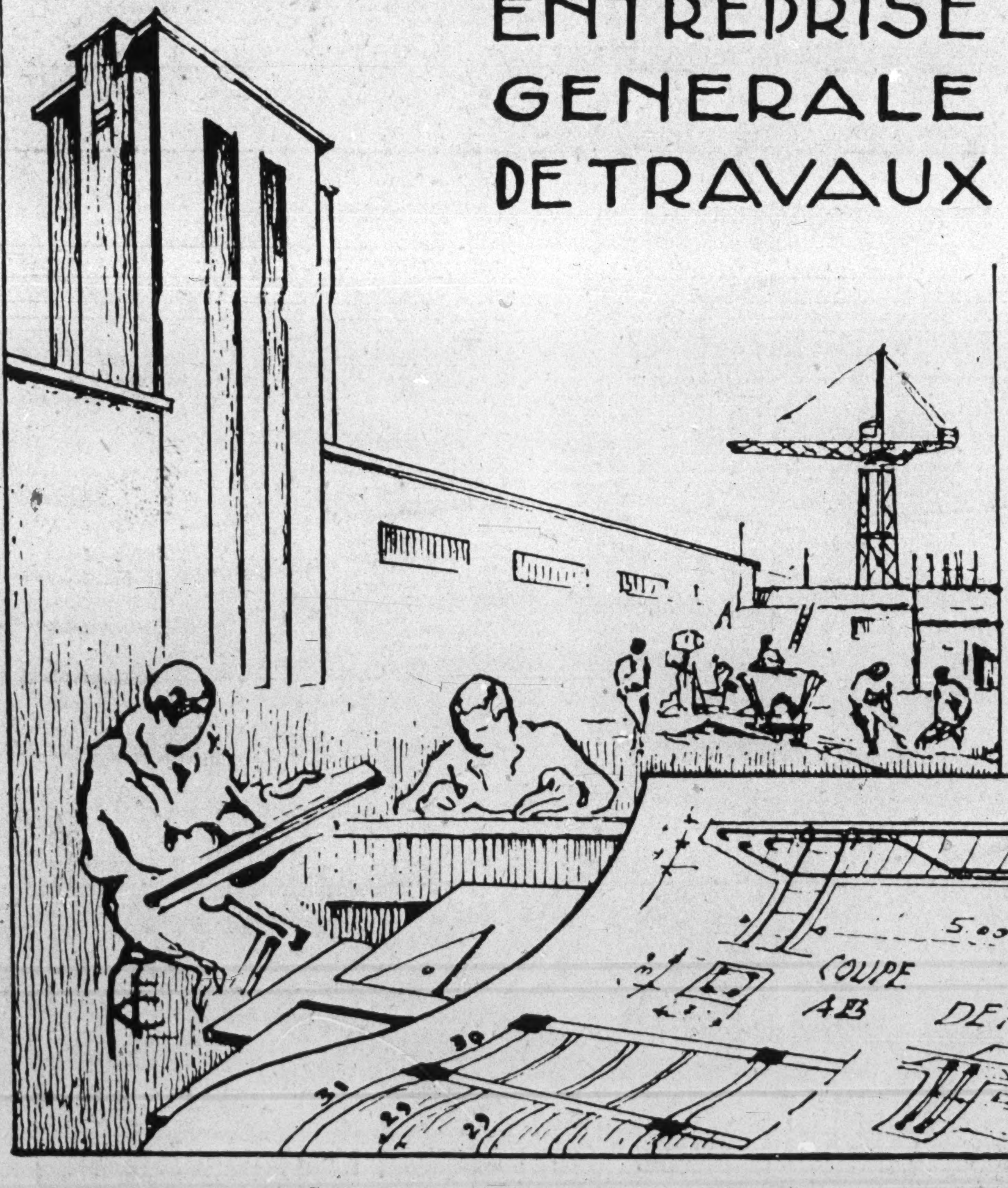
LUGAGNE ET DE BOUILLANNE

MARCEL de BOUILLANNE & Cie Successeurs

42 Rue Montgrand 42 MARSEILLE

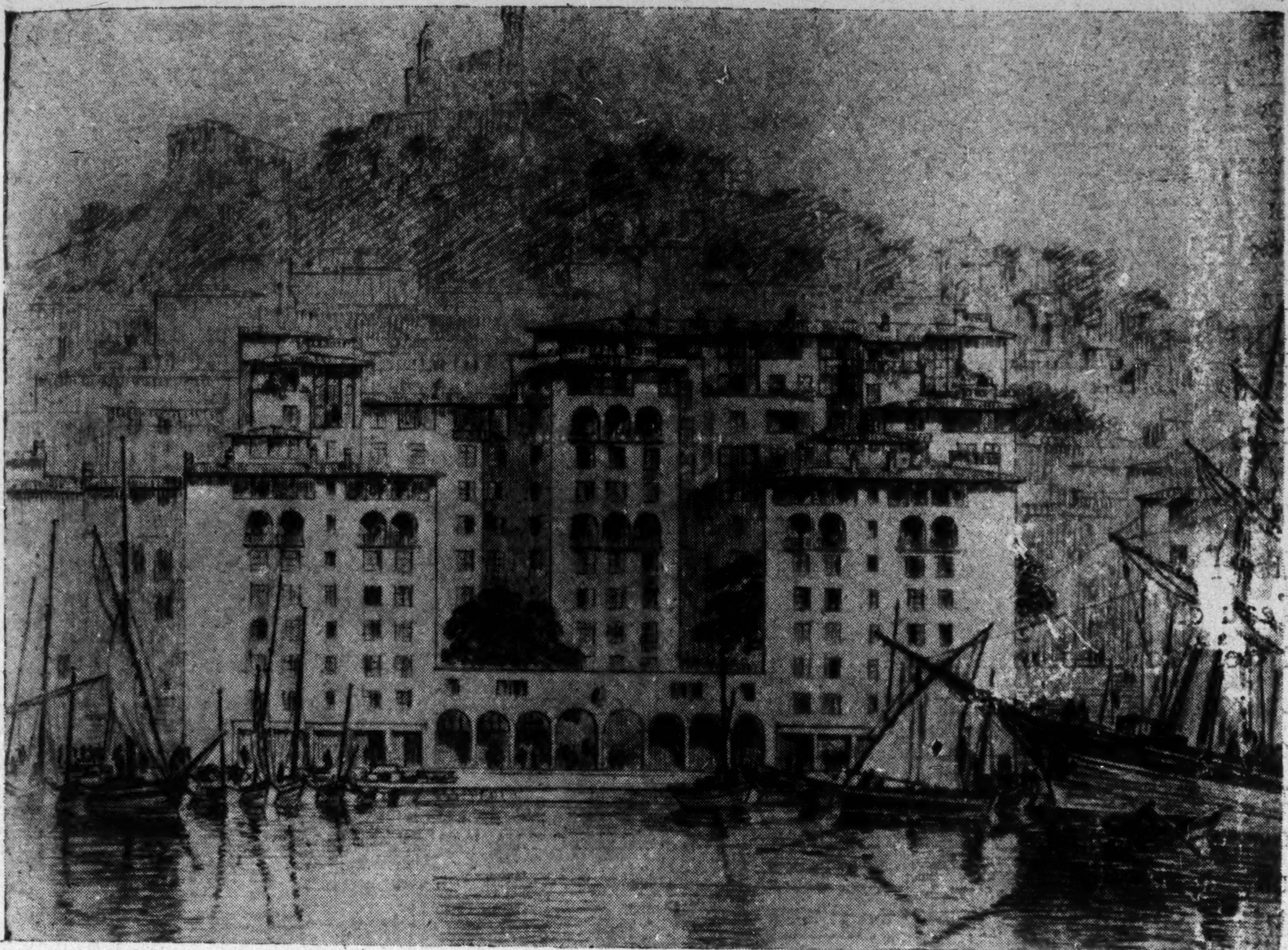
Telephones D.50.00 & 52.34

ENTREPRISE GENERALE DE TRAVAUX



BUREAUX A PARIS : 27 RUE BLANCHE (9eme)

Tel. TRINITE 63.20



URBANISME

Visage futur du Vieux-Port

« Automne. O ma saison mentale... » On comprend mieux ces résonnances devant certains paysages où l'automne, machiniste habile, épuise le décor par ses trucs savants. Arrêtons-nous sur ce Vieux Port dont l'aspect étonne. Jamais tel charme n'a troublé le soir : jamais plus d'art n'a gorgé le crépuscule d'émaux et de lueurs, n'a mis tant de pénombre humaine entre les choses, et si bien reculé les formes familières dans une fuite nostalgique. C'est à croire qu'un souffle a vaporisé du songe et que tout a glissé sans y prendre garde vers une autre réalité.

Et cette heure qui transpose nous fait voir une image inattendue. Car tout, dans cette brume, s'enfonce dans le temps et le Vieux Port ne nous a jamai paru si vieux. Des gris indicibles argentent les pierres et les buées font autou d'elles des fumées. Une estampe se fige peu à peu de l'autre côté de l'eau, e c'est un Marseille ancien, une cité du Moyen-Age au profil révolté, une débandade de toits que la silhouette d'un clocher semble par miracle retenir...

Cette vétusté, orgueilleusement reconnue, donne au Vieux-Port cet aspect recherché des touristes et des peintres. Elle compose une atmosphère d'un pittoresque irremplaçable, certes, mais qui nous cache trop de taudis. C'est bien le reflet des choses que la mort a touchées et qui, au dedans gâtées, gardent pou.

leurs amants des charmes à peine flétris. De même, les marais cachent leurs fonds pourrissants sous des irisations et des moires... Il ne faut pas ôter à ce paravent de maisons clochardes, toujours en goguette, sa vieille tapisserie encore vivante, sa frise de linges claquant au vent et son imagerie de mendiants et de lazzaronis. Il s'effritera bien tout seul, et nous serons des premiers à le regretter, sentimentalement bien entendu.

Mais il ne faut pas que, pour des raisons d'art et par faiblesse, nous nous dissimulions les tares et les inconvénients qu'une politique, conservatrice à l'excès, infligerait à ce coin merveilleux. Ne conservons que ce qui en est digne. Pour le reste, laissons agir le temps et remplaçons, l'heure venue, par autre chose. C'est ici qu'il faut s'entendre et tout d'abord considérer le problème.

Il est des lieux qu'on aime pour leur configuration, leurs lignes, leur exposition, l'harmonie entre la nature et l'œuvre de l'homme. Tel un monument dans un site. Pour le Vieux-Port on oublie trop que son charme essentiel est son plan d'eau et la vie qu'il y favorise; qu'on y aime avant tout l'évolution des barques et des taches claires des voiles, l'épure vivante des mâts bougeant dans le ciel. Le reste est, par surcroît, plaisant, mais on peut rêver aux côtés du panneau central des volets non moins agréables. On pourrait aussi bien désirer que se multiplient les beaux accords de l'Hôtel-Dieu, rappelés en des architectures aussi noblement inspirées. Dans cet esprit ou dans celui de la renaissance italienne on imagine assez bien un Hôtel-de-Ville qui occuperait le milieu et des groupes de bâtiments qui encadreraient sans fausse note la « maison diamantée » ou celle de la Place Vivaux.

Mais on peut aussi vouloir pour le Vieux-Port un cadre plus propice à notre temps. On peut songer déjà à un style qui concilierait les exigences du climat, du site et de la vie actuelle. Il faut un type de constructions qui ne dépayse pas nos concitoyens et s'harmonise avec la vision centrale, cette marine inimitable que contempleront encore nos descendants.

On peut, sans en déprécier l'attrait, reconnaître qu'à part leur ancienneté qui a fondu les disparates et créé ce charme des souvenirs intégrés à la pierre, rien de significatif, de spécialement beau ne distingue ces maisons du port, ne les destinait à ce rôle unique de balcon sur la célèbre darse. Nous exceptons, bien entendu, les beaux immeubles à colonnes qui encadrent la Canebière, comme un hommage à l'aïeul phocéen, — et surtout les majestueux bâtiments de l'ancien Arsenal, aux lignes puissantes et dont l'austérité fait penser aux palais florentins du *quattrocento*. Mais il conviendrait à présent de créer une harmonie, de réaliser ici la grande construction méditerranéenne et nous pensons à une formule qui rallierait peut-être les suffrages.

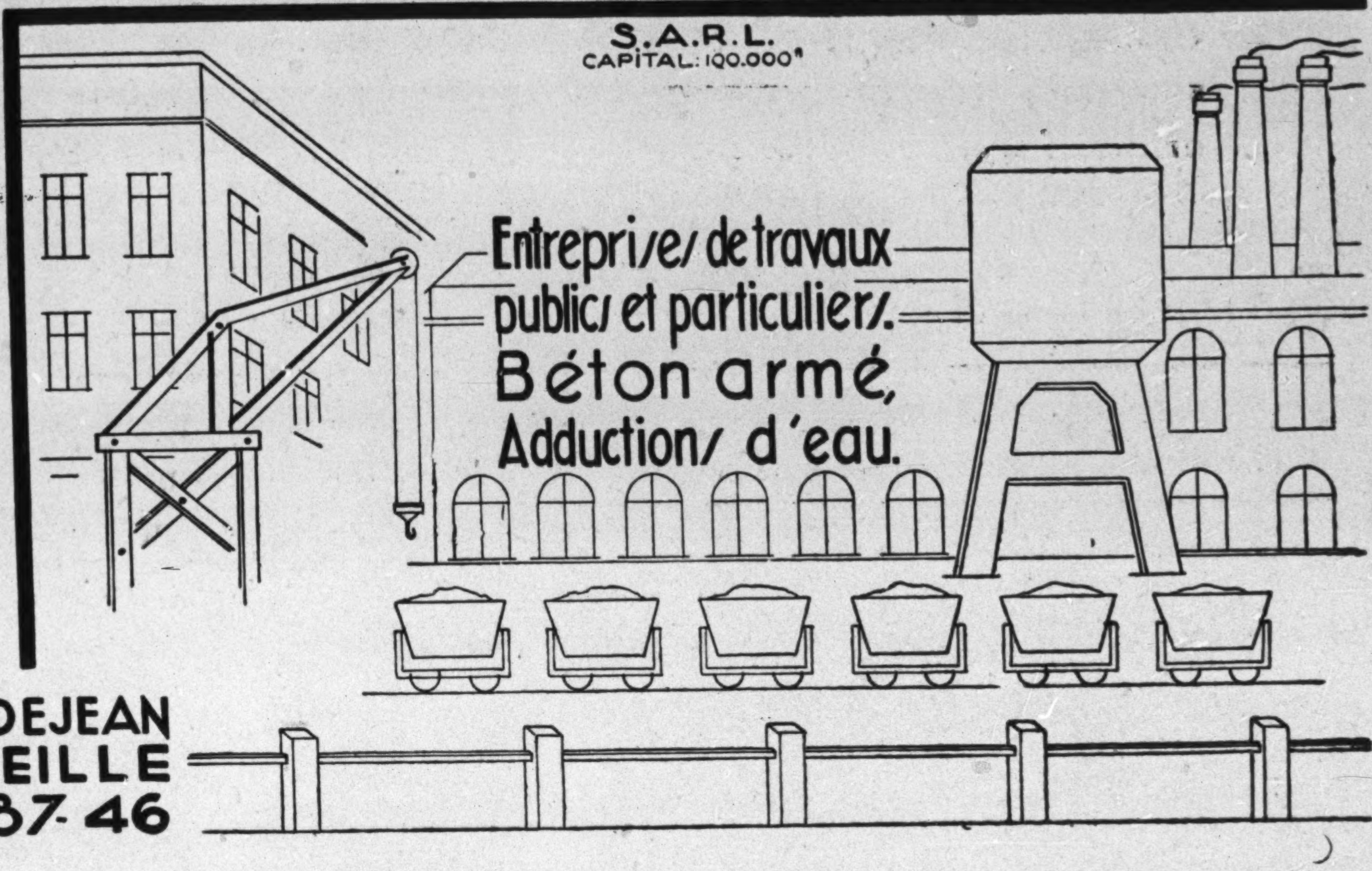
En premier lieu, nous serions peu favorables à l'édification d'immeubles dressés comme un écran et dominant la pièce d'eau de leurs six à huit étages. Ce serait tirer maigre profit de cette splendide exposition et paralyser la construction des

TAVERNE CHARLEY

Ouverte après les spectacles.

20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

LES TRAVAUX DU MIDI



2. Rue DEJEAN
MARSEILLE
Tel: D-87-46

ENTREPRISE

FRANÇOIS FERRÈRE
MENUISERIE
D'ART ET DE BATIMENT

11.15. RUE DE VERDUN MARSEILLE, Teleph. 36.76

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone · Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C.)

« Le Flambeau »
Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »
Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

NOEL & Cie

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie
56 à 78, Rue de Lyon **MARSEILLE**

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41 3 lignes
Télég. : ATE Marseille

seconds plans. Il faut au contraire que sur les pentes, s'élève une série de bâtiments en chicane et ordonnés suivant une heureuse succession de terrasses et une observance stricte de la visibilité et de l'ensoleillement. Nous préférons meubler les pentes, qui par étages gagnent la Corderie, d'éléments isolés ou plantés d'équerre dont l'ensemble formerait une « grecque » et permettrait aux centres, des cours aménagées en « patios ». Tous les appartements ou presque tous auraient ainsi des fenêtres sur le port et vers le soleil, levant ou couchant, et l'on éviterait en plus la façade nue et rectiligne longeant le quai, telle un mur d'usine.

Allons plus loin, n'hésitons pas à joindre l'agréable à l'utile et réalisons, par même occasion, des fins esthétiques. Ce « patio » qui reliera les différentes constructions d'un même groupe, ornons le comme ceux des maisons maïorquaines, dotons-le de jardins rappelant ceux d'Espagne ou d'Alger, de quelques essences choisies pour flatter la vue et l'odorat, pouvant s'acclimater dans nos murs; enfin, en bordure sur le quai, ouvrons une série d'arcades y donnant accès et décorées de plantes grasses ou grimpantes.

Rien là l'insolite ni d'aggressif pour le site. Le port n'est pas condamné par les dieux de Phocée à son éternel visage de crasse et de stupre, et cela est si vrai qu'en le classant on a sauvegardé simplement le plan d'eau, mais on n'a pas prétendu lui conserver jusqu'au délabrement final sa ceinture déjà ravaudée. Il n'y a pas de raison pour qu'en rajeunissant les bords on ne soigne pas leur aspect, qu'on ne le renouvelle pas par une toilette intelligente.

Qui ne voudrait habiter ces pièces où circuleront air et clarté, ouvertes sur la perpétuelle fête du port, qu'empliront la joie du jour et la marée confuse du soir ? Qui ne s'attarderait aux windows pour voir baisser le soleil sur les terrasses du Fort Saint Nicolas où suivre la foire aux lumières qui éclate autour du Pavillon Nautique? Les nuits d'été connaîtront de plus subtiles douceurs, celles que l'on va bien loin goûter dans les ports africains ou Baléares : quêter un parfum nocturne, l'odeur des jardins mêlées aux effluves du port, ou voir à travers les bougainvillées de la fenêtre se balancer l'étoile qui veille au bout d'une vergue invisible.

Qu'on ne nous objecte pas : vous abolissez une forme du pittoresque pour lui substituer un poncif. Tout d'abord ce décor s'abolira de lui-même; au lieu de laisser implanter celui de demain par successifs lambeaux, et de maintenir le même rideau simplement rapiécé, ne vaut-il pas mieux en prévoir un autre, auquel tous les artistes et les bons esprits tentés par le problème devront collaborer. Il ne faut pas copier servilement des styles connus, appliqués en séries dans les villes de loisirs raffinés, ni concevoir une formule trop inspirée du facile exotisme qui règne de Malte à Gibraltar. Encore moins faire surgir ces constructions à la mode dans les villes de résidence de l'Islam, dont le style néo-colonial peut servir là-bas d'heureuse transition entre la kasbah et la cellule européenne, mais ne seraient pas de mise sur le Vieux-Port. Nous n'oublions pas qu'il fut le théâtre de la grandeur de Marseille, que des générations de marchands s'y succédèrent, y les maisons. Un souvenir de cet aspect hanséatique doit être sauvegardé dans les visions de l'avenir. Nous songeons plutôt, comme on peut le voir, à un style méditerranéen, digne successeur des styles grecs, qui appuyerait vers la noblesse italienne, au temps où de graves cités régnaient sur le négoce de l'Occident. L'édi-

fice doit rester classique en ses proportions, sobre en ses lignes; il doit exclure le pimpant et la fantaisie devrait en être écartée si elle substituait une impression trop nette d'élégance à celle plus nécessaire d'harmonie.

Quant à la couleur elle sera évidemment ce qu'en feront le soleil, les averses et le temps surtout, cet artiste en patine, qui les résume. Mais, dès le début, il conviendra d'éviter le bariolage, les tons creux, jaune ou rouge « riviera », aussi odieux: il y a sur le port une leçon de mesure à prendre au sujet de la nuance des choses.

Cette leçon, nos contemporains devront l'assimiler assez bien pour qu'elle puisse survivre dans leurs créations et représenter fidèlement le goût de notre temps. Chaque âge a laissé des traces dans une antique cité : il y a des quartiers où règne encore l'ordre du temps des rois et d'autres où grimace un peu la frénésie révolutionnaire — l'art n'ayant jamais pu complètement emboîter le pas à l'héroïsme —, il y en a qui représentent des époques de splendeur et de plénitude, qui épanouissent parmi les caravansérails de la misère ces « fleurs d'or », instants du bonheur humain. Le visage du Vieux-Port légué par nos pères, ne traduit pas autre chose que leur prodigieux labeur qui a créé des entrepôts, des flottes et des môles. La frise de Magaud, au Palais de la Bourse, illustre la geste du Marchand, dont ces maisons ont été l'obscur théâtre. Mais le marseillais économe et prudent n'a pas fait éclater sa fierté sur la façade de ses demeures et le Vieux-Port ne mire aujourd'hui que des masures aux faces rétrécies et ridées.

Il appartient aux générations prochaines de donner au Vieux-Port un nouvel aspect, qui attestera dans le futur une autre vision de la vie, une foi plus éclairée et plus ardente et surtout un amour plus grand de la ville et de son authentique berceau, ce Vieux-Port où tout Marseille afflue, comme la chaleur de l'être se concentre au cœur.

Gaston CASTEL et Jean BALLARD.

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23

MARSEILLE

Télép. : Dragon 00.34

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES

Cie de Fives-Lille

Chaudières
Appareils de levage
Chaudronnerie

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis, 54
MARSEILLE

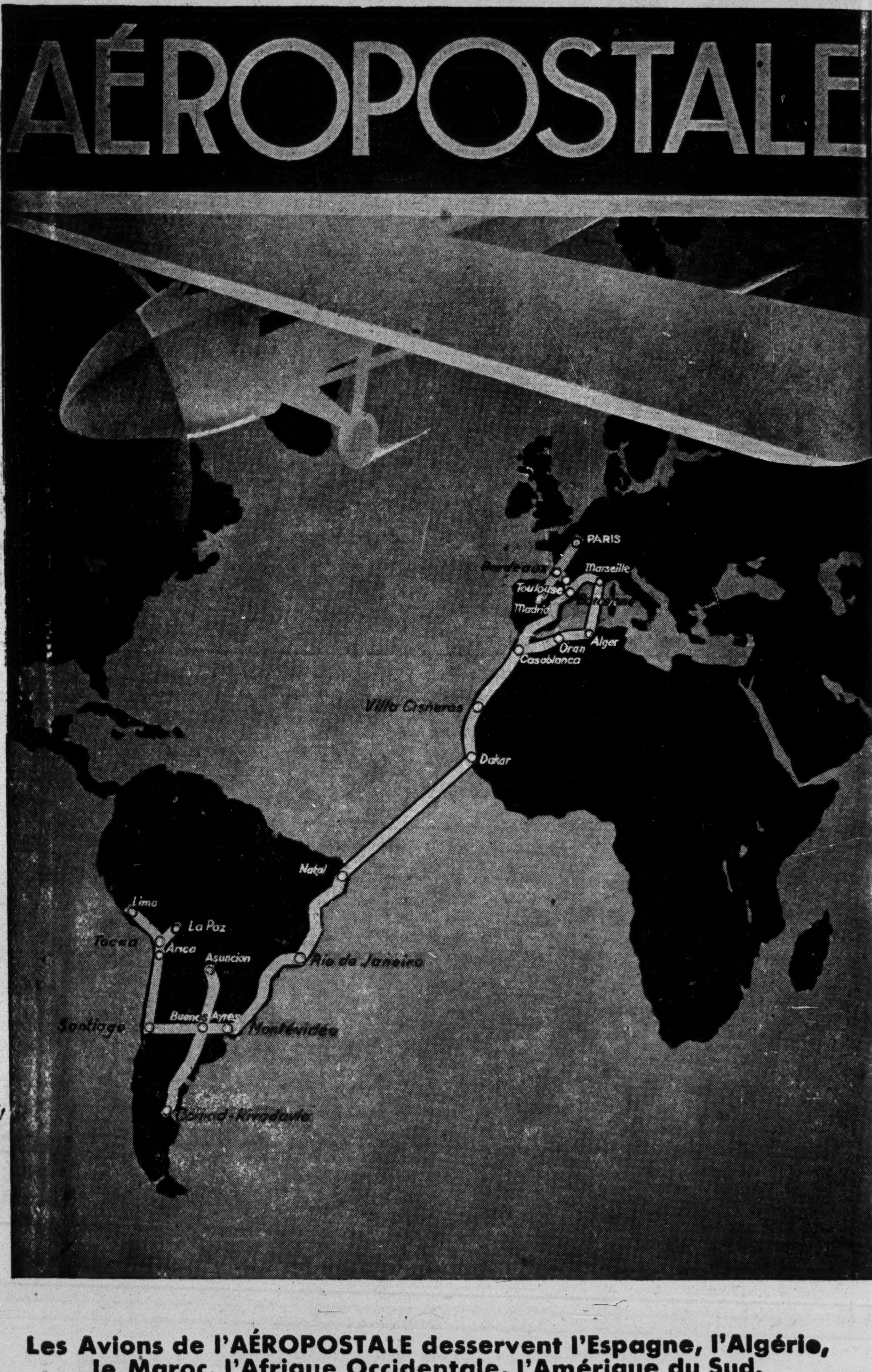
BÉTON ARMÉ

TRAVAUX PUBLICS
OUVRAGES D'ART

ÉTABLISSEMENTS

BOUSSIRON

10, Boulevard des Batignolles, PARIS



Les Avions de l'AÉROPOSTALE desservent l'Espagne, l'Algérie, le Maroc, l'Afrique Occidentale, l'Amérique du Sud.

Renseignements : Postes, Messageries, Passagers : AÉROPOSTALE, 93, La Canebière, MARSEILLE

Téléphone : Colbert 40-17, 40-22

Lettre de Moscou

LA VIE THEATRALE A MOSCOU

La vie théâtrale moscovite est extrêmement riche et variée. Chacun des multiples théâtres de la capitale a sa physionomie propre. Ils se distinguent les uns des autres non seulement par la nature des représentations (drame, opéra, opérette, etc...) et par la langue (à côté des théâtres russes, il y a, à Moscou, des théâtres ukrainien, juif, allemand, letton, tatar, tzigane, etc...), mais aussi par l'âge des spectateurs (théâtres pour adultes, pour jeunes gens, pour enfants) par les sujets, par l'orientation artistique. La saison théâtrale à Moscou est un concours permanent et fécond entre toutes sortes de scènes qui, par des voies diverses, aspirent à un seul et même but : collaborer à l'édification socialiste en mobilisant les pensées et les volontés des spectateurs pour l'exécution des grandes tâches sociales et l'accélération du progrès culturel. Chaque spectacle apporte avec lui quelques traits nouveaux enrichissant l'art dramatique. Chacun suscite le plus vif intérêt parmi le nombreux public qui emplit journellement les salles.

N'ayant pas la possibilité de dépeindre dans un court article la saison théâtrale dernière, nous nous bornerons à trois spectacles qui ont attiré tout spécialement l'attention du public et de la critique et qui ont suscité d'ardentes discussions dans la presse et dans les « disputes » publique si caractéristiques de la vie théâtrale soviétique.

Le Théâtre des Arts de Moscou, dirigé par Stanislavski, connu jusqu'en Amérique non seulement par de nombreuses publications, mais aussi par ses tournées aux Etats-Unis, a donné une pièce d'Afinogénov intitulée « La peur ». L'action se passe dans les milieux scientifiques de l'U.R.S.S. L'auteur dépeint la révolution qui s'accomplit dans la mentalité des vieux savants qui reconnaissent la justesse de la philosophie nouvelle et l'efficacité des méthodes soviétiques. Il montre aussi le nouveau personnel scientifique venu dans les instituts et les laboratoires du plus profond des masses populaires. Par sa facture, la pièce appartient à la manière psychologique qui est celle du Théâtre des Arts.

Un autre spectacle du plus haut intérêt a été « La rue de la joie » (Théâtre de la Révolution). C'est la première pièce de N. Zarkh, connu jusqu'ici comme auteur de scénarios de cinéma «La mer», «La fin de Saint-Pétersbourg». Toute l'action se déroule à l'intérieur d'une maison. N. Zarkh a donné là une série de brillantes esquisses de représentants des différentes couches de la société britannique de nos jours. Le régisseur Chlégianov, appartenant à l'école de Meyerhold, a créé un spectacle d'une grande puissance d'émotion, captivant les spectateurs par son contenu et par l'expression qui lui est donnée. L'originalité artistique de Chlégianov s'est manifestée en particulier dans une mise en scène utilisant les procédés de la peinture. Il a pris pour base les formes architecturales caractérisant les grands immeubles du vieux Londres, ce qui procure au jeu d'immenses avantages. Le Théâtre de Révolution dispose d'une troupe de premier ordre, qui a été pour beaucoup dans le succès de la pièce.

Un autre spectacle, « L'élan », a placé du premier coup le Théâtre Réaliste, jusque là de second ordre, en plein centre du monde théâtral. La pièce nous

introduit dans les campagnes du Caucase septentrional et nous découvre les processus complexes de la lutte de classes qui se déroule autour de la fondation des kolkoz. L'arrivée au Théâtre Réaliste d'un nouveau directeur artistique, N. Okhlopkov, a créé un spectacle plein d'action, pour lequel il a utilisé les méthodes de Meyerhold, celles du cinéma, et celles aussi des antiques théâtres japonais et chinois. Nombre d'éléments témoignent de l'ingéniosité rare du régisseur. Le spectacle est étonnamment coloré et saillant. Les décors construits par J. Stoffer pénètrent par trois endroits dans la salle, tandis qu'une partie du public est assise sur la scène, entourée de tous les côtés de passerelles sur lesquelles jouent les acteurs. Les spectateurs se trouvent ainsi à la fois devant et derrière la scène. De là la complexité d'une mise en scène « sur deux fronts ». On a combiné ainsi le conventionnel et le naturalisme : on voit des pommes, des poires, des tournesols, des pavots, des pieds de maïs, etc..., d'une construction conventionnelle, mais donnant l'impression des jardins et des champs du Kouban ensoleillé.

La saison théâtrale n'est pas encore terminée. Les semaines dernières ont apporté d'autres spectacles intéressants. Un des plus attendus c'est « Hamlet », au théâtre Vakhtangov. Il termina et couronna la série des pièces classiques montrées dans cette saison : « Volpone » de Ben Jhonson au théâtre Zavadski. « Les fruits de l'instruction » de Tolstoï au petit théâtre, « Humiliés et offensés » de Dostoievski au 2me Théâtre des Arts.

Malheureusement, Moscou a été privée cette annnée d'un de ses théâtres les plus originaux, le théâtre Meyerhold, en tournées à Léningrad et Tachkent, pendant la construction d'un nouveau bâtiment sur l'emplacement de l'ancien. Ce nouveau bâtiment sera par lui-même un évènement, car Meyerhold, brillant novateur en matière dramatique, a élaboré les plans d'un théâtre absolument neuf, offrant le plus large champ aux recherches expérimentales et permettant de créer des types de spectacles encore inconnus.

On peut être sûr que la prochaine saison théâtrale et en particulier le festival Théâtral de Septembre 1934, auxquels seront invités les touristes, sera exceptionnellement nourrie.

A. FEVRALSKY.

L'ÉLECTRICITÉ

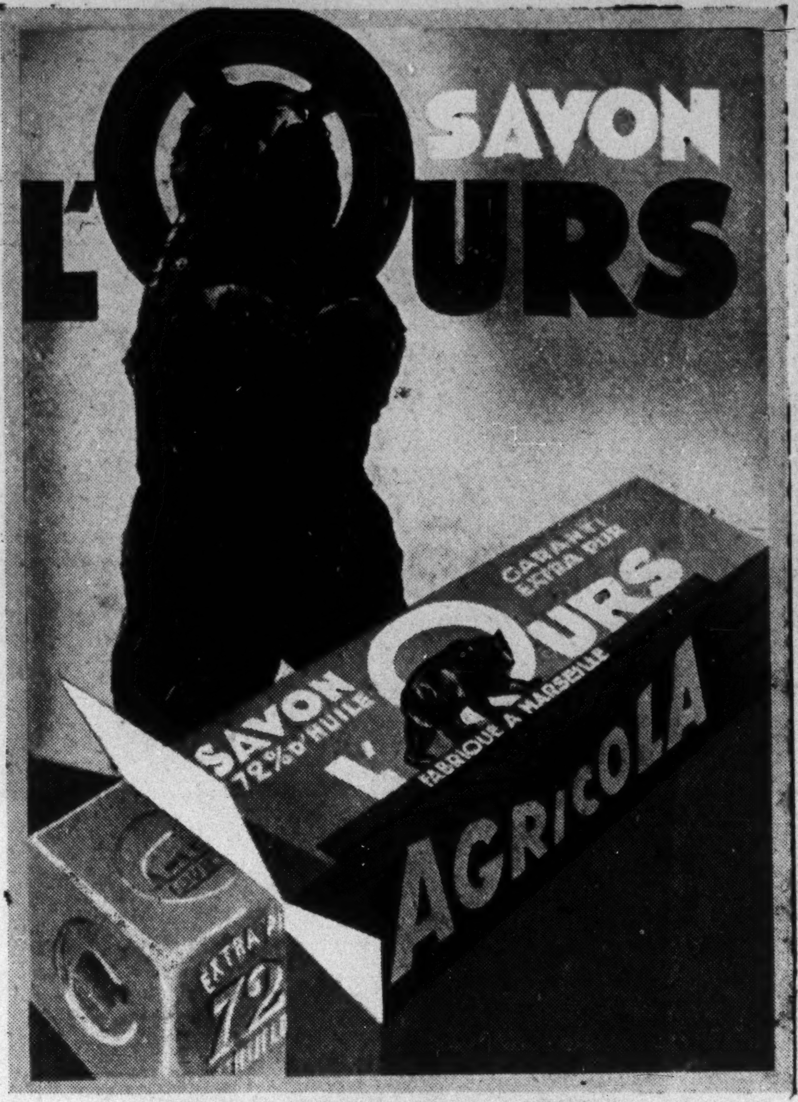
NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ

MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT

434-436, Bd National, MARSEILLE C. 1874-1875.
Ad. Tél. : ELECNAVAL MARSEILLE

PUBLICITÉ GÉNÉRALE : PRESSE AFFICHAGE ÉDITIONS



UNE DE NOS CRÉATIONS.

UNE ORGANISATION PUBLICITAIRE A VOTRE SERVICE

LES SUCCESSEURS DE

HACHARD & C^IE

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

mettent à votre disposition
LES TECHNICIENS COMPÉTENTS
LES ARTISTES RÉPUTÉS
LES PROCÉDÉS LES PLUS MODERNES
pour

Concevoir, Réaliser, Exécuter

VOTRE PUBLICITÉ

Tous projets publicitaires sans engagement

AGENCE DE MARSEILLE

2, Place du Muy

Tél. : D 81-42 **MARSEILLE** Tél. : D 81-42

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

Paris-S^t-Lazare à Londres

LE JOUR

Le service rapide
le plus agréable et
le plus économique
est celui de

DIEPPE - NEWHAVEN

(Restaurant à bord)

LA NUIT

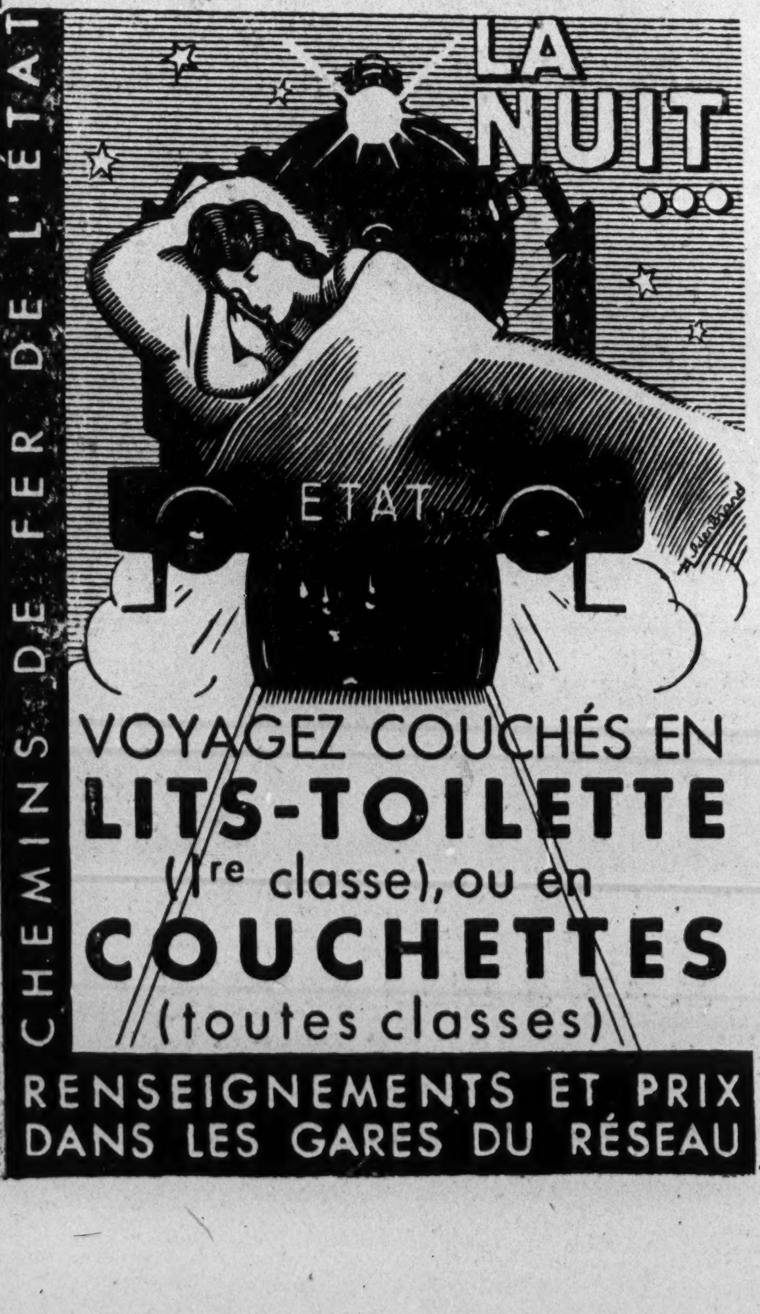
1° Service le plus confortable

Le Havre-Southampton

(3 fois par semaine dans chaque sens)

2° Service journalier rapide
et économique

DIEPPE - NEWHAVEN



Toutes classes (chemin de fer et paquebot) par **Dieppe-Newhaven 1re et 2e classes** (paquebot) par **Le Havre-Southampton**.

Compartiments-couchettes toutes classes de **Paris-Dieppe** et vice-versa.

SE RENSEIGNER :

à la Gare PARIS-St-LAZARE (Bureau des Renseignements);

au Bureau du SOUTHERN RAILWAY, 13, rue Auber, à Paris

P.-L.-M.

Paris-Lyon en 5 h. 25

Le P.-L.-M., qui avait été jusqu'ici moins soucieux de grandes vitesses que d'autres réseaux, paraît aujourd'hui chercher à rattrapper le temps perdu.

Il met en marche, depuis le 8 octobre, un train rapide Pullmann qui abat les 512 km. séparant Paris de Lyon, en 5 h. 25, soit à une vitesse commerciale de 95 km. à l'heure.

L'an dernier, le train le plus rapide mettait encore 5 h. 58 pour effectuer ce trajet.

Ce nouveau rapide constitue l'amorce du Côte d'Azur Pullmann qui circulera, à partir du 15 décembre, entre Paris et Menton, comme précédemment. Mais le trajet Paris-Nice sera parcouru en 12 h. 25 au lieu de 13 h. 30 l'an dernier.

La vitesse commerciale sera ainsi portée à 88 km. heure, résultat très remarquable sur un trajet de 1.085 km., dont le tracé est hérissé de nombreuses difficultés.

De France au Maroc par Marseille

Empruntez la voie de Marseille pour vous rendre au Maroc. Le rapide, à voitures métalliques modernes de toutes classes, quittant Paris le vendredi à 20 h. 15, vous amène directement le lendemain matin au quai de la Joliette, Môle A. Des lits-salons et couchettes de première classe vous feront apprécier si vous le désirez, la douceur d'une nuit en chemin de fer.

Frais et dispos, vous descendrez de votre wagon. Une passerelle vous sépare à peine d'un luxueux paquebot de la Compagnie Paquet.

Après une traversée courte et agréable, vous arrivez le lundi à 11 h. à Tanger, le mardi matin à Casablanca.

Aucun souci pour vos bagages: votre billet direct suffit à leur enregistrement de bout en bout.

Paris à 37 heures d'Alger

Marseille, la voie idéale pour se rendre en Algérie... Vous quittez Paris le lundi, mercredi, vendredi ou samedi à 20 h. 15, dans des voitures métalliques modernes toutes classes du dernier confort. Le rapide comporte un wagon-restaurant et vous y trouvez aussi des places de lits-salons et couchettes de première classe: toutes les commodités du bon voyage.

A votre réveil, le paquebot de la Cie Générale Transatlantique, rangé le long du môle de la Joliette, vous attend.

Une simple passerelle à franchir à la descente même de votre wagon, et, après une traversée confortable, vous arrivez le lendemain à 10 h. à Alger.

Ne vous souciez pas de vos bagages: votre billet direct permet de les faire enregistrer pour la destination définitive.

Les Colis express vont aussi vite que les lettres

N'avez-vous pas à faire expédier des objets urgents, des denrées périssables, un panier de fleurs... Envoyez-les comme colis express. Ces colis, reçus aux guichets des bagages de toutes les gares et dans les principaux bureaux de ville, sont acheminés par les trains les plus rapides.

Ils sont, sur simple demande, enlevés et livrés à domicile dans les villes où fonctionne un service de factage. Si vous le désirez, ils seront même livrés par exprès dans les deux heures après l'arrivée du train.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares.

Tél. Dragon 84.14

CINTRA, 6, Square de l'Opéra, **PARIS**
CINTRA, 167, Rue Montmartre. **PARIS**
CINTRA, 43-45, Rue de la Bourse, **LYON**
CINTRA, 4, Rue Beauvau, **MARSEILLE**
CINTRA, 3, Place Masséna, **NICE**
CINTRA, 11, Pl. Victor-Hugo, **GRENOBLE**

CINTRA

DÉGUSTATION

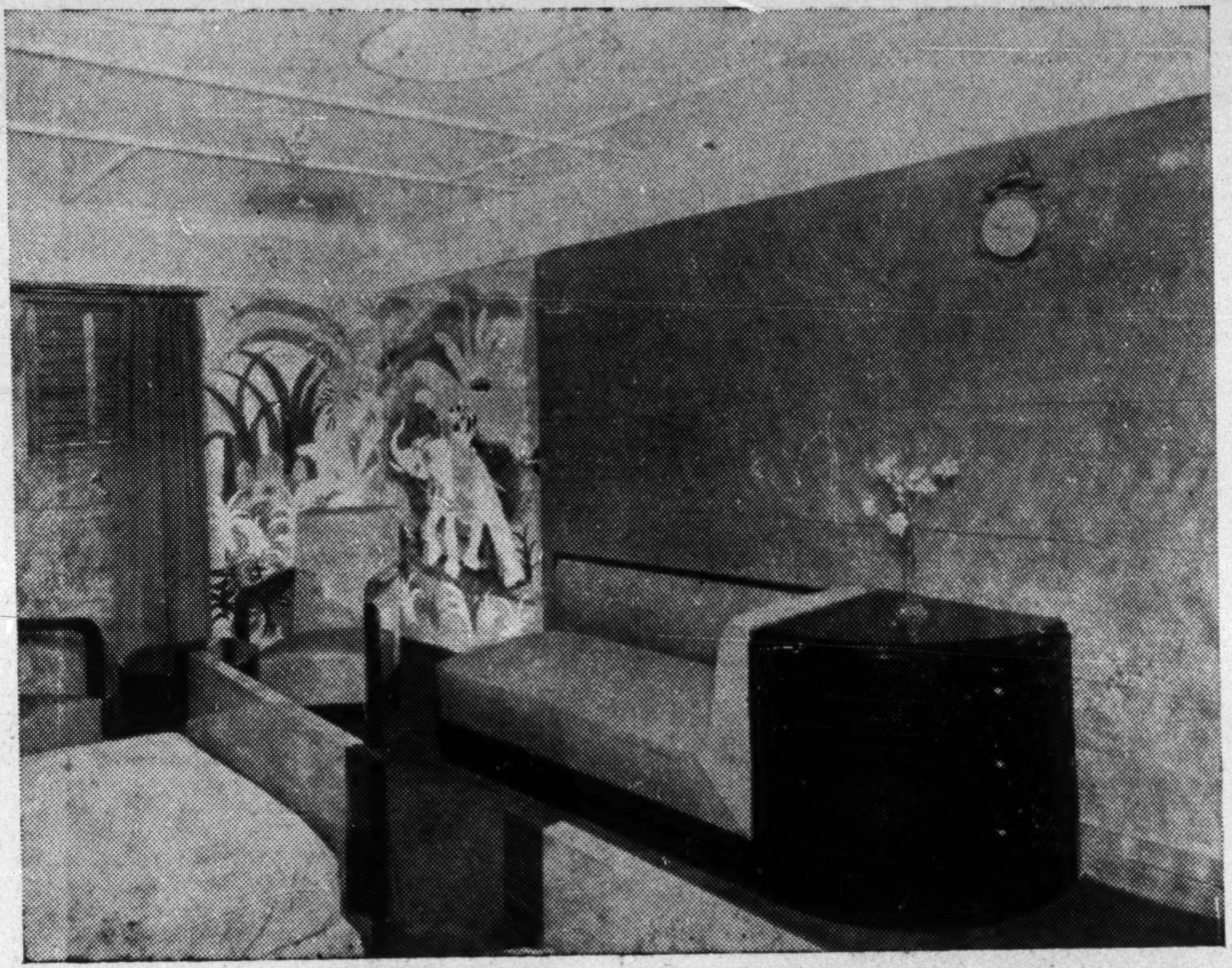
PORTO - SHERRY

CINTRA, Pl. du Revard, AIX-LES-BAINS
CINTRA, CHALON-SUR-SAONE
CINTRA, Casino Municipal, ALGER
CINTRA, Avenue Jules Ferry, TUNIS
CINTRA, 7, Bd des Etats-Unis, VICHY
CINTRA, 14 & 16, Rue de Paris, LILLE

4, Rue Beauvau
5, Quai des Belges
MARSEILLE

DAVID FRERES

MEUBLIERS
DÉCORATEURS



Un coin des appartements de luxe du Paquebot « Maréchal Joffre »

Hors Concours, Membre du Jury aux Expositions Internationales.

45, Cours Gouffé, MARSEILLE

ATLANTIQUE
Jeanne Lanvi